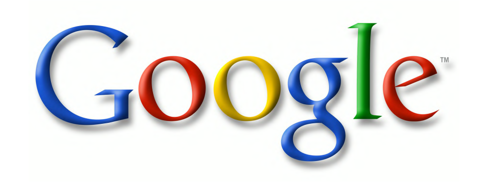
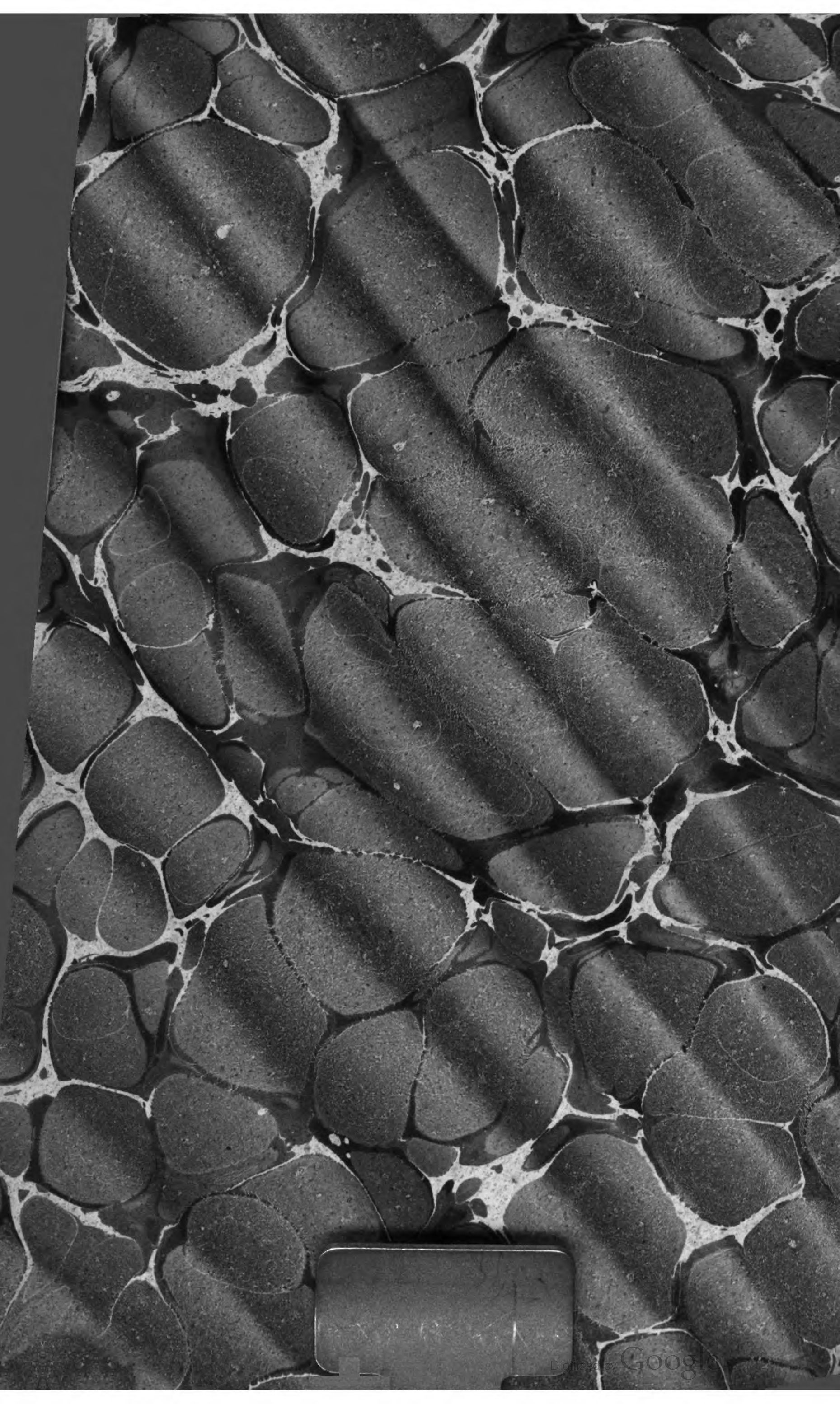
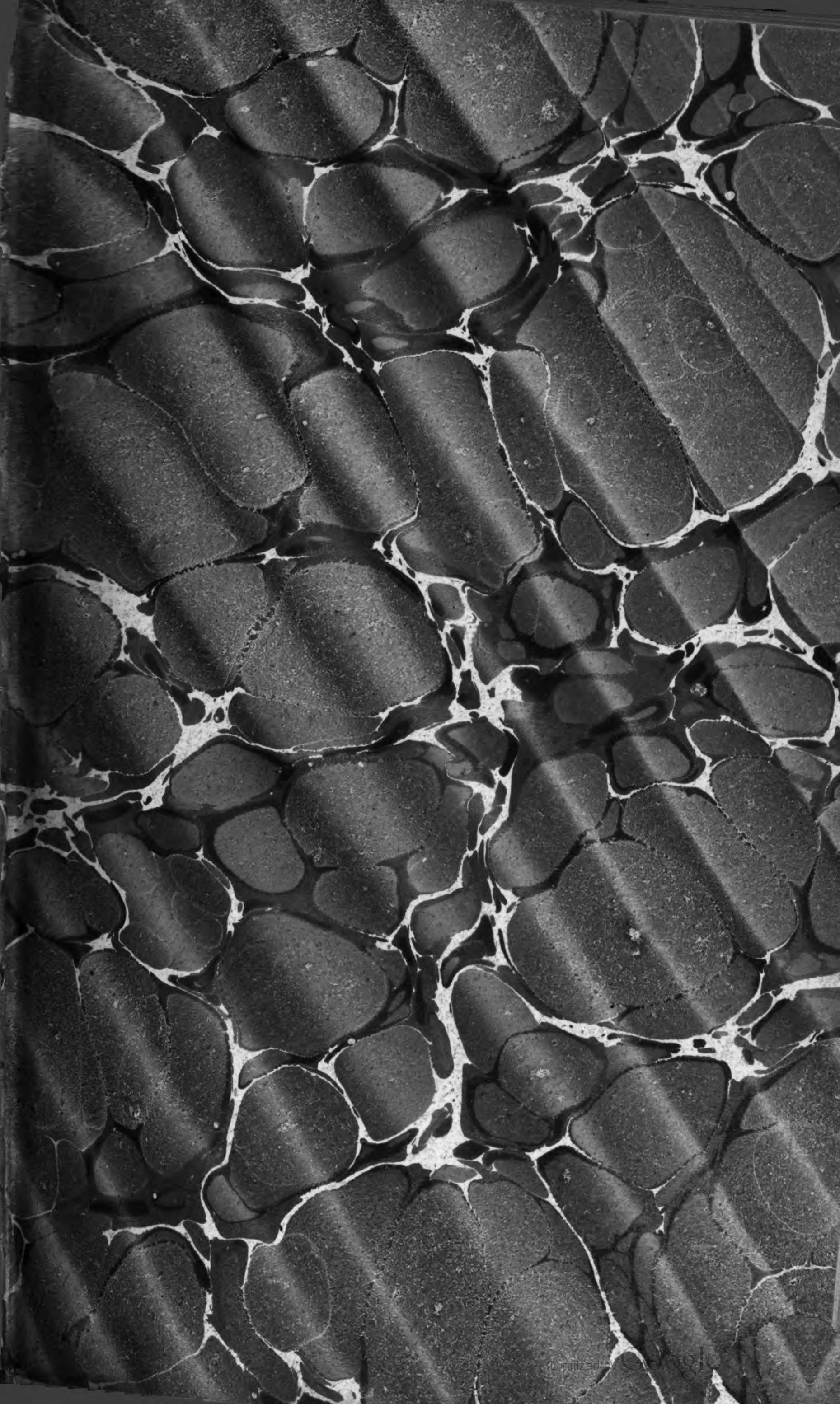








THÉATRE COMPLET

DE

SHERIDAN.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Cie,
14 BIS, RUE DE SEINE.

THÉATRE COMPLET

DE

SHERIDAN

PRÉCÉDÉ

D'UNE NOTICE SUR SA VIE,

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

PAR F. BONNET.

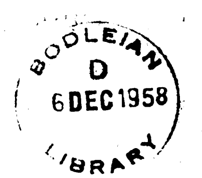
TOME PREMIER.

PARIS,

FOURNIER JEUNE, LIBRAIRE,

RUE DE SEINE, 14 BIS.

M DCCC XXXI.


BODLEIAN
D
6 DEC 1958
LIBRARY

VIE
DE SHERIDAN,

PAR

WILLIAM LAKE.

Auteur comique, ami de la satire,
Poète aimable, éloquent orateur,
Toujours avec même bonheur
Sur tous les tons il a monté sa lyre.
(Moore.)

VIE

DE SHERIDAN [1].

Les tourmens par lesquels, dans toutes les positions de la vie, on fait expier à un homme de talent sa supériorité, sont innombrables et effrayans. Exciter l'admiration et l'envie, être exalté et calomnié, se voir en butte aux exagérations de la renommée et à celles de la malignité jalouse, voilà le partage des hommes qui laissent derrière eux leurs semblables et qui s'élancent hors du sentier battu de la médiocrité. Il y a, parmi la masse des esprits de bas étage, une singulière tendance à rechercher, comme avec un microscope, les erreurs et les défauts des esprits supérieurs, à grossir leurs fautes, à donner à leurs faibles une teinte plus sombre. C'est ainsi qu'une foule grossière et insensible veut combler, par un calcul matériel, la distance énorme qui sépare le génie de l'ignorance. Ce système de nivellement n'est jamais oisif; ceux qui l'ont adopté sont, comme la taupe, des créatures aveugles qui minent sourdement; comme elle ils sont industrieux, infatigables, et poursuivent leur dégoûtant travail avec une activité digne d'une plus noble occupation. Invulnérables, grâce à leur insignifiance, ils lancent impunément les traits de la malice, et, sem-

(1) Cette notice, quoique en général assez exacte, m'a paru, dans certains endroits remarquables de la vie de Sheridan, incomplète et défectueuse. J'ai dû suppléer à ce qui m'a paru manquer à cet essai biographique par des notes tirées en partie de l'ouvrage de M. Thomas Moore intitulé : *Mémoires sur la vie privée, politique et littéraire de R. B. Sheridan*. (*Note du traducteur.*)

1.

blables aux vampires, ils atteignent leurs victimes jusque dans le tombeau.

En écrivant ces courtes observations, loin de moi l'intention d'excuser l'erreur, ou de pallier une conduite vicieuse, quelque vernis qu'elle reçoive de talens justement vantés; mais j'excuse encore bien moins ces esprits sans noblesse et sans générosité, qui, après avoir emprunté quelque éclat des rayons du génie, après avoir respiré son doux parfum, ont vu s'éteindre cet astre, se flétrir cette fleur et s'en sont applaudis; ces hommes au cœur lâche dont la main profanatrice voudrait planter sur sa tombe les poisons de la calomnie.

Dans la rapide esquisse que je vais tracer, la justice et l'impartialité seront mes seuls guides. L'obligeance d'un ami intime de M. Sheridan m'a fourni quelques détails intéressans et authentiques qui mettent au jour ses véritables sentimens, à cette époque où, désabusé des splendeurs de la cour et des illusions trompeuses de l'ambition, il cherchait enfin, quoique trop tard, dans les douceurs et de la retraite et d'une franche amitié, ce calme délicieux que le monde ne peut ni donner ni ravir.

Le nom de Sheridan est fort ancien en Irlande. La place distinguée qu'il occupe dans les annales de ce pays, dénote qu'il se rattache à une souche primitive dont les branches, grâce aux vicissitudes du temps et de la fortune, se sont étendues si loin et dans des directions si diverses qu'elles ne connaissent même plus leur point de départ et leur origine. Le grand-père de celui qui nous occupe en ce moment était le docteur Thomas Sheridan, théologien et maître d'école irlandais, ami intime du doyen Swift. Il était franc et sincère, plein de loyauté et d'honneur, incapable de dissimulation, généreux et charitable jusqu'à l'excès; d'un autre côté son esprit fier et indépendant ne lui permettait pas d'aller mendier quelque faveur auprès des grands, ou de prendre même les dehors de la flatterie. Il avait un cœur fait pour l'amitié; une verve de gaîté si constante, un esprit si varié et si prompt, qu'il était presqu'impossible à l'homme le plus atteint du spleen de ne pas s'égayer dans sa société. Cependant, malgré ces excellentes qualités, jointes à des connaissances littéraires fort étendues, c'était un enfant dans les affaires du monde. Swift s'efforça en vain de l'éclairer sur ce point: le docteur était trop enfoncé dans ses opinions pour se laisser guider par le jugement d'autrui, quoique le sien fût trop faible pour réprimer ses penchans naturels.

Après une vie pleine d'originalités et conséquemment de vicissitudes, cet homme si bon, mais si peu sage, mourut d'un polype au cœur, dans la maison d'un de ses anciens élèves, le 10 septembre 1758,

âgé de 54 ans. Ce jour-là même il avait fait son testament, puis dîné avec son avocat, et on remarqua que le docteur était plus jovial qu'il n'avait été depuis quelque temps. Dans la soirée on fit quelques observations sur la longue durée du vent d'est, et il fit cette singulière réponse : *Qu'il souffle de l'est, de l'ouest, du nord ou du midi, l'ame prendra son vol vers le point qui lui est fixé.* La bizarrerie de cette observation ne produisit, cependant, aucune impression sur la société qui, voyant le docteur penché en arrière dans un fauteuil, et en apparence assoupi, se retira dans le jardin; au retour de la promenade on le trouva mort.

Sous le rapport littéraire, le docteur est à peine connu, si ce n'est par sa liaison avec Swift, dans les œuvres de qui sont insérées beaucoup de ses pièces légères et fugitives. Comme traducteur, il se distingua davantage, et deux de ses productions, dans ce genre, prouvent qu'il avait une connaissance profonde et étendue des auteurs classiques. L'une est une traduction de *Philoctète*, tragédie de Sophocle, l'autre une version en prose de Perse le satirique latin, enrichie des notes de différens auteurs.

Le troisième fils du docteur Sheridan, nommé Thomas, et père de Richard Brinsley, naquit à l'hôtel de la monnaie de Dublin, dans l'année 1719 et eut le doyen Swift pour parrain.

Les premiers principes d'éducation lui furent donnés chez son père qui, avec son imprévoyance habituelle, l'envoya à quatorze ans à l'école de Westminster, où il fut admis à des conditions avantageuses (1). Mais la médiocrité de la fortune du docteur, obligea son fils à quitter Westminster au bout de deux ans, et à revenir dans la capitale de l'Irlande. Bientôt il fut placé, par d'obligeans amis, au collége de la Trinité à Dublin, et, grâce à son application, il eut, au bout de deux ans, la certitude de compléter ses degrés. Il possédait des dons précieux qui n'auraient pu manquer de lui procurer un établissement avantageux et honorable: mais malheureusement son père lui avait laissé pour héritage, avec ses talens, une portion notable de sa vanité et de son entêtement: il avait beaucoup d'instruction classique, ce qui joint à des manières agréables et à un excellent caractère, lui eût assuré l'indépendance dans la carrière honorable de l'enseignement: le docteur Swift lui avait suggéré ce parti, et lui-même l'avait d'abord adopté, mais au lieu de suivre

(1) Il y a dans l'anglais : sur la fondation, *on the foundation*. On appelle ainsi un fonds sur lequel on prend les frais d'éducation d'élèves peu fortunés; c'est ce que dans nos colléges on nomme une bourse, une demi-bourse, etc.

ce conseil raisonnable, dicté par la prudence et appuyé par l'amitié, il abandonna le projet de tenir une école, et adopta l'idée extravagante de professer l'art oratoire, dans la vue d'en faire jaillir de nouvelles lumières pour la perfectibilité des nations. Flatté par les applaudissemens de ses amis, lors de ses premiers essais dans l'enceinte de son collége, et pensant que le théâtre était le seul lieu où il pourrait mettre à exécution son plan favori, acquérir de la popularité et gagner de l'argent, il résolut d'embrasser cette nouvelle profession et se promit de faire tous ses efforts pour introduire la réforme dans le theâtre irlandais. Le 29 janvier 1743, il débuta incognito dans le rôle de Richard, au théâtre de Smock-Alley où il obtint un succès non contesté. Quelques jours après, il s'essaya dans le rôle de Mithridate et il confirma si bien l'opinion favorable que le public avait conçue de lui qu'il déposa le voile de l'anonyme, et fut annoncé bientôt sous le nom de Sheridan, comme devant jouer une deuxième fois le rôle de Richard. Sa carrière fut dès lors fixée, et pour tout dire en peu de mots, il se rendit à Londres, parut successivement sur les planches de Covent-Garden et de Drury-Lane : puis il retourna dans son pays natal et entreprit de se mettre à la tête du théâtre de Dublin, qu'il administra pendant long-temps avec beaucoup d'éclat : mais une fatalité de famille sembla s'attacher à toutes les actions de sa vie, et après quelques travaux littéraires qui dénotaient beaucoup de talent et qui, s'il les eût fait valoir convenablement, lui auraient assuré une indépendance avantageuse dans sa vieillesse, il termina une carrière douteuse le 14 août 1788, dans sa maison de Margate. Son principal ouvrage est un Dictionnaire de la langue anglaise, précédé d'une Grammaire rhétorique, ou traité de prosodie.

Mistress Frances Sheridan, femme du précédent et mère du célèbre auteur dramatique, écrivit elle-même des romans et des pièces de théâtre fort agréables; elle était née en Irlande dans l'année 1724, et mourut en 1767. Son *Sydney Biddulph* peut être mis au rang des productions les plus distinguées de ce genre, dans la langue anglaise ou même dans toute autre. Elle a fait aussi un petit roman intitulé *Nourjahad*, et deux comédies : *la Dupe* et *la Découverte*.

Le second fils de M. Thomas Sheridan et de mistress Frances Sheridan naquit au mois de septembre 1751, à Dublin; il reçut les noms de Richard Brinsley, le premier de son oncle et le second du très honorable Brinsley, lord Lanesborough, gouverneur du comté de Cavan, et ami particulier de la famille. Le père menant une vie errante, et toujours embarrassé dans ses affaires, n'avait jamais pu donner beaucoup d'attention à l'éducation de ses enfans. La mère s'en

chargea jusqu'à ce qu'ils furent d'âge à suivre l'école de M. Samuel Whyte, à Dublin. Quand mistress Sheridan confia ses enfans aux soins de cet instituteur qui était son cousin, elle lui recommanda l'exercice si difficile de la patience, et l'avertit qu'elle lui amenait de quoi éprouver cette pénible vertu; ces enfans, lui dit-elle, vous en feront faire un cours complet. Je leur ai servi de maître jusqu'ici et ils ont suffisamment exercé la mienne; je n'ai jamais vu deux petites têtes plus dures.

Notre auteur était alors dans sa septième année, et, quoique cette remarque maternelle sur son peu d'aptitude à apprendre n'ait pas été confirmée par la suite, cette histoire prouve du moins que, par nature, il était indolent. Au commencement de 1762, Richard Brinsley Sheridan fut envoyé à l'école à Harrow, puis il passa sous la surveillance du docteur Sumner; mais son frère Charles resta pour recevoir les instructions de son père qui le regarda toujours comme un génie supérieur, et comme l'espoir de sa famille. Les progrès de Richard n'annonçaient rien moins que ces talens extraordinaires qu'il fit briller dans la suite: cela s'explique, il était abandonné à lui-même; il n'était ni encouragé par la perspective des éloges d'un père, ni retenu par la crainte du mécontentement à l'époque des vacances: séparé en quelque sorte de ses parens, Sheridan avait la liberté de se livrer sans contrainte à ses goûts et de se choisir ses camarades; son indifférence pour l'étude le faisait regarder avec dédain par ceux qui étaient au-dessus de lui. Quelquefois il se révoltait d'être traité ainsi, et laissait percer alors un esprit naturel, qui avait besoin seulement de culture et d'un puissant aiguillon pour devenir éminent. Cela n'échappa point au docteur Samuel Parr, qui était alors sous-maître de l'école, et, grâce à sa bienveillance et à son discernement, les facultés intellectuelles de l'écolier dédaigné furent mises en jeu. Le résultat prouva à la fois la capacité de l'élève et le jugement du maître. Parr fut appelé à Cambridge: ce fut une grande perte pour Sheridan. Vers la même époque mourut sa mère, dont les conseils lui eussent probablement été fort profitables pour apprendre à diriger sa conduite et à faire un bon emploi de ses talens.

M. Sheridan était dans sa dix-huitième année quand il quitta Harrow, et après avoir passé quelque temps avec des amis à Bristol, il rejoignit son père à Bath. Il en reçut des leçons d'élocution, et ses progrès donnèrent bientôt l'assurance qu'il s'élèverait un jour très haut comme orateur. Ses pensées trouvèrent cependant un objet bien plus agréable dans la personne de miss Élisabeth Linley, dont les charmes avaient entièrement subjugué son cœur. Cette jeune personne faisait

alors le principal ornement de Bath par ses attraits et son talent musical. C'était la fille d'un professeur distingué, et son chant délicieux lui avait valu l'honneur de figurer en première ligne dans tous les concerts de cette ville. Sa beauté, ses talens la rendaient l'objet de tous les toasts, et tous les jeunes gens à la mode se faisaient gloire de s'enrôler dans la foule de ses admirateurs. Parmi ceux qui lui faisaient la cour étaient Charles Sheridan et M. Walter Long. Ce dernier était immensément riche. Sa fortune, montant à 200,000 livres sterling, a passé depuis à mistress Wellesley, femme d'un parent du duc de Wellington. Mais M. Richard Sheridan eut le bonheur de remporter le prix, et pour l'obtenir il se battit deux fois avec un capitaine Matthews qui, sous le voile de l'anonyme, avait attaqué miss Linley et qui, dans la dernière affaire, fut blessé mortellement. Cet héroïsme, joint à l'opposition des parens de la demoiselle, la porta *naturellement* à épouser son amant, qui, pour écarter les objections qu'on avait faites sur son manque de fortune et sur l'incertitude de son avenir, déclara qu'il allait embrasser la carrière du barreau. Dans cette intention, il se fit inscrire comme étudiant en droit à Middle Temple, le 6 avril 1773, et admettre à Hilary Term l'année suivante. Le consentement de la famille Linley fut enfin péniblement arraché, et le jeune couple fut uni en vertu d'une licence, le 13 avril 1773. Richard était alors dans sa vingt-deuxième année; Elisabeth dans sa dix-neuvième.

Avant son mariage, mistress Sheridan s'était engagée à chanter au cercle musical de Worcester; mais ce ne fut qu'après de grandes difficultés que son mari lui permit de tenir sa promesse, et depuis ce temps, elle cessa entièrement de faire ressource de ses admirables talens et de se faire entendre en public. Plus tard, cependant, la nécessité le força d'autoriser sa femme à donner des concerts particuliers. Mais le revenu qu'ils se faisaient ainsi tant à Bath qu'à Londres, quoique fort honnête, était insuffisant pour leur genre de vie. Bien que Shéridan fût de nom membre de la société de Middle Temple, on doute qu'il ait jamais pensé sérieusement à embrasser la carrière du barreau; il est certain qu'il n'y parut jamais. Les commentaires de Coke sur Lyttleton avaient peu de charmes pour lui, et il sacrifiait volontiers le *Corpus juris civilis* aux plaisirs et aux muses.

Sa comédie des *Rivaux* fut représentée à Covent-Garden, le 17 janvier 1775; mais la manière pittoyable dont le rôle du personnage irlandais (sir Lucius O'Trigger) fut rempli, et quelques longueurs dans le dialogue, nuisirent d'abord au succès de cette pièce qui fut reçue froidement; l'auteur la retira donc pour faire quelques changemens, et à sa

reprise, la satisfaction du public se manifesta par des bravos fréquens et universels. On suppose que l'intrigue de cette pièce a quelques rapports avec l'histoire du mariage de l'auteur : le caractère le mieux tracé est, sans contredit, celui de sir Lucius O'Trigger, véritable Milésien, toujours prêt à se battre avec le premier venu, avec ou sans raison. Celui de mistress Malaprop est un peu chargé et rappelle au lecteur le personnage beaucoup plus naturel de Slip Slop dans un des romans de Fielding. Au total, cet ouvrage n'est pas indigne de la plume de Sheridan, qui, à la seconde épreuve, fut si content du jeu de M. Clinch dans le rôle du baronnet irlandais, galant et belliqueux, qu'il fit peu de temps après pour sa représentation à bénéfice une farce intitulée *la Saint-Patrice, ou les Stratagèmes d'un lieutenant.* Il y a de la gaieté dans cette bagatelle qui, cependant, n'ajoute pas beaucoup à la réputation de Sheridan comme auteur comique.

Au commencement de la saison suivante, *la Duègne* fut jouée sur le même théâtre, au milieu d'applaudissemens unanimes qui allèrent toujours en croissant pendant soixante-quinze représentations (1); c'était dix de plus que n'en avait obtenu le fameux opéra de Gay, intitulé *l'Opéra des Gueux*, à sa première apparition sur le théâtre. L'idée de cette pièce est, dit-on, prise de *la Femme de Campagne*, comédie de Wycherley (2). Quoi qu'il en soit, elle contient des preuves frappantes d'un talent qui convertissait en or tout ce qu'il touchait.

La réputation de Sheridan, comme auteur dramatique, fut bientôt pleinement établie : le Roscius anglais, Garrick, était son ami le plus dévoué, et parmi ses conseillers et ses connaissances intimes, il comptait Burke, le docteur Barnard, Gibbon, sir Joshua Reynolds, George Colman, le docteur Thomas Franklin, et enfin le fameux lexicographe et moraliste Johnson. Ce dernier aimait singulièrement la conversation brillante de notre auteur ; et après la représentation de *la Duègne*, il le proposa pour membre du club littéraire. Sheridan y fut admis dans le courant de l'année.

(1) Ces soixante-quinze représentations furent données sans autre interruption que les fêtes de Noel et les vendredis, parce que Leoni, qui remplissait le rôle de Carlos, étant juif, ne pouvait jouer ces jours-là. Pour balancer ce succès d'un théâtre rival, Garrick jugea nécessaire de reparaître dans tous ses meilleurs rôles. Il eut même recours à l'expédient d'opposer la mère au fils, en faisant reprendre *la Découverte*, comédie de mistress Frances Sheridan et en se chargeant du principal rôle. Par allusion aux fatigues que cette lutte contre *la Duègne* causa à Garrick, qui entrait dans sa soixantième année, un de ses confrères disait plaisamment : « La vieille femme tuera le vieil homme. » (*Mémoires sur Sheridan* par Th. Moore.)

(2) Auteur de *l'Homme franc*; il était contemporain de Molière.

En 1776, Garrick se retira du théâtre et quitta l'administration du théâtre de Drury-Lane. Grâce à son amitié, Sheridan lui succéda dans cette entreprise, et obtint un intérêt dans les bénéfices éventuels. Quelques personnes attendaient beaucoup des talens naturels et de l'esprit du jeune directeur; d'autres observaient qu'il n'avait ni une connaissance suffisante des affaires, ni un zèle assez industrieux pour maintenir avec succès l'ouvrage de son célèbre prédécesseur. Le génie de Sheridan n'était point fait pour une place de ce genre. Les petites cabales, les jalousies, les intrigues d'un théâtre, n'étaient dignes ni de son temps ni de ses talens : aussi dans sa nouvelle dignité, il ne plut point à la petite république théâtrale et ne répondit qu'imparfaitement à l'attente du public. Il donna alors sa comédie d'*un Tour à Scarborough*, dont le sujet était pris en partie d'un ancien ouvrage assez spirituel de sir John Vanburgh (1), intitulé *la Rechute :* cette pièce rencontra d'abord une vive opposition; les acteurs avaient monté contre elle une cabale, s'efforçant ainsi de déprécier ce que, par devoir et par intérêt, ils devaient faire valoir : cette conduite indigna tellement le public, qu'à la seconde représentation il en manifesta son mécontentement de manière à rendre les acteurs plus sages. La troisième fois, la nouvelle comédie fut bien jouée et bien accueillie.

Mais le sombre nuage qui s'était étendu sur le vieux Drury pendant une grande partie de la saison, se dissipa subitement, et la muse comique vint étonner le monde par une production qui causa un enthousiasme général, et surpassa de beaucoup l'attente de ceux mêmes qui estimaient le plus le génie de Sheridan.

L'inimitable comédie de *l'Ecole de la Médisance* fut jouée pour la première fois le 8 mai 1777, et produisit plus de sensation encore que *la Duègne*, quoique l'on fût alors à la fin de la saison. Garrick, avec son goût ordinaire, avait retouché plusieurs passages, et composé le prologue; elle fut jouée par tous les meilleurs acteurs; mais son mérite intrinsèqne ne pouvait manquer de lui valoir un brillant succès. Le plaisir qu'elle a toujours causé en est la preuve.

Cette comédie justement célèbre a le mérite particulier de charmer le public sans avoir ni un plan bien régulier, ni une de ces intrigues embrouillées, qui tiennent éveillée l'attention du spectateur jusqu'au bout, par l'attente du dénouement. Elle ne fait point naître d'intérêt de curiosité, et cependant nous sommes menés de scène en scène avec un plaisir inexprimable. L'exposition fait naître un intérêt doux qui dure

(1) L'un des auteurs les plus licencieux et les plus gais du règne de Charles II, auteur du *Mari poussé à bout*.

jusqu'à la fin sans être jamais suspendu, mais aussi sans créer aucune inquiétude sur le sort des personnages. C'est le triomphe de l'esprit et du génie abandonné à lui-même, de nous satisfaire, sans que nous sachions et que nous désirions savoir pourquoi. Les rôles des deux frères sont admirablement contrastés, et il est hors de doute que l'auteur a placé quelques traits de son propre caractère dans le portrait de ce Charles Surface si gai, si insouciant, si généreux! On a blâmé la fameuse scène sur laquelle roule toute la pièce, parce que, dit-on, lady Teazle se cache derrière le paravent quand il y a un cabinet qui donne dans la même chambre Mais ce paravent est la condition *sine quâ non* de l'ouvrage entier; car sans lui, il n'y aurait ni hypocrisie démasquée, ni commencement de réforme. La plus grande invraisemblance est dans la manière dont l'auteur fait sortir Joseph Surface à la fin de la scène en question; le moyen dont Sheridan s'est servi pour cela ne paraît ni naturel, ni raisonnable. On ne peut critiquer, selon nous, le but moral de *l'Ecole de la Médisance*: car si d'un côté l'extravagance et la dissipation y sont peintes avec des couleurs beaucoup trop indulgentes, de l'autre l'hypocrisie, ce vice plus haïssable, plus dangereux pour la société, y est représentée sous un jour odieux, ce qui produit un contrepoids plus que suffisant en faveur de la morale. M. Sheridan fut alors élevé par l'opinion au premier rang comme écrivain dramatique, et on lui décerna le surnom flatteur de Congrève cadet.

Après *l'Ecole de la Médisance*, il donna la petite pièce appelée *le Camp*, où il avait tracé d'un style trop léger et trop plaisant l'esprit militaire du peuple qui s'était levé en masse pour défendre de l'invasion ses foyers domestiques (1). Mais personne n'aimait son pays plus ardemment que Sheridan, et quoiqu'il cédât peut-être alors intempestivement à son goût de tourner tout en ridicule, ces critiques sont aussi puériles qu'injustes, qui l'accusent de s'être montré tout à la fois indifférent pour sa propre réputation, et insensible aux dangers qui menaçaient la Grande-Bretagne, en laissant représenter cette pièce à une époque aussi critique. Il fut quelquefois insouciant sur sa propre gloire

(1) M. Lake, auteur de cette notice, a été induit en erreur par l'opinion commune qui attribue cette petite pièce à Sheridan. Voici ce que dit M. Thomas Moore à ce sujet: « Au nombre des nouveautés représentées dans le cours de l'année 1778, fut une pe« tite pièce intitulée *le Camp*. On l'attribua alors faussement à Sheridan, et même « on l'a depuis admise inconsidérément dans la collection de ses œuvres. Cette baga« telle indigne de son talent était (ainsi qu'il y a lieu de le croire, d'après le brouil« lon que j'ai en ma possession) l'ouvrage de Tickell, son beau-frère; et la patience « avec laquelle Sheridan supporta l'imputation de l'avoir composée est une sorte de « martyre de réputation auquel peu de personnes pourraient se soumettre comme « il le fit.»

cela n'est que trop exact; mais sur celle de son pays, jamais. Dans toutes les occasions difficiles il a secoué les liens de l'esprit de parti pour défendre la cause de sa patrie, et toute sa carrière politique prouve qu'il aurait péri sur la dernière digue de la liberté pour défendre d'une invasion étrangère cette terre que jamais n'a foulé le pied d'un tyran.

La mort de Garrick, qui arriva le 20 janvier 1779, fut vivement sentie par Sheridan, et le 11 mars suivant la monodie composée par ce dernier en honneur du moderne Roscius, fut débitée par M. Yates à Drury-Lane après la pièce de *l'Américain* (1).

Le Critique, ou la répétition d'une tragédie, fut représenté sur le même théâtre le 30 octobre 1779. Le rôle de sir Fretful Plagiary, dans cette pièce, est le portrait de feu M. Cumberland, auteur dramatique, que son esprit chatouilleux et irritable rendait parfois ridicule, mais que l'excellence morale et littéraire de ses ouvrages a placé au premier rang des écrivains de ce temps. Les caractères de Dangle et de Sneer sont tracés de main de maître et contrastént admirablement. Celui de Puff, quoiqu'il excite un rire irrésistible, est hors de toute vraisemblance : car il est représenté comme un homme qui, vivant des impostures qu'il débite au public, confie tout l'artifice et le charlatanisme de sa profession aux personnes mêmes qui ont le plus de penchant et d'intérêt à dévoiler sa turpitude. Cette farce cependant est remplie des traits satiriques les plus spirituels, et on la range avec raison au nombre des meilleurs ouvrages de ce genre.

Sheridan était depuis long-temps attaché au parti de l'opposition dans lequel figuraient ses plus intimes compagnons. Son illustre ami Burke était du nombre; mais une analogie de sentiment, une sympathie de caractère le lièrent davantage avec Fox, dont il fit la connaissance par l'intermédiaire de M. Townshend (2). Comme l'entreprise qu'il dirigeait allait mal, ses pensées se tournèrent vers une sphère plus grande, plus ambitieuse. Bientôt il fut élu membre du

(1) *The west Indian*, comédie en cinq actes de Cumberland, dont M. Andrieux nous a donné une excellente imitation sous le titre du *Jeune Créole*. (Voy. *OEuvres complètes de M. Andrieux*).

(1) Voici comment M. Townshend lui-même raconte cette première entrevue de deux hommes célèbres :

« Fox me dit en sortant de table qu'il avait toujours regardé Hare, après mon oncle Ch. Townshend, comme l'homme le plus spirituel qu'il connût; mais que Sheridan les surpassait infiniment l'un et l'autre. Sheridan, de son côté, m'avoua le lendemain qu'il avait été frappé de la plus vive admiration par le mérite transcendant de Fox et qu'il ne savait ce qu'il admirait le plus, de la supériorité de ses talens et de l'universalité de ses connaissances, ou de son humeur enjouée, de ses manières affables et de la bonté de cœur qui perçait dans chacune de ses paroles. » (Th. Moore).

parlement par le bourg de Stafford. Cette nomination eut lieu en 1780, époque à laquelle la lutte malheureuse engagée avec les colonies américaines et les embarras toujours croissans de l'administration de lord North ouvraient aux adversaires des ministres la perspective de l'entrée au pouvoir.

Dans ces mémoires bien humbles, mais, je crois, bien fidèles, il est impossible d'apprécier dignement le brillante carrière parlementaire de cet homme prodigieux. Je me contenterai donc de citer en passant, mais avec exactitude, les circonstances d'un ordre inférieur qui se rattachent à sa vie publique, ct je m'étendrai sur celles qui sont d'un intérêt plus général.

Sheridan fit son début comme orateur en parlant sur une pétition présentée contre sa nomination, sous prétexte de manœuvres corruptrices : elle fut écartée faute de preuves positives. Ce sujet avait, comparativement, bien peu d'intérêt; cependant il fut écouté avec une attention marquée. Quelques jours après, il trouva l'occasion de mettre au jour ses sentimens sur les affaires publiques, lorsqu'on proposa de voter des remerciemens au comte Cornwallis et à sir Henry Clinton pour leur conduite en Amérique : sans s'opposer à la motion, il saisit ce moyen de déclarer qu'il désapprouvait hautement cette guerre comme impolitique et injuste tout à la fois.

La première motion qu'il fit n'eut point de succès : il proposait d'examiner l'état de la police de Westminster, dans la vue de remédier à ce qu'elle avait de défectuenx, et de prévenir ainsi l'intervention de la force militaire, hors les cas d'absolue nécessité. Bientôt après, avec cet esprit indépendant qui gouverna généralement sa conduite publique, il combattit un bill présenté par Fox, et tendant à amender l'acte sur les mariages; et quoique ce dernier parût d'abord un peu piqué, son amitié pour Sheridan n'en fut pas ébranlée.

Au commencement de l'année 1782, l'aspect des affaires publiques causait un mécontentement général, et le 22 février le général Conway proposa de présenter une adresse à S. M. pour la prier de discontinuer les hostilités contre l'Amérique. Cette motion, après un débat fort animé, fut rejetée à la majorité d'une seule voix : le 27 du même mois le général reproduisit sa motion, proposant cette fois de déclarer que soumettre les colons par la force des armes était une entreprise inexécutable. La discussion amena une majorité de dix-neuf voix contre les ministres, et c'est ce qui porta un coup décisif à la prolongation de la guerre d'Amérique. Sheridan montra beaucoup d'esprit, dans cette occasion, en attaquant sir W. Dolbin, membre de l'Université d'Oxford, qui avait voté pour la première motion du général Conway, et

qui, dans cette seconde occasion, parla et vota contre lui. Après une courte lutte, lord North et ses collègues se retirèrent, et l'on vit se former une nouvelle administration dont le marquis de Rockingham était ostensiblement le chef. Sheridan obtint dans ce changement la place de sous-secrétaire d'état; mais il ne la conserva pas longtemps. La mort du marquis, arrivée en juillet, fit naître dans le conseil une dissension d'une nature si sérieuse, que Fox et ses amis donnèrent leur démission (1).

Vers cette époque des sociétés furent instituées dans la capitale et dans tout le royaume pour enseigner la constitution et introduire une réforme dans le parlement; Sheridan, Fox et le comte Grey actuel en faisaient partie. Le 14 février 1785, Sheridan lutta pour la première fois corps à corps avec M. Pitt, alors chancelier de l'Échiquier, à propos d'une motion relative au dernier traité de paix; trois jours après, le ministre, dans une discussion très chaude, faisant allusion aux productions et aux liaisons théâtrales de son antagoniste, s'exprima ainsi: «Personne n'admire plus que moi les talens de l'honorable membre, les saillies charmantes de son esprit, les riantes couleurs de son imagination, ses effets dramatiques et ses mordantes épigrammes; si toutes ces choses étaient réservées pour la scène qui leur est propre, elles recevraient sans doute les applaudissemens du public, et l'auteur pourrait *sui plausu gaudere theatri;* mais le parlement n'est pas le théâtre où l'on puisse convenablement étaler cet élégant badinage, et je prends en conséquence la liberté d'appeler l'attention sérieuse de la chambre sur l'importante question qui lui est soumise.» M. Sheridan releva fort vivement cette personalité. « Je n'ai pas besoin, dit-il, de la commenter; sa convenance, son bon goût et sa tournure gracieuse ont sûrement été sentis par la chambre; j'assure l'honorable préopinant que je prends aujourd'hui et prendrai toujours cette allusion

(1) On se demande comment la mort d'un premier ministre put être l'occasion d'une discussion parmi ceux qui avaient été ses fermes adhérens, et qui tous étaient wighs comme lui. Voici comment M. Moore cherche à expliquer cette circonstance :

« Le wighisme est une sorte de protestantisme politique qui, de même que le protestantisme religieux, paie la liberté de sa croyance par la nombreuse variété des opinions que cette liberté engendre. »

« Je dirai beaucoup plus simplement, que tous les ministres d'alors, quoique professant les mêmes principes, n'étaient pas d'accord sur la reconnaissance de l'indépendance américaine. Lord Shelburne avait dit :—Dès que le parlement de la Grande-Bretagne aura reconnu l'indépendance de l'Amérique, le soleil de l'Angleterre sera couché pour jamais. » A la mort du marquis de Rockingham, ce même Shelburne accepta le poste de premier lord de la trésorerie; Fox, Burke et Sheridan ne voulurent pas sembler servir sous ses ordres et donnèrent leur démission; tandis que le général Conway, le duc de Richmond et un ou deux des vieux alliés du parti demeurèrent en place.

en bonne part, toutes les fois qu'il jugera à propos de la répéter. Je dirai plus : flatté et encouragé par les éloges de l'honorable membre, si jamais je m'engage de nouveau dans les compositions dont il a voulu parler, je commettrai peut-être un acte de présomption en retouchant et en tâchant de perfectionner un des meilleurs caractères qu'ait tracés Ben Johnson (1), celui du *garçon colère* dans *l'Alchimiste.»* Cette répartie satirique, ce sarcasme, qui en repoussait un autre, fit beaucoup rire, et l'application qu'avaient fournie à Sheridan ses connaissances dramatiques, imprima à son adversaire un surnom qui lui resta pendant plusieurs années. La célèbre coalition entre lord North et M. Fox eut lieu cette année, et le 2 avril 1783 Sheridan fut nommé secrétaire d'état de la trésorerie, emploi qu'il partagea avec M. Richard Burke, recorder de Bristol. Sheridan consacra tout son esprit et son talent à pallier le scandale et la trop juste impopularité attachés à cette honteuse association, mais en vain, et ce ministère amphibie, aussi méprisable dans son origine que nuisible pendant son existence au souverain et au peuple, fut bientôt renvoyé par S. M., d'une manière qui ne pouvait manquer de blesser vivement l'orgueil et l'ambition déçue de ceux qui le composaient.

A la dissolution du parlement, Sheridan n'éprouva aucune difficulté à se faire réélire dans le bourg de Stafford (2), et la session orageuse qui suivit lui fournit mille occasions de faire briller son admirable talent. Mais c'est dans le procès mémorable de Hastings, gouverneur-général de l'Inde, que l'éloquence de Sheridan se déploya d'une manière qui surprit ceux même qui avaient si souvent reconnu ses puissans effets. Il fut choisi par son parti pour soutenir l'accusation portée contre Hastings; et la persévérance et le merveilleux talent avec lesquels il remplit cette pénible tâche étaient dignes d'une meilleure cause. Le 7 février 1787, il prononça son fameux discours sur la quatrième charge, qui produisit un effet indéfinissable sur l'esprit des auditeurs. Ceux-ci, entraînés, pendant près de six heures consécutives, par l'influence magique de l'éloquence la plus irrésistible, furent laissés dans un état d'émotion qui ne permettait plus de raisonner, mais seulement de sentir. Quand l'orateur eut cessé de parler, l'admiration se manifesta d'une manière insolite, par plusieurs salves des plus

(1) Auteur contemporain de Shakespeare, auteur de *l'Alchimiste*, de *Chacun à son goût*, de *Volpone*, etc., etc.

(2) Cela est fort honorable pour Sheridan, car, dit M. Moore, aux nouvelles élections qui suivirent la déconfiture de la coalition, presque tous ceux qui l'avaient soutenue furent défaits, et l'on évalua à cent soixante le nombre de ceux qui restèrent sur le champ de bataille, n'ayant d'autre consolation que celle de se désigner sous le titre de *martyrs de Fox*.

bruyans applaudissemens. Cet enthousiasme apaisé, un membre (1) proposa l'ajournement, afin que les membres pussent recouvrer leurs sens trop ébranlés alors pour pouvoir juger froidement. Dans la chambre des communes les éloges les plus flatteurs furent prodigués à ce chef-d'œuvre de l'art oratoire. Burke déclara que c'était « l'effort d'éloquence, de raisonnement et d'esprit le plus prodigieux qu'aient conservé les annales d'aucun peuple. » Fox ne fut pas plus froid dans son panégyrique; car il dit « que tout ce qu'il avait lu ou entendu jusqu'alors, comparé à ce discours, n'était qu'un atome et s'évanouissait comme la vapeur devant le soleil. » Pitt lui-même reconnut que « ce morceau surpassait tous les chefs-d'œuvre des temps anciens et modernes, et réunissait tout ce que l'art et le génie peuvent fournir pour remuer et dominer l'ame. »

Le 3 juin, Sheridan entama la tâche terrible de résumer toutes les preuves de l'accusation relative aux Begums : il les avait commentées pendant trois jours successifs avec sa finesse et son énergie habituelles, quand il se sentit subitement indisposé et fut obligé de quitter Westminster-Hall (2); on prononça l'ajournement. Le 13 du même mois, il reprit sa place et conclut ses observations; style aussi fort qu'élégant, conception vigoureuse, raisonnemens clairs et précis, tout est rassemblé dans ce discours, à un degré dont jamais on n'avait eu d'exemple. On a raconté des merveilles sur l'effet que produisit à Westminster-Hall ce morceau d'éloquence, et s'il faut en croire Burke, aucun monument oratoire des anciens n'approcha jamais de celui-ci : quand on revint à la chambre des communes, ce grand homme saisit l'occasion de louer en ces termes son glorieux ami : « Il a surpris aujourd'hui la multitude avide de recueillir chaque mot sorti de sa bouche, par un éclat de talent et de moyens oratoires, sans exemple jusqu'ici dans les annales de l'éloquence; ce seul discours fait rejaillir un honneur infini sur lui-même, un grand lustre sur les lettres, un grand éclat sur le parlement, une grande gloire sur son pays. Ramassez tous les plus fameux modèles de rhétorique et d'élo-

(1) Ce membre était sir William Dolben. M. Stanhope appuya la motion et ajouta : Je n'ai pas honte d'avouer que, lorsque j'entrai dans la chambre, mon opinion penchait du côté de M. Hastings; mais tel a été l'étonnant effet des détails convaincans présentés par M. Sheridan et de son éloquence irrésistible, que je ne puis m'empêcher de déclarer que mes sentimens sont tout-à-fait changés : D'après ma persuasion il fallait presque un miracle pour me déterminer à ne pas voter en faveur de l'accusé; mais je viens de sentir l'influence de ce miracle, et je désire qu'on ne me force pas de porter tout de suite un jugemeni. »

M. Mathew Montagu fit la même déclaration.

(2) Lieu où la chambre des lords tient ses séances, lorsqu'elle est constituée en cour de justice.

quence des temps anciens et modernes, tout ce que le barreau a produit de plus fin, le sénat de plus majestueux, la magistrature de plus solide, la chaire de plus moral et de plus persuasif, vous n'y trouverez rien qui n'ait été égalé, qui n'ait été surpassé aujourd'hui à Westminster. Non, aucun ministre de la religion, aucun philosophe, aucun homme d'état!, aucun mortel enfin, n'a jamais égalé d'un côté cette pureté et cette noblesse de sentimens, de l'autre cette variété de connaissances, cette force d'imagination, ce goût et cette convenance dans les raisonnemens, cette beauté et cette élégance de diction, cette force et cette abondance de style, qui nous ont remplis, aujourd'hui, d'un si vif enthousiasme. Dans la poésie comme dans l'éloquence il n'y a pas un seul genre de composition duquel on ne pût, dans ce seul discours, trouver et recueillir le plus parfait modèle. »

Lorsque les affaires embarrassées du prince de Galles furent mises sous les yeux du parlement, Sheridan, voulant délivrer Son Altesse Royale de sa fâcheuse situation, se distingua par son zèle à soutenir la cause du prince, et réfuta ce faux bruit qu'on avait fait courir, d'un mariage imprudent contracté par Son Altesse Royale avec mistress Fitzherbert, veuve, sortie d'une ancienne famille catholique, et professant elle-même cette religion. Ses efforts, en faveur de son royal client, furent aussi très remarquables, mais très peu judicieux, à l'époque où une triste maladie enleva, pour un temps, au feu roi George III, la faculté d'exercer la puissance souveraine, et où M. Pitt prouva et fit décider que dans le cas où l'exercice personnel de l'autorité royale se trouvait interrompue sans qu'aucune disposition légale eût été faite pour régler le mode futur de gouvernement, il appartenait aux autres branches du pouvoir législatif de pourvoir, comme elles le jugeraient bon, à l'exercice temporaire des fonctions royales, au nom et pour le bien du souverain; et qu'ainsi le prince de Galles n'avait pas plus par lui-même, et sans la décision des chambres, le droit de se mettre à la tête du gouvernement, qu'aucun autre sujet en Angleterre.

Peu de temps après le rétablissement du roi, éclata la révolution française qui, dans un pays comme l'Angleterre, ne pouvait manquer d'attirer l'observation la plus minutieuse. Avec la chaleur impétueuse de leurs caractères, Sheridan et Fox épousèrent la cause des prétendus patriotes; mais Burke, au lieu de contempler la révolution d'un œil favorable, la regarda « comme un chaos effrayant où toutes les balances et les contrepoids nécessaires à la sécurité d'un état et à la sûreté d'un peuple, étaient imprudemment confondus dans une masse sans ordre (*an incongruous mass*).» Cette dissidence d'opi-

nion amena naturellement, entre Sheridan et Burke, des discussions fort chaudes, qui se terminèrent par une rupture totale de leur amitié politique et privée, rupture qui fut éternelle malgré les efforts qu'on fit pour réconcilier les deux adversaires. Le parlement ayant été dissous, Sheridan fut réélu sans difficulté par le bourg de Stafford. Il se distingua dans la lutte qui eut lieu entre Horne Tooke et Fox, pour se faire élire à Westminster: par son esprit, par ses manières engageantes et affables, il contribua beaucoup au succès du dernier.

Le nouveau parlement était assemblé depuis peu, quand les desseins ambitieux de la Sémiramis du nord, la superbe Catherine, impératrice de Russie, appelèrent toute son attention. Son projet de détruire l'empire Ottoman et de parvenir à ce but en annexant la Pologne à ses domaines, était alors trop évident pour être révoqué en doute. Comme Catherine résistait à toutes les médiations que l'on tentait entre la Porte et elle, le gouvernement anglais dut nécessairement prendre des mesures plus efficaces pour protéger l'équilibre européen et ses propres intérêts commerciaux. En conséquence on communiqua à la chambre des communes un message du roi, portant que Sa Majesté avait jugé indispensable d'augmenter ses forces navales et qu'elle laissait à la sagesse du parlement le soin de pourvoir aux frais qu'avait entraînés cet accroissement. L'adresse, en réponse à ce message, ne passa qu'après une violente opposition, à la tête de laquelle se distingua Sheridan; il faut avouer cependant que, dans cette occasion, ses argumens furent plus brillans que solides, et son esprit plus remarquable que sa prévoyance politique (1). Bientôt après la fin de la session, Sheridan s'occupa fort activement des affaires du théâtre de Drury-Lane. La salle, qui menaçait ruine, fut abattue, et l'on commença à en construire une nouvelle. Un chagrin domestique bien vif vint alors le distraire douloureusement de ces soins. Sa charmante femme, après une maladie lente, mourut le 28 juin 1792.

Mais suivons Sheridan s'arrachant à ses importantes occupations, à ses afflictions trop légitimes, pour s'élancer de nouveau dans l'arène politique. Pendant la session suivante, il parla plus rarement, mais dans toutes les occasions importantes il fit jouer en faveur de son parti cette mine d'esprit aussi brillante qu'inépuisable. On cite comme un exemple d'expressions heureuses et pittoresques ce passage d'un de ses discours, dans la discussion concernant la Russie, où il dit

(1) Ce fut dans ce discours que Sheridan, empruntant une image plus digne de Scarron que d'un homme d'état, représenta l'impératrice Catherine comme un colosse femelle, qui avait un pied sur les rivages de la mer Noire, et l'autre sur les bords de la Baltique.

qu'un ministre doit chercher à rendre son caractère semblable à celui de la constitution, et non assimiler celui de la constitution au sien propre. Ce fut dans cette discussion que le comte de Liverpool actuel fit son premier début comme orateur parlementaire, et, dans un discours d'une grande étendue, il fit entrevoir ces qualités solides qui se sont mûries depuis ce temps, et qui ont fait de lui un homme d'état si distingué.

Esclave de l'esprit de parti et de ses amitiés politiques, Sheridan pendant l'époque la plus terrible de la révolution française, continua à se déclarer ouvertement contre les mesures que les ministres prenaient pour préserver l'Angleterre d'une influence contagieuse : mais faisant sur lui-même un retour qui l'honore, il condamna avec force et éloquence les crimes de ces monstres exécrables qui ont mérité l'immortalité de l'infamie en assassinant le vertueux Louis XVI et son héroïque épouse.

La guerre entreprise contre la France révolutionnaire fut violemment condamnée par l'opposition, et plusieurs de ses membres, y compris Sheridan, prirent une part active aux opérations de quelques sociétés semblables aux clubs de Paris, mais instituées sous le prétexte d'introduire une réforme dans le parlement. L'esprit énergique de M. Pitt, cependant, était toujours sur le qui-vive, et ses adversaires politiques eux-mêmes étaient souvent contraints de rendre justice à ses talens éclatans et à son incontestable patriotisme.

Il serait fatigant d'énumérer ici les disputes et les personnalités dont retentit trop souvent la chambre des communes, dans les combats que se livrèrent Sheridan et Burke, à l'occasion de la rupture de celui-ci avec Fox, rupture que Sheridan ne pardonna jamais. Il serait impossible de détailler, dans cette esquisse, les différentes contestations dans lesquelles Sheridan fut continuellement engagé. L'histoire racontera un jour, à l'honneur de cet homme extraordinaire, que dans plusieurs occasions critiques, il se distingua par un patriotisme désintéressé et sans tache.

Les affaires du prince de Galles étant embarrassées, et le parlement délibérant à ce sujet, Sheridan, qui depuis quelque temps ne fréquentait plus Carlton-House, émit une opinion fort différente de celle qu'il avait manifestée quelques années auparavant dans une occasion semblable. Il déclara, en même temps, à la face du parlement et de la nation, que, bien qu'il eût été honoré de la confiance du prince, il n'avait jamais reçu de lui le plus petit présent, un cheval, un tableau. Il fit des réflexions assez sévères sur la conduite du prince qui s'immisçait dans les affaires politiques, et l'ensemble de ses observations était

d'une nature qui ne pouvait manquer d'être fort désagréable à Son Altesse Royale. Malgré les reproches qui lui avaient été adressés dans cette circonstance critique, le prince accorda plus tard à Sheridan, outre son pardon, la place de receveur-général du duché de Cornwall, qui rapportait 2000 livres sterling (50,000 francs).

Le 7 avril 1795 Sheridan épousa en secondes noces miss Esther Ogle, fille du doyen de Winchester, qui possédait une fortune de 5000 livres sterling, et qui était alliée de fort près à plusieurs familles des plus respectables du royaume. A la dissolution du parlement, il fut encore réélu par le bourg de Stafford sans aucune opposition. Quand les représentans de la nation furent assemblés, il renouvela ses attaques contre les ministres avec sa chaleur et sa persévérance habituelles.

J'arrive maintenant avec plaisir à une circonstance de la vie politique de Sheridan, où il nous apparaît sous un jour qui jettera éternellement le plus grand éclat sur sa mémoire. Lors de la révolte des matelots, cet honorable citoyen déploya son vrai caractère, et sacrifia avec autant d'énergie que de hardiesse l'esprit de parti à l'amour de la patrie. A cette époque désastreuse, il montra une telle noblesse d'ame, et un esprit tellement supérieur à l'égoïsme des factions, qu'il commanda l'admiration générale et l'estime de ceux même qui étaient en politique ses plus ardens adversaires.

L'expérience finit aussi par changer ses opinions sur la révolution française. C'est ce que prouve clairement ce passage d'un de ses discours, prononcé au moment où l'Angleterre était menacée d'une invasion. « Si les Français, dit-il, sont décidés à nous envahir, ils arrive-« ront sûrement armés d'éblouissans manifestes. Le directoire instruira « probablement ses généraux à faire les plus belles professions de foi « sur la conduite future de l'armée française; mais aucune de ces pro-« fessions ne trouvera crédit. Quelques personnes se rassureront « peut-être par la pensée que le grand Bonaparte aura dit au direc-« toire qu'il ne voulait pas souiller sa gloire et flétrir ses lauriers en « permettant à ses soldats de piller nos rivages, de ruiner notre com-« merce, d'asservir notre peuple. Diront-elles aussi qu'il doive nous « apparaître comme un dispensateur de grâces, sans autre but que de « donner la paix au villageois, et d'assurer aux citoyens tous leurs « droits; de fonder chez nous la vraie liberté, et d'établir un gouver-« nement libéral et humain. Ce serait sans doute une conduite noble, « une conduite magnanime, j'ai presque dit divine; mais il n'y a pas « un Anglais assez aveugle, assez prévenu, assez stupide, pour ajouter « foi un seul instant à de si ridicules protestations. Je ne nie pas qu'une

« grande république ne puisse être mue par des principes aussi géné-
« reux et par la soif de la gloire, de la gloire uniquement : tel était,
« je suis porté à le croire, l'esprit qui animait les Romains dans les
« premières et vertueuses périodes de leur république; ils n'ambition-
« naient pour prix de leurs combats et de leurs conquêtes que la re-
« nommée guerrière. Tels étaient, je le crois plus facilement encore,
« les héros spartiates; ils combattaient pour la gloire seule, et non pour
« piller le luxe et la richesse qu'ils chassaient de leur république au
« lieu de les introduire dans son sein. Mais nous devons interpréter
« bien différemment les motifs qui aiguisent le courage et stimulent le
« zèle des modernes républicains. Ne voyons-nous pas qu'ils ont planté
« l'arbre de la liberté dans le jardin de la monarchie, et que là il con-
« tinue à produire les mêmes fruits rares et recherchés! Ne voyons-
« nous pas les républicains français aussi ardens que ceux même qu'ils
« appelaient les amis serviles de la monarchie à lever des contributions
« sur les nations vaincues, à entasser chez eux les monumens des
« arts, des sciences et du génie, ambitieux qu'ils sont de transformer
« leur capitale en un marché de luxe et de magnificence qu'ils offri-
« ront ensuite à l'admiration de l'univers subjugué? Ce n'est pas la
« gloire qu'ils cherchent, ils en sont déjà gorgés; ce n'est pas un ac-
« croissement de territoire, ils sont embarrassés de celui qu'ils ont con-
« quis. Quel est donc leur objet? Ils viennent chercher ce dont ils man-
« quent réellement, des vaisseaux, un commerce, du crédit, de l'ar-
« gent. Oui, ils viennent pour arracher à l'Angleterre ses membres et
« ses os, pour sucer sa moelle et son sang. Voyons maintenant ce que
« nous aurions en échange à ce prix. Il est naturel qu'un négociant
« examine la qualité de l'objet qu'il doit acheter si cher. La liberté,
« dit-on, voilà la marchandise qu'ils nous apportent; mais prenons bien
« garde qu'elle ne soit de la même nature que celle qu'ils conservent
« pour leur propre consommation. Prenons bien garde, dis-je, et con-
« sidérons combien ils possèdent peu de liberté réelle, eux qui en sont
« si généreux, si prodigues envers les autres : je ne leur en fais pas un
« sujet de reproche. Les mesures injustes qu'ils ont prises, ils ont pu
« les prendre par nécessité. Mais s'ils tenaient les belles promesses
« qu'ils ne manqueront pas de nous lancer, ils établiraient donc chez
« nous plus de liberté qu'ils n'en possèdent eux-mêmes en France?
« S'ils nous laissaient, par exemple, notre institution du jury, et qu'ils
« nous accordassent ainsi une constitution plus digne d'envie que la
« leur, ils élèveraient donc ici un monument qui produirait un con-
« traste désavantageux pour leur pays, et qui serait pour lui un éter-
« nel reproche? »

M. Pitt accorda de justes louanges à la vigueur et à la mâle éloquence de ce discours, qui produisit le plus grand effet sur toute la nation. Sheridan s'opposa à la suspension de l'*habeas corpus*; et dans la fameuse affaire du traître Arthur O'Connor, l'esprit de parti et son humanité naturelle l'emportèrent sur sa raison et sur son jugement. Il suivit les mêmes guides lors de l'affaire du colonel Despard, qui, avec ses complices, fut exécuté pour crime de haute trahison.

Nous quittons avec plaisir les matières politiques pour rendre compte d'un fait moins élevé, mais plus agréable. Le 24 mai 1799, on représenta le drame de *Pizarre*, imité d'une pièce de Kotzebue (Rolla's Tod). Peu d'ouvrages modernes ont eu un succès plus populaire que celui-ci (1), et ce succès fut aussi grand à la lecture qu'à la représentation, car on en a fait vingt-neuf éditions de mille exemplaires chacune, sans compter plusieurs traductions en différentes langues.

Dans la session du parlement, qui s'ouvrit le 21 janvier 1800, Sheridan se distingua principalement par une motion tendant à provoquer une enquête sur les causes qui avaient fait manquer la fameuse expédition contre la Hollande. Dans son discours, il fit quelques observations sur la manière peu judicieuse dont on composait le personnel de la marine, et émit de nouveau son opinion, si souvent répétée par son parti, sur l'impossibilité de rétablir les gouvernemens légitimes de France et de Hollande. Sa motion fut rejetée, et il vécut assez pour voir le rétablissement de la maison d'Orange et celui de l'ancienne monarchie en France. Le 15 mai, on attenta deux fois à la vie du roi. Un coup de feu fut dirigé sur Sa Majesté au moment où Elle passait les gardes en revue dans le parc, et le soir un fou tira sur Elle un coup de pistolet au théâtre de Drury-Lane. Dans cette occasion, le caractère noble et loyal de Sheridan se manifesta encore. Il était au théâtre lors de cette criminelle tentative. Il se donna toutes les peines imaginables pour découvrir le régicide et écrivit sur-le-champ sur l'air national, *God save the King!* (Dieu sauve le Roi!) plusieurs couplets impromptus que le public accueillit avec enthousiasme.

Le nouveau siècle commença par l'union législative de la Grande-Bretagne et de l'Irlande. Peu de temps après, M. Pitt se retira, et M. Addington (actuellement lord Sidmouth) le remplaça comme premier ministre. Quand la paix d'Amiens fut conclue, Sheridan observa que c'était une paix dont tout le monde « était content, mais

(1) Cette vogue fut si extraordinaire que, contre l'usage anglais, il fallut tenir le théâtre ouvert pendant l'été.

dont personne ne devait être fier.» A la dissolution du parlement, il fut encor réélu par le bourg de Stafford; et à l'ouverture de la session, une circonstance assez singulière excita les éclats de rire de la chambre et occasiona mille plaisanteries dans le public. Pitt et Sheridan allèrent prêter serment en même temps, et le premier, n'ayant pas d'argent sur lui, emprunta deux shillings à son ancien antagoniste pour payer la taxe.

Les vues ambitieuses de Bonaparte étaient alors évidentes, et Sheridan n'hésita pas à confesser qu'il s'était trompé dans ses premières opinions sur cet homme extraordinaire. Pendant que Fox se présentait au lever du premier consul aux Tuileries et prêtait l'oreille à ses protestations de sentimens pacifiques pour le monde entier, et principalement pour l'Angleterre, son éloquent ami parlait en ces termes des desseins du général français. « L'esprit humain peut à peine s'étendre assez pour mesurer l'ambition de Bonaparte. Pourquoi, « lorsque l'Europe se courbe devant lui, lorsqu'il a soumis tout le continent, éprouverait-il pour nous un si grand respect? C'est ce que « je ne puis deviner. Et si son ambition est de cette nature incommensurable, il y a des raisons nombreuses et évidentes pour qu'elle soit « progressive, des raisons bien plus fortes que celles qui auraient pu « exister sous le gouvernement des Bourbons. Si les Bourbons étaient « ambitieux, du moins ils n'étaient pas obligés de nourrir leurs sujets « des dépouilles et du pillage de la guerre; ils avaient pour eux l'attachement qu'on portait à une famille ancienne et révérée; ils avaient « pour eux l'inappréciable avantage d'une succession héréditaire. Mais « le pouvoir de Bonaparte est tellement situé et composé, qu'il y a « pour lui nécessité physique de continuer ce trafic avec ses sujets et « de leur promettre qu'il les rendra maîtres du monde s'ils consentent, « de leur côté, à se rendre ses esclaves.» A la fin de ce discours, Sheridan déplora, d'une manière fort touchante, la différence d'opinion qui existait entre Fox et lui au sujet de la paix : avec le même esprit patriotique, il défendit les volontaires contre les sarcasmes de M. Windham, et jusqu'à la fin de sa brillante carrière, il conserva, sur ce point, les mêmes opinions.

Les affaires du prince de Galles furent encore une fois soumises à la chambre; Sheridan se montra son zélé défenseur et fit, en termes fort justes, l'éloge de son royal ami. La dissolution du ministère de lord Addington et la rentrée de M. Pitt au pouvoir donnèrent un nouvel élan à l'opposition, qui fut obligée de mettre encore en jeu son esprit, ses argumens et sa rhétorique pour combattre l'illustre fils de Chatham.

A la mort de lord Eliot, la place de receveur-général du duché de Cornwall, devenue vacante, fut donnée par le prince de Galles à lord Lake ; mais comme ce gentilhomme servait alors dans l'Inde, M. Sheridan fut nommé pour remplir cette place par intérim, à la condition qu'il la résignerait au retour du titulaire qui ne se fit pas attendre très long-temps. Mais en 1808, lord Lake mourut, et Sheridan, comme nous l'avons déjà dit, reçut le brevet définitif. La mort de M. Pitt (23 janvier 1806) vint faciliter à l'opposition l'entrée au pouvoir, et Sheridan fut nommé trésorier de la marine. Sa place au parlement, étant ainsi devenue vacante, il fut réélu par le bourg de Stafford, pour la dernière fois, au bout de 26 ans. Ses affaires particulières étaient alors dans un état déplorable, et cependant, accablé de dettes, étourdi sans cesse par d'importuns créanciers, il menait la conduite la plus extravagante, et rivalisait de luxe et de magnificence avec les plus riches lords du royaume. Au mois de juillet de la même année, mourut M. Charles François Sheridan (1). Il laissa une nombreuse famille et notamment, deux fils qui moururent dans l'Inde. Sa veuve mourut en 1813. La mort de Fox (13 septembre 1806) eut pour Sheridan des conséquences plus importantes que celle de ses frères, et fut probablement beaucoup plus vivement sentie par lui, quoique depuis quelque temps les rapports intimes entre ces deux hommes célèbres fussent rompus et n'attirassent plus l'attention publique. Il succéda à son ami, comme représentant de Westminster, après une lutte fort animée : mais les whigs, ayant été bannis du pouvoir, et le parlement dissous, il fut obligé de soutenir encore une fois le combat chanceux des élections. Il ne fut point réélu par Westminster, mais par le bourg d'Ilchester. Depuis cette époque, il prit part beaucoup plus rarement et avec moins de chaleur aux débats parlementaires. Cependant le feu patriotique n'était pas éteint, et son éloquence se réveilla avec son énergie habituelle pour parler en faveur des braves Espagnols, qui résistèrent avec tant de noblesse et de succès au joug de Bonaparte (2).

La destruction du théâtre de Drury-Lane que le feu dévora, dans la nuit du 24 février 1809, fut pour lui une calamité terrible ; car il était le plus intéressé dans cette entreprise. Il supporta ce malheur avec un courage digne de son caractère. Ses travaux parlementaires furent

(1) Charles François Sheridan était secrétaire du ministre britannique à Stockholm. On a de lui une *Histoire de la révolution de Suède sous Gustave III.*

(2) Il termina son discours par cette prédiction remarquable que l'évènement a si bien justifiée :

« La France verra que jusqu'ici elle n'avait combattu que contre des rois et des princes, mais qu'enfin elle a à combattre contre un peuple. »

long-temps interrompus par les suites de cet incendie et par les peines immenses qu'il fallut se donner pour remonter les affaires embrouillées du théâtre. Cette tâche finie, il renonça pour toujours à toute entreprise dramatique. Depuis le soir de l'incendie jusqu'au 6 février de l'année suivante, son nom ne figure point dans les votes ; mais ce jour-là, il fit sans succès la motion de modifier le règlement de la chambre des communes, touchant l'inadmission des étrangers dans les galeries.

Le 17 décembre, à l'occasion de la maladie alarmante du roi, Sheridan persista à appuyer les prétentions du prince de Galles à une régence illimitée, avec autant de véhémence, mais avec aussi peu de succès que lorsque cette affaire fut soumise à la chambre pour la première fois. Quoique la décision définitive de cette importante affaire eût trompé l'attente du parti de Sheridan, il continua à jouir d'un grand crédit et d'une grande influence à Carlton-House. Au premier lever du régent, l'arrangement du cortége fut confié à sa direction, et le soir, au dîner, il reçut publiquement les éloges du prince et de ses frères. On sait que des motifs de piété filiale portèrent d'abord Son Altesse Royale à conserver les ministres de son père. Mais quelque temps après l'expiration du terme où devaient tomber les bornes mises à sa puissance, il fut évident que le prince avait changé de sentimens sur ces ministres et sur leurs adversaires, ce qui obscurcit singulièrement les espérances que ces derniers avaient nourries.

L'horrible assassinat du premier ministre, M. Perceval, dans le foyer de la chambre des communes, le 11 mai 1812, poussa les wighs vers le but de leurs efforts, et l'arrangement d'une nouvelle administration sur un plan plus vaste et plus libéral fut confié au marquis de Wellesley. Sheridan apprit l'affreuse catastrophe par un exprès qu'on lui envoya à Stafford, où il s'occupait de préparer les voies à sa nomination, car le moment des élections approchait. A son arrivée à Londres, il trouva que de graves différends s'élevaient relativement à la formation d'un nouveau ministère, grâce aux préjugés des uns et à l'orgueil des autres. Enfin, quand la base générale eut été adoptée, il se présenta encore une difficulté en conséquence de la demande extraordinaire de lord Grey et de lord Granville. Ces deux chefs de l'opposition voulaient que les places de la maison du roi fussent comprises dans leurs arrangemens. Lord Moira, qui avait agi comme fondé de pouvoirs du prince, l'instruisit de cette demande inconvenante, et Son Altesse Royale répondit qu'elle accordait volontiers cette requête, plutôt que de voir son pays souffrir en rien de son attachement pour de vieux et fidèles serviteurs. Le comte, cependant, fut moins facile, et il considéra justement cette proposition, non seulement comme peu favorable aux

intérêts publics, mais comme particulièrement offensante pour les sentimens de son royal maître. Les négociations furent rompues en conséquence, et le prince rétablit les anciens ministres, qui dans l'intérim avaient donné leur démission, et continuaient seulement à remplir leurs places en attendant que leurs successeurs fussent définitivement nommés.

La part que prit Sheridan à tous ces évènemens et l'influence qu'on lui attribuait dans les conseils du prince, furent cause que sa conduite subit la censure rigoureuse de son parti, qui l'accusait entre autres choses d'avoir dissuadé lord Moira de céder aux conditions que mettaient les chefs wighs à leur acceptation du pouvoir. En réponse à ces accusations, Sheridan avoua que ses désirs étaient d'accord avec ceux du prince auquel il avait écrit sur ce sujet, et qu'il croyait avoir eu le droit d'agir ainsi en sa qualité de conseiller privé; il exprima son étonnement de ce que les nobles lords, si fort irrités contre lui, eussent obstinément refusé l'occasion de servir leur pays, parce qu'ils n'avaient pu obtenir l'éloignement de *trois bâtons blancs*. Son hostilité envers plusieurs membres de son parti fut évidente; et dans ce qu'il dit pour se justifier, on voyait encore assez clairement qu'il avait cherché à contrarier leur ambition, et que, dans la vue du bien général, il avait désiré voir se former une administration grande et noble, où fussent rassemblés lord Sidmouth, M. Canning et d'autres, dont il appréciait avec raison l'intégrité et les talens. Depuis ce temps il fut harcelé vivement dans la chambre des communes par ceux qui lui imputaient leur désappointement; et le journal même qui lui avait toujours accordé les plus magnifiques éloges, fut alors employé par l'opposition à attaquer et à déchirer l'homme qui pendant trente ans avait été un des chefs les plus actifs et les plus glorieux de cette opposition. N'en disons pas davantage sur les amitiés politiques.

La carrière publique de ce grand homme tirait rapidement à sa fin. Cette session fut la dernière où il figura, et il termina ses efforts patriotiques le 21 juillet par un des discours les plus éloquens dont aient jamais retenti les murs du sénat de la Grande-Bretagne. C'était au sujet des ouvertures de paix faites par le gouvernement français, sur l'acceptation desquelles M. Whitbread insistait fortement. Sheridan combattit avec énergie tous les argumens de son ami, et lança contre lui quelques sarcasmes piquans, l'accusant d'avoir foi dans les protestations de Bonaparte, dont les propositions n'étaient, disait-il, qu'une manœuvre adroite pour cacher ses vues sur la Russie, et pour amuser le peuple français. M. Whitbread, évidemment piqué de l'ironie amère de Sheridan, répondit d'un ton non moins aigre, et son an-

tagoniste, en lui répliquant, développa encore davantage ses idées sur le caractère de Napoléon, dont il peignit fidèlement l'ambition démesurée et les vues gigantesques. L'orateur observa ensuite que, bien que privée de chances de succès, l'Angleterre devait résister au risque même d'une défaite, et il conclut par ces paroles pleines de mouvement, les dernières qu'il prononça dans la chambre des communes : « Si nous succombons, et qu'après notre chute il se trouve un historien « impartial, il dira : La Grande-Bretagne tomba, et avec elle tom- « bèrent toutes les garanties du bonheur de l'espèce humaine, la puis- « sance, l'honneur, la gloire et les libertés, non pas de la Grande- « Bretagne seule, mais de tout le monde civilisé. »

C'est ainsi que Sheridan, astre brillant d'éloquence, disparut de cette sphère qu'il avait si souvent échauffée par ses accens pénétrans et par l'éclat de son esprit. Dans les archives destinées à perpétuer la gloire de sa patrie, son nom sera rangé parmi ceux des hommes d'état les plus purs et les plus fiers qu'elle ait possédés, et la postérité rendra justice à la mémoire de ceux dont les défauts même penchaient du côté de la vertu.

Bientôt le parlement fut dissous, et Sheridan essaya encore une fois de se faire élire par le bourg de Stafford, mais son attente fut déçue : le crédit et l'argent lui manquèrent. Dans cette malheureuse position, il se retira entièrement de la vie publique, négligé de ceux qui avaient souvent mendié le secours de ses talens, lorsqu'ils pouvaient servir leurs vues d'ambition ou d'agrandissement. Le monde était devenu pour lui un désert dans lequel il avait bien peu de consolations à espérer, tourmenté qu'il était par une affreuse pénurie, harcelé par de nombreux créanciers, et poursuivi avec une rigueur infatigable par les harpies de la procédure, en proie à de continuelles vexations à une époque de la vie où la nature a besoin de repos. On ne doit pas s'étonner qu'un homme habitué aux plaisirs de la table ait cherché un refuge contre des peines toujours croissantes dans l'ivresse qui en amène l'oubli (1). Sa propre maison, séjour de la vertu et de l'affection domestique, n'était même plus un asile sûr pour un homme si connu et poursuivi de toutes parts. Pour échapper à ces persécutions, pour avoir un moment de relâche, il passait une grande partie de son temps dans les cafés et dans les tavernes. Le résultat d'un pareil genre de vie devint bientôt visible dans toute sa personne; sa constitution, naturellement robuste, s'usait sensiblement; et cependant, affaissé et plongé dans

(1) Cela n'est pas très étonnant en Angleterre, il est vrai; mais en France cela se concevrait fort difficilement chez un homme de la classe de Sheridan, quelque endetté, quelque délaissé qu'il pût être.

un état d'abaissement moral, son esprit laissait encore échapper des éclairs, des saillies de gaieté... triste souvenir de jours plus heureux! Enfin ses facultés digestives se détruisirent, sa mémoire s'affaiblit, et les symptômes d'une maladie organique se manifestèrent par une enflure des extrémités et un élargissement de l'abdomen, qui ôtèrent tout espoir de guérison. Dans ce moment de détresse, où Sheridan, cloué dans sa chambre par une complication de maux qui se multipliaient chaque jour, accablé de douleur et de souffrance, attendait la mort à toute minute, un officier de justice, ou plutôt un barbare déguisé sous cette forme, vint l'arrêter dans son lit. Le nom du créancier endurci, à la requête duquel fut commise cette cruauté, m'est inconnu, mais les paroles que sa victime a tracées dans son drame de *Pizarre* peuvent lui être justement appliquées :

Tout ce qui porte la forme humaine n'est pas homme.

Après être resté quelques jours dans la maison, l'officier de service signifia son intention d'emmener le prisonnier mourant, dans une maison d'arrêt; et la seule chose qui l'empêcha d'exécuter ce dessein, fut l'intervention du docteur Baine qui affirma *qu'une telle action aurait pour suite immédiate la mort du patient, et que dans ce cas il poursuivrait l'officier comme coupable de meurtre.* Cette déclaration produisit son effet, et la triste victime resta dans son appartement. Il est consolant de penser que l'illustre malade reçut de sa famille les marques d'attachement les plus tendres. Plusieurs de ses connaissances de la classe moyenne, il faut le publier à leur gloire, lui prodiguèrent aussi les soins les plus constans. Quelques jours avant sa mort, l'évêque de Londres, propre parent de mistress Sheridan, pria le docteur Baine de demander au malade s'il voulait que des prières fussent récitées près de son lit. Il y consentit avec un empressement et une ardeur tels qu'on envoya sur-le-champ chercher l'évêque qui accourut sans perdre une minute. La dévotion avec laquelle le mourant se joignit aux prières témoigna cet esprit de pénitence qui convient à toute créature

Prête à passer ces bords qu'on passe sans retour (1).

Il rendit le dernier soupir, sans aucune agonie apparente, dans les

(1) That undis covered country, from whose bourn
No traveller returns.

bras de son excellente femme, le 7 juillet 1816, vers midi. Il était dans sa soixante-cinquième année.

On était convenu que la triste cérémonie de ses funérailles se ferait sans pompe, mais cependant qu'on rendrait au défunt le tribut de respect dû à ses talens; le convoi fut suivi par une foule de personnages les plus illustres, parmi lesquelles se trouvaient les ducs d'York et de Sussex, le duc d'Argyle, les très honorables George Canning et W. Wellesley Pole, etc., le duc de Bedford, le comte de Mulgrave, lord Holland, le comte de Lauderdale, l'évêque de Londres et lord Robert Spencer (1). M. Charles Brinsley Sheridan faisait les honneurs du deuil. Il est remarquable qu'on eut quelque peine à trouver une place à Westminster pour y ensevelir Sheridan; mais enfin on en obtint une auprès des restes de Garrick et de Cumberland. Il avait dû beaucoup à l'amitié du premier, et dirigé contre le second une satire mordante.

Le lieu où repose son corps est marqué par une pierre plate bien simple qui porte cette inscription :

RICHARD BRINSLEY SHERIDAN,

NÉ EN 1751,

MORT LE 7 JUILLET 1816.

CE MARBRE EST LE TRIBUT DE SON SINCÈRE AMI,

PETER MOORE.

Sheridan laissa deux fils, un du premier lit et un du second. Thomas, l'aîné, hérita de l'esprit de son père et de ses qualités comme bon convive. Il fut un moment directeur de Drury-Lane, puis successivement aide-de-camp du comte Moira (aujourd'hui marquis de Hastings),

(1) Voici les réflexions que fait à ce sujet M. Thomas Moore :
« Tous ces royaux et nobles personnages qui s'associaient alors à la gloire de Sheridan, où étaient-ils quand il lui restait un souffle de vie ? où étaient-ils tous quelques semaines auparavant, lorsqu'ils auraient pu empêcher son cœur de se briser, et que le zèle, déployé plus tard en pure perte, aurait pu le consoler sur son lit de mort et peut-être l'en arracher ? Voilà un sujet sur lequel il est difficile de parler avec calme. Si, de son vivant, cet homme était indigne des soins et des attentions les plus ordinaires de l'humanité, pourquoi toute cette pompe de regrets et tous ces hommages rendus à sa cendre ? »

en Écosse, et commissaire aux revues en Irlande : il épousa une fille de sir John Callender, mais sa mauvaise santé l'obligea de chercher un climat plus chaud; il se procura donc un emploi au cap de Bonne-Espérance où il mourut généralement regretté. Le second fils, M. Charles Francis Sheridan, étudiant de l'université de Cambridge, a mérité d'honorables lauriers par ses compositions classiques. Il a publié en 1820 un ouvrage intitulé : *Réflexions sur la Révolution de Grèce;* dans lequel il recommandait une souscription pour les Grecs et proposait qu'ils eussent une indépendance municipale et non politique.

Le monde a rendu justement hommage à la supériorité de Sheridan comme auteur dramatique, et la critique ne saurait flétrir les lauriers immortels que le génie a plantés autour de sa tombe. Il excella comme orateur parmi ses contemporains. Une imagination vive et brillante, une prodigieuse facilité d'élocution, enfin une mine intarissable d'esprit et de fine raillerie, voilà les qualités qui le distinguaient. Il ne lui manqua que plus de soin et d'application; ce fut un malheur pour lui-même et pour son pays. On peut signaler dans sa vie politique quelques légères erreurs, mais toutes les fois qu'une circonstance critique se présenta, il n'hésita jamais à sacrifier l'esprit de parti au patriotisme, et il donna ainsi la preuve de la droiture et de la noblesse désintéressée de son caractère. Dans la vie privée, il était bon et sociable. Lorsqu'il était lui-même dans la gêne, le malheur des autres lui imposait une nouvelle dette, et celle-là, il ne manquait jamais de l'acquitter.

Mes lecteurs me sauront sûrement gré d'insérer ici, comme complément de la notice de M. William Lake, un article excellent inséré dans le *Journal des Débats* du 2 août 1826 qui renferme des observations pleines de justesse sur Sheridan et ses ouvrages.

VARIÉTÉS.

Mémoires sur la vie privée, politique et littéraire de R. Brinsley Sheridan, par Thomas Moore; traduits de l'anglais par J. T. Parisot.

Voici le jugement que lord Byron a porté de Sheridan : « Tout ce

« que Sheridan a fait, a toujours été, par excellence, le meilleur du « genre. Il a composé la meilleure comédie (*l'École de la Médisance*), « le meilleur opéra (*la Duègne*), que je trouve bien supérieur au fameux *Opéra des Gueux;* la meilleure farce (*le Critique*), qui n'a « d'autre défaut que d'être trop bonne pour une seconde pièce, et la « meilleure *monodie* (celle de *la Mort de Garrick*). Enfin, pour cou« ronner l'œuvre, il a prononcé la meilleure harangue qu'on ait ja« mais entendue dans notre pays, son discours pour appuyer l'accu« sation relative aux Begums dans le procès d'Hastings. »

On conçoit facilement tout ce que peut offrir de considérations fortes et ingénieuses, la vie d'un homme qui fut, à la fois, le Molière et le Démosthène de son pays; que la littérature, le plaisir et la politique, lièrent avec Fox et Burke, rapprochèrent même de l'héritier du trône; mais quand la vie de Sheridan ne serait pas celle d'un grand écrivain et d'un grand orateur, elle présenterait des rapports piquans et curieux par d'inexplicables bizarreries de caractère et de destinée.

Enfant, il désole son père et rebute ses maîtres par une apparente stupidité. On ne peut lui apprendre l'orthographe, qu'au reste il ne sut jamais bien; enfin tous le déclarent *une indéchiffrable bête.* A vingt-six ans, il avait fait *l'École de la Médisance.* On le présente à Fox, et l'aimable, le spirituel Fox déclare qu'il n'entendit jamais rien de plus étonnant que ce jeune homme.

Bon fils, l'honneur de sa famille, il décourage, par ses dettes et ses désordres, jusqu'au cœur paternel, et ce père qu'il aimait, dont il faisait la gloire, il ne le voit plus qu'à son lit de mort pour en recevoir un déchirant pardon.

Il devient amoureux de miss Linley qui bientôt partage sa passion et l'épouse secrètement; mais pour l'entrevoir quelquefois, il lui faut employer mille ruses. Enfin, caché sous les vêtemens d'un cocher de fiacre, il parvient à serrer une main qui lui appartenait.

Dans son caractère, même contradiction. C'est un mélange perpétuel de paresse et d'activité, d'ardeur et d'insouciance. Insulté par un rival, il se bat avec tout le courage de l'amour et de la vengeance. Un récit inexact de ce duel circule dans le public, Sheridan lui-même le fait imprimer dans un journal, afin d'y répondre, mais cette réponse l'ennuie; il y renonce, et trahit son honneur qu'il venait de défendre au prix de son sang.

Il se charge de soutenir l'accusation contre le marquis d'Hastings, soit indignation profonde contre celui qu'on appelait alors le Verrès de l'Inde, soit qu'il y trouvât une riche matière d'éloquence; jamais en effet la sienne ne parut plus redoutable; elle arracha des cris d'en-

thousiasme à ses amis, à ses adversaires, aux partisans mêmes d'Hastings. Mais Sheridan oublia une chose, ce fut d'apporter le sac des pièces, détruisant ainsi, par sa négligence, l'ouvrage de son génie, et ne donnant plus à la vérité que l'apparence d'une sublime déclamation.

Que dirai-je? En Angleterre, ce pays de luxe et de dépenses, le luxe, les dépenses, les plaisirs de sa maison furent long-temps cités, et il achève ses jours dans les horreurs de la misère. Un huissier, la veille de sa mort, vient le soulever sur le lit de douleur, et veut le traîner en prison. Les menaces et les prières de l'amitié épargnèrent seules à Sheridan et à l'Angleterre ce dernier opprobre. Il meurt, et le pays jette un cri de regret et d'admiration; il meurt, et derrière le cercueil qui le porte à Westminster, marchent le duc d'York, le duc de Sussex, le duc de Bedfort, lord Holland, M. Canning, l'évêque de Londres, tout ce que l'Angleterre compte de plus noble et de plus distingué.

Enfin, comme s'il devait, même après sa mort, être encore un sujet d'oppositions, il laisse une vie pleine d'évènemens romanesques, une vie passée dans les plus hautes régions de la politique et de la littérature; une vie qui se rattache aux époques les plus remarquables de l'histoire d'Angleterre, la guerre d'Amérique, le procès d'Hastings, la folie du roi, la révolution de France; il a pour historien M. Thomas Moore, homme d'un esprit supérieur, et le premier des poètes anglais, puisque Byron n'est plus.

Sheridan est assez connu en France comme auteur dramatique; on le connaît moins comme orateur parce que ses discours ont été la plupart recueillis fort inexactement; parce qu'il faut, pour les comprendre et en sentir le mérite, se livrer à une étude spéciale de l'histoire du temps, savoir à quelles passions il s'adressait, quels intérêts il remuait.

Ceux qui veulent bien juger l'éloquence parlementaire chez les Anglais ne doivent point la chercher dans les orateurs actuels. Il y a plus loin de M. Canning et de M. Brougham à Pitt, Fox, Burke et Sheridan, que de Sheridan, de Burke, de Fox et de Pitt à Ciceron et à Démosthènes. Si M. Canning et M. Brougham eussent été contemporains de ces grands maîtres de la tribune anglaise, comme eux, sans doute, ils eussent recherché les formes du beau langage, l'élégance et l'harmonie du style, toute la pompe des mouvemens oratoires. Mais venus dans une société qui n'aime que le positif, qui réduit tout à des calculs budgétaires et des équations d'économie, ils ont compris que le premier besoin, comme la première convenance, était d'approprier

leur discours à l'esprit exact de leurs auditeurs, de n'examiner dans toute question que le fait, l'intérêt et le droit. M. de Staël, qui a publié dernièrement un voyage en Angleterre, regrette qu'on ait laissé si peu de place à l'éloquence dans les débats du parlement. M. de Staël a des raisons de famille pour prendre le parti de l'éloquence; mais que faire devant une assemblée qui préfère une bonne loi sur les grains au plus brillant exorde, qui met une réduction de l'accise avant toutes les périodes cicéroniennes.

Au temps où Sheridan parut, les affaires ne jouaient pas un rôle si important : elles étaient moins un but qu'une occasion de parler, et la tribune était devenue l'arène où les beaux esprits de l'Angleterre, se disputaient le noble prix de bien dire. Fox, Burke, Sheridan, Pitt, s'occupaient avant tout de charmer leurs auditeurs. Ce dernier laissait à la trésorerie le soin de les convaincre. Entre ces quatre grands orateurs, il serait difficile d'assigner les rangs; mais il est une partie de l'éloquence où, d'un consentement unanime, Sheridan les surpassa tous: c'est l'ironie. Jamais on ne sut manier avec plus de grâce et de force cette arme terrible, cette arme poignante, qui, comme le dit Byron, ne laisse pas même à ceux qu'elle blesse la triste consolation de se plaindre.

La plaisanterie anglaise, si j'ose m'exprimer ainsi, est longue; les meilleurs écrivains de ce pays, Swift lui-même, lorsqu'ils rencontrent un trait comique, ne savent pas s'arrêter à ce point juste où ce qui était plaisant va cesser de l'être. Sheridan, soit qu'il eût reçu du ciel l'heureux don de la bonne plaisanterie, soit que l'habitude du dialogue théâtral lui eût appris à resserrer son style, ne tombe pas dans ce défaut. Ses traits rapides et acérés atteignent le but sans jamais le dépasser : aussi manquèrent-ils rarement leur effet. Quelques exemples qu'on me permettra de citer, prouveront, je l'espère, combien il avait d'esprit dans toute l'acception que nous donnons à ce mot.

On a fait beaucoup de phrases sur la compagnie des Indes, cette association singulière de marchands et de soldats; mais personne peut-être ne l'a caractérisée d'une manière plus piquante que Sheridan. « Je me souviens, dit-il dans un de ses plaidoyers contre Hastings; je « me souviens d'avoir entendu un honorable membre faire remarquer « qu'il y avait dans l'organisation primitive de la compagnie des Indes, « quelque chose qui étendait les principes sordides de son origine sur « toutes ses opérations, et qui associait à sa politique et même à ses « plus audacieux exploits la pitoyable mesquinerie du brocanteur et la « cruelle rapacité du pirate. Ainsi dans sa carrière politico-militaire, « nous voyons des ambassadeurs mettre à l'enchère, des généraux-

« marchands, une révolution amenée par des factures, une armée « employée à exécuter une saisie, une ville assiégée sur lettre d'avis, « et un prince détrôné pour faire la balance d'un compte. Ainsi elle « offre le spectacle d'un gouvernement qui unit la fausse majesté d'un « sceptre sanglant à l'ignoble avarice du comptoir, tient un bâton de « commandement d'une main, et vide un gousset de l'autre. »

Lorsque dans une de nos chambres on prononce le mot de vénalité, il s'élève sur-le-champ un murmure d'indignation qui fait le plus grand honneur à l'intégrité consciencieuse de nos mandataires. Il paraît qu'en Angleterre on est moins susceptible; car plus d'une fois Sheridan n'épargna aux bancs de la trésorerie ni les mordans sarcasmes, ni même les accusations directes. « Votre conduite est marquée au coin de l'im« prévoyance et de l'impatience la plus étrange, et voici ce que les « plus désintéressés en apparence semblent dire : le trône est en danger ! Nous combattrons pour le trône; mais qu'on nous laisse parta« ger les faveurs de la royauté. L'ordre de la noblesse est en danger!... « — Je combattrai pour la noblesse, dit le vicomte; mais mon zèle se« rait bien plus grand, si l'on me faisait comte. — Excitez en moi l'ar« deur d'un marquis, s'écrie le comte, et la pairie n'aura jamais eu « de champion plus intrépide. — Teignez mon ruban vert en bleu, dit « le chevalier, et la source des honneurs aura en moi un ferme sou« tien, un serviteur fidèle. » Et les chevaliers, les marquis, les comtes et les vicomtes ne répondaient mot, tant la gloire d'être ministériel inspire de résignation (1).

Mais où l'on retrouve spécialement la manière de Sheridan, c'est dans sa défense ironique du duc de Grafton. On reprochait à ce ministre l'inexactitude dans les affaires, et une invincible paresse; reproche que d'autres ministres ont mérité depuis le duc de Grafton. Voici comment Sheridan le justifie : « Je pense, dit-il, que je pour« rais citer du noble duc plusieurs exemples de la plus grande fermeté « de résolution. Je l'ai vu faire attendre le conseil pour une affaire « qui intéressait toute la nation, quand il avait un rendez-vous à New« Market. Certes, c'est là un trait qui lui fait le plus grand honneur; « et, si nous le voyons aussi ponctuel pour des affaires privées, ne « devons-nous pas conclure qu'il l'est infiniment plus pour les affaires « de l'État? Quand Wilkes revint en Angleterre, il est notoire que « le lord Maire alla trouver Sa Grâce et lui proposa un plan qui eût « mis fin à tous les troubles que ce brouillon a causés; mais le noble « duc ne voulut pas voir le lord Maire. Non, il était trop homme

(1) A l'époque où cet article fut écrit, le *Journal des Débats* se moquait beaucoup des ministériels.

« d'honneur pour cela. Il avait promis d'accompagner ce soir-là même « Nancy Parsons au Ranelagh : il ne voulait pas lui manquer de pa- « role, et il rendit trois mille personnes témoins de sa ponctualité. »

J'ai dit plus haut que Sheridan connut ce que la vie a de plus doux et de plus amer, de plus cruel et de plus délicieux. Aussi bien, quelles nobles jouissances d'orgueil et de gloire dut-il éprouver lorsque, descendant de la tribune, après la première de ses harangues contre le marquis d'Hastings, il vit Burke et Fox déclarer qu'ils n'avaient jamais ni lu ni entendu un pareil discours ; M. Pitt, lui-même, avouer qu'il surpassait les chefs-d'œuvre des temps anciens et modernes ; enfin un membre de la cour demander qu'on ajournât la motion, parce qu'un tel prodige d'éloquence ne laissait point aux esprits leur liberté ? Mais, comment de cette hauteur sociale tomba-t-il à un tel point de dépression et d'isolement que les hustings de Stafford le rejetèrent, comme les comédiens avaient repoussé le vieux Corneille, et que la misère accabla ses derniers jours ? Je vais en chercher quelques causes.

Les opinions de Sheridan, sur la révolution de France, avaient alarmé l'aristocratie anglaise, et quoique depuis il les eût modifiées ou du moins expliquées, ce corps puissant se retira pour jamais de lui.

Il avait survécu aux amis de sa jeunesse, Fox, Richardson, Tickell ; de ses anciens compagnons de débauche, il ne lui en restait plus qu'un ; mais qu'est-ce que l'amitié d'un roi, et surtout d'un roi qu'on n'amuse plus ?

Vieilli dans une société nouvelle, il y avait porté les mœurs d'un autre temps. Autour de lui tout avait changé, les goûts, les habitudes, les plaisirs ; lui seul était resté le même. La vie domestique avait acquis plus de dignité, et il était encore de cette époque où l'opposition ivre venait fulminer contre le ministère, assoupi sur ses bancs par les fumées du vin.

Ses vices n'avaient plus l'excuse de la jeunesse et de la mode ; et comme il n'appartenait plus à la tribune et au théâtre que par des souvenirs, il parut un vieillard qui s'éteint dans la débauche, indigne de son propre talent.

Voilà ce que la société put lui reprocher : l'histoire lui doit une autre justice. L'homme se dégrada et s'avilit : le citoyen resta noble et pur. Cet or que ses passions prodiguaient follement, il n'en voulut pas pour ses besoins les plus pressans, quand il fallut l'acheter au prix de sa conscience. L'impatience et la mauvaise humeur d'une continuelle et inutile opposition, ne le jetèrent pas comme M. Fox dans les partis violens. Fidèle à ses opinions, il ne fut tory qu'une fois, lorsque l'in-

surrection de la flotte alarma la vieille Angleterre. Mais les vertus et les talens du grand homme ne trouvèrent pas grâce pour les faiblesses de l'homme aimable. Un homme d'esprit, faisant allusion aux derniers momens de Sheridan, qui furent si affreux, et à ses funérailles qui furent si pompeuses, a dit qu'il fallait vivre en France et mourir en Angleterre. Hélas! il faut vivre et mourir riche dans la patrie de Corneille et de Gilbert comme dans celle de Milton et de Sheridan.

LES RIVAUX,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois sur le théâtre de Covent Garden, le 17 janvier 1775.

REMARQUES DE MISS INCHBALD (1).

L'auteur a mis le prologue de cette comédie dans la bouche d'un avocat qui, s'adressant au public, lui dit : « Votre juge- « ment une fois rendu, est irrévocable. On ne se pourvoit pas « contre les arrêts de Drury Lane. »

L'évènement vint démentir cette assertion ; car à la première représentation, cette charmante comédie fut horriblement sifflée, et force lui fut d'appeler plusieurs fois de ce jugement précipité avant de se faire rendre justice et de s'attirer la faveur publique.

Comme pour expier cette iniquité criante, dont *les Rivaux* avaient souffert lors de leur première apparition, certains critiques de nos jours ont prétendu que cet ouvrage était égal, sinon supérieur à *l'Ecole de la Médisance*. C'est réparer une injustice par une autre, que de rabaisser ainsi la meilleure composition dramatique qu'on nous ait donnée depuis Shakespeare.

La pièce des *Rivaux* est une comédie de bon ton, intéressante, gaie et fort amusante; mais ni sous le rapport de la fable, ni sous celui des caractères et des détails, elle n'est, comme *l'Ecole de la Médisance*, inimitable. Si mistress Malaprop, Acres, sir Lucius et quelques autres personnages de cette pièce n'avaient point paru sur le théâtre avant *les Rivaux*, ils y ont tous figuré mainte et mainte fois depuis. Mais dans quel original ou dans quelle copie trouver sir Peter, lady Teazle, et la famille Surface ? Où trouver l'intrigue, les incidens de ce chef-d'œuvre? Où en trouver seulement l'ombre?

L'esprit qui règne dans *l'Ecole de la Médisance* est si constant, si continuel, que beaucoup d'auditeurs s'y habituent et

(1) Auteur du délicieux roman intitulé : *Simple Histoire*.

finissent par ne plus s'en apercevoir; au lieu que ces étincelles d'esprit, ce choc de réparties qui anime de temps à autre le dialogue des *Rivaux* se distingue plus aisément, et ressort davantage par l'infériorité des autres passages.

Sir Anthony est généralement regardé comme le caractère principal de cet ouvrage, quoique Faulkland soit certainement le plus original. Une circonstance particulière prête d'ailleurs un intérêt singulier à ce rôle. Les amis intimes de l'auteur supposent qu'en traçant le portrait de Faulkland, il avait voulu peindre sa propre manière de sentir lorsqu'il était jeune et amoureux, et décrire toutes les sensations, tous les orages qui à cette époque bouleversèrent son cœur. La ville de Bath avait été jadis le théâtre témoin de ses craintes et de ses espérances inquiètes.

Le langage romanesque, les idées subtiles, la passion exagérée mais naturelle de Faulkland pour Julie, tous les charmes et du cœur et de l'esprit dont l'auteur a paré celle-ci, attestent que M. Sheridan en écrivant cette pièce avait une idée exaltée de la force de l'amour, si même il n'était alors sous sa puissance immédiate.

Sheridan, tout en prodiguant de l'éloquence dans les scènes entre ses amans, fut embarrassé souvent de trouver un motif de les faire parler; l'idée de la scène si intéressante du cinquième acte a été prise dans le conte de Prior, intitulé: *la Fille aux cheveux châtains*. Le rôle de Lydie Languish est naturel (1); son seul défaut est de n'être pas tracé avec plus de vigueur. On voudrait que par quelques développemens l'auteur en eût fait un exemple utile pour les dames romanesques. Il aurait pu inventer des incidens qui eussent rendu plus vif le ridicule d'un tel caractère (2).

Le rôle de l'ignorante mistress Malaprop est hors de la na-

(1) Cela peut être vrai en Angleterre. Cela ne le serait guère en France. Peu de demoiselles à Paris mettraient de l'acharnement à épouser un bel inconnu uniquement dans le but de supporter avec lui une *charmante petite pauvreté*

(2) C'est ce que M. Scribe a fait avec son talent habituel dans sa jolie comédie intitulée : *Une Chaumière et son cœur*.

ture; l'expérience et le sens commun protestent contre sa vérité. Qu'une Anglaise, née dans ces cinq derniers siècles, habituée à voir la bonne société ou même une société quelconque, ait employé jamais les mots *justicier* au lieu de *justifier*, *purification* pour *pétrification*, etc., etc., cela est trop invraisemblable à supposer, et ne peut faire sourire aucun spectateur raisonnable. Comme les générations futures supposeront naturellement qu'un auteur aussi renommé que M. Sheridan a peint les hommes et les femmes de son temps d'après nature, ce portrait d'une femme d'une classe supérieure, tracé à la fin du XVIIIe siècle, leur fera croire que les progrès de l'instruction chez les femmes avaient été beaucoup plus tardifs dans la Grande-Bretagne que chez aucune nation de l'Europe (1).

(1) Il me semble qu'un peu de dépit perce dans ce dernier alinéa; miss Inchbald était femme, auteur et bel esprit.

PROLOGUE.

UN AVOCAT, UN PROCUREUR, *qui le suit et qui lui donne un papier.*

L'AVOCAT. Qu'est-ce que c'est que cela? Une bien mauvaise écriture. Je ne peux pas voir sans lunettes.

LE PROCUREUR. J'entends. Ce sont ses honoraires qu'il demande. (*Lui donnant de l'argent.*) De grâce, monsieur l'Avocat, essayez encore.

L'AVOCAT. Le griffonnage s'éclaircit..... oui, c'est assez net... Mais que vois-je ? A la requête du sieur Dibble... Cela ne se peut pas... Un poète... un poète et des honoraires !

LE PROCUREUR. Oui, monsieur; et cependant, j'en suis sûr, vous plaideriez avec plaisir la cause des Muses sans rétribution.

L'AVOCAT. Ah! ah!

LE PROCUREUR. Ou si ces honoraires vous offensent, votre colère ne doit tomber que sur moi.

L'AVOCAT. Cher Dibble... il n'y a pas d'offense du tout.

LE PROCUREUR. Veuillez donc prendre en main les intérêts de mon client : paraissez devant la cour avec cette figure épanouie, avec cette grâce modeste et défiante, et débitez-lui sur cette cause quelques phrases fleuries. (*Il sort.*)

L'AVOCAT. Je suppose donc (et d'ailleurs cette requête en ferait preuve au besoin) que moi Woodware, avocat, j'occupe pour l'auteur de la pièce nouvelle. Je connais le terrain, et je sais qu'il est hasardeux d'avoir affaire à cette cour de laquelle on ne peut *appeler* : ici point de détours

chicaniers qui émoussent le glaive de la justice; condamné par l'équité on ne peut échapper par un *vice de forme*. Votre jugement une fois rendu est *en dernier ressort*; on ne se pourvoit pas contre les *arrêts* de Drury Lane. Mais devant un tribunal si bienveillant, nous devons trouver quelque faveur, en supposant même que nous ne gagnions pas *avec dépens*. Point de partialité ici, point de jugemens *ab irato*. Je ne crois pas avoir jamais vu un *jury* plus bénin. Nous serions bien à plaindre autrement; dans ce lieu où l'ennui des juges est pour nous la déportation, leurs bâillemens notre arrêt de mort, leurs sifflets la potence. Mais la bienveillance du public est si bien connue, que mon client renonce d'avance à *interjeter appel*; devant un tel tribunal, nous n'exerçons aucune *récusation*; nous ne rayons de la liste du jury aucun critique, aucun bel esprit. Les défauts de notre auteur ne peuvent nuire à personne; ce ne sera, au pis aller, qu'une tentative de plaire infructueuse. Il respecte tous ses juges, il les invoque tous, et la voix du public lui donnera *gain de cause* ou le *déboutera*.

AUTRE PROLOGUE.

DÉBITÉ A LA DIXIÈME REPRÉSENTATION, PAR L'UNE DES ACTRICES.

Le procès est fini; notre cause est gagnée; notre digne avocat n'a plus besoin de paraître devant vous. C'est pour un autre client que je me présente. L'avocat a plaidé pour l'auteur, je viens plaider pour Thalie; comme lui j'essaierai de mériter vos applaudissemens, défenseur féminin d'une cause féminine.

(*Montrant l'image de Thalie.*) Regardez cette figure dont la gaieté vive et mordante colore les joues et anime les yeux, où semble se peindre la malice avec tous ses détours, l'amour avec ses ruses et son sourire vainqueur; voyez ce masque léger qui couvre les traits de sa satire ou cache la rougeur que provoque parfois son esprit badin. Regardez-la bien! Croyez-vous qu'elle soit faite pour donner des leçons de morale? Vous attendez-vous à voir ces lèvres s'ouvrir pour débiter un sermon? L'expérience aux cheveux blancs sied-elle à sa jeunesse? Des phrases sentencieuses conviennent-elles à cette jolie bouche? Ordonnez-lui d'être grave, et ces lèvres vont se révolter contre tout discours pédantesque qui condamne l'enjouement et l'amour.

Ornée de toutes les grâces qui charment l'imagination tout en atteignant le cœur, devons-nous donc la reléguer et mettre en avant à sa place la déesse à la triste figure, la

muse sentimentale? Voyez ses emblèmes : *les Progrès du Pélerin* (1), et une branche de cyprès. Regardez-la... elle est trop chaste pour vouloir avoir l'air d'une femme en chair et en os; elle est bien représentée par le feuillage emblématique qu'elle porte à la main. Si elle usurpait une fois la place de Thalie, elle arracherait le poignard des mains de sa sœur Melpomène, et faisant verser à ses adorateurs un torrent de larmes, elle finirait... grands Dieux! toutes ses comédies par une effusion de sang. Elle ordonnerait à Harry Woodward (2) d'arracher au pauvre Dunstal sa couronne, de jeter Quick en prison, et d'assommer Ned Shuter; tandis que la dolente Balsanti, inondant les planches de ses pleurs, se poignarderait ou empoisonnerait mistress Green.

Pour prévenir à temps de tels abus, il faut que la voix du critique et les vers du poëte se fassent entendre. En conscience, nos scènes légères peuvent-elles ajouter quelque force aux saintes lois de notre pays? Une si pauvre assistance ne fait que disgracier une noble cause. La vertu rougirait d'employer notre faible appui; la vérité et la morale dédaigneraient le masque de la muse comique. Voici leur favorite! (*montrant Melpomène.*) Son front sombre et sévère commande le respect à la jeunesse et arrache des pleurs à la pitié; cette fière déesse, lorsqu'elle est opprimée par des ennemis que son mérite a créés, peut seule menacer d'un poignard le crime qu'elle abhorre.

(1) C'était, à ce qu'il paraît, un mauvais ouvrage larmoyant de ce temps-là.

(2) MM. Woodware, Dunstal, Quick, Shuter, miss Balsanti et mistress Green, qui jouaient dans la pièce des *Rivaux* lorsqu'elle fut représentée pour la première fois.

PERSONNAGES (1).

Sir ANTHONY ABSOLUTE (2).

LE CAPITAINE ABSOLUTE, son fils, amoureux de miss Lydie Languish.

Sir LUCIUS O'TRIGGER, baronnet irlandais.

FAULKLAND, amoureux de Julie.

ACRES, prétendant à la main de Lydie.

FAG, domestique du capitaine Absolute.

DAVID, paysan au service de Acres.

THOMAS, cocher de sir Anthony Absolute.

Mistriss MALAPROP, vieille veuve ridicule, ignorante et affectée dans son langage.

LYDIE LANGUISH, sa nièce (3).

JULIE, pupille de sir Anthony.

LUCY, femme de chambre de mistriss Malaprop.

(*La scène est à Bath.*)

(1) Dans les comédies anglaises les noms des personnages sont presque toujours conformes au caractère que l'auteur leur prête ; chez nous cet usage n'est admis que sur nos théâtres secondaires : ainsi le ci-devant jeune-homme s'appelle M. de Boissec..; le gastronome sans argent, M. Fringale, etc., etc. ; mais au Théâtre-Français nous trouverions cela puéril et insignifiant. N'oublions pas cependant que Molière a appelé son méchant poëte Trissotin, mot qui avait le double mérite de signifier trois fois sot et de rimer avec Cottin ; et que dans l'*Amour médecin* les quatre docteurs portent des noms tirés du grec, dont la signification est applicable à leurs divers ridicules.

(2) Absolu, vif, emporté.

(3) Langueur, vapeur.

LES RIVAUX.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une rue de Bath.

SCÈNE PREMIÈRE.

THOMAS, *cocher*, *puis* FAG *qui le considère attentivement*

FAG. Eh! parbleu, c'est Thomas, c'est lui. (*Il appelle.*) Eh! Thomas, Thomas.

LE COCHER. Par ma foi, c'est monsieur Fag. Donnez-moi la main, mon ancien camarade.

FAG. Excusez si je n'ôte pas mon gant, Thomas. Je suis diantrement content de vous voir, mon garçon. Eh bien! roi des cochers, vous avez une mine superbe. Mais qui diable pensait vous rencontrer à Bath?

LE COCHER. Bah! monsieur, mademoiselle Julie, Harry, et mistriss Kate sont tous ici.

FAG. En vérité?

LE COCHER. En vérité vrai. Monsieur a cru qu'un accès de goutte allait lui rendre visite: il a voulu lui faire faux bond; et fouette cocher, nous v'là tous partis à la minute.

FAG. Vif en toutes choses: je reconnais bien là sir Anthony Absolute.

LE COCHER. Mais, dites-moi donc un brin, monsieur Fag, comment va notre jeune maître? Parbleu, sir Anthony

ouvrira de bien grands yeux en voyant ici son fils le capitaine.

FAG. Je ne suis plus au service du capitaine.

LE COCHER. Bah!

FAG. Présentement, je sers l'Enseigne Beverley.

LE COCHER. Diable! vous n'avez pas changé pour prendre mieux.

FAG. Je n'ai pas changé du tout, Thomas.

LE COCHER. N'avez-vous pas dit que vous aviez quitté notre jeune maître?

FAG. Du tout... Tenez, mon brave Thomas, je ne veux pas vous intriguer plus long-temps... Le capitaine Absolute et l'Enseigne Beverley sont une seule et même personne.

LE COCHER. Mais pourquoi diable votre maître se fait-il passer pour un Enseigne et pas davantage? S'il faisait semblant d'être général, encore...

FAG. Ah! voici le fond de l'affaire. Écoutez, Thomas! Mon maître est amoureux d'une jeune dame d'un goût tout particulier, d'une dame qui l'aime mieux en le prenant pour un Enseigne à demi-solde que si elle le savait fils et héritier de sir Anthony Absolute, baronnet de trois mille livres sterling de rente.

LE COCHER. Par ma foi, v'là un drôle de goût!... Mais a-t-elle un peu de... de *solide*, monsieur Fag? Est-elle riche?

FAG. Riche! je crois qu'elle possède à elle seule la moitié des fonds publics. Dieu me damne, Thomas, elle pourrait payer la dette nationale aussi aisément que je paye ma blanchisseuse. Elle a un épagneul qui mange dans des plats d'or; elle nourrit ses perroquets de perles fines, et ses patrons sont tous faits avec des billets de banque.

LE COCHER. Bravo, morbleu! Avec ça j'gage qu'elle n'manque pas d'amoureux. Et ça marche-t-il bien avec le capitaine?

FAG. Ils s'aiment comme des pigeons.

LE COCHER. Peut-on savoir le nom de cette brave dame?

FAG. Miss Lydie Languish. Mais il y a à la traverse une tante un peu coriace, qui, par parenthèse, n'a jamais vu mon maître, car il a fait la connaissance de miss Lydie dans le comté de Glocester.

LE COCHER. Ah! je voudrais les voir tous deux appareillés en mariage... Mais dites-moi un peu, monsieur Fag, quelle espèce de ville est-ce que Bath? J'en ai furieusement entendu parler. On s'y amuse diablement, à ce qu'on dit.

FAG. Assez, Thomas, assez. C'est une bonne ville de fainéans.... Le matin nous allons à la fontaine (quoique ni mon maître ni moi nous ne prenions les eaux). Après le déjeûner, nous flânons sur les promenades ou nous faisons une partie de billard... Mais que le diable emporte votre Bath, j'en suis saoul. On se couche trop tôt, ça me rend lourd. Pas de violon, pas de cartes passé onze heures du soir..... Cependant le valet de chambre de M. Faulkland et moi, nous veillons quelquefois un peu dans nos sociétés particulières. Je vous présenterai à lui; vous en serez très content... Mais il faut vous polir un peu, Thomas; oui, mon cher, il faut vous polir. Cette perruque, par exemple! que diantre faites-vous d'une perruque à présent? Aucun cocher de bon ton à Londres ne porte de perruque aujourd'hui.

LE COCHER. Tant pis, tant pis! Ah! parbleu, quand on m'a dit que les avocats et les médecins reprenaient leurs cheveux, j'ai deviné ce qui allait arriver. Je me suis dit: Si la mode gagne le palais de justice, bien sûr ça montera jusqu'aux cochers. Mais ça n'vaut rien, croyez-moi, monsieur Fag, ça n'a pas de caractère. Les médecins et les avocats feront comme ils voudront; je n'ôterai jamais ma perruque.

FAG. Eh bien, Thomas, nous n'aurons pas de dispute pour çà.

LE COCHER. D'ailleurs tous les états n'sont pas du même avis là-dessus. Tenez, dans notre village, par exemple, quoique Jack Gauge le collecteur ait repris ses cheveux rouges, il y a Dick, le voiturier, qui dit comm' ça qu'il n'ôtera jamais sa grosse perruque, quand tout le tribunal paraîtrait à la titus.

FAG. C'est bien dit, parbleu... Mais regardez, regardez, Thomas..

LE COCHER. Ma fine! c'est le capitaine. Est-ce la dame qu'il aime qui est là avec lui?

FAG. Non, non, c'est mademoiselle Lucy, la servante de miss Lydie Elles demeurent dans cette maison; il faut que je coure après lui pour lui apprendre les nouvelles.

LE COCHER. Tiens, tiens, v'là qu'il lui donne de l'argent! Allons, adieu, monsieur Fag!...

FAG. Bonjour, Thomas: j'ai un rendez-vous ce soir à huit heures au portique de Gyde; venez m'y trouver, nous ferons une petite partie.

SCÈNE II.

Le théâtre représente un cabinet de toilette chez mistriss Malaprop.

LYDIE LANGUISH, *assise sur un sopha et tenant un livre à la main*; LUCY *rentrant après avoir fait une commission.*

LUCY. En vérité, Madame, j'ai fait la moitié de la ville pour l'avoir; je ne crois pas qu'il y ait un seul cabinet littéraire dans Bath où je ne sois entrée.

LYDIE. Et vous n'avez pas pu avoir *la Constance récompensée* ?

LUCY. Non, Madame.

LYDIE. Ni *la Liaison fatale* ?

LUCY. Non, Madame.

LYDIE. Ni *les Méprises du cœur* ?

LUCY. C'est comme si le diable s'en mêlait ; M. Bull m'a dit que miss Sukey Saunter venait de les envoyer demander.

LYDIE. Que c'est contrariant ! Avez-vous demandé *Malheur et Délicatesse* ?

LUCY. Ou *les Mémoires de lady Woodford*... Oui, Madame, j'ai demandé ce livre-là partout, et j'aurais pu le rapporter de chez M. Frederick ; mais lady Slattern Lounger qui venait de le renvoyer, l'avait tellement corné et chiffonné qu'aucun chrétien un peu propre n'y voudrait mettre le nez maintenant.

LYDIE. Je sais toujours quand lady Slattern a eu un livre avant moi ; elle a un pouce terrible pour rayer les endroit saillans ; je crois qu'elle laisse pousser ses ongles exprès pour faire des remarques à la marge. Eh bien ! voyons, mon enfant, que m'avez-vous donc apporté ?

LUCY. Voilà, Madame. (*Elle tire des livres de son tablier et de ses poches.*) Voilà l'*Homme sensible* (1), et puis *Peregrine Pickle* (2), et puis *les Pleurs de la sensibilité*, et puis *Humphrey Clinker* (3).

LYDIE. Attends... quelqu'un vient... Va voir qui ce peut être. (*Lucy sort.*) Je ne me trompe pas, c'est la voix de ma cousine Julie.

(1) *The man of Feeling*, par Mackenzie.

(2) Par Smollett.

(3) Par Smollett.

SCÈNE III.

LYDIE, LUCY, PUIS JULIE.

LUCY. Eh! mon Dieu, Madame, c'est miss Melville.

LYDIE. Est-il possible?... Ma chère Julie! Que je suis contente de vous revoir! Cette rencontre était si inattendue.

JULIE. Notreplaisir en est d'autant plus vif...Mais qu'est-ce donc? On me refusait votre porte d'abord.

LYDIE. Ah! Julie, j'ai mille choses à vous dire! Mais apprenez-moi d'abord le motif qui vous amène à Bath. Sir Anthony est-il ici?

JULIE. Oui, ma chère; il n'y a qu'une heure que nous sommes arrivés, et je suppose qu'il viendra faire visite à mistriss Malaprop, dès qu'il aura passé un habit convenable.

LYDIE. Eh! bien donc, avant que nous ne soyons interrompues, je vais vous conter une partie de mes chagrins; votre sagesse me grondera peut-être, mais votre bon cœur me plaindra, j'en suis sûre. Mes lettres vous ont mise au fait de ma liaison avec Beverley!... Hélas! ma chère, je l'ai perdu!... Ma tante a découvert notre tendresse mutuelle par un billet qu'elle a intercepté, et depuis ce temps elle m'a confinée ici. Cependant, le croiriez-vous? elle est tombée éperdument amoureuse d'un grand baronnet irlandais qu'elle a rencontré ici un soir au rout de lady Macshuffle.

JULIE. Vous plaisantez, Lydie.

LYDIE. Non, sur mon honneur! Ma tante entretient avec lui une espèce de correspondance, sous un nom supposé, en attendant qu'elle veuille bien se faire connaître. Ce n'est rien moins qu'une Délie ou une Célie, je vous jure.

JULIE. En ce cas, elle doit être plus indulgente pour sa nièce.

LYDIE. Tout au contraire, depuis qu'elle a découvert sa propre fragilité, elle soupçonne davantage la mienne. Que je vous conte encore un autre tourment. Acres, cet odieux adorateur, doit arriver aujourd'hui à Bath, de sorte que je vais être assaillie de tous côtés.

JULIE. Allons, Lydie, du courage. Sir Anthony usera de son crédit auprès de mistriss Malaprop.

LYDIE. Mais vous ne savez pas encore mon plus grand chagrin. Malheureusement je m'étais querellée avec mon pauvre Beverley la veille même du jour où ma tante a tout appris, et je n'ai pu le revoir depuis pour nous réconcilier.

JULIE. Quelle était donc son offense?

LYDIE. Oh! rien du tout. Mais depuis si long-temps que nous nous connaissions, nous n'avions jamais eu de dispute: je craignais qu'il ne m'en donnât jamais l'occasion et cela m'impatientait. Enfin jeudi dernier je m'écrivis une lettre à moi-même pour m'apprendre que Beverley faisait en ce moment la cour à une autre femme; je la signai: *Votre amie inconnue*; je la montrai à Beverley, lui reprochai sa perfidie, et dans un bel accès de colère, je jurai de ne jamais le revoir.

JULIE. Quoi! vous l'avez laissé partir ainsi, et vous ne l'avez pas revu!

LYDIE. Eh non! puisque c'est le lendemain que ma tante a tout appris. Je voulais seulement le tourmenter un peu deux ou trois jours, et je l'ai perdu tout-à-fait.

JULIE. S'il est aussi sincère, aussi tendre que vous me l'avez dépeint, il ne vous abandonnera pas ainsi... Cependant réfléchissez, Lydie, votre Beverley n'est qu'un Enseigne..., et vous qui avez trente mille livres sterling...

LYDIE. Mais vous savez que je perds la plus grande

partie de cette fortune si je me marie avant ma majorité sans le consentement de ma tante, et c'est ce que j'ai résolu de faire dès le jour où j'ai connu cette clause pénale; je ne pourrais pas souffrir l'homme que cette alternative arrêterait un seul moment.

JULIE. Ah! voilà du caprice!...

LYDIE. Est-ce bien Julie qui me reproche un caprice!... Je croyais que son cher Faulkland l'avait habituée à en supporter bien d'autres...

JULIE. Je n'aime pas jusqu'à ses défauts.

LYDIE. Mais à propos, vous avez envoyé chez lui, sûrement?

JULIE. Pas encore. Il ne se doute pas que je suis à Bath. La résolution de sir Anthony a été si brusque, que je n'ai pu l'en instruire.

LYDIE. Julie, je ne vous conçois pas! Quoique confiée aux soins de sir Anthony, vous êtes maîtresse de vous-même, et cependant, depuis une mortelle année, vous êtes l'esclave des caprices et de la jalousie de l'ingrat Faulkland, qui tardera toujours à prendre les droits d'un époux, tant que vous le laisserez commander en qualité d'amant.

JULIE. Vous êtes tout-à fait dans l'erreur; Faulkland et moi nous étions promis l'un à l'autre avant la mort de mon père. Cette mort et d'autres circonstances malheureuses ont retardé jusqu'à ce jour notre union qui, je le sais, est le vœu le plus ardent de mon cher Faulkland: et quant à son caractère, vous le jugez mal. Non, Lydie, il est trop fier, trop noble pour être jaloux. S'il est susceptible, c'est sans dissimulation; s'il boude parfois, c'est sans emportement. Peu familier avec les petites mines et le charlatanisme de l'amour, il néglige souvent les devoirs subalternes qu'on impose à un amant: ce caractère, je l'avoue, m'a coûté bien des heures de chagrin; mais aujourd'hui

je lui sais gré même des imperfections qui naissent de la violence de sa tendresse pour moi.

LYDIE. Je ne vous blâmerai point de le défendre ainsi ; mais dites-moi franchement, Julie, pensez-vous que vous l'aimeriez s'il ne vous avait pas sauvé la vie? Croyez-moi, le coup de vent qui fit chavirer votre barque a été pour lui un zéphir messager d'amour.

JULIE. La reconnaissance peut avoir fortifié mon attachement pour M. Faulkland, mais je l'aimais avant de lui devoir la vie... et cependant cela seul serait une obligation suffisante pour...

LYDIE. Une obligation! Bah! un chien barbet bien dressé en aurait fait autant : pour moi, je ne m'aviserais jamais de donner mon cœur à un homme parce qu'il sait nager.

JULIE. Vous êtes folle!

LYDIE. Oui, je plaisante... Mais qui vient là?

SCÈNE IV.

LES MÊMES; LUCY, *tout essoufflée*.

LUCY. Mademoiselle, Mademoiselle, voici sir Anthony Absolute qui entre avec mistriss Malaprop.

LYDIE. Ils ne viendront pas ici, j'espère. Lucy, faites sentinelle. (*Lucy sort.*)

JULIE. Il faut que je parte: sir Anthony ne sait pas que je suis ici, et s'il me rencontre il me retiendra pour me montrer la ville. Je viendrai une autre fois faire ma visite à mistriss Malaprop, et elle me régalera autant qu'elle le voudra, de ces mots choisis qu'elle prononce si bien, mais qu'elle applique si mal.

LUCY. Bon Dieu! Mademoiselle, les voilà qui montent tous deux l'escalier.

LYDIE. Cousine, je ne veux pas vous retenir; adieu, chère

Julie, je suis sûre que vous êtes impatiente d'envoyer chez Faulkland.... Tenez, en passant par ma chambre, vous trouverez un autre escalier.

JULIE. Adieu.

SCÈNE V.

LYDIE, LUCY.

LYDIE. Allons, vite, Lucy, cachez ces livres, vite donc. Jetez *Peregrine Pickle* sous la toilette, *Roderik Random* (1) dans le petit cabinet. Mettez *l'Adultère innocent* (2) avec *les Devoirs d'un homme*. Jetez *lord Aimworth* sous le sopha, *Ovide* sous mon oreiller. Bon! Mettez *l'Homme sensible* (3) dans votre poche. Bien, bien. Maintenant étalez les œuvres de *Madame Chapone* bien en vue, et laissez *les Sermons de Fordyce* tout ouverts sur la table.

LUCY. Oh! bon Dieu, madame, le coëffeur a déchiré toutes les pages jusqu'au chapitre de *l'Orgueil toléré*.

LYDIE. N'importe! ouvrez au chapitre de la Sobriété. Donnez-moi *les Lettres de lord Chesterfield*... Me voilà prête à les recevoir.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MISTRISS MALAPROP, SIR ANTHONY, ABSOLUTE.

MISTRISS MALAPROP (4). Tenez, sir Anthony, voici la petite obstinée qui veut déshonorer sa famille en se donnant à un homme qui n'a pas un shilling.

(1) Roman de Smollett. — (2) Trag.-comédie de Southern. — (3) Roman de Mackenzie.

(4) Miss Inchbald, dans ses remarques sur cette pièce *(Voyez la Notice précédente)*, observe que le rôle de mistriss Malaprop manque de vérité; et

LYDIE. Madame, je pensais...

MISTRISS MALAPROP. Vous pensiez, miss! Je ne sache pas que vous ayez rien à penser. Penser ne convient pas à une jeune personne. La seule chose qu'on vous demande, c'est de promettre d'oublier cet homme de rien, de le *compulser* (1) de votre mémoire.

LYDIE. Oh! Madame, notre mémoire est indépendante de notre volonté, il n'est pas aisé d'oublier.

MISTRISS MALAPROP. Au contraire, Mademoiselle, il n'y a rien de plus facile quand on le veut bien. Certainement j'ai oublié votre pauvre cher oncle, autant que s'il n'avait jamais existé... j'ai cru que cela était de mon devoir. Permettez-moi de vous dire que ces mémoires si tenaces ne conviennent pas à une jeune personne.

SIR ANTHONY. Comment! elle persiste à se rappeler ce qu'on lui prescrit d'oublier! C'est le fruit de sa lecture.

LYDIE. Quel crime ai-je commis, Madame, pour être traitée ainsi?

MISTRISS MALAPROP. N'essayez pas de vous *justicier* (2),

en effet, l'on conçoit difficilement qu'une femme d'une certaine classe fasse des bévues de langage aussi grossières et aussi impardonnables. M. Théodore Leclercq, dans un de ses charmantes proverbes *(le Salon dans la Cuisine)*, a introduit un personnage qui parle à peu près comme mistriss Malaprop: mais ce personnage est une femme de chambre qui veut singer les manières et le langage de sa maîtresse; il est comique parce qu'il est vrai, et sur ce point M. Leclercq l'emporte de beaucoup sur Sheridan: celui-ci a fait un portrait de fantaisie qui ne ressemble à personne; celui-là, comme à son ordinaire, a peint d'après nature.

(1) Ici commence la série des fautes de mistriss Malaprop contre la langue. Dans la phrase anglaise, elle emploie le mot *illiterate* au lieu de *obliterate*. Partout où se rencontrent ces contresens intraduisibles, nous avons essayé d'y suppléer par des équivalens, ou par l'affectation et l'impropriété des expressions.

(2) Pour justifier. En anglais *to extirpate yourself*, au lieu de *exculpate*.

vous savez que j'ai là-dessus des preuves *inexcusables* (1). dites moi seulement, voulez-vous faire ce qu'on vous dit? voulez-vous prendre un époux du choix de vos amis?

LYDIE. Madame, je vous dis tout net que lors même que je n'aurais point de préférence pour un autre, l'homme de votre choix serait mon antipathie.

MISTRISS MALAPROP. Que parlez-vous de préférence et d'antipathie? Elles ne conviennent pas à une jeune personne, et vous devriez savoir que comme ces deux sentimens s'usent toujours, il est plus sûr en mariage de commencer par le dernier: certainement je détestais votre pauvre cher oncle avant notre union, autant que si c'eût été un topinambour, et pourtant, Mademoiselle, vous savez si j'étais bonne épouse; et quand il a plu au ciel de me séparer de lui, on sait généralement quelles larmes j'ai versées!... Mais voyons!... Si nous vous proposions un nouveau parti, prometteriez-vous de renoncer à ce Beverley?

LYDIE. En faisant cette promesse, mes paroles démentiraient ma pensée, et mes actions auraient bientôt démenti mes paroles.

MISTRISS MALAPROP. Rentrez dans votre chambre! la seule compagnie qui vous convienne est celle de vos idées extravagantes.

LYDIE. Volontiers, Madame; j'aime autant celle-là qu'une autre.

SCÈNE VII.

MISTRISS MALAPROP, SIR ANTHONY.

MISTRISS MALAPROP. Voilà une petite obstinée!...

(1) Pour irrécusables. En anglais *controvertible* pour *uncontrovertible*.

SIR ANTHONY. Céla n'est pas étonnant, Madame! Tout cela est une suite naturelle de ce qu'on apprend à lire aux jeunes personnes : si j'avais cent filles, de par tous les diables, je leur apprendrais plutôt la magie blanche que l'alphabet.

MISTRISS MALAPROP. Allons, sir Anthony, vous êtes un vrai *misanthrope*.

SIR ANTHONY. En venant ici, Madame, j'ai aperçu la femme de chambre de votre nièce sortant d'un cabinet littéraire; elle avait un volume dans chaque main: c'étaient des livres à moitié reliés avec une couverture marbrée; en voyant ainsi la suivante, j'ai pressenti sur-le-champ le caractère souple et obéissant de la maîtresse.

MISTRISS MALAPROP. Oui, ce sont des lieux bien dangereux!

SIR ANTHONY. Madame, un cabinet littéraire dans une ville est l'arbre de la science et du mal toujours reverdissant, toujours renaissant. Soyez persuadée que celles qui aiment tant les feuilles finiront par convoiter le fruit.

MISTRISS MALAPROP. Fi donc! Sir Anthony, vous parlez sans doute *laconiquement* (1).

SIR ANTHONY. De bonne foi, mistriss Malaprop, que faut-il qu'une femme sache, selon vous?

MISTRISS MALAPROP. Ecoutez-moi bien, sir Anthony: je ne voudrais pas du tout que ma fille, si j'en avais, eût un savoir *imminent*. Tant de savoir, selon moi, ne convient pas à une jeune personne: par exemple elle ne se mêlerait de grec ni de latin, d'algèbre, d'*emblèmes* (2) ou de *paradoxes*, ni d'aucune branche d'instruction *catalogue* (3); elle ne manierait aucun instrument de mathématique, de *logique* ou de physique; mais je l'enverrais dans

(1) Pour ironiquement; en anglais *laconically* pour *ironically*.

(2) Problèmes. — (3) Analogue.

une pension à l'âge de neuf ans, afin d'apprendre un peu d'amabilité et d'artifice: puis on lui donnerait une connaissance *superstitieuse* (1) de l'arithmétique; puis, je voudrais qu'elle eût une *tenture* (2) de *géométrie* (3) afin qu'elle connût passablement les pays *exigus* (4) des nôtres; mais avant tout elle apprendrait l'orthographe, afin de ne pas estropier les mots comme la plupart des femmes le font si horriblement, et afin de connaître la vraie signification de ces mots. Voilà, sir Anthony, selon moi, ce qu'une femme devrait savoir; je ne crois pas qu'il y ait dans tout cela un seul article *superfin* (5).

SIR ANTHONY. A merveille, je n'insistérai pas davantage sur ce point: je dois avouer cependant qu'il y aurait du plaisir à argumenter contre vous, car sur six paroles que vous dites il y en a deux qui prouvent en faveur de mon système... Mais revenons au point important... vous n'avez rien à opposer à ma proposition.

MISTRISS MALAPROP. Rien du tout, je vous jure; je n'ai pas pris d'engagement positif avec M. Acres; d'ailleurs, Lydie n'en veut pas entendre parler; peut-être votre fils aurait-il plus de succès.

SIR ANTHONY. Bien, Madame. Je vais écrire à mon fils de venir sur-le-champ; il ne sait pas encore un mot de ce projet, quoique je le rumine depuis long-temps. Au moment où je vous parle il est à son régiment.

MISTRISS MALAPROP. Nous ne connaissons pas votre fils, sir Anthony; mais nous espérons qu'il ne refusera pas.

SIR ANTHONY. Refuser!.. je voudrais bien voir qu'il refusât! non, non, Madame, Jack sait que la moindre ob-

(1) Pour superficiel; dans l'anglais, *supercilious* pour *superficial*.

(2) Teinture. — (3) Géographie.

(4) Pour contigus; dans l'anglais, *contagious* pour *contaguous*.

(5) Superflu; dans l'anglais *superstitious* pour *superfluous*.

jection me ferait bouillir de colère. Ma méthode vis-à-vis de lui a toujours été fort simple; dans sa jeunesse c'était : *Jack, faites cela*; s'il rechignait, une tape; s'il grognait, hors de la chambre.

MISTRISS MALAPROP. Excellente manière, sur mon ame! la sévérité est ce qu'il y a de plus propice pour les jeunes gens. Eh bien! sir Anthony, je vais donner à M. Acres son congé, et préparer Lydie à recevoir votre fils. J'espère que vous la décrirez au capitaine comme un objet digne de fixer son choix.

SIR ANTHONY. Je mènerai les affaires prudemment. Mais il faut que je vous quitte... Je vous prie, Madame, faites entendre raison à votre nièce; croyez-moi, tenez ferme; si elle rejette notre proposition, enfermez-la sous de bons verroux, et si, par votre avis, les domestiques oubliaient deux ou trois jours de lui apporter son dîner, vous ne sauriez croire quel bon effet cela produirait.

(*Il sort*).

SCÈNE VIII.

MISTRISS MALAPROP, *seule*.

A quelque prix que ce soit, il faut que je me débarrasse de ma nièce; elle n'a plus besoin d'être sous mon *ogive* (1). Elle a découvert mon penchant pour sir Lucius O'Trigger, je ne puis deviner comment... Lucy m'aurait-elle trahie?... oh non, cette fille est si simple! je lui aurais fait avouer... (*Elle appelle*) Lucy! Lucy! Si c'eût été une de ces soubrettes éveillées, je ne lui aurais pas donné ma confiance.

(1) Egide; en anglais *intuition* pour *tuition*.

SCÈNE IX.

MISTRISS MALAPROP, LUCY.

LUCY. Vous avez appelé, Madame?

MISTRISS MALAPROP. Oui. Avez-vous vous vu sir Lucius, quand vous êtes sortie?

LUCY. Non, Madame, je n'ai pas vu seulement son ombre.

MISTRISS MALAPROP. Vous êtes sûre, Lucy, de n'avoir jamais parlé à personne...

LUCY. Dieu du ciel! Madame, je me couperais plutôt la langue.

MISTRISS MALAPROP. Bien, mais prenez garde qu'on n'abuse de votre simplicité.

LUCY. Il n'y a pas de danger, Madame.

MISTRISS MALAPROP. Vous viendrez me rejoindre tout à l'heure, et je vous donnerai une autre lettre pour sir Lucius.... Mais prenez garde, Lucy! si jamais vous révélez ce qu'on vous aura confié (j'en excepte les secrets des autres que vous pouvez toujours me dire), vous perdrez à jamais ma bienveillance, et vous voudrez en vain *alléger* (1) votre simplicité comme excuse de votre indiscrétion. (*Elle sort.*)

SCÈNE X.

LUCY, *seule.*

Ah! ah! ah! Maintenant laissons reposer un peu ma

(1) Pour alléguer.

simplicité! Il y a des filles qui, dans ma situation, voudraient paraître dégourdies et expertes; j'aime bien mieux un masque de bêtise et par-dessous une paire d'yeux bien ouverts pour surveiller mes intérêts. Voyons combien ma simplicité m'a rapporté depuis quelque temps. (*Elle lit un papier*). « Reçu de miss Lydie Languish, pour l'aider dans son dessein de s'enfuir avec un Enseigne, « en argent, à différentes fois, douze livres douze shillings; « robes, cinq; chapeaux, dentelles, bonnets sans nombre. « Reçu dudit Enseigne pendant le dernier mois : six guinées et demie... presque un trimestre! Item de mistriss « Malaprop, pour lui révéler les secrets des deux jeunes « amans » (quand j'ai vu que tout allait se découvrir sans moi) « deux guinées et une douillette de lévantine. Item de « M. Acres, pour porter diverses lettres, » (que je n'ai jamais remises,)« deux guinées et une paire de boucles. Item « de sir Lucius O'Trigger, trois couronnes, deux petites « médailles d'or et une tabatière d'argent. » Grand merci, ma simplicité!... J'ai pourtant été obligée de faire croire à mon Irlandais qu'il correspondait avec la nièce et non avec la tante; car malgré sa pauvreté, je lui ai trouvé trop de fierté et de délicatesse pour sacrifier ses principes d'honneur aux exigences de sa bourse....... Allons retrouver mistriss Malaprop.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIEME.

Le théâtre représente l'appartement du capitaine Absolute.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CAPITAINE, FAG.

FAG. Oui, Monsieur, pendant que j'étais là, sir Anthony est entré, et je lui ai dit que vous m'aviez envoyé pour demander de ses nouvelles et savoir s'il pouvait vous recevoir.

LE CAPITAINE. Qu'a-t-il dit, en apprenant que j'étais à Bath?

FAG. De ma vie, je n'ai vu vieillard plus étonné : il recula de trois ou quatre pas, proféra dix ou douze jurons bien conditionnés, et me demanda qui diable vous avait amené ici.

LE CAPITAINE. Et qu'avez-vous répondu?

FAG. J'ai menti, Monsieur. Je ne sais plus au juste le mensonge que j'ai fait, mais soyez persuadé que le bon homme n'a pas tiré de moi un mot de vérité. Cependant, sauf votre respect, et pour éviter toute erreur à l'avenir, je serais bien aise de savoir positivement ce qui nous a amenés à Bath, afin qu'on puisse mentir avec un peu de consistance. Les domestiques de sir Anthony m'ont beaucoup questionné, Monsieur, beaucoup.

LE CAPITAINE. Vous ne leur avez rien dit, j'espère...

FAG. Pas un mot, Monsieur, pas un mot; par exemple,

il y a M. Thomas, le cocher, qui sans contredit est bien le personnage le plus discret...

LE CAPITAINE. Coquin! est-ce que vous lui avez dit?...

FAG. Du tout, du tout; pas une syllabe, sur mon honneur. A la vérité, il m'a fait mille et mille questions; mais j'ai été malin, oh! diablement malin. *Mon maître*, ai-je dit, *honnête Thomas* (vous savez, Monsieur, qu'on dit toujours *honnête un tel* à ses inférieurs), *mon maître est venu à Bath pour recruter*. Que ce soit pour recruter des hommes, de l'argent ou de la santé, cela ne fait rien ni à lui ni à personne..

LE CAPITAINE. C'est bon! recruter... Oui, recruter suffit.

FAG. Oh! Monsieur, recruter est admirable! et puis, voyez-vous, pour donner un air à la chose, j'ai dit à Thomas que Votre Honneur avait déja engagé cinq domestiques renvoyés, sept garçons de café et treize marqueurs de billard.

LE CAPITAINE. Imbécille! ne mentez jamais plus qu'il n'est nécessaire.

FAG. Je vous demande pardon, Monsieur; mais un mensonge n'est rien à moins qu'on ne le soutienne un peu (1).

LE CAPITAINE. Taisez-vous!... M. Faulkland est il de retour?

FAG. Il est là haut, Monsieur, qui fait sa toilette.

(1) Dans l'anglais, Fag ajoute: Toutes les fois que *je tire* sur mon invention pour un bon mensonge qui *ait cours*, je forge les *endossemens* en même temps que *la lettre de change*. » C'est une de ces métaphores que j'appellerais *métaphores commerciales*, et qui se rencontrent très fréquemment dans les écrivains anglais même du goût le plus pur. Le fameux Moore a dit dans ses mémoires sur Scheridan: « On peut dire qu'il *régla son compte* avec la littérature, lorsque, non-seulement la gloire de ses succès passés, mais même l'espérance de tout ce qu'il eût pu faire avait été porté, *sans aucun risque de perte*, *à la colonne de son avoir.* » Avouons-le: cette phrase n'est guère intelligible pour les littérateurs; on m'assure qu'elle ne l'est pas même pour les négocians.

LE CAPITAINE. Savez vous s'il a appris l'arrivée de sir Anthony et de miss Melville?

FAG. Je ne crois pas, Monsieur; depuis qu'il est rentré, il n'a vu personne que son valet de chambre qui l'a accompagné à Bristol. Tenez, je crois que voilà M. Faulkland qui descend.

LE CAPITAINE. Dites-lui que je suis ici.

FAG. Oui, Monsieur... (*Revenant sur ses pas*) Si sir Anthony venait, Monsieur, vous vous rappellerez, s'il vous plaît, que nous sommes ici pour recruter?

LE CAPITAINE. C'est bon.

FAG. Et par égard pour ma réputation et ma véracité, si Votre Honneur pouvait glisser un mot des garçons de café et des marqueurs de billard, je lui serais bien obligé; car, bien qu'on ne se fasse pas scrupule de dire un mensonge pour servir son maître, la conscience souffre quand on est découvert. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

LE CAPITAINE *d'abord seul, puis* FAULKLAND.

LE CAPITAINE. Allons, préparons-nous à recevoir cet original de Faulkland. S'il ne sait pas que sa maîtresse est ici, je veux le tourmenter un peu avant de le lui apprendre.... Ah! Faulkland, vous voilà de retour à Bath; vous êtes fort exact.

FAULKLAND. Rien ne me retenait plus là bas, quand j'ai eu terminé l'affaire qui m'y appelait... Eh bien! quelles nouvelles depuis que je ne vous ai vu? comment vont vos amours avec Lydie.

LE CAPITAINE. Toujours de même; je ne l'ai pas revue depuis notre dispute; cependant je m'attends d'heure à heure à rentrer en grâce.

FAULKLAND. Vous ne l'avez pas encore décidée à fuir avec vous?

LE CAPITAINE. Et pourquoi? pour perdre les deux tiers de sa fortune! vous oubliez cet article, mon cher; sans cela il y aurait long-temps que ce serait fait.

FAULKLAND. Vous vous amusez trop long-temps; si vous êtes sûr de Lydie, présentez-vous à la tante sous votre vrai nom, et écrivez à sir Anthony pour avoir son consentement.

LE CAPITAINE. Un instant. Ma chère Lydie consentirait bien, j'en suis sûr, à se laisser enlever par l'Enseigne Béverley; mais elle ne voudra peut-être pas de moi avec un consentement de parens, un mariage dans les formes vulgaires, et l'espérance d'une belle fortune de mon côté. Non, non, il faut la préparer par degrés à cette découverte, et me rendre nécessaire avant de risquer l'aveu de la vérité... Ah ça! Faulkland, vous dînez avec nous aujourd'hui?

FAULKLAND. Cela m'est impossible, je ne suis pas en humeur d'être des vôtres.

LE CAPITAINE. Sur ma foi, il faudra renoncer à votre société; vous êtes l'amoureux le plus chatouilleux, le plus tracassier, le plus incorrigible!.. Que diable! aimez comme un homme.

FAULKLAND. J'avoue que je ne suis pas fait pour la société.

LE CAPITAINE. Ne suis-je pas amoureux aussi, moi, et amoureux romanesque, encore? Cependant je ne porte pas toujours avec moi une cargaison de doutes, de soupçons, de craintes, d'espérances, de désirs, et tout le magasin qui meuble la cervelle d'une jeune fille élevée à la campagne.

FAULKLAND. Ah! Jack, votre ame n'est pas comme la mienne fixée immuablement sur un seul objet; vous êtes comme un homme riche qui joue cher; s'il perd, il remet

au jeu et court une nouvelle chance; mais moi, toute ma fortune, tout mon bonheur est dans un seul coup, et s'il m'est défavorable, je n'ai plus rien.

LE CAPITAINE. Mais, au nom du ciel, quels sujets de crainte votre cervelle peut-elle se forger aujourd'hui?

FAULKLAND. Quels sujets de crainte! Et! n'y en a-t-il pas mille? Je crains pour sa personne, pour son bonheur, pour sa vie! peut-être mon absence l'afflige trop, peut-être l'anxiété avec laquelle elle attend mon retour, les craintes qu'elle a sur moi, oppressent son cœur sensible; et sa santé!.. Chaque heure du jour me donne un motif d'inquiétude; s'il pleut, j'ai peur que l'humidité ne lui ait fait mal; si le vent souffle, j'ai peur que le froid ne l'ait saisie; le soleil de midi, le serein du soir peuvent mettre en danger la vie de celle qui seule me fait chérir la mienne. Oh! Jack, quand deux cœurs sensibles et délicats sont séparés, le moindre changement dans le ciel, la moindre variation dans les élémens, un souffle même du zéphir peut être un sujet de crainte.

LE CAPITAINE. Mais ce sujet de crainte, reste à savoir si on veut l'adopter ou non... de sorte, Faulkland, que si vous étiez sûr que Julie est en parfaite santé, et en parfaite humeur, vous seriez complètement heureux.

FAULKLAND. Au-delà de toute expression!.. je ne suis inquiet que sur ce point...

LE CAPITAINE. Eh bien donc, ne le soyez plus; mistriss Melville se porte à merveille, et de plus elle est ici, à Bath.

FAULKLAND (*troublé*). Jack, ne plaisantez pas ainsi.

LE CAPITAINE. Elle est ici, vous dis-je, avec mon père, depuis une heure....

FAULKLAND. Bien vrai? sérieusement?

LE CAPITAINE. Je croyais que vous connaissiez trop bien sir Anthony pour être étonné d'apprendre une idée aussi folle et aussi brusque de sa part. Eh bien! donc, très sé-

rieusement, c'est comme je vous le dis... ma parole d'honneur... là!..

FAULKLAND, *transporté lui sautant au cou.* Mon ami, mon cher ami!.. Holà! Dupeigne, mon chapeau! Mon cher Jack, non, rien sur la terre ne peut plus me causer un moment de peine ou d'inquiétude.

SCÈNE III.

LES MÊMES, FAG.

FAG. M. Acres est en bas, Monsieur.

LE CAPITAINE. Restez Faulkland! Ce M. Acres demeure à un demi-mille de chez sir Anthony; il pourra vous dire comment votre maîtresse s'est comportée pendant tout le temps de votre absence. (*à Fag*) Faites monter.

FAULKLAND. Est-ce qu'il est intime dans la maison?

LE CAPITAINE. Oh! très intime! j'insiste pour que vous restiez: d'ailleurs c'est un drôle de corps, il vous divertira.

FAULKLAND. Je ne serais pas fâché de lui faire quelques questions.

LE CAPITAINE. C'est de plus un rival à moi..... c'est-à-dire rival de mon autre moi, de Beverley; car il ne se doute pas que son ami le capitaine Absolute ait jamais vu la dame en question, et c'est assez plaisant de l'entendre se plaindre à moi d'*un certain Beverley*, rival lâche, poltron, qui se cache et qui...

FAULKLAND. Chut! le voici!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, ACRES.

ACRES. Ah! cher ami, brave capitaine, honnête Jack,

comment cela va-t-il? j'arrive, comme vous voyez. (*à Faulkland*) Monsieur, votre très humble serviteur. J'ai brûlé le pavé, Jack. Mille roues de carrosses! J'ai voyagé comme une comète, avec une queue de poussière aussi longue que le mail.

LE CAPITAINE. Oui, Bob (1); oui, vous êtes une planète exentrique; mais ici nous connaissons votre centre d'attraction. Permettez moi de vous présenter M. Faulkland. (*à Faulkland*) Monsieur Faulkland, c'est M. Acres.

ACRES. Monsieur, je suis ravi de vous voir et je vous demande votre amitié. (*bas au Capitaine*) Dites-moi, est-ce le M. Faulkland qui...

LE CAPITAINE. Oui, oui, le Faulkland de mistriss Melville...

ACRES. En ce cas, Monsieur, vous êtes un homme bien heureux!

FAULKLAND. Je n'ai pas encore vu mistriss Melville. Monsieur; j'espère qu'elle s'est toujours bien portée dans le Devonshire.

ACRES. Je ne l'avais jamais vue en meilleure santé, mille minois de quinze ans! elle se porte comme la Tour de Londres.

FAULKLAND. Vraiment? on m'avait dit qu'elle avait été un peu indisposée...

ACRES. Du tout, Monsieur, du tout. On a dit cela pour vous inquiéter; tout au contraire, je vous assure.

FAULKLAND, *bas au Capitaine*. Vous voyez, Jack, qu'elle a été plus heureuse que moi; le chagrin m'avait presque rendu malade.

(1) Abréviation de Robert. Presque tous les noms de baptême sont susceptibles de diminutifs qui s'emploient comme termes d'amitié, on dit Bob pour Robert, Nol pour Olivier, Dick pour Richard, Bess pour Elisabeth, Jack pour James, etc., etc., etc.

LE CAPITAINE. N'êtes-vous pas fâché que votre maîtresse n'ait pas été malade?

FAULKLAND. Non, non, vous ne m'entendez pas.... cependant une petite indisposition légère est une suite assez naturelle d'une séparation, avouez-le, Jack : n'y a-t-il pas quelque chose de peu flatteur dans cette santé si forte, si robuste, si insensible!

LE CAPITAINE. Oh! sans doute, c'est très mal à elle de se bien porter en votre absence!.. ah! ah!

ACRES. Vous avez là un joli appartement, Jack.

FAULKLAND. Vous disiez, Monsieur, que mistriss Melville s'était parfaitement portée; je suppose alors qu'elle a toujours été contente, joyeuse, toujours gaie!

ACRES. Gaie! Mille tambourins! elle était la vie, l'ame de la société, partout où elle était... si vive, si amusante, pleine d'esprit, d'enjouement!

FAULKLAND. Morbleu! il y a dans la femme une légèreté que rien ne peut détruire! heureuse! heureuse! et moi loin d'elle!

LE CAPITAINE. Tout à l'heure, vous craigniez que le chagrin ne l'eût accablée.

FAULKLAND. Dites-moi un peu, Jack : pendant son absence, ai-je été la vie et l'ame de la société?

LE CAPITAINE. Non, sur ma foi!

FAULKLAND. Étais-je gai, amusant?

LE CAPITAINE. Oh! mon Dieu, non.

FAULKLAND. Etais-je plein d'esprit, d'enjouement?

LE CAPITAINE. Je vous absous sur ce point : vous étiez l'homme le plus ennuyeux du monde.

ACRES. Que dit donc monsieur?

LE CAPITAINE. Rien : il exprime sa satisfaction d'apprendre que mistriss Julie ait été si bien portante et si heureuse; n'est-ce pas, Faulkland?

FAULKLAND. Oui, oui.... elle a un heureux caractère.

ACRES. Cela est vrai... et puis tant de talens! quelle voix douce! et comme elle pince de la harpe! quels sons tour à tour doux, flûtés, filés, perlés, cadencés!.. Il y a environ un mois, mille doubles croches, comme elle a chanté au concert de mistriss Piano!

FAULKLAND, *à part*. Insensé que je suis, d'aller fixer mes affections sur une pareille folle! morbleu! aller amuser tout un cercle par ses roulades et ses cadences! se consoler avec des boleros et des chansons! (*au Capitaine*) Que dites vous de cela?

LE CAPITAINE. Moi, je serais charmé d'apprendre que ma maîtresse eût si bien passé son temps.

FAULKLAND. Certainement... assurément, je ne suis pas fâché qu'elle ait été heureuse.... au contraire j'en suis enchanté... je ne voudrais pas qu'elle eût été triste... malade... Je suis sûr qu'elle a dansé aussi?..

ACRES. Monsieur parle de danser, je crois.

LE CAPITAINE. Il demande si cette aimable miss danse aussi bien qu'elle chante.

ACRES. Tout aussi bien... aux dernières courses de chevaux, par exemple, il y a eu un bal...

FAULKLAND. Malédiction! voyez-vous, j'en étais sûr... oh! elle se divertit fort en mon absence!.. danser ainsi! Tous ses sentimens ont été en opposition avec les miens; j'étais inquiet, silencieux, pensif, sédentaire... mes jours étaient passés dans l'anxiété, mes nuits dans l'insomnie... Elle était pleine de santé et d'enjouement.... rire, chanter, danser!.. oh! maudite légèreté!

LE CAPITAINE. De grâce, Faulkland, ne vous agitez pas ainsi... quand elle aurait dansé, quel mal y aurait-il? Les convenances de la société ne nous obligent-elles pas souvent?

FAULKLAND. Oui, oui, vous avez raison..... et je me calme.... Oui, c'était pour faire comme tout le monde....

Eh bien, monsieur Acres, vous disiez donc que miss Melville danse le menuet à merveille, hein?

ACRES. Le menuet! Oh! je n'en doute pas... Mais la contredanse! oh! la contredanse? Mille glissades! elle a un air, un abandon!...

FAULKLAND. J'enrage.... Allons Jack, tâchez donc de l'excuser encore! Des contredanses, des gigues, des walses... Suis-je un sot de me fâcher maintenant? Un menuet, j'aurais pu le pardonner, j'aurais fermé les yeux là-dessus...; mais des contredanses! Pendant toute une nuit avoir quelque fat pour danseur; donner la main à un tas de galans damoiseaux, faire des passes, étaler ses grâces comme à l'Opéra (1). Jack, une femme vraiment modeste et délicate ne devrait jamais danser qu'avec un seul homme; encore les autres couples devraient être composés de ses oncles et de ses tantes,

LE CAPITAINE, *riant.* Sans doute, et de ses grands-pères et grand'mères!

FAULKLAND. Il suffit d'un seul homme grossier et indélicat dans un cercle semblable pour que la contagion s'étende; au milieu de ces mouvemens voluptueux de la danse, des regards amoureux se lancent, de tendres déclarations se glissent!... Adieu, Jack, il faut que je vous quitte.... J'avoue que je suis un peu troublé, et j'ai peur que ce maudit homme ne s'en soit aperçu.

LE CAPITAINE. Restez donc un moment, et remerciez M. Acres des excellentes nouvelles qu'il vous a données.

FAULKLAND. Que le diable emporte ses nouvelles!

(*Il sort.*)

(1) Faulkland se sert en anglais d'une comparaison beaucoup plus incivile, et que n'emploierait jamais chez nous un amant bien élevé, quelque jaloux et quelque ennemi de la danse qu'il pût être. Il compare sa maîtresse à une jument dressée au manége.

SCÈNE V.

LE CAPITAINE, ACRES.

LE CAPITAINE. Ah! ah! ah! pauvre Faulkland; il y a cinq minutes, rien, disait-il, ne pouvait plus lui donner un moment de peine ou d'inquiétude.

ACRES. Est-ce que ce monsieur s'est fâché de m'entendre vanter sa maîtresse?

LE CAPITAINE. Il est un peu jaloux, je crois, mon cher Bob.

ACRES. En vérité! Ah! ah! jaloux de moi, c'est divin!

LE CAPITAINE. Je ne vois rien là d'étonnant; et je vous le dis de bonne foi, cette grace naturelle, ces manières insinuantes feront ici bien des malheureuses.

ACRES. Des malheureuses!... Ah! ah! vous plaisantez; d'ailleurs vous savez que je ne m'appartiens plus; je suis accaparé par l'aimable Lydie. Elle ne pouvait pas me souffrir à la campagne, parce que je m'habillais si horriblement.... Mais, mille culottes de soie! il n'en sera pas de même ici; ma mère ne se mêlera pas de ma toilette, et mes habits verront à qui ils ont affaire maintenant; je vais mettre au rebut ma veste de chasse, et réformer ma culotte de peau. Je soigne mes cheveux depuis quelque temps.

LE CAPITAINE. En vérité?

ACRES. Oui, et quoique les boucles de côté soient un peu rebelles, le derrière va supérieurement.

LE CAPITAINE. Oh! vous vous formez!...

ACRES. C'est mon dessein; et si je puis découvrir ce maudit Enseigne Beverley, mille pierres à fusil! je lui apprendrai la différence qu'il y a entre nous.

LE CAPITAINE. C'est parler comme un César... Mais dites-

moi un peu, Bob, il me semble que vous avez adopté une manière de jurer toute particulière.

ACRES. Ah! ah! vous vous en êtes aperçu.... C'est assez gentil, n'est-ce pas?... Ce n'est pas moi qui l'ai inventée, cependant: c'est un commandant de notre milice, un savant, je vous proteste: il dit que les jurons ordinaires ne signifient rien et qu'on ne le conserve qu'à cause de leur antiquité. Mais, dit il, les Grecs et les Latins, qui juraient volontiers, disaient: de par Jupiter, de par Bacchus, de par Mars, de par Vénus, selon les sentimens qui les agitaient. Ainsi, pour jurer avec propriété, observe très bien notre cher major, il faut que le juron soit l'écho de la pensée; c'est ce que nous appelons le juron analogue, le juron de circonstance. Ah! ah! ah! c'est gentil, n'est-ce pas?

LE CAPITAINE. Très gentil, et surtout très nouveau. C'est fait pour supplanter toutes les autres figures d'imprécation.

ACRES. Oh! les meilleurs termes vont tous tomber; les goddem même sont passés de mode.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, FAG.

FAG, *au Capitaine*. Il y a en bas un monsieur qui demande à vous parler: faut-il le faire passer dans l'antichambre?

LE CAPITAINE. Oui.

ACRES. Allons, je vous quitte.

LE CAPITAINE. Attendez.... Fag, quel est ce Monsieur?

FAG. C'est monsieur votre père.

LE CAPITAINE. Imbécille! Que ne l'avez-vous introduit sur-le-champ? (*Fag sort.*)

ACRES. Vous avez affaire avec sir Anthony; moi, j'at-

tends chez moi un message de mistriss Malaprop. J'ai aussi envoyé chez mon ami sir Lucius O'Trigger. Adieu, Jack; nous nous retrouverons ce soir, et nous porterons une douzaine de toasts à l'aimable Lydie.

LE CAPITAINE. De tout mon cœur, je vous jure.

SCÈNE VII.

LE CAPITAINE, *seul*; *puis sir* ANTHONY.

LE CAPITAINE. Préparons-nous maintenant à un sermon paternel; j'espère qu'il n'a rien appris du motif qui m'attire ici. Je voudrais de toute mon ame que la goutte l'eût retenu cloué au fond du Devonshire. (*A son père qui entre*) Ah! Monsieur, je suis ravi de vous voir, et si bien portant. Votre arrivée subite à Bath m'avait donné des craintes sur votre santé.

SIR ANTHONY. Oui, des craintes bien vives, je crois.... Eh bien Jack, vous êtes ici pour recruter, dit-on.

LE CAPITAINE. Oui, Monsieur, oui, je tâche en ce moment d'engager quelqu'un.

SIR ANTHONY. C'est bon, Jack. Je suis content de vous voir, quoique je ne m'y attendisse pas, car j'allais vous écrire une lettre sérieuse. Ecoutez-moi : j'ai réfléchi que je deviens vieux et infirme, et que selon toute apparence je ne vous gênerai plus bien longtemps...

LE CAPITAINE. Que dites vous, Monsieur? je ne vous ai jamais vu plus vert et plus dispos; et je prie le ciel qu'il en soit longtemps ainsi.

SIR ANTHONY. Je désire de tout mon cœur que vos prières soient exaucées. Eh bien donc, Jack, puisque vous le voulez, j'ai réfléchi que je suis vert et dispos, et que

selon toute apparence je vous gênerai encore longtemps. J'ai pensé aussi que votre paye et la pension que je vous ai faite jusqu'à présent sont bien peu de chose pour un jeune homme comme vous.

LE CAPITAINE. Vous êtes bien bon.

SIR ANTHONY. Je veux que de mon vivant mon fils fasse une figure dans le monde. J'ai donc résolu de vous assurer une existence indépendante.

LE CAPITAINE. Monsieur, votre bonté me rend confus... Mais vous ne voudriez pas, je le présume, que je quittasse l'armée?

SIR ANTHONY. Oh! pour cela, ce sera comme votre femme voudra.

LE CAPITAINE. Ma femme!

SIR ANTHONY. Oui, vous arrangerez cela ensemble.

LE CAPITAINE. Une femme à moi!

SIR ANTHONY. Eh oui, une femme! est-ce que je ne vous en ai pas encore parlé?

LE CAPITAINE. Pas un mot, monsieur.

SIR ANTHONY. En vérité? Il ne faut pas l'oublier cependant. Eh! bien, Jack, l'indépendance dont je vous parlais sera le fruit d'un bon mariage. La fortune et une femme! L'une ne va pas sans l'autre; mais je crois que cela ne sera pas un obstacle.

LE CAPITAINE, *embarrassé*. Monsieur, Monsieur, vous m'embarrassez beaucoup, je vous assure.

SIR ANTHONY. Comment? Que diable avez-vous maintenant? Tout à l'heure vous étiez toute obéissance, toute docilité.

LE CAPITAINE. Sans doute; mais vous me parliez d'indépendance de fortune, et pas du tout d'une femme.

SIR ANTHONY. Quelle différence cela fait-il? Que diable! quand on prend une terre ou une propriété, il faut bien la prendre avec toutes ses charges et hypothèques.

LE CAPITAINE. Mais, de grâce, Monsieur, quelle est la personne?

SIR ANTHONY. Je vous demande un peu ce que ça vous fait... Allons, Jack, donnez-moi votre parole de l'aimer et de l'épouser sur-le-champ.

LE CAPITAINE. En vérité, il n'est pas raisonnable de demander à quelqu'un d'avoir de l'affection pour une femme qu'il ne connaît pas du tout.

SIR ANTHONY. Il est bien plus déraisonnable de se refuser à aimer une femme qu'on ne connaît pas du tout.

LE CAPITAINE. Excusez-moi, Monsieur, mais sur ce point seul je ne puis vous obéir.

SIR ANTHONY. Prenez garde, Jack, je vous ai écouté patiemment jusqu'ici... j'ai été calme, très calme... vous savez que je suis la complaisance même, quand je ne suis pas contrarié; personne n'est plus facile à mener que moi quand on me laisse faire à ma guise... mais ne me mettez pas en colère....

LE CAPITAINE. Je vous le répète, Monsieur, je ne puis vous obéir.

SIR ANTHONY. Que le ciel m'écrase si jamais je vous appelle mon fils!

LE CAPITAINE. Mais écoutez-moi, Monsieur....

SIR ANTHONY. Je n'écoute rien.... rien... rien... allons, donnez-moi votre promesse, quand ce ne serait que par signe, et alors, mon cher Jack.... coquin, je veux dire, si vous ne me promettez pas...

LE CAPITAINE. Mais, Monsieur, puis-je promettre de m'engager à une femme qui peut-être est un monstre de laideur?

SIR ANTHONY. Ventrebleu! elle sera aussi laide que je voudrai... oui, Monsieur, oui... elle sera bossue, tortue, louche; elle aura la peau d'une momie, et de la barbe comme un juif... elle sera affreuse, et je veux que vous

passiez tout le jour à lui faire les yeux doux, et les nuits à composer des romances sur sa beauté.

LE CAPITAINE. C'est fort raisonnable et fort modéré!...

SIR ANTHONY. Point de fades plaisanteries! point de grimaces, Monsieur le drôle!

LE CAPITAINE. Je vous assure que je n'ai jamais été moins en train de plaisanter.

SIR ANTHONY. C'est faux, Monsieur... je vois que vous riez sous cape; je sais que vous éclaterez quand je serai parti.

LE CAPITAINE. Je crois connaître trop bien mon devoir....

SIR ANTHONY. Point d'emportement, Monsieur, point d'emportement, cela ne vous réussira pas...

LE CAPITAINE. Mais, Monsieur, je n'ai jamais été plus calme de ma vie...

SIR ANTHONY. C'est faux, c'est faux; je vois que vous êtes en colère au fond du cœur... je le vois, hypocrite fieffé...

LE CAPITAINE. Je vous jure....

SIR ANTHONY. Quoi! vous allez faire une scène! Ne pouvez-vous pas garder votre sang-froid, comme moi? A quoi sert l'emportement? l'emportement n'est bon à rien, coquin, drôle, misérable que vous êtes!.. Quoi! vous vous moquez encore... ah! ne me poussez pas à bout! vous comptez sur ma patience, oui, chien, vous abusez de ma douceur naturelle... mais prenez garde, la patience d'un saint peut se lasser à la fin. Je vous donne six heures pour réfléchir : si au bout de ce terme vous consentez sans réserve à faire tout ce que je voudrai, je crois qu'avec le temps, je pourrai vous pardonner. Sinon, morbleu, n'habitez jamais le même hémisphère que moi, ne respirez jamais le même air, ne voyez pas le même jour, tâchez d'avoir une atmosphère à vous!... je vous ferai retirer votre brevet de capitaine... vous vivrez avec vingt shillings de rente... je vous désavoue, je vous déshérite, je vous

dépouille, et que le ciel m'écrase si je vous appelle jamais mon fils ! (1)

(1) Il y avait ici primitivement quelques scènes que Sheridan a retranchées depuis, et qui ont peut-être fourni à Picard l'idée de sa charmante comédie des *Ricochets*. Les voici :

SCÈNE VIII.

LE CAPITAINE *seul.*

O le plus doux et le plus modéré des pères, je vous baise les mains.... Avec quel ton posé sir Anthony exprime son avis dans les affaires de ce genre!.... Je n'ose lui avouer la vérité.... Mais je voudrais bien savoir quelle est la vieille sorcière dont il veut me faire cadeau, lui qui s'est marié par amour, et qui dans son temps était un gaillard, un franc luron!

SCENE IX.

LE CAPITAINE, FAG

FAG. Ah! Capitaine, votre père est dans une jolie colère: il saute huit ou dix marches à la fois; il murmure, il gronde et frappe tout sur son passage; moi et le chien du cuisinier nous l'avons salué à la porte ... Pan! il me donne un coup sur la tête avec sa canne, en me disant de porter ça à mon maître, puis il donne un coup de pied au petit marmiton, et dit que nous formons un triumvirat de sots. Ma foi, Monsieur, si j'étais à votre place et que j'eusse un père si mal élevé, je renoncerais certainement à sa connaissance.

LE CAPITAINE. Cessez vos propos impertinens. N'est-ce que pour débiter ces sottises que vous êtes entré? Allons, laissez moi passer! (*Il le pousse rudement et sort.*)

SCENE X.

FAG, *seul.*

C'est ça. Sir Anthony gronde mon maître qui n'ose pas répondre à son père et qui décharge sa rate sur le pauvre Fag. Quand on est vexé par une personne, se venger sur une autre qui n'en peut mais, est la plus criante injustice. Cela montre le caractère le plus bas, le plus...

SCENE XI

FAG, UN JOCKEY.

LE JOCKEY. Monsieur Fag, monsieur Fag! mon maître vous appelle.

SCÈNE VIII.

Le théâtre représente le boulevard du Nord.

LUCY *seul.*

Sir Lucius est ordinairement plus exact quand il attend des nouvelles de sa chère Délie, comme il l'appelle ; je m'étonne qu'il ne soit pas encore ici.

SCÈNE IX.

LUCY, SIR LUCIUS O'TRIGGER.

SIR LUCIUS. Ah ! ma petite ambassadrice, je vous cherchais, foi d'honnête homme ! il y a une demi-heure que je me promène sur le boulevard du Midi.

LUCY. Oh ! mon Dieu, et moi, j'ai attendu Votre Honneur sur le boulevard du Nord.

SIR LUCIUS. Vraiment ? C'est ce qui fait que nous ne nous sommes pas rencontrés. Mais il est étrange que je ne vous aie pas vue passer : j'ai fait ma méridienne au café du Boulevard, et je m'étais mis près de la fenêtre pour ne pas vous manquer.

LUCY. Là ! je gagerais six pence que je suis passée pendant que vous étiez endormi.

SIR LUCIUS. C'est assez probable. J'ai été tout étonné de voir qu'il était si tard, quand je me suis réveillé. Eh bien ! ma petite, est-ce que vous ne m'apportez rien ?

FAG. C'est bon, petit imbécille !.... Est-ce qu'il y a besoin de brailler ainsi ?... C'est le caractère le plus bas ; l'humeur la plus révoltante....

LE JOCKEY. Vite donc, monsieur Fag !

FAG. Comment, vite donc ! impudent drôle ! est-ce que j'ai des ordres à recevoir de vous ? Petit impertinent, insolent marmiton ! (*Il sort en le battant.*)

LUCY. Si vraiment! j'ai une lettre dans ma poche.

SIR LUCIUS. J'aurais parié que vous ne veniez pas les mains vides... voyons vite ce que me dit cette charmante inconnue.

LUCY. Voici, sir Lucius (*Elle lui donne une lettre.*)

SIR LUCIUS *lisant*. « Monsieur, il y a parfois en amour « une *abstraction* (1) irrésistible plus forte mille fois que « la voix de la raison et des années entières de rap- « ports domestiques; telle est l'impression que j'ai res- « sentie la première fois que j'ai entrevu *superstitieuse-* « *ment* (2) sir Lucius... » Charmant, en vérité!... « La re- « tenue *proscrite* (3) aux femmes m'empêche d'en dire da- « vantage; j'ajouterai cependant que j'éprouverai une joie « *indélébile* en apprenant que sir Lucius est digne des « sentimens les plus épurés.

DÉLIE. »

Sur ma foi, Lucy, votre maîtresse est une fière puriste; c'est la reine du dictionnaire.

LUCY. Oh! Monsieur, une femme de son expérience!...

SIR LUCIUS. Comment, de son expérience, à dix-sept ans!...

LUCY. Vous avez raison, mais.... mais elle lit tant: elle lit joliment, allez.

SIR LUCIUS. Dans le fait, il faut qu'elle ait diablement lu, pour écrire ainsi... cependant j'observe qu'elle a des locutions qui lui sont particulières... car dans ce seul petit billet, elle a entassé plusieurs mots qui devraient être regardés comme inviolables dans tous les pays chrétiens (4); mais quand c'est l'affection qui guide la plume,

(1) Attraction. — (2) Superficiellement; en anglais *superfluous* pour *superficiall*. — (3) Prescrite.

(4) En anglais: qui obtiendraient leur *habeas corpus* de toutes les cours de la chrétienté.

il faudrait être un Vandale pour trouver à redire au style.

LUCY. Ah! sir Lucius, si vous entendiez ce qu'elle dit de vous!

SIR LUCIUS. Oh! dites-lui bien qu'elle sera la plus heureuse des femmes, et lady O'Trigger par-dessus le marché; mais il faut avoir le consentement de la vieille tante, et agir avec loyauté.

LUCY. Je croyais, sir Lucius, que vous n'étiez pas assez riche pour vous montrer si délicat.

SIR LUCIUS. Au contraire, mon enfant, et vous avez mis le doigt sur la difficulté. Je suis trop pauvre pour pouvoir me permettre une vilaine action. Si je n'avais pas besoin d'argent, parbleu! j'enlèverais votre maîtresse et sa fortune, avec grand plaisir... Cependant, ma petite, voici quelque chose pour vous acheter des rubans; venez me trouver ce soir, et je vous donnerai la réponse à ce billet. En attendant, prenez ce baiser par manière de souvenir.

LUCY. Oh! fi donc, sir Lucius; je ne suis pas faite à ces manières. Ma maîtresse ne vous aimera plus si vous êtes si hardi.

SIR LUCIUS. Au contraire; car cette, cette... comment diable l'appelez vous! ah! cette modestie dans un amant est une qualité que les femmes vantent plus qu'elles ne l'aiment; ainsi, quand votre maîtresse vous demandera si jamais je vous ai donné un baiser, répondez: cinquante.

LUCY. Vous voulez donc que je dise un mensonge?

SIR LUCIUS. Ah! friponne, cela va être une vérité dans l'instant.

LUCY. Tenez-vous donc, voici quelqu'un!

(*Sir Lucius aperçoit Fag, et sort en fredonnant un air.*)

SCÈNE X.

LUCY, FAG.

FAG *très vivement*. A merveille, Madame, à merveille.

LUCY *jouant l'effroi*. Oh! finissez-donc, monsieur Fag; comme vous effrayez les gens!

FAG. Allons, allons! Lucy, il n'y a plus personne là; ainsi un peu moins de simplicité et un peu plus de franchise s'il vous plaît. Vous nous trahissez, ma belle : je vous ai vue donner une lettre au baronet; mon maître va le savoir, et lui ou moi nous nous couperons la gorge avec sir Lucius.

LUCY. Ah! ah! ah! vous autres beaux valets de chambre des beaux messieurs, vous êtes si prompts!... cette lettre était de mistriss Malaprop, nigaud; elle est éprise de la tournure de sir Lucius.

FAG. Bah! Il y a des gens qui ont de drôles de goûts; j'ai pourtant passé plus de cent fois sous ses fenêtres!... Mais que dit ta jeune maîtresse?.. tu n'as point de message de sa part?

LUCY. Triste nouvelle, monsieur Fag, un rival pire encore que monsieur Acres. Sir Anthony Absolute a proposé son fils.

FAG. Comment, le capitaine Absolute?..

LUCY. Précisément, j'ai tout écouté.

FAG. Ah! ah! ah! c'est divin, ma parole d'honneur! Adieu, Lucy, il faut que j'aille porter cette nouvelle. Ah! ah! ah!

LUCY. Vous avez beau rire, c'est vrai comme je vous le dis; mais, monsieur Fag, dites à votre maître de ne pas se laisser abattre par cet évènement.

FAG *riant*. Il sera inconsolable.

LUCY. Priez-le bien de ne pas chercher querelle au jeune capitaine.

FAG. Oh ! soyez tranquille là-dessus.

LUCY. Qu'il tâche de conserver un peu de courage....

FAG. Nous ferons notre possible. Adieu.

(*Ils sortent chacun d'un côté.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente le boulevard du Nord.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CAPITAINE ABSOLUTE, *seul.*

Ce que Fag m'a dit est l'exacte vérité. Par ma foi, l'aventure est impayable. Mon père veut justement me faire épouser la femme que je projette d'enlever. Je dois lui laisser ignorer encore ma liaison avec elle. Il a une manière trop brusque de procéder dans ces sortes d'affaires. En attendant, je vais chanter la palinodie; ma conversion est un peu subite, mais je puis en conscience lui certifier qu'elle est sincère... Ah! le voici! Il a l'air furieusement sombre. (*Il se retire à l'écart.*)

SCÈNE II.

SIR ANTHONY, LE CAPITAINE.

SIR ANTHONY. Oui, je mourrai plutôt que de lui pardonner! Mourir!.. au contraire, je vivrai encore cinquante ans pour le faire enrager. A notre dernière entrevue, son impudence m'a presque fait perdre mon sang froid. Un enfant obstiné, impertinent, colère... De qui diable peut-il tenir ces défauts-là? Voilà ma récompense pour l'avoir préféré à ses frères et sœurs, pour l'avoir, à douze ans, fourré dans un régiment, et lui avoir depuis lors

donné cinquante livres sterling par an outre sa paye. Mais je le renonce à jamais. Ce n'est plus mon fils, c'est le fils de qui il voudra... Je ne veux plus le voir, jamais, jamais, jamais!

LE CAPITAINE, *à part*. Prenons un air de contrition.

SIR ANTHONY. Sortez de ma présence, coquin.

LE CAPITAINE. Monsieur, vous voyez devant vos yeux un homme repentant.

SIR ANTHONY. Je vois devant mes yeux un impudent drôle.

LE CAPITAINE. Je viens pour reconnaître mes torts et me soumettre entièrement à votre volonté.

SIR ANTHONY. Comment?

LE CAPITAINE. J'ai repassé, considéré, pesé dans mon esprit votre bonté, votre indulgeuce, votre condescendance pour moi.

SIR ANTHONY. Après, Monsieur?

LE CAPITAINE. J'ai pareillement repassé et pesé dans mon esprit ce que vous avez eu la bonté de me dire touchant le devoir des enfans et l'autorité des pères.

SIR ANTHONY. Eh bien! après...

LE CAPITAINE. Eh bien, Monsieur, le résultat de mes réflexions est que je me résous à sacrifier mes plus chères inclinations pour vous satisfaire.

SIR ANTHONY. Ah! cette fois, voilà parler raisonnablement, très raisonnablement. Je n'ai de ma vie entendu rien de plus sensé. Que le diable m'emporte, vous serez encore mon fils!

LE CAPITAINE. Ce titre m'honore infiniment.

SIR ANTHONY. Eh bien donc, Jack, mon cher Jack, je vais maintenant vous apprendre quelle est celle que je vous destine... Votre violence et votre emportement m'ont seuls empêché de vous le dire jusqu'ici... Vous allez être ravi, transporté. Que pensez-vous de miss Lydie Languish?

LE CAPITAINE. Languish. Quoi! les Languish de Worcestershire...

SIR ANTHONY. Worcestershire! du tout. N'avez-vous jamais rencontré mistriss Malaprop et sa nièce, miss Languish, qui vint dans notre comté un peu avant votre départ pour le régiment?

LE CAPITAINE. Malaprop! Languish! je ne me rappelle pas avoir jamais entendu prononcer ces noms-là...... Ah! attendez donc. Oui, oui, je me rappelle... Languish Languish! Elle louche, n'est-ce pas? Une petite fille rousse?

SIR ANTHONY. Louche!... rousse! Eh, du tout, de par tous les diables!....

LE CAPITAINE. Alors j'ai tout à fait oublié.... Ce n'est pas la même personne....

SIR ANTHONY. Jack, Jack, que pensez-vous d'un minois de dix-sept ans frais comme la rose, agaçant?...

LE CAPITAINE. Ça m'est tout-à-fait égal, Monsieur: si je puis vous plaire, c'est tout ce que je desire.

SIR ANTHONY. Ses yeux, mon cher Jack, ah! ses yeux, si tendres et en même temps si pleins d'innocence, de timidité, de vague... pas un regard qui ne décèle ou n'éveille l'amour... Et ses joues, oh! ses joues qui se colorent si doucement lorsque la tendresse perce dans ses yeux... Et ses lèvres, Jack, ses lèvres qui semblent sourire à leurs propres charmes, ou lorsqu'elle est triste, plus séduisantes encore dans leur bouderie... Et son cou, Jack..

LE CAPITAINE. Laquelle dois-je épouser, Monsieur, la nièce ou la tante?

SIR ANTHONY. Comment, idiot, cœur froid et insensible!... va, je te méprise. Lorsque j'avais votre âge, une description comme celle-là m'aurait fait sauter aux nues... La tante, imbécille! Ventrebleu, dans le temps où j'enlevai votre mère je n'aurais touché rien de laid ou de vieux pour tout l'or du monde.

LE CAPITAINE. Pas même pour plaire à votre père?

SIR ANTHONY. Pour plaire à mon père! ma foi, non... c'est-à-dire si... si, pour plaire à mon père, c'est différent.. s'il avait désiré... certainement ..Et cependant ce n'était pas un père bon et indulgent comme je le suis pour vous, Jack.

LE CAPITAINE. J'en suis persuadé, Monsieur.

SIR ANTHONY. Mais est-ce que vous êtes fâché que votre maîtresse soit jolie?

LE CAPITAINE. Je vous le répète, Monsieur, si je puis vous plaire en ceci, c'est tout ce que je désire. Non pas que je pense qu'une femme soit moins aimable pour être jolie; mais si ma mémoire est bonne, vous m'avez parlé ce matin d'une beauté bossue, tortue, borgne, et de quelques autres attraits de ce genre... Eh! bien, sans être fort difficile, je vous avouerai que j'aime autant une femme qui ait le nombre de membres ordinaires, et dont le dos ne soit point chargé d'ornemens superflus; et quoiqu'un œil seul puisse encore être fort agréable, cependant, comme il y a généralement un préjugé en faveur de la paire, je ne voudrais pas que sur cet article ma femme se singularisât.

SIR ANTHONY. Quel idiot froid et compassé!... Allez, vous êtes un loup garou, un bloc de marbre ambulant! Vous, militaire! non ma foi! vous n'êtes bon qu'à brosser les uniformes du régiment. Morbleu, j'ai envie d'épouser la jeune personne moi-même.

LE CAPITAINE. Je suis entièrement à votre disposition; si vous voulez faire la cour à miss Languish, je suppose alors qu'il me faudra épouser la tante, ou bien si vous changez d'avis et que vous veuilliez la tante, je prendrai la nièce, ça m'est égal.

SIR ANTHONY. Sur ma parole, Jack, vous êtes un grand hypocrite, ou un grand... Mais je sais que votre indifférence sur un tel sujet ne peut être qu'une feinte... Que le

diable emporte votre face phlegmatique ! Allons: avouez que cette indifférence n'est qu'un jeu, hein ?... Je ne vous pardonnerais de ma vie, si ce n'était pas un jeu ou un mensonge...

LE CAPITAINE. Je suis fâché, Monsieur, que vous interprétiez ainsi mon respect et mon obéissance.

SIR ANTHONY. Que la peste étouffe votre respect et votre obéissance!.. Mais allons, venez avec moi... Je vais écrire un billet à mistriss Malaprop et vous verrez la jeune personne sur-le-champ. Ses yeux seront pour vous l'étincelle de Prométhée, et je ne vous pardonnerai jamais si vous ne revenez pas fou de transport et d'impatience : sans cela, sur ma parole, j'épouse moi-même. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Le théâtre représente l'appartement de Julie.

FAULKLAND, *seul.*

On m'a dit que Julie allait revenir sur-le-champ ; je suis surpris qu'elle ne soit pas encore ici... Combien, lorsque je réfléchis froidement, je trouve méprisable mon caractère jaloux, mon humeur irascible ! Quelle joie tendre et modeste éclatait dans ses yeux lorsque je l'ai revue ! Combien était délicate l'ardeur sincère de ses expressions ! J'étais honteux de paraître moins heureux qu'elle. Quoique je fusse venu décidé à garder un air de froideur et de mécontentement, la présence de sir Anthony a empêché mes plaintes d'éclater... Cependant il faut que je sache si elle a été réellement heureuse pendant mon absence. La voici... Oui, je reconnais la légèreté de sa marche quand elle sait que son cher Faulkland compte avec impatience les minutes passées loin d'elle.

SCÈNE IV.

FAULKLAND, JULIE.

JULIE. Je n'espérais pas vous revoir si tôt.

FAULKLAND. Pouvais-je être content de notre première entrevue? Gênés par la présence d'un tiers.....

JULIE. Oh! Faulkland, dans ce moment où votre tendresse me rend si heureuse, je ne veux plus songer que j'ai trouvé quelque froideur dans votre premier abord.

FAULKLAND. Ce n'était que dans votre imagination... J'étais ravi de vous revoir... de vous revoir si bien portante. Je n'avais aucun motif de montrer de la froideur.

JULIE. Tenez, je vois encore que vous avez quelque chose sur le cœur. N'essayez pas de me le cacher.

FAULKLAND. Eh bien, donc, je vous avouerai que ma joie, en apprenant par votre voisin, M. Acres, votre heureuse arrivée à Bath, a été un peu gâtée par le récit trop détaillé qu'il m'a fait de votre constante bonne humeur dans le Devonshire, de votre gaieté, de votre chant, de votre danse: que sais-je moi?... Tel est mon caractère, Julie, que je me regarderais comme coupable d'inconstance, si j'avais un seul moment de gaieté loin de vous. Les pleurs que versent deux amans à leur séparation ne devraient jamais se sécher, et jamais le sourire ne devrait revenir sur leurs lèvres avant leur réunion.

JULIE. Me faudra-t-il donc accuser toujours mon cher Faulkland de caprice et d'ingratitude? Les vains rapports d'un sot campagnard, peuvent-ils balancer dans votre cœur cette affection inaltérable que j'ai pour vous?

FAULKLAND. Non, non... Ces rapports ne font aucune impression sur mon esprit... Non, je suis heureux, si vous avez été heureuse. Dites-moi seulement que vous

chantiez sans plaisir, sans gaieté, qu'au milieu de la danse vous pensiez à Faulkland...

JULIE. Je ne puis jamais être heureuse en votre absence. Si parfois je porte un masque de contentement, c'est pour montrer que mon esprit ne nourrit aucun doute sur la fidélité de mon cher Faulkland. Sembler triste, ce serait donner gain de cause à la méchanceté, ce serait dire que j'ai donné mon cœur à un homme qui m'abandonne et me fait déplorer sa trahison et ma propre crédulité. Croyez-moi, Faulkland, je ne dis pas cela pour vous faire un reproche; mais j'ai souvent caché ma douleur sous un sourire, afin qu'on ignorât qui faisait couler mes larmes.

FAULKLAND. Vous avez toujours été toute bonté pour moi: oui, il faut être un monstre pour avoir seulement l'ombre d'un doute sur votre constance.

JULIE. Si jamais vous trouvez ma tendresse diminuée sans que vous m'en ayez donné sujet (ce qui, j'espère, n'est pas possible), puissé-je être citée partout comme un modèle de légèreté et d'ingratitude.

FAULKLAND. D'ingratitude! Ah! ce dernier mot me tue!... Je voudrais n'avoir aucun droit à votre reconnaissance. Sondez bien votre cœur, Julie; peut-être ce que vous avez pris pour de l'amour, n'a été que l'effusion exagérée d'un cœur reconnaissant.

JULIE. Dites-moi, Faulkland, pour quelle qualité faut-il que je vous aime?

FAULKLAND. Pour aucune; me priser pour une qualité soit de l'ame soit de l'esprit, ce serait seulement m'estimer. Et quant à la personne, j'ai souvent desiré être difforme pour être convaincu que je ne dois votre affection à aucune qualité extérieure.

JULIE. Quand la nature semble avoir pris trop de soins à former les traits d'un homme, il doit dédaigner ce présent comme mal placé. J'ai vu des hommes qui, sous ce

rapport frivole, étaient peut-être au-dessus de vous, mais mon cœur n'a jamais interrogé mes yeux pour savoir si cette supériorité existait.

FAULKLAND. Ce que vous dites là n'est pas bien, Julie. Sans doute je méprise les agrémens physiques chez un homme; mais si vous m'aimiez bien, vous devriez me trouver charmant, quand même je serais un Ésope.

JULIE. Je vois que vous êtes déterminé à me persécuter; vous le pouvez, au reste : le contrat par lequel mon pauvre père nous a liés, vous donne plus que les droits d'un amant.

FAULKLAND. Encore, Julie! Vous éveillez là des idées qui nourrissent et justifient mes craintes. Peut-être votre respect seul pour ce contrat solennel a enchaîné vos inclinations, peut-être sans cela eussiez vous fait un meilleur choix.

JULIE. Eh bien! mettez-moi à l'épreuve, oublions le passé, dégageons-nous de toute influence étrangère; mon cœur en aura plus de liberté, et alors...

FAULKLAND. Eh! quoi, Julie? vous êtes si impatiente de redevenir libre? Si votre amour pour moi était si ardent, si invariable, vous ne renonceriez pas à vos engagemens, quand même je le voudrais.....

JULIE. Vous me percez le cœur! je ne puis le supporter davantage.

FAULKLAND. Je ne veux pas vous affliger. Si je vous aimais moins, je ne vous donnerais jamais un moment d'ennui; mais écoutez moi : la cause de mes doutes, de mes inquiétudes, la voici : Les femmes, d'ordinaire, ne pèsent pas, ne calculent pas les motifs de leurs affections; les froids conseils de la raison, de la reconnaissance, le respect filial, peuvent être pris quelquefois pour les élans du cœur. Je ne veux point me flatter, mais enfin mon âge, ma personne, mon caractère, ne sont point faits pour re-

pousser; ma fortune est telle, que peu de femmes en s'unissant à moi, feraient un mauvais marché. Oh! Julie, quand l'amour est tellement d'accord avec la prudence, les esprits délicats peuvent avoir des soupçons sur sa véritable source!

JULIE *avec dignité.* Je ne sais pas où vous voulez en venir; mais comme vous finiriez probablement par m'insulter, je veux vous épargner le regret de l'avoir fait. Je n'ai pas mérité d'être traitée ainsi. (*Elle sort en pleurant.*)

SCÈNE V.

FAULKLAND, *seul.*

Elle part en pleurant! Julie! arrêtez, arrêtez un moment.... La porte est fermée..... Julie, chère amie, une minute seulement.... Je l'entends qui sanglotte.... Barbare que je suis de la traiter ainsi... Julie, écoute-moi..... Ah! la voilà qui revient! Qu'il y a peu de résolution chez une femme! comme quelques paroles doucereuses la ramènent sur-le-champ!... Mais, non, elle ne revient pas... Julie, cher ange, dis seulement que tu me pardonnes, rien que ce mot... Elle ne répond pas, c'est aussi trop de rancune... Ah! la voici, j'en étais sûr; elles n'ont pas la moindre fermeté: son départ n'était qu'une feinte, eh bien! elle verra que je n'en étais pas affecté, je vais jouer l'indifférence. (*Il fredonne quelques notes, puis il prête l'oreille.*) Morbleu! non, elle ne revient pas, elle ne veut pas revenir; ce n'est pas de la fermeté, ça; c'est de l'obstination. Eh bien! je l'ai mérité; après une si longue absence, éclater en reproches contre elle... c'est indigne, c'est de la cruauté... j'aurais honte de la revoir maintenant... j'attendrai que son ressentiment soit apaisé, et

si jamais je l'afflige encore, puissé-je la perdre pour toujours. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

Le théâtre représente l'appartement de mistriss Malaprop.

MISTRISS MALAPROP, *entrant une lettre à la main*, ET LE CAPITAINE ABSOLUTE.

MISTRISS MAPAPROP. Capitaine, le titre de fils de sir Anthony serait une *accommodation* (1) suffisante, mais, d'après vos manières distinguées, je suis convaincue que vous méritez tout le bien qu'on nous a dit de vous.

LE CAPITAINE. Permettez-moi de vous dire, Madame, que comme je n'ai jamais eu le plaisir de voir miss Languish, je n'ai eu en vue dans cette affaire que l'honneur de m'allier à mistriss Malaprop, dont on vante partout l'esprit, l'instruction, les manières élégantes.

MISTRISS MALAPROP. Monsieur, vous me faites trop d'honneur. Asseyez-vous, je vous prie. (*Ils s'asseoient.*) Peu d'hommes de nos jours savent apprécier justement les qualités *spiritueuses* (2) chez une femme; ils ne pensent guère qu'un peu de connaissances convient à notre sexe. Les hommes aujourd'hui ne prisent que la fleur *messagère* (3) de la beauté.

LE CAPITAINE. Cela n'est que trop vrai, Madame; mais je crois que là-dessus les dames ont aussi un reproche à se faire : elles regardent notre admiration pour la beauté comme tellement exclusive, qu'à leur avis l'instruction serait superflue chez elles; aussi, semblables aux arbres des jardins, les fruits se montrent rarement chez elles

(1) Recommandation. — (2) *Spirituelles ;* en anglais *ineffectual* pour *intellectuel.* — (3) Passagère.

avant que le temps les ait dépouillées d'une fleur éphémère. Il en est peu qui comme mistriss Malaprop, puissent être comparées à l'oranger riche de fleurs et de fruits tout à la fois.

MISTRISS MALAPROP. Monsieur, vous me confusionnez... c'est la *quintessence* (1) de la politesse... Vous n'ignorez pas, Capitaine, que ma nièce a eu la folie de fixer son affection sur un Enseigne, gueux et misérable, qui n'a ni feu ni lieu, qu'aucun de nous n'a vu....

LE CAPITAINE. J'ai entendu parler de cette sotte affaire. Je n'en veux pas du tout à mademoiselle votre nièce pour cela, je vous jure. Mais cela doit bien vous affliger.

MISTRISS MALAPROP. Cette idée seule me fait tomber en *écope :* (2) je croyais qu'elle avait cessé de correspondre avec lui ; mais, tenez, ce matin même, j'ai *intercédé* (3) une autre lettre écrite par cet impertinent. Je crois que je l'ai dans ma poche.

LE CAPITAINE *à part.* Grands dieux ! mon dernier billet.

MISTRISS MALAPROP. Le voici.

LE CAPITAINE. C'est cela même ! O Lucy, double traîtresse !

MISTRISS MALAPROP *lui donnant la lettre.* Vous connaissez peut-être cette écriture ?

LE CAPITAINE. Je crois l'avoir déjà vue... Oui, oui, décidément, je l'ai déjà vue...

MISTRISS MALAPROP. Lisez, lisez, capitaine.

LE CAPITAINE *lisant.* « Ma bien-aimée Lydie, idole de mon « cœur... » cela est fort tendre, en vérité.

(1) Mistriss Malaprop emploie ici en anglais le mot *pine-apple* (pomme de pin) pour le mot *pinnacle* (pinacle, sommet), de sorte qu'elle dit : C'est la pomme de pin de la politesse ! au lieu de : C'est le nec plus ultrà de la politesse.

(2) Syncope. (3) Intercepté ; en anglais les mêmes mots.

MISTRISS MALAPROP. Oui, très tendre et très profane.... idole!

LE CAPITAINE. « Je suis extrêmement alarmé de ce que « vous m'annoncez, d'autant plus que mon nouveau rival...... »

MISTRISS MALAPROP. C'est vous, Monsieur....

LE CAPITAINE. « Passe généralement pour un cavalier « accompli et pour un homme d'honneur! » Diable! voilà un bel éloge!

MISTRISS MALAPROP. Il faut qu'il ait eu quelque intention en écrivant ainsi.

LE CAPITAINE. Je le parierais comme vous.

MISTRISS MALAPROP. Mais continuez, vous allez voir....

LE CAPITAINE. « Quant au vieux cerbère femelle, qui « vous garde... » Qui donc veut-il désigner par cette phrase?

MISTRISS MALAPROP. C'est moi, Monsieur, moi qu'il appelle ainsi... qu'en dites vous?.. Mais poursuivez.

LE CAPITAINE. Voilà un drôle bien insolent! « Les choses « tourneront bien mal si je ne puis tromper sa vigilance. « On m'a dit que cette même vanité ridicule qui lui fait « plâtrer ses joues ridées et entremêler son insipide con- « versation de grands mots qu'elle n'entend pas.... »

MISTRISS MALAPROP. Voyez un peu : critiquer ma manière de parler! que dites-vous de cela? Critiquer mes discours! Quel benêt! Si je possède quelque chose à fond, Monsieur, c'est la science de ma langue *paternelle* (1) et le choix convenable des *épitaphes* (2).

LE CAPITAINE. Il mérite d'être écartelé. Voyons encore! « Cette même vanité ridicule... »

MISTRISS MALAPROP. Il est inutile de relire....

(1) Maternelle; en anglais *oracular* pour *vernacular*.

(2) Epithètes; en anglais les mêmes mots, *épitaphs* pour *epithets*.

LE CAPITAINE. Je vous demande pardon, Madame. « Cette « même vanité ridicule lui fait prêter l'oreille aux flat- « teries les plus grossières et aux louanges les plus ou- « trées. » Le fat! « De sorte que j'ai inventé un moyen de « vous voir avec le consentement de la vieille sorcière et « même de la rendre l'intermédiaire de nos entrevues. » A-t-on jamais vu pareille impudence?..

MISTRISS MALAPROP. Concevez-vous cela?... tromper ma vigilance, je lui conseille.... Ah! ah! nous verrons... qu'il essaie de franchir ma porte, nous verrons qui sera le plus fin de nous deux.

LE CAPITAINE. Oui, Madame, nous verrons. Ah! ah! ah! l'impertinent. Mais, mistriss Malaprop, comme votre nièce paraît infatuée de ce Beverley, à votre place je fermerais les yeux quelque temps sur sa correspondance avec lui.... je les laisserais tramer un projet d'enlèvement: je favoriserais même ce projet, et moi, juste au bon moment, je ferais empoigner le drôle et j'enlèverais la demoiselle à sa place.

MISTRISS MALAPROP. Je suis enchantée de cette idée; il n'y a jamais eu de complot mieux *ramé* (1).

LE CAPITAINE. Mais ne pourrais-je la voir quelques minutes? Je voudrais l'éprouver un peu.

MISTRISS MALAPROP. Je ne sais pas trop... je ne la crois pas préparée à recevoir une visite de ce genre; il y a dans ces matières une sorte de décorum....

LE CAPITAINE. Je ne lui ferai pas peur, j'espère; ayez seulement la bonté de lui dire que Beverley....

MISTRISS MALAPROP. Comment?

LE CAPITAINE, *à part*. Maudite langue que je ne puis retenir!

MISTRISS MALAPROP. Que disiez-vous de Beverley?

(1) Tramé; en anglais *perpetrated* pour *fabricated*.

LA CAPITAINE. Je voulais vous proposer, pour nous divertir un peu, de lui dire que c'est Beverley qui l'attend en bas.... Elle descendrait bien vite, j'en suis sûr... Ah! ah! ah!

MISTRISS MALAPROP. Elle mériterait qu'on lui jouât ce tour.... d'ailleurs vous savez que ce drôle se vante qu'il la verra avec mon consentement, ah! ah! ah! qu'il essaie, je le répète.... Lydie, descendez vite.... Il me rendra l'intermédiaire de leurs entrevues.... ah! ah! ah! Descendez donc, Lydie... Vous riez, Monsieur, je n'en suis pas surprise... ah! ah! ah! Son impudence est si ridicule...

LE CAPITAINE. C'est fort drôle effectivement, Madame; ah! ah! ah!

MISTRISS MALAPROP. La petite obstinée fait la sourde oreille... je vais aller la trouver et lui annoncer que le capitaine Absolute l'attend; je lui dirai en même temps de se conduire comme il convient à une jeune personne.

LE CAPITAINE. Faites ce que vous voudrez, Madame.

MISTRISS MALAPROP. Allons, capitaine, je vous salue... Je vois que vous n'avez pas encore fini de rire... Tromper ma vigilance, c'est trop drôle!.. ah! ah! ah! (*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

LE CAPITAINE, *puis* LYDIE.

LE CAPITAINE, *seul.* Ah! ah! ah! on croirait qu'à présent je n'ai qu'à jeter mon déguisement et qu'à saisir ma proie avec sécurité; mais le caprice de Lydie est tel que la détromper, ce serait probablement la perdre. Voyons si elle me reconnaîtra. (*Il se tient à l'écart et fait semblant de considérer les tableaux.*)

LYDIE. Quel ennui il va falloir supporter ! Non! rien n'est plus terrible que d'être obligée d'écouter les insipides complimens d'un homme qu'on n'aime pas. J'ai entendu parler de jeunes personnes persécutées comme moi, qui en ont appelé en faveur de leur amant préféré à la générosité de son rival lui-même. Essayons. Voici ce rival odieux... c'est un officier aussi... qu'il ressemble peu à mon Beverley! Je m'étonne qu'il n'entame pas la conversation... pour un amoureux, il est bien froid... il ne se gêne pas en vérité. Allons, je parlerai la première. (*Haut.*) Monsieur Absolute!

LE CAPITAINE, *se retournant*. Mademoiselle?

LYDIE. Ciel! Beverley!

LE CAPITAINE. Chut! ma chère Lydie! ne faites point de bruit.

LYDIE. Je suis tout à la fois si surprise, si effrayée et si ravie! Au nom du ciel! comment avez-vous fait pour entrer ici?

LE CAPITAINE. J'ai trompé votre tante. Je savais que mon nouveau rival devait faire visite ici ce soir ; j'ai trouvé un moyen de l'éloigner, et je me suis fait passer pour le capitaine Absolute.

LYDIE. C'est charmant! Et elle vous prend réellement pour lui ?

LE CAPITAINE. En vérité...

LYDIE. Ah! ah! ah! Je ne puis m'empêcher de rire de voir sa sagacité mise en défaut.

LE CAPITAINE. Mais nous perdons des momens précieux ; nous ne retrouverons peut-être jamais une semblable occasion. Je vous conjure, ma bien-aimée Lydie, de fixer le jour où je pourrai vous arracher à une indigne persécution, et demander la récompense que mon amour aura méritée.

LYDIE. Vous renoncerez donc sans peine à cette part de ma fortune?

LE CAPITAINE. Oui, viens à moi, riche seulement de tes attraits et de tes vertus; ne m'apporte en dot que ton amour; ce sera te montrer généreuse, car tu sais que ton pauvre Beverley n'a pas d'autre richesse à t'apporter en retour.

LYDIE. Que ses paroles sont persuasives! que la pauvreté sera charmante avec lui!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; MISTRISS MALAPROP, *prêtant l'oreille.*

MISTRISS MALAPROP, *à part.* Je suis curieuse de savoir comment la petite entêtée se *déporte* envers ce jeune homme.

LE CAPITAINE. Vous voilà bien pensive, Lydie; qu'est donc devenu le feu avec lequel vous parliez tout à l'heure?

MISTRISS MALAPROP, *à part.* Le feu! Elle se sera emportée contre lui, apparemment.

LYDIE. Ce feu ne s'éteindra jamais, tant que j'existerai.

MISTRISS MALAPROP. Voyez la petite diablesse! elle veut rester en colère toute sa vie.

LYDIE. On peut choisir pour moi le capitaine Absolute; moi je ne choisirai jamais que Beverley.

MISTRISS MALAPROP. Son impertinence m'étonne! comment, elle ose lui dire cela face à face?

LE CAPITAINE. Eh bien! donc, Lydie, c'est à genoux que je réitère ma demande.

MISTRISS MALAPROP. Pauvre jeune homme!.... Le voilà qui demande pitié à genoux. Je ne puis me contenir plus long-temps. (*Haut.*) Comment, petite effrontée!... Je vous ai entendue....

LE CAPITAINE, *à part.* La peste soit de sa vigilance!

MISTRISS MALAPROP. Capitaine Absolute, je ne sais comment excuser sa grossièreté envers vous.

LE CAPITAINE, *à part*. Rien n'est découvert, je respire. (*Haut*.) J'espère, Madame, que le temps pourra ramener mademoiselle...

MISTRISS MALAPROP. Oh! il n'y a rien à espérer, elle est têtue comme une *allégorie* sur les rives du Nil.

LYDIE. Point d'injures, Madame, s'il vous plaît.

MISTRISS MALAPROP. Comment! petite rebelle, n'avez-vous pas osé dire à monsieur que vous en aimiez un autre mieux que lui? n'avez-vous pas dit que vous ne l'épouseriez jamais?

LYDIE. Je n'ai pas dit cela, Madame.

MISTRISS MALAPROP. Juste ciel! quelle effronterie! Lydie, Lydie, vous devriez savoir que le mensonge ne convient pas à une jeune personne. Ne vous êtes-vous pas glorifiée que Beverley, ce vaurien de Beverley, possédait votre cœur? Répondez un peu.

LYDIE. Cela est vrai, et nul autre que Beverley...

MISTRISS MALAPROP. Silence donc, Mademoiselle! c'est pousser trop loin l'impertinence.

LE CAPITAINE. De grâce, mistriss Malaprop, n'empêchez pas Mademoiselle de parler. Ses discours sont fort raisonnables et ne me choquent pas du tout, je vous assure.

MISTRISS MALAPROP. Vous êtes trop bon, Capitaine, trop patient. Mais suivez-moi, Mademoiselle. Nous nous reverrons bientôt, Capitaine; rappelez-vous ce que nous avons décidé.

LE CAPITAINE. Oui, Madame.

MISTRIS MALAPROP. Allons, Lydie, prenez un congé gracieux de M. le capitaine.

LYDIE. Puissent tous les bienfaits du ciel être le partage de mon Beverley, de mon cher Bev...

MISTRISS MALAPROP. Impertinente! je renfoncerai ce nom dans votre gosier. Allons, suivez-moi.

(*Ils sortent de différens côtés. Le Capitaine salue tendrement Lydie. Mistriss Malaprop met sa main sur la bouche de sa nièce, pour l'empêcher de parler.*)



SCÈNE IX.

Le théâtre représente l'appartement de Acres.

DAVID, ACRES, *achevant sa toilette.*

ACRES. Vois donc un peu, David, comme la toilette change un homme!

DAVID. Oh! du tout au tout, notre maître. Ah! ben, si vous retourniez à Clod-Hall maintenant, gageons que notre vieille maîtresse ne vous reconnaîtrait pas. M. Butler n'en croirait pas ses yeux, et mistriss Pickle s'écrierait: Que le ciel me bénisse! Notre fille de basse-cour viendrait en se tenant les côtes jusqu'à la porte, et ben sûr que Dolly Tester, bonne amie de Votre Honneur, deviendrait rouge comme mon gilet. Sarpejeu! je parierais une chopine que tous les chiens de la maison aboieraient, et ça n'est pas sûr que Phillis remuerait sa queue en vous voyant, comme autrefois.

ACRES. Oui, David, il n'y a rien de tel que le vernis.

DAVID. C'est ce que je dis toujours à propos des bottes de Votre Honneur, mais le petit décroteur ne m'écoute seulement pas.

ACRES. M. de la Grâce est-il venu? Il faut que je repasse un peu mon balancez, mon chassez et traversez.

DAVID. Je vas sortir, notre maître... Je reviendrai bientôt.

ACRES. Bon. Vois s'il y a des lettres pour moi à la poste.

DAVID. Oui, notre maître... Par saint Patrice, je ne peux pas me lasser de regarder votre coiffure. Si je n'avais pas mis moi-même la main à la pâte, je ne reconnaîtrais pas ce bel arrangement-là (1). (*Il sort.*)

ACRES, *repétant un pas de danse*. Pliez, glissez, coupez! Que la peste étrangle le premier inventeur des cotillons! La danse est aussi terrible que l'algèbre pour nous autres campagnards. Je peux figurer un menuet assez facilement quand j'y suis forcé... et dans une contredanse on dit que je puis boucher un trou passablement. Mille flageolets! je ne suis pas encore très embarrassé de leurs traversez, chaînes anglaises, à droite et à gauche; je m'en tire aussi bien que tous les capitaines de campagne; mais leurs chiennes d'allemandes, leurs damnés cotillons étrangers passent mon intelligence.. Je ne m'en tirerai jamais, c'est sûr, mes jambes sont de vraies jambes anglaises, elles n'entendent pas leur maudit baragouin français, leurs pas à droite, pas à gauche, pas en avant... Morbleu! mes jambes n'aiment pas qu'on leur commande comme ça l'exercice (2).

SCÈNE X.

ACRES, DAVID, *puis sir* LUCIUS O'TRIGGER.

DAVID. Sir Lucius O'Trigger est là qui voudrait vous parler

(1) Mot à mot dans l'anglais. Si je n'avais pas été moi-même employé à la cuisine, je veux mourir si je reconnaîtrais ce plat-là.

(2) Ici il y a dans l'original un jeu de mots assez plaisant : il est aussi impossible de le transporter dans notre langue, qu'il le serait de traduire en anglais les calembourgs de Potier et d'Odry.

ACRES. Fais-le entrer. (*David sort.*)

SIR LUCIUS, *entrant.* Monsieur Acres, je suis ravi de vons embrasser.

ACRES. Mon cher sir Lucius, je vous baise les mains.

SIR LUCIUS. Eh qui diantre vous amène si subitement à Bath?

ACRES. J'ai suivi le flambeau trompeur de Cupidon, et grâce à lui je me trouve enfoncé dans un bourbier ; en un mot j'ai été traité indignement, sir Lucius; je ne nommerai personne, mais vous voyez en moi un homme que l'on a traité indignement.

SIR LUCIUS. Comment cela, s'il vous plaît, et sans nommer personne?

ACRES. Ecoutez bien. Je tombe amoureux d'une jeune demoiselle, et amoureux aussi éperdument qu'on doit l'être.... Ses parens me favorisent.... Je la suis à Bath.... J'envoie prévenir de mon arrivée; l'on me répond que la jeune personne est accordée à un autre. Voilà ce que j'appelle être indignement traité.

SIR LUCIUS. Très indignement, en effet; mais en devinez-vous la cause?

ACRES. Voici le fait. Elle a un autre amant, un certain Beverley, je crois, qui, dit-on, est maintenant à Bath. Mille mensonges, il faut qu'il soit diablement enfoncé.

SIR LUCIUS. Ah! c'est donc un rival... et vous croyez qu'il vous a supplanté d'une manière déloyale?

ACRES. Déloyale, sans contredit: il n'aurait jamais pu le faire d'une manière loyale.

SIR LUCIUS. Alors, vous savez ce qui vous reste à faire.

ACRES. Non, sur mon âme!

SIR LUCIUS. Nous n'avons pas d'épées ici, mais... V[illegible] m'entendez...

ACRES. Comment! me battre avec lui?

SIR LUCIUS. Parbleu! il n'y a rien autre chose à fai[illegible]

ACRES. Mais il ne m'a pas provoqué...

SIR LUCIUS. A mon avis, il vous a provoqué de la manière la plus sanglante. Un homme peut-il en offenser un autre plus gravement qu'en lui soufflant sa maîtresse? C'est une violation impardonnable des droits de l'amitié.

ACRES. De l'amitié, soit; mais je ne connais pas du tout ce monsieur? Je ne l'ai jamais vu de ma vie.

SIR LUCIUS. Qu'est-ce que cela prouve? Il en a d'autant moins de droit de prendre une telle liberté.

ACRES. C'est vrai, morbleu! et je commence à m'échauffer! oui, sir Lucius, oui, mon sang s'allume... Mille lames de sabre! je m'aperçois qu'un homme peut avoir un grand fonds de courage en réserve sans s'en douter. Mais il faudrait tâcher d'avoir un peu le bon droit de son côté.

SIR LUCIUS. Et qu'importe le droit quand votre honneur est intéressé? Croyez-vous qu'Achille ou notre ami Alexandre-le-Grand aient jamais demandé de quel côté était le bon droit. Non, sur mon ame! Ils tiraient leur grande épée, et laissaient les fainéans pacifiques décider s'ils avaient raison de le faire, ou non.

ACRES. Vos paroles retentissent au fond de mon cœur comme un roulement de tambour. Je crois que le courage se gagne. Oui, je sens au dedans de moi une sorte de valeur, une espèce d'intrépidité. Mille bassinets! mille détentes! je vais le défier sur-le-champ.

SIR LUCIUS. Ah! mon cher ami, si j'avais là mon château de Blanderbuss, je vous montrerais en peinture une série d'ancêtres portant tous le nom de O'Trigger, série assez nombreuse pour garnir le muséum; il n'y en a pas un qui n'ait tué son homme. Leurs domaines, leurs terres m'ont, je l'avoue, glissé à travers les doigts; mais, grâce au ciel, notre honneur et nos portraits de famille sont intacts.

ACRES. Sir Lucius, j'ai eu des ancètres aussi, moi. Il n'y en a pas un qui n'eût été colonel ou capitaine dans la milice.

Mille canons de fusil! N'ajoutez pas un mot, mon cœur est devenu d'airain. Vos paroles foudroyantes ont fait taire en moi toutes les douces insinuations de l'humanité (1). Ventrebleu, je pourrais dire comme cet autre dans la comédie : A d'illustres exploits me voilà préparé.

SIR LUCIUS. Allons, allons! il ne faut point d'emportement : ces sortes d'affaire doivent se traiter avec calme et civilité.

ACRES. Je veux être en colère, sir Lucius... je veux être en fureur... Si vous m'aimez, permettez-moi d'être en fureur. Ah! voici de l'encre et du papier. Je voudrais que l'encre fût rouge... Dictez, dictez. Comment débuterai-je? Mille boulets de canon! je vais écrire d'une main ferme.

SIR LUCIUS. Calmez-vous, de grâce.

ACRES. Voyons, faut-il commencer par un juron? Ah! oui, sir Lucius, laissez-moi commencer par un Dieu me damne!

SIR LUCIUS. Fi! fi! faites les choses comme il faut et comme il convient à un chrétien. Voyons, écrivez. « Monsieur!... »

ACRES. C'est trop poli de moitié...

SIR LUCIUS. « Pour prévenir la confusion qui pourrait « résulter... »

ACRES. Bon!

SIR LUCIUS. « De nos prétentions communes sur la même « personne... »

ACRES. C'est cela... Oui, voilà le mot! « Sur la même « personne. » Bon!

SIR LUCIUS. « Je vous prie de me faire l'honneur... »

ACRES. Ventrebleu! je ne veux pas l'inviter à dîner.

SIR LUCIUS. Attendez donc.

ACRES. Allons! « De me faire l'honneur... »

(1) Littéralement : le tonnerre de vos paroles a aigri le lait de la bonté humaine dans mon cœur.

SIR LUCIUS. « De m'accorder un rendez-vous, pour que « nous puissions vider cette affaire. »

ACRES. Bon !

SIR LUCIUS. Attendez. Laissez-moi réfléchir... Oui, King's Mead Fields sera fort bien. « A King's Mead Fields. »

ACRES. Voilà qui est fait. Je vais cacheter ce billet ; et avec mes armes encore... Une main et une dague.

SIR LUCIUS. Vous voyez que cette petite explication mettra fin à tous les quiproquos, les malentendus qui pourraient naître entre vous deux.

ACRES. Oui, nous nous battons pour empêcher les malentendus.

SIR LUCIUS. Maintenant, je vous laisse choisir vous-même le moment ; mais croyez-moi, vous vous déciderez pour ce soir, si c'est possible ; parce que dans tous les cas et au pis-aller vous n'y penserez plus demain matin.

ACRES. C'est juste.

SIR LUCIUS. Allons, je n'entendrai plus parler de vous jusqu'à ce soir, à moins que ce ne soit par lettre. Je voudrais bien avoir l'honneur de porter moi-même votre cartel ; mais je vous dirai confidemment que j'ai de mon côté une affaire du même genre sur les bras. Un malin capitaine s'est amusé, en me jouant un tour, à tourner mon pays en dérision, et il ne s'agit plus que de le rencontrer pour que nous nous coupions la gorge.

ACRES. Mille coups fourrés ! Je voudrais bien vous voir combattre avant moi. Oui, je voudrais vous voir l'embrocher, quand ce ne serait que pour prendre leçon.

SIR LUCIUS. Je serais très fier d'être votre maître. En attendant, adieu ; mais souvenez-vous bien, quand vous rencontrerez votre adversaire, de faire les choses avec douceur et courtoisie. Que votre courage soit comme votre épée, acéré, mais poli. (*Ils sortent.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente l'appartement de Acres.

SCÈNE PREMIÈRE.

ACRES, DAVID.

DAVID. Par saint Patrice, Monsieur, je n'en ferais rien... Tous les Lucius O'Trigger du royaume ne me feraient jamais battre quand je n'en aurais pas l'envie. Bon Dieu ! que dira notre vieille maîtresse quand elle saura cela ?

ACRES. Mais, mon honneur, David, mon honneur; je dois prendre soin de mon honneur.

DAVID. Par saint Patrice, j'e prendrais soin aussi, et je pense qu'en revanche mon honneur doit prendre soin de moi.

ACRES. Mille lames de sabre ! David; un galant homme ne doit point risquer de perdre son honneur.

DAVID. Alors l'honneur ne devrait être jamais assez malhonnête pour risquer de perdre un galant homme. Ecoutez un peu, Monsieur, cet honneur me semble un ami diablement traître, un faux frère. Enfin, supposez que je suis un homme comme il faut (ce que je ne suis pas du tout, Dieu merci). Eh bien, mon honneur me fait avoir une querelle avec un autre homme comme il faut de ma connaissance. Bon ! nous nous battons... (c'est assez drôle). Pan ! je le tue (c'est tant mieux pour moi). Eh bien, qui est-ce qui en retire le profit? Mon honneur. Mais met

tons qu'il me tue... Par saint Patrice, je m'en vas être mangé des vers, et mon honneur passe à mon ennemi.

ACRES. Du tout, David! dans ce cas-là, mille couronnes de laurier! votre honneur vous suit dans le tombeau.

DAVID. Bah! c'est justement là qu'on peut le mieux s'en passer.

ACRES. Ventrebleu! David, vous êtes un poltron : il ne convient pas à mon courage de vous écouter... dois-je déshonorer mes ancêtres? pensez à cela, David, pensez que je déshonorerais mes ancêtres.

DAVID. Sauf votre respect, le plus sûr moyen de ne pas les déshonorer est de vous passer le plus long-temps possible de leur compagnie. Pour aller les rejoindre comme ça si vite, avec une once de plomb dans la cervelle... croyez-moi, ça n'est guère la peine. Nos ancêtres sont de très braves gens, mais ce sont les dernières personnes à qui je voudrais rendre visite.

ACRES. Mais, David, vous ne pensez sûrement pas qu'il y ait tant... tant de danger.... hein? mille coups d'épée! on se bat quelquefois sans se faire de mal.

DAVID. Par saint Patrice, je crois qu'il y a dix à parier contre un contre vous; vous allez avoir affaire à quelque spadassin à tête de lion, avec une épée à deux coups ou un pistolet bien effilé. Que le ciel me bénisse! cela me fait trembler rien que d'y penser... oh! ces maudites armes qui vous sucent le sang... je n'ai jamais pu les souffrir; non même étant enfant, je ne pouvais pas y songer... il n'y a pas dans le monde d'animal plus féroce qu'un pistolet, quand il est chargé.

ACRES. Morbleu! je ne veux pas avoir peur... mille feux de file!.. vous ne m'effraierez pas. Voilà le défi, et j'ai envoyé chercher mon ami Jack Absolute pour qu'il le porte à ce damné Beverley.

DAVID. A la bonne heure. Au nom du diable, qu'il soit

votre messager... pour ma part d'abord je ne voudrais pas tremper là dedans quand on me donnerait le meilleur cheval de votre écurie. Par saint Patrice! ça n'a pas l'air d'une lettre ordinaire... c'est une lettre mal intentionnée.... Sur mon ame, elle sent la poudre à canon, comme la giberne d'un soldat... je ne jurerais pas qu'elle ne fera pas feu.....

ACRES. Allons donc, lâche! vous n'avez pas plus de courage qu'une sauterelle.

DAVID. Je ne dirai plus rien; ça fera un triste tintamarre à Clod-Hall.... mais je ne dirai plus rien!.. comme Phillis va hurler quand elle apprendra ça!.. pauvre chienne! elle ne sait guère à quelle chasse son maître va aller, et le vieux Crop, qui a porté Votre Honneur par voies et par chemins pendant dix ans, maudira l'heure où il est né.

ACRES. Allons, David, tout cela ne fera rien; je suis décidé à me battre; ainsi, allez-vous en, poltron, pendant que je suis en bonnes dispositions.

DAVID. Adieu donc, notre maître!

ACRES. Allez-vous en, lâche, poltron, cœur de poulet!

(*David sort.*)

SCÈNE II.

ACRES, LE CAPITAINE ABSOLUTE.

LE CAPITAINE. A qui en avez-vous donc, Bob?

ACRES. A ce drôle qui n'a pas plus de cœur qu'un agneau... Si je n'avais pas la valeur de Saint-George...

LE CAPITAINE. Et que voulez-vous de moi, Bob?

ACRES, *lui donnant le défi*. Voilà!...

LE CAPITAINE, *lisant*. « A l'Enseigne Beverley, » (*à part.*) Qu'est-ce que cela veut dire?... (*Haut.*) Eh, bien! qu'est-ce que cette lettre?

ACRES. Un cartel...

LE CAPITAINE. Vraiment, vous voulez vous battre, Bob ?

ACRES. Ma foi oui, Jack, sir Lucius m'a monté la tête pour cela. Il m'a laissé bouillant de rage, et je veux me battre ce soir même, afin que cette belle fureur ne soit pas perdue.

LE CAPITAINE. Mais que voulez-vous que je fasse là dedans ?

ACRES. Comme je crois que vous devez connaître ce misérable Beverley, je vous prie de le découvrir et de lui donner ce défi mortel.

LE CAPITAINE. Donnez-le moi, et vous pouvez être sûr que Beverley l'aura.

ACRES. Merci, mon cher Jack. Mais c'est vous donner bien de la peine.

LE CAPITAINE. Pas du tout ; ne parlez pas de cela. Je n'aurai pas la moindre peine, je vous jure.

ACRES. Vous êtes bien bon. Ce que c'est que d'avoir un ami ! Dites-moi, Jack, pourriez-vous me servir de second ?

LE CAPITAINE. Non, Bob, non, pas dans cette affaire. Cela ne serait même pas convenable,

ACRES. Eh bien ! je prendrai mon ami sir Lucius ; mais du moins vous ferez des vœux pour moi, Jack ?

LE CAPITAINE. Oh ! des vœux bien ardens, partout où vous combattrez ce Beverley.

SCÈNE III.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Sir Anthony Absolute est en bas et fait demander M. le capitaine.

LE CAPITAINE. Je suis à lui. Allons, mon vaillant champion, que le succès vous accompagne.

ACRES. Ecoutez! écoutez, Jack! Si Beverley vous demande quelle espèce d'homme je suis, dites-lui bien que je suis un vrai démon; entendez-vous, Jack?

LE CAPITAINE. Je n'y manquerai pas. Je lui dirai que vous êtes un gaillard déterminé, n'est-ce pas, Bob?

ACRES. Oui, oui... et si cela l'effraie, peut-être il ne viendra pas.... Dites-lui que je tue généralement un homme par semaine, entendez-vous, Jack?

LE CAPITAINE. Fort bien! J'ajouterai que dans votre pays on vous a surnommé Bob le ferrailleur.

ACRES. Bravo! tout cela est pour prévenir un malheur, car je ne tiens pas à avoir sa vie, si mon honneur reste intact.

LE CAPITAINE. C'est bien de la bonté de votre part.

ACRES. Comment? est-ce que vous pensez qu'il faudrait mieux le tuer?

LE CAPITAINE. Non pas, non pas; mais comme vous êtes un vrai démon....

ACRES. C'est vrai, c'est vrai; mais écoutez encore, Jack..... vous pouvez dire aussi que vous ne m'aviez jamais vu dans une telle rage; une rage dévorante!...

LE CAPITAINE. Oui, oui...

ACRES. Souvenez-vous bien, Jack! un gaillard déterminé.

LE CAPITAINE. Oui, oui; et Bob le ferrailleur.

(*Ils sortent chacun d'un côté.*)

SCÈNE IV.

Le théâtre représente l'appartement de mistriss Malaprop.

MISTRISS MALAPROP, LYDIE.

MISTRISS MALAPROP. Petite rebelle! dites-moi ce que vous trouvez à redire en lui: n'est-ce pas un joli homme?

répondez, un homme bien fait, un homme charmant?...

LYDIE, *à part.* Elle ne sait guère à qui s'adressent ces éloges. (*Haut*) Oui, Madame, c'est là le portrait de Beverley.

MISTRISS MALAPROP. Ne faites point de *paraboles* (1), Mademoiselle; Les *paraboles* ne conviennent pas à une jeune personne. Le capitaine Absolute n'est-il pas un joli homme? répondez!

LYDIE, *à part.* Oui, le capitaine Absolute que vous avez vu.

MISTRISS MALAPROP. Et puis il est si bien élevé... si plein de politesse et de *civilisation* (2). Je vous jure qu'en le voyant, j'ai songé à ce que dit Hamlet dans la tragédie : Des cheveux d'Apollon... Le front *de Cacus* (3), un œil comme celui de Mars, faisant naître la terreur.... Un port comme le jeune Mercure, qui.... qui..... il y a là quelque chose comme qui donne un baiser sur une colline.... enfin le rapprochement m'a frappée tout d'un coup.

LYDIE, *à part.* Comme elle enragera quand elle découvrira sa méprise!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Sir Anthony et le capitaine Absolute sont en bas, Madame.

MISTRISS MALAPROP. Faites monter... Ah ça! Lydie, je veux que vous vous conduisiez comme il convient à une jeune personne. Montrez du savoir-vivre au moins, si vous ne montrez pas d'obéissance.

LYDIE. Madame, je vous ai dit mes résolutions : non seulement je ne lui donnerai pas le moindre encourage-

(1) Parallèlles; en anglais *caparison* pour *comparaison*.
(2) Civilité. — (3) Bacchus; en anglais *Job* pour *jove*.

ment, mais je ne le regarderai et ne l'écouterai seulement pas. (*Elle se jette dans un fauteuil et tourne le dos à la porte.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, SIR ANTHONY, LE CAPITAINE.

SIR ANTHONY. Nous voici, mistriss Malaprop. Nous venons pour tâcher de vaincre les rigueurs d'une beauté cruelle. J'ai eu assez de mal à amener ce jeune drôle; je ne sais pas ce qu'il avait, mais si je ne l'eusse retenu de force, il m'aurait planté là.

MISTRISS MALAPROP. Vous avez beaucoup de peine dans cette affaire, sir Anthony.... je rougis pour celle qui en est la cause. (*bas à sa nièce*) Lydie, Lydie, levez-vous, de grâce, et saluez ces messieurs.

SIR ANTHONY. J'espère, Madame, que miss Languish a réfléchi au mérite du jeune homme, au respect que doit lui inspirer le choix de sa tante. Certes, une alliance honorable... (*bas au Capitaine.*) Allons, Jack, parlez-lui donc.

LE CAPITAINE, *à part.* Comment diable vais-je faire? (*bas à son père*) Vous voyez, Monsieur, qu'elle ne veut seulement pas me regarder tant que vous êtes ici... j'en étais sûr d'avance.... je vous l'avais dit... je vous supplie donc de nous laisser eusemble....

(*Il continue de parler bas à sir Anthony.*)

LYDIE, *à part.* Je m'étonne que ma tante ne se soit pas encore récriée... il faut qu'elle ne l'ait pas encore regardé. Peut être leurs uniformes sont semblables, et ma pauvre tante n'y voit pas trop clair.

SIR ANTHONY, *à son fils.* Je vous dis, Monsieur, que je ne bougerai pas d'ici.

MISTRISS MALAPROP. Je suis fâché de vous dire, sir An-

thony, que j'ai fort peu d'*affluence* (1) sur ma nièce. (*bas à Lydie*) Tournez-vous donc, Lydie, je suis honteuse pour vous.

SIR ANTHONY. Miss Languish voudra bien nous dire, sans doute, la cause de son éloignement pour mon fils. (*au Capitaine*) Pourquoi n'entamez-vous pas la conversation, Jack? parlez donc, idiot, parlez donc.

MISTRISS MALAPROP. Il est impossible, sir Anthony, que ma nièce ait aucun motif raisonnable, elle n'en pourra *alléger* (2) aucun. (*bas à Lydie*) Répondez donc, sotte, répondez donc.

SIR ANTHONY. J'espère qu'une inclination formée légèrement et sans réflexion, ne sera pas un obstacle au bonheur de mon fils. Mais allons donc, Monsieur, vous restez là muet comme un pieu.

LYDIE, *à part*. Mon nouvel amant paraît avoir pour la conversation tout aussi peu de goût que moi... mais il faut que ma tante soit aveugle.

LE CAPITAINE. Hem! hem!.. Madame, hem... (*il essaie de parler et revient vers son père*) Monsieur, je suis si confus et... et si... intimidé. Je vous en avais prévenu d'avance, Monsieur, je le sentais; la vivacité de ma passion me fait perdre entièrement la présence d'esprit.

SIR ANTHONY. Mais cela ne vous fait pas perdre votre voix, apparemment: allons, parlez lui sur-le-champ.

(*Le Capitaine fait signe à mistriss Malaprop de s'éloigner avec sir Anthony.*)

MISTRISS MALAPROP, *bas à sir Anthony*. Sir Anthony, ne faudrait-il pas les laisser ensemble? (*A part.*) Petite impertinente!

SIR ANTHONY. Pas encore, Madame, pas encore. (*bas à*

(1) Influence; en anglais les mêmes mots. (2) Alléguer.

son fils) Qui diable vous retient, Jack? desserrez donc vos dents, ou sur ma foi.....

LE CAPITAINE, *à part, en s'approchant de Lydie.* Fasse le ciel qu'elle ne tourne pas la tête! (*Il déguise sa voix et prend un ton enroué.*) Miss Languish ne prêtera-t-elle pas l'oreille aux doux accens d'un amour véritable?.. et si je....

SIR ANTHONY. Que diable le drôle a-t-il donc dans la gorge? Pourquoi ne parlez vous pas nettement? Vous avez l'air d'une grenouille enrhumée.

LE CAPITAINE. Le.... l'excès de... ma passion et... et.... ma timidité me.... me... m'étouffent.

SIR ANTHONY. Encore votre timidité! Ecoutez-moi, Jack, si vous ne lui parlez pas sur-le-champ et d'une voix ferme, je vais me mettre dans une colère!.. Mistriss Malaprop, si mademoiselle voulait nous laisser voir quelque chose de plus que son profil?....

(*Mistriss Malaprop fait des reproches à Lydie.*)

LE CAPITAINE, *à part.* Tout est perdu, je le vois. (*Il s'approche de Lydie et lui dit à voix basse:*) Ne soyez pas surprise, Lydie, contenez-vous un moment...

LYDIE. Grands dieux! c'est la voix de Beverley! comment a-t-il fait pour tromper sir Anthony? (*Elle tourne la tête par degré et s'écrie:*) Est-il possible, Beverley! est-ce bien lui, mon Beverley?

LE CAPITAINE, *à part.* Allons, tout est fini.

SIR ANTHONY. Beverley! Beverley! qu'est-ce à dire? c'est mon fils, Jack Absolute.

MISTRISS MALAPROP. Fi, Mademoiselle, fi, votre tête est tellement préoccupée de cet homme, que vous croyez le voir partout. Demandez pardon au capitaine Absolute.

LYDIE. Je ne vois pas ici le capitaine Absolute, je ne vois que mon cher Beverley.

SIR ANTHONY. Elle est folle, de par tous les diables! c'est la lecture qui l'a rendue folle.

MISTRISS MALAPROP. En vérité, je le crois. Que voulez-vous dire, impertinente, avec votre Beverley? Monsieur est le capitaine Absolute; ce n'est pas la première fois que vous le voyez, et c'est monsieur qui sera votre époux.

LYDIE. De tout mon cœur, Madame. Quand vous m'entendrez refuser mon Beverley....

SIR ANTHONY. Encore! décidément elle est folle comme Bedlam, ou ce drôle-là nous a joué un tour. Approchez, Monsieur, et dites-nous qui vous êtes.

LE CAPITAINE. En vérité, Monsieur, je n'en sais trop rien moi-même, mais je vais tâcher de me le rappeler.

MISTRISS MALAPROP. Oui, Monsieur, oui, qui êtes-vous?.. O grands dieux, je commence à soupçonner...

LE CAPITAINE, *à part*. O bienheureuse impudence! viens à mon secours. (*Haut.*) Sir Anthony, très certainement je suis le fils de votre femme, et ma conduite a toujours prouvé, j'espère, que je crois sincèrement être aussi le vôtre... mistriss Malaprop, je suis votre très humble admirateur, et je serais heureux d'ajouter à ce titre celui de votre affectionné neveu. Je n'ai pas besoin de dire à ma Lydie qu'elle voit son fidèle Beverley, qui, connaissant sa manière de penser noble et généreuse, a pris un nom et un titre supposé. Cette feinte a fait briller dans tout son jour un amour pur et désintéressé dont j'espère jouir encore, quoique ma position soit plus brillante.

LYDIE, *avec humeur*. Allons, il n'y a plus d'enlèvement à espérer.

SIR ANTHONY. Sur ma parole, Jack, vous êtes un impudent drôle! Pour vous rendre justice, je n'ai jamais vu un plus parfait modèle d'effronterie.

LE CAPITAINE. Oh! vous me flattez, Monsieur, vous me confusionnez... Ma modestie, vous savez, Monsieur... Ma timidité...

SIR ANTHONY. Au bout du compte je suis content d'ap-

prendre que vous n'êtes pas insensible et idiot comme vous feigniez de l'être. Je suis content que vous ayez joué votre père, coquin. Vous rappelez-vous votre repentir, votre respect, votre obéissance?... Je me disais aussi : Voilà un retour diablement subit. *Je n'ai jamais entendu prononcer ces noms-là. Quoi! les Languish de Worcestershire! Si je puis vous plaire en ceci, c'est tout ce que je désire..* Hein, Monsieur l'hypocrite! *Elle louche, n'est-ce pas? Une petite fille rousse?* Hein, chien d'hypocrite, comment osez-vous lever les yeux?

LE CAPITAINE. Je me fais violence, Monsieur, car je suis confus, vous devez le voir...

MISTRISS MALAPROP. Bon Dieu, sir Anthony, un trait de lumière... Quoi?... Comment?... Capitaine, c'est donc vous que je dois remercier de cette belle *compilation* (1) du vieux Cerbère femelle, hein? C'était donc vous qui faisiez des réflexions *mystiques* (2) sur ma manière de m'exprimer.

LE CAPITAINE, *à sir Anthony*. Mon cher Monsieur, ma modestie souffrira trop à la fin si vous ne venez à son secours.

SIR ANTHONY. Allons, allons, mistriss Malaprop, il faut tout oublier, tout pardonner. Mille dieux! les choses ont pris tout à coup un tour si charmant, que je me sens disposé moi-même à la bonne humeur et à la galanterie. Qu'en dites-vous, mistriss Malaprop?

MISTRISS MALAPROP. Puisque vous le voulez, sir Anthony, je ne reviendrai plus sur le passé. Oui, jeunes gens, nous ne devons plus *dévisager* (3) que l'avenir.

SIR ANTHONY, *à mistriss Malaprop*. Il faut les laisser ensemble; mistriss Malaprop, il leur tarde de voler dans les bras l'un de l'autre. Jack, ses joues ne sont-elles pas

(1) Comparaison; en anglais les mêmes mots *compilation* pour *comparaison*. — (2) Critiques. — (3) Envisager.

comme je vous les avais dépeintes ? Et ses yeux? Et ses lèvres?... Fripon! Venez, mistriss Malaprop, ne troublons pas leur tendresse, leur âge est celui du bonheur, comme dit la chanson :

« Pour la gaieté, pour la tendresse
« Il n'est qu'un temps, c'est la jeunesse.

Peste, je suis tout ragaillardi; je ne sais pas de quoi je serais capable. Permettez, Madame (*Il présente la main à mistriss Malaprop et chante :*) Tra, la, la, la. Ma foi, je ne serais pas fâché de me divertir un peu moi-même. Tra, la, la, la. (*Il sort en chantant.*)

SCÈNE VII.

LYDIE, *assise tristement dans un fauteuil*, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE, *à part*. Cette profonde réflexion ne me présage rien de bon. (*haut*)Vous voilà bien grave, Lydie!

LYDIE, *sèchement*. Monsieur !...

LE CAPITAINE, *à part*. Monsieur... je m'en doutais!... Ce seul mot m'a déjà glacé (*haut*) Eh! bien, Lydie, maintenant que notre bonheur est confirmé par l'assentiment de nos parens...

LYDIE, *avec humeur*. Un assentiment de parens; la belle chose!

LE CAPITAINE. Il faut mettre un peu de côté nos idées romanesques. Après tout... un peu d'aisance, de richesse, ne sont pas un malheur; et quant à votre fortune personnelle, les hommes de loi arrangeront cela...

LYDIE. Les hommes de loi! je déteste les hommes de loi.

LE CAPITAINE. Eh bien, ne nous soumettons pas aux lenteurs qu'ils nous feraient subir, je vais sur-le-champ me procurer une licence...

LYDIE. Une licence; je déteste une licence !

LE CAPITAINE. Chère amie, ne soyez pas si cruelle, c'est à genoux que je vous conjure... (*Il se jette à genoux.*)

LYDIE. A quoi sert-il de vous jeter à genoux, quand vous savez que je ne puis pas faire autrement que de me donner à vous?

LE CAPITAINE, *se relevant.* Non, Mademoiselle, non, l'on ne contraindra pas vos inclinations, je vous le jure. Si j'ai perdu votre cœur, je renonce à tout le reste sans peine. (*à part*) Je veux voir quel effet produira un peu de fierté de ma part.

LYDIE. Eh bien, je vous dirai, Monsieur, que vous n'aviez gagné ce cœur que par une feinte basse et indigne d'un homme, et que cette feinte mériterait d'être punie comme une fraude. Vous m'avez traitée comme on traite un enfant, flattant ma chimère, et riant, je suis sûre, de votre réussite.

LE CAPITAINE. Lydie, vous me jugez mal. Écoutez moi un moment...

LYDIE. Moi qui me flattais d'éluder la vigilance de mes parens, qui espérais bonnement les mettre en défaut et les pousser à bout, je vois tout à coup mes espérances déçues par le consentement et l'approbation de ma tante. C'est donc moi qui suis dupe enfin. (*Elle marche avec action.*) Mais tenez, Monsieur, voici votre portrait, le portrait de Beverley (*elle tire une miniature de son sein*); je l'ai porté jour et nuit malgré toutes les menaces, toutes les défenses. Le voilà, Monsieur (*elle le lui jette*), et soyez sûr que je bannis l'original de mon cœur aussi aisément que je rends la copie.

LE CAPITAINE. Eh bien, Mademoiselle, soit. (*Il tire un portrait*) Voici miss Lydie Languish.... Quelle différence! Oui, voilà ce sourire céleste qui donna l'éveil et l'ame à mes espérances; voilà ces lèvres qui scellèrent l'aveu le

plus brûlant que l'amour ait jamais reçu à son autel; voilà cette rougeur, ce demi-consentement qui voulait arrêter l'ardeur de mes protestations... Tout cela est passé, bien passé... Tenez, Mademoiselle, cette copie sans doute ne vous égale pas en beauté, mais du moins elle est toujours la même, et cela lui donne à mes yeux tant de supériorité sur l'original que... que... je ne puis me résoudre à m'en séparer. (*Il resserre le portrait dans sa poche.*)

LYDIE, *s'attendrissant.* Comme vous voudrez, Monsieur... je, je... je pense que vous êtes pleinement satisfait.

LE CAPITAINE. Oui, Mademoiselle, oui.... Je suis plus heureux que lorsque je vous aimais; du moins c'est montrer du caractère... Qu'importe après tout de rompre des sermens solennels?... Cela n'est rien, n'est-ce pas, Mademoiselle?... A la vérité, le monde dira que Miss ne savait pas elle-même ce qu'elle voulait... mais qu'est-ce que cela fait?... Peut-être des gens malins diront que le jeune homme s'est lassé de la demoiselle et l'a laissée là... mais cela ne doit pas vous inquiéter...

LYDIE. Il n'y a pas moyen de souffrir une telle impertinence.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, SIR ANTHONY, MISTRISS MALAPROP.

MISTRISS MALAPROP. Mille pardons d'interrompre vos doux aveux et vos tendres déclarations, mais...

LYDIE, *sans écouter sa tante.* Ingrat; vos discours sont pires encore que votre trahison et votre fausseté...

SIR ANTHONY. Que diable y a-t-il maintenant? Morbleu! mistriss Malaprop, voilà de doux aveux et de tendres déclarations d'un nouveau genre. Que diantre cela veut-il dire? Je voudrais bien savoir...

LE CAPITAINE. Demandez à mademoiselle...

MISTRISS MALAPROP. Je suis dans la *putréfaction* (1). Voyons, Lydie, qu'est-ce que cela signifie?

LYDIE. Demandez à monsieur.

SIR ANTHONY. Ventrebleu! je vais me fâcher à la fin. Jack ou Beverley, est-ce que vous allez encore prendre un nouveau nom?...

MISTRISS MALAPROP. Oui, Monsieur, est-ce qu'il y a encore un nouveau tour sur le tapis? Avez-vous, comme Cerbère, trois têtes à la fois?

LE CAPITAINE. Vous ne me laissez pas parler. Je vous dis que mademoiselle peut expliquer cela beaucoup mieux que moi...

LYDIE. Madame, vous m'avez ordonné de ne plus songer à Beverley. Ce Beverley le voici; eh bien! je veux vous obéir, je renonce à lui pour jamais.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, *hors* LYDIE.

MISTRISS MALAPROP. Miséricorde! voilà qui est étrange. Capitaine, j'espère que vous n'avez pas manqué de respect à ma nièce?

SIR ANTHONY. Ah! ah! ah! je vois ce que c'est... ah! ah! ah! j'y suis : Jack, fripon que vous êtes, vous avez été trop entreprenant...

LE CAPITAINE. Non, Monsieur, je vous réponds...

SIR ANTHONY. Allons, Jack, pas de mensonge! Je suis sûr que vous avez été trop pressant...

MISTRISS MALAPROP. O bons Dieux, sir Anthony... Oh fi! Capitaine!

LE CAPITAINE. Mais, Madame, je vous jure...

(1) Pour stupéfaction; en anglais *I am quite analysed* pour *paralysed.*

SIR ANTHONY. Allons, allons, pas d'excuses! Votre père était comme ça à votre âge. Le sang des Absolute a toujours été trop bouillant... Ah! ah! ah! pauvre petite Lydie, vous l'avez effrayée, coquin, j'en suis sûr.

LE CAPITAINE. Mais, Monsieur, au nom du ciel...

SIR ANTHONY. Allons, en voilà assez! mistriss Malaprop se chargera de faire votre paix... Vous ferez sa paix, n'est-ce pas, mistriss Malaprop?... Vous lui direz que c'est la manière de Jack... que c'est notre manière à tous dans notre famille... c'est dans notre sang... Allons, Jack, venez; ah! ah! ah! mistriss Malaprop... ah! Jack, double fripon!

(*Il pousse son fils dehors.*)

MISTRISS MALAPROP. Oh fi! sir Anthony, fi! Capitaine.

(*Ils sortent de différens côtés.*)

SCÈNE X.

Le théâtre représente le boulevard du Nord.

SIR LUCIUS O'TRIGGER, *seul.*

Je ne puis deviner où se cache ce damné capitaine Absolute... Ces maudits officiers viennent toujours vous barrer le chemin dans les affaires d'amour. Je me souviens que j'aurais pu épouser lady Dorothée Carmine, sans un coquin de major qui s'enfuit avec elle avant qu'elle eût pu seulement m'entrevoir. Je ne peux concevoir ce que les femmes trouvent de si attrayant dans ces gens-là... C'est encore le vieux serpent qui leur a communiqué ce goût. On prend ces frivoles créatures comme les vipères, avec un morceau de drap rouge... Ah! n'est-ce pas le capitaine qui vient là?... Oui, parbleu, c'est lui-même! Il y a dans ce drôle-là un air de conquête qui me fait enrager. A qui diable parle-t-il?

(*Sir Lucius se retire au fond du théâtre.*)

SCÈNE XI.

LE CAPITAINE; SIR LUCIUS *dans le fond.*

LE CAPITAINE, *se parlant à lui-même.* Voilà donc le beau dénouement de ma ruse; voilà la brillante récompense de mes projets.... Une petite capricieuse !.... Je ne la croyais pas aussi ridicule. Morbleu! je n'ai jamais été de plus mauvaise humeur. J'aurais le plus grand plaisir du monde à me couper la gorge ou à couper celle de la première personne venue.

SIR LUCIUS. Par ma foi, voilà qui est heureux! Je ne pouvais le trouver en meilleures dispositions, et je suis arrivé au vrai moment. Je vais entamer la conversation, et nous pourrons pousser la querelle tout doucement. (*Il aborde le Capitaine.*) Quant à cela, capitaine, je vous demande la permission de différer d'opinion avec vous.

LE CAPITAINE. En ce cas, Monsieur, vous êtes un argumentateur très subtil, car précisément je n'ai émis aucune opinion.

SIR LUCIUS. C'est égal; car un homme peut penser une fausseté aussi bien qu'en dire une.

LE CAPITAINE. D'accord; mais si cet homme ne met jamais ses pensées au jour, il me semble qu'elles doivent échapper à la controverse.

SIR LUCIUS. Alors, Monsieur, vous différez d'opinion avec moi et cela revient au même.

LE CAPITAINE. Ecoutez, sir Lucius : je ne puis deviner à quoi vous voulez en venir, à moins que vous n'ayez l'intention de vous quereller avec moi.

SIR LUCIUS. Je vous remercie, Monsieur, de votre perspicacité. Vous avez mis le doigt sur le but de mes désirs.

LE CAPITAINE. Eh! bien, Monsieur, je ne contrarierai

certainement pas vos souhaits... ; mais je voudrais pourtant que sir Lucius pesât un peu les motifs...

SIR LUCIUS. Monsieur, la querelle est fort bien comme elle est, nous ne ferions que la gâter en voulant l'expliquer... Toutefois vous avez une mémoire bien courte... sans quoi vous n'auriez pas oublié l'affront que vous m'avez fait cette semaine. Ainsi brisons là, fixez le temps et le lieu.

LE CAPITAINE. Puisque vous avez tant d'impatience, le plus tôt vaudra le mieux. Ce soir même... ici, auprès de *Spring-Gardens* (1). On ne pourra guère nous interrompre.

SIR LUCIUS. Une interruption dans une affaire de ce genre est un manque de savoir-vivre impardonnable. Je ne sais pas pourquoi en Angleterre, quand une chose comme celle-là s'évente, ils font un tapage tel qu'un galant homme ne peut jamais se battre à son aise. Cependant, Capitaine, si cela vous est égal, je vous serais bien obligé de fixer le lieu du rendez-vous à *Kings mead fields*; comme une petite affaire m'y appellera sur les six heures, je pourrais faire d'une pierre deux coups.

LE CAPITAINE. Cela m'est tout à fait égal. Un peu après six heures donc, nous discuterons plus sérieusement.

SIR LUCIUS. Fort bien. Nous aurons un assez joli jour pour l'épée, quoiqu'il ne fût peut-être pas suffisant pour se battre à vingt pas... Ainsi donc tout est arrangé et me voilà tranquille.

SCÈNE XII.

LE CAPITAINE, *puis* FAULKLAND.

LE CAPITAINE. Vous arrivez à propos, j'allais vous chercher... Oh! Faulkland, tous les démons ont conspiré

(1) Jardins du printemps. Promenade de Bath.

contre moi. Je suis si contrarié que si je n'avais pas pour ressource la perspective d'être embroché tout à l'heure, j'aurais à peine la force de vous en conter le motif.

FAULKLAND. Que voulez-vous dire? Est-ce que Lydie a changé d'idée? Je croyais que maintenant son inclination était d'accord avec son devoir.

LE CAPITAINE. Oui, d'accord! à peu près comme les deux yeux d'une personne qui louche. Quand l'amour dirigeait un de ses yeux sur moi, celui qui aurait dû contempler le devoir était diablement oblique; et maintenant que le devoir et l'amour sont le même point d'optique.... bzzz, l'œil de l'amour s'en va, et ne peint plus que la colère.

FAULKLAND. Mais cette ressource dont vous parliez?..

LE CAPITAINE. Pour tout dire en un mot, un brave Irlandais m'a demandé doucement la permission de me couper la gorge, et j'ai envie de lui donner cette permission-là, voilà tout.

FAULKLAND. Parlez sérieusement, de grâce.

LE CAPITAINE. C'est la vérité, sur ma foi... Sir Lucius O'Trigger, que vous connaissez de vue, me reprochant je ne sais quel affront, veut que j'aille le trouver ce soir à six heures... c'est pour cela que je désirais vous voir... il faut que vous veniez avec moi.

FAULKLAND. Il y a nécessairement quelque méprise. Sir Lucius s'expliquera et nous arrangerons l'affaire... Ce soir, dites-vous?.. j'aurais préféré toute autre heure.

LE CAPITAINE. Eh! pourquoi? ce sera fort bien; nous aurons, comme dit sir Lucius, un assez joli jour pour l'épée quoiqu'il ne serait peut-être pas suffisant pour se battre à vingt pas... Au diable ses vingt pas!

FAULKLAND. Je suis moi-même assez tourmenté d'une altercation que j'ai eue avec Julie. Emporté par mon caractére défiant et soupçonneux, je l'ai traitée si cruelle-

ment, que je ne serai pas à mon aise tant que nous ne serons pas réconciliés.

LE CAPITAINE. Sur ma parole, Faulkland, vous n'êtes pas digne d'une femme comme celle-là.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

(*Le domestique remet une lettre à Faulkland et sort.*)

FAULKLAND. Jack! c'est de Julie... je tremble d'ouvrir cette lettre; c'est peut-être un congé bien formel... peut-être elle me redemande ses lettres, me renvoie les miennes... oh! que je souffre de ma folie!

LE CAPITAINE. Voyons, voyons. (*Il ouvre la lettre et la parcourt.*) Ah! ah! c'est un congé en forme effectivement..... vous êtes perdu, sur ma foi!

FAULKLAND. De grâce, ne me laissez pas ainsi en suspens.

LE CAPITAINE. écoutez bien! « Convaincue qu'après un « moment de réflexion, mon cher Faulkland s'est repro« ché vivement la manière dont il m'a traitée, je ne veux « plus qu'il en soit question. Je désire le revoir et lui « parler le plus tôt possible.

« A lui pour toujours.

« JULIE. »

Voilà du ressentiment et une rancune obstinée!... Eh bien! qu'est-ce? vous n'avez pas l'air d'en être plus heureux?...

FAULKLAND. Si fait, je le suis; mais....

LE CAPITAINE. Que le diable emporte vos *mais*! Vous n'apprenez jamais une de ces nouvelles qui transporteraient de joie tout autre homme, sans y fourrer un *mais*, pour la gâter.

FAULKLAND. Tenez, Jack, vous êtes mon ami? Eh bien! parlez franchement; ne trouvez-vous pas qu'il y a quelchose de peu convenant, de peu délicat, dans cette précipitation à pardonner? Les femmes ne devraient jamais implorer une réconciliation; c'est notre rôle, à nous autres hommes; elles doivent maintenir leur dignité jusqu'à ce que nos prières les aient attendries. Leur pardon, comme leur amour, ne doit jamais être obtenu sans avoir été brigué vivement (1).

LE CAPITAINE. Je n'ai pas la patience de vous écouter plus long-temps. Vous êtes incorrigible.... n'ajoutez pas un mot... Je vais aller mettre ordre à quelques affaires: ne manquez pas de venir me prendre chez moi avant six heures. Quand un pauvre diable comme moi, après avoir travaillé, peiné, sué sang et eau pour parvenir à son but, se trouve à la fin désappointé, grâce à la folie des autres, on peut par charité lui passer de grogner et même de jurer un peu; mais un amant sceptique et pointilleux, esclave de ses chimères et de ses caprices, qui n'a d'autres contrariétés que celles qu'il se crée lui-même, est un objet de ridicule plutôt que de compassion. (*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

FAULKLAND, *seul.*

Ses reproches sont justes; cependant je ne voudrais pas échanger ma délicatesse trop chatouilleuse contre l'ivresse insouciante avec laquelle il foule aux pieds les épines de l'amour... En m'engageant dans ce duel, il m'a fait concevoir un projet que je vais sur-le-champ mettre à exécution; oui, je m'en servirai comme d'une pierre de

(1) *Should not unsought be won*; expression de Milton.

touche pour éprouver la sincérité et la tendresse de Julie. Si son amour sort de cette épreuve, pur comme l'or sort du creuset, je renonce pour toujours à mes doutes et à mes soupçons (1). (*Il sort.*)

(1) Il y a ici dans l'anglais une métaphore d'assez mauvais goût, dont nous faisons grâce à nos lecteurs. Ces défauts sont si rares dans Sheridan, qu'on peut les signaler dans une note toutes les fois qu'on les rencontre.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente la chambre de Julie.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE, *seule.*

Combien ce message m'alarme!... quel est ce malheur dont il parle?... pourquoi me recommander si instamment d'être seule? O Faulkland! que d'angoises, que de larmes vous m'avez causées!

SCÈNE II.

JULIE, FAULKLAND.

JULIE. Faulkland, que siguifient toutes ces précautions? expliquez-moi, de grâce...

FAULKLAND. Hélas! Julie, je viens vous dire un adieu bien long.

JULIE. Grands dieux! que signifie?.....

FAULKLAND. Vous voyez devant vous un misérable dont la vie est menacée... Ne tremblez pas ainsi... mon malheureux caractère est cause de tout. Quand je vous ai quittée, j'étais fort agité: un hasard bien fâcheux m'a engagé dans une querelle dont le fatal résultat est tel qu'il me faut quitter le royaume à l'instant. O Julie! si j'eusse été assez heureux pour vous posséder entièrement avant cet évènement déplorable, l'exil ne m'eût point paru si terrible...

JULIE. La nature de vôtre malheur me pénètre du plus

vif chagrin; si la cause en était moins fatale, j'y trouverais quelque consolation en pensant que ce malheur peut servir à dissiper tous vos doutes sur la sincérité de mon amour. Depuis long-temps mon cœur ne reconnaît pas d'autre maître que vous; aujourd'hui, je me confie tout entière à votre honneur. Nous fuirons ensemble; quand nous serons à l'abri de toute poursuite, nous accomplirons la volonté de mon père, et alors j'aurai le droit de partager vos peines et de les adoucir par ma tendresse. Là, dans les bras de votre Jnlie, vous pourrez bercer vos chagrins; l'amour viendra dérider votre front soucieux et sa main bienfaisante essuiera vos larmes (1).

FAULKLAND. O Julie! ma reconnaissance n'égalera jamais votre bonté.... mais ne me demanderez-vous pas quelques heures pour peser les avantages auxquels vous renoncez? Pensez que le pauvre Faulkland ne peut vous offrir en retour que sa tendresse.

JULIE. Je ne demande pas un moment: non, Faulkland; je vous ai toujours aimé pour vous même. En ce moment je bénis plus que jamais l'engagement solennel qui nous lie l'un à l'autre, parce qu'il sauve ma réputation de toute maligne atteinte, en donnant à une démarche inspirée par l'amour l'apparence d'une action dictée par le devoir. Mais ne perdons point de temps... peut-être le moindre retard....

FAULKLAND. Il vaut mieux que je ne me hasarde pas à sortir tant qu'il fera jour... Mais, Julie, je frémis de penser aux maux innombrables qui vont vous accabler, vous, si douce et si bonne....

JULIE. Votre fortune peut vous être ravie par ce fatal évènement; mais cette perte seule ne peut nous rendre

(1) Dans l'original, Julie fait usage d'nn style romanesque et prétentieux. Nous avons cru convenable de rendre son langage plus simple et plus naturel.

malheureux. Le peu que j'ai nous suffira; d'ailleurs un exil ne doit jamais être brillant.....

FAULKLAND. Mais peut-être dans cette position misérable, mon orgueil blessé augmentera l'irritabilité naturelle de mon caractère; peut-être enfin deviendrai-je un compagnon morose, désagréable, que votre patience même ne pourra plus supporter.

JULIE. Si jamais vos pensées prenaient une teinte si sombre, vous auriez d'autant plus besoin d'une amie qui vous prodiguât ses soins et ses consolations, d'une compagne qui, en supportant vos faiblesses avec résignation et douceur, vous apprît à souffrir l'adversité.

FAULKLAND. O Julie! j'ai percé votre cœur par cette épreuve.... mais je mets de côté et cette indigne feinte et mes doutes injurieux. Comment puis-je obtenir le pardon de cette ruse enfantée par mon imagination inquiète et soupçonneuse?

JULIE. Quoi! ce malheur dont vous parliez n'est pas réel?...

FAULKLAND. Je rougis d'avouer que tout était de mon invention; mais, par grâce, ma Julie, ne me faites pas mourir en punissant une faute qui sera la dernière. Accordez-moi cette fois encore un pardon généreux, et demain à la face du ciel, j'irai reconnaître mon guide, mon amie, et j'expierai ma folie par l'adoration la plus tendre.

JULIE, *sérieusement*. Ecoutez, Faulkland! Dieu sait combien je suis heureuse de vous savoir innocent d'un crime que j'avais horreur de nommer; j'en offre au ciel des larmes de reconnaissance; mais l'idée que vos doutes cruels vous ont fait descendre à une feinte qui a déchiré mon cœur, me cause une peine plus affreuse que je ne puis l'exprimer.

FAULKLAND. Ma Julie, je vous jure...

JULIE. Ecoutez-moi. Mon père vous aimait, Faulkland,

et vous avez sauvé les jours que je lui devais. En sa présence, je vous ai promis ma main; j'étais heureuse de l'engager à l'homme qui déjà possédait mon cœur. Lorsque bientôt après je perdis ce tendre père, il me sembla que la providence me montrait en Faulkland l'homme auquel je devais transporter sans effort mon obéissance et mes affections. J'ai supporté sans murmure mille choses qui eussent révolté mon orgueil et ma délicatesse si tout autre que vous s'en fût rendu coupable. Ai-je besoin de vous rappeler comment vous avez payé mon sincère attachement?

FAULKLAND. Oui, je confesse tout, mais....

JULIE, *l'interrompant*. Après une année entière d'indulgence, je ne m'attendais pas à être outragée par une nouvelle épreuve aussi cruelle qu'inutile. Aujourd'hui, je vois qu'il n'est pas en vous d'être confiant en amour. Dans cette persuasion, je ne serai jamais à vous. Quand j'espérais encore vous corriger par mes constantes attentions, par une résignation inaltérable, j'aurais été heureuse d'acquérir un titre de plus à votre attachement. Maintenant je ne veux plus vous donner le droit de nourrir un défaut incorrigible, aux dépens d'un être qui n'aurait rien à vous opposer.

FAULKLAND. Julie, je vous jure sur l'honneur....

JULIE. Je ne dis plus qu'un mot. Comme ma foi vous a été engagée, je ne la donnerai jamais à un autre. Je prierai bien sincèrement pour votre bonheur; le plus grand bienfait que je demanderai pour vous au ciel, c'est de vous guérir de ce caractère malheureux qui aura seul êché l'exécution d'un engagement solennel. Tout ce que je vous demande, c'est de réfléchir à cette incurable faiblesse, et quand vous compterez les vrais plaisirs dont elle vous aura privé, ce ne sera pas le moindre de vos regrets de penser qu'elle vous a ravi l'amour d'une femme

qui vous aurait suivi, pauvre et souffrant, au bout de l'univers. (*Elle sort.*)

SCÈNE III.

FAULKLAND, *seul.*

Elle est partie et pour toujours!... Il y avait dans ses traits, dans ses expressions une dignité imposante qui m'enchaînait à ma place. O insensé, misérable, barbare que je suis! Moi qui pour mon malheur ai plus d'imperfections que mes semblables, j'avais à mes côtés un ange descendu du ciel pour me soutenir; je l'ai repoussé loin de moi par ma barbarie.... (*Il tire sa montre.*) Il faut que je me rende vite au rendez-vous.... Ma foi, mon esprit est bien monté pour une scène de ce genre.. Je voudrais seulement y jouer le rôle principal et réaliser le conte que mon absurde folie m'avait fait inventer. O amour! tyran, furie! ton influence, comme celle de la lune, quand tu l'exerces sur des gens d'une ame grossière, en fait des idiots, et quand elle s'étend sur des esprits plus tendres, elle les égare et change leur sensibilité en folie. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

LYDIE, UNE SUIVANTE.

LA SUIVANTE. Ma maîtresse était ici tout à l'heure, Mademoiselle: peut-être elle est dans la chambre voisine. (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

LYDIE, *puis* JULIE.

LYDIE. Ah! mon dieu! malgré sa conduite envers moi,

ce maudit homme m'occupe encore étrangement. Si ma cousine me prêche, je crois que je le rappellerai. (*A Julie qui entre.*) Ah! Julie, je viens chercher des consolations.. mais qu'avez-vous donc, mon amie? Comme vous avez les yeux rouges!... c'est encore du Faulkland, je le parierais.

JULIE. Vous vous trompez sur la cause de mon chagrin.. quelque chose, il est vrai, m'a vivement contrariée.. mais ce n'est rien que vous puissiez deviner...

LYDIE. Quelles que soient vos contrariétés, elles ne surpassent pas les miennes, je vous assure. Vous savez la métamorphose de mon Beverley?..

JULIE. Je dois vous avouer que Faulkland m'a tout appris....

LYDIE. Eh bien! vous voyez que j'ai été trompée par tout le monde; mais n'importe, je ne serai jamais sa femme..

JULIE. Cependant, Lydie...

LYDIE. La! n'est-ce pas désolant? quand je m'imaginais que nous serions obligés de supporter emsemble une charmante petite pauvreté, je me trouve transformée tout à coup en un riche parti. Moi qui avais projeté la fuite la plus sentimentale... le déguisement le plus gentil... la plus jolie échelle de cordes... la lune seule pour témoins... quatre chevaux... un pasteur écossais.. mistriss Malaprop dans la stupeur... et de grands articles dans les journaux?... J'en mourrai de vexation...

JULIE. Il y a de quoi, en effet.

LYDIE. Le beau revers de médaille maintenant! quelques préparatifs insignifians..... une dispense accordée par un évêque.... la bénédiction de ma tante.... aller à l'autel en baissant les yeux, ou bien mon nom proclamé trois fois dans une église de campagne... un gros prêtre qui demande à tous les bouchers de la paroisse la liberté d'unir John Absolute et Lydie Languish, demoiselle mineure....

Dieux ! s'entendre appeler demoiselle mineure.........

JULIE. C'est bien douloureux, en vérité !...

LYDIE. Je me rappelle avec regret tous les charmans artifices que j'étais obligée d'inventer pour attraper une minute d'entretien avec lui... que de fois je me suis échappée dans les nuits les plus froides de janvier ! Je le trouvais glacé comme une statue de marbre; il se jetait à genoux dans la neige... Pauvre Beverley ! Il toussait, il éternuait, mais avec une expression !.. Il frissonnait de froid et moi de frayeur, et tandis que l'air glacé engourdissait tous nos membres, il me pressait vivement de faire cesser son martyre, et nous nous enflammions d'une ardeur mutuelle... Ah ! Julie, voilà ce que c'est que l'amour !

JULIE. Si j'étais en train de rire, Lydie, je ne vous gronderais qu'en me moquant de vous ; mais dans ma situation d'esprit actuelle, je ne puis que vous conjurer de ne pas rendre malheureux un homme qui vous aime sincèrement ; et cela par un caprice. Je ne sais que trop quels maux le caprice fait souffrir.

LYDIE. Eh ! mon dieu ! qui peut amener ma tante ici ?

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS ; MISTRISS MALAPROP ET DAVID.

MISTRISS MALAPROP. Eh bien ! eh bien ! voilà une belle affaire... un suicide, un parricide, un assassinat qui va avoir lieu à Kings-mead-Fields ; et sir Anthony que l'on ne trouve pas pour prévenir cette *antistrophe* (1).

JULIE. Au nom du ciel ! Madame, qu'y a-t-il donc ?

(1) Catastrophe ; en anglais les mêmes mots.

LYDIE. La patience m'échappe... oui, Madame, au nom du ciel, dites-nous de quoi il s'agit?

MISTRISS MALAPROP. Il s'agit!.. il s'agit de meurtre, il s'agit d'assassinat, il s'agit de massacre... mais David peut vous donner les détails les plus *malicieux* (1).

JULIE. Eh bien! mon ami, expliquez nous donc....

DAVID. Par saint Patrice, Mesdemoiselles, il se prépare un grand malheur. Ce n'est pas pour s'amuser qu'on va se chercher avec des armes à feu, des fusils à feu, des pistolets à feu, des épées à feu et je ne sais quelles autres détonations. Tout cela, Milady, a une triste mine... car certainement, le capitaine Absolute....

LYDIE, *fort agitée.* Le capitaine Absolute! comment?...

JULIE. Mais, de grâce, qui est avec le capitaine?

DAVID. Mon pauvre maître; je vous demande pardon si je le nomme le premier... Vous savez, Mademoiselle, moi, je suis David, et conséquemment mon maître, c'est, ou plutôt c'était M. Acres... ensuite il y a M. Faulkland...

JULIE. Ah! Madame, allons vite, courons... empêchons un malheur...

MISTRISS MALAPROP. Oh! fi, cela serait très *incommode* de notre part... nous ne devons que surveiller les choses...

DAVID. Oh! oui, madame la tante, sauvez un homme ou deux. Ils sont enragés d'abord... il y a surtout ce damné Philistin, sir Lucius O'Trigger...

MISTRISS MALAPROP. Sir Lucius O'Trigger! miséricorde!.. comment ont-ils attiré mon pauvre petit sir Lucius dans leurs filets... (*A Lydie.*) Allons donc, Mademoiselle, vous êtes là, toute droite et raide comme une des *purifications* (2) de Derbyshire.

LYDIE. Que faut-il faire, Madame?..

(1) Minutieux; en anglais *perpendiculars* pour *particulars.*

(2) Pétrification; en anglais *putrefaction* pour *petrification.*

MISTRISS MALAPROP. Courir, voler avec la plus grande *rectitude*(1) pour empêcher un accident... Venez ici, l'ami, vous nous montrerez le lieu du rendez-vous.

DAVID. Oh! soyez tranquille, le bruit des pistolets nous l'indiquera de reste.... (*Ils sortent et David parle toujours.*)

SCÈNE VII.

Le théâtre représente Kings-mead-Fields.

SIR LUCIUS ET ACRES, *armés de pistolets.*

ACRES. Par ma valeur, sir Lucius, quarante pas sont une bonne distance..Mille points de mire!... Quarante pas sont une bonne distance.

SIR LUCIUS. Oui, pour des mousquets ou des carabines... En vérité, monsieur Acres, il faut me laisser arranger tout cela... Tenez, je vais vous montrer... (*Il mesure des pas.*) La, voici une jolie distance... une distance d'hommes comme il faut..

ACRES. Ventrebleu! autant vaudrait combattre à bout portant dans une guérite. Je vous le dis, sir Lucius, plus il sera loin et plus je viserai avec calme.

SIR LUCIUS. Et vous viseriez sans doute le mieux du monde si vous ne pouviez pas le voir.

ACRES. Non, sans doute; mais il me semble que trente-huit ou quarante pas...

SIR LUCIUS. Bah! bah! à quoi bon? Cinq ou six pieds entre vos deux pistolets valent autant qu'un mille.

ACRES. Non pas, mille détentes!... Il n'y a pas de mérite à le tuer de si près... Mon cher sir Lucius, laissez-moi l'abattre à trente-cinq pas. Trente-cinq pas, sir Lucius, si vous m'aimez un peu...

SIR LUCIUS. Le témoin de votre adversaire et moi, nous

(1) Promptitude; en anglais *felicity* pour *velocity*.

arrangerons cela. Mais dites-moi un peu, monsieur Acres, en cas d'accident, auriez-vous quelque volonté, quelque commission dont l'exécution puisse m'être confiée?..

ACRES. Je vous suis obligé, sir Lucius, mais je ne comprends pas...

SIR LUCIUS. Vous devez bien penser qu'on ne se trouve jamais à portée d'un pistolet sans courir quelque danger... Et si une malheureuse balle venait vous apporter un *hic jacet*... vous n'auriez plus guère le temps de mettre ordre à vos affaires de famille.

ACRES. Un *hic jacet*!...

SIR LUCIUS. Par exemple, si un malheur arrivait, voudriez-vous être embaumé et renvoyé chez vous?.. Ou bien ça vous serait-il égal d'être déposé dans l'abbaye? On dit qu'il y a de jolis endroits vacans à l'abbaye.

ACRES. Embaumé!... Un joli endroit à l'abbaye. Mille frissons, sir Lucius, ne dites pas ces choses-là...

SIR LUCIUS. Je suppose, monsieur Acres, que vous ne vous êtes jamais trouvé engagé dans une affaire de ce genre.

ACRES. Non, jamais...

SIR LUCIUS. Ah! c'est dommage... Il n'y a rien comme la pratique; voyons, comment comptez-vous recevoir le feu de votre adversaire?

ACRES. Mille feux de file! Je m'y suis essayé d'avance. Tenez, sir Lucius, tenez (*Il se met en attitude*); de profil, là; je me ferai diablement mince... comme une lame de couteau, mille manches à balais!...

SIR LUCIUS. Du tout, du tout, vous n'y êtes pas; car si vous vous tenez ainsi quand je vous ajuste... (*Il le vise avec son pistolet*).

ACRES. Prenez donc garde, sir Lucius, êtes-vous sûr qu'il n'est pas armé?...

SIR LUCIUS. Soyez tranquille...

ACRES. Mais... mais... on ne sait pas... il peut partir tout seul.

SIR LUCIUS. Ne craignez rien, vous dis-je. Voyez-vous, si j'attrape votre corps, ma balle a une double chance, car si elle manque une partie vitale dans votre côté droit, il est bien probable qu'elle réussira dans le côté gauche.

ACRES. Une partie vitale!...

SIR LUCIUS. Mais posez-vous ainsi, tenez (*Il le met en attitude.*), présentez-vous de front... De cette manière une balle ou deux peuvent passer légèrement à travers votre corps sans presque vous faire de mal...

ACRES. A travers mon corps!... une balle ou deux légèrement à travers mon corps!..

SIR LUCIUS. Sans doute, et de plus l'attitude est bien plus élégante.

ACRES. Je vous avoue, sir Lucius, qu'il m'est tout-à-fait indifférent d'être tué dans une posture gauche ou dans une posture élégante. Ainsi, par ma valeur, je me tiendrai de profil.

SIR LUCIUS, *regardant sa montre.* J'espère qu'ils ne nous feront pas faux-bond... Ah! je crois les apercevoir...

ACRES. Hein?... Comment?... les voilà?...

SIR LUCIUS. Regardez un peu les hommes qui sautent par-dessus la barrière...

ACRES. Ce sont .. ce sont deux de nos gens, je crois... Eh bien... qu'ils viennent.... hein, sir Lucius..., nous.... nous... nous ne nous sauverons pas... hein?

SIR LUCIUS. Nous sauver!...

ACRES. Non... non... je dis que nous ne nous sauverons pas...

SIR LUCIUS. Et que diable avez-vous donc?..

ACRES. Rien, rien, mon cher ami... mon cher Lucius... mais... mais... mais je ne me sens plus aussi hardi que tout à l'heure.

SIR LUCIUS. Fi donc! Pensez à votre honneur.

ACRES. Vous avez raison... Mon honneur... sir Lucius, je vous en prie, glissez de temps en temps un mot ou deux sur mon honneur...

SIR LUCIUS. C'est bon : les voici.

ACRES. Sir Lucius, si je n'étais pas avec vous, je croirais presque que j'ai peur. Si mon courage allait me quitter?... Vous savez que le courage va et vient.

SIR LUCIUS. Eh bien! tenez-le ferme pendant que vous l'avez.

ACRES. Sir Lucius, je crois qu'il s'en va... oui, oui, décidément mon courage s'en va... il s'enfuit... je le sens qui glisse, pour ainsi dire, à travers mes doigts.

SIR LUCIUS. Et votre honneur, votre honneur! Les voici.

ACRES. Miséricorde... je voudrais être sain et sauf à Clod-Hall, ou bien être tué avant d'avoir le temps d'y penser.

SCÈNE VII.

LES MÊMES; FAULKLAND, LE CAPITAINE ABSOLUTE.

SIR LUCIUS. Messieurs, votre très humble serviteur.... Eh! que vois-je? le capitaine Absolute... Je suppose, Monsieur, que vous êtes venu ici, comme moi-même, pour rendre un service à votre ami, et puis pour procéder à vos propres affaires.

ACRES. Eh quoi, Jack, mon cher Jack... mon bon ami?..

LE CAPITAINE. Bob, c'est Beverley que vous avez devant les yeux.

SIR LUCIUS. Monsieur Acres, je ne vous blâme point de saluer poliment le capitaine. (*S'adressant à Faulkland*) Allons, monsieur Beverley, si vous voulez prendre vos armes, le capitaine et moi nous allons mesurer l'espace...

FAULKLAND, *étonné*. Mes armes, Monsieur!

ACRES. Mort de ma vie, sir Lucius, je ne me battrai pas avec M. Faulkland. Ces deux Messieurs sont mes amis intimes.

SIR LUCIUS, *à Faulkland.* Comment, Monsieur, n'êtes-vous pas venu ici pour vous battre avec M. Acres?...

FAULKLAND. Non, en vérité.

SIR LUCIUS. Voilà qui est bien contrariant!.. mais j'espère, monsieur Faulkland, que comme trois d'entre nous sont venus ici exprès dans ce noble but, vous ne serez pas assez désobligeant pour gâter la partie.

LE CAPITAINE, *riant.* Oh! oui, Faulkland, battez-vous pour obliger sir Lucius.

FAULKLAND. Ma foi! si M. Acres est si acharné...

ACRES. Non, non, monsieur Faulkland... je supporterai cette contrariété avec résignation, comme un chrétien... Tenez, sir Lucius, je n'ai plus besoin de me battre, et si cela vous est égal, nous laisserons ça là.

SIR LUCIUS. Écoutez, monsieur Acres; on ne badine pas avec moi. Vous avez certainement défié quelqu'un, et vous êtes venu ici pour vous battre avec lui. Eh bien, si monsieur veut bien remplacer votre adversaire, je ne vois pas pourquoi ce ne serait pas la même chose.

ACRES. Pas du tout, sir Lucius... Je vous dis que c'est Beverley que j'ai défié... Un drôle, vous le voyez, qui n'ose pas montrer son visage. S'il était ici, morbleu, je le ferais renoncer bien vite à ses prétentions.

LE CAPITAINE. Un instant, Bob... Il faut que je vous apprenne un chose, c'est qu'il n'y a point de Beverley dans toute cette affaire. L'homme qui a pris ce nom est devant vous, et comme ses prétentions sont les mêmes sous l'un ou l'autre nom, il est prêt à les soutenir de toutes les manières...

SIR LUCIUS. Ah! voilà qui est heureux. Maintenant vous avez une occasion...

ACRES. Quoi! me battre avec mon ami, mon excellent ami Jack Absolute!... Non pas, non pas, quand il serait cinquante Beverley... Ventrebleu, sir Lucius, vous ne voudriez pas que je fusse aussi dénaturé!

SIR LUCIUS. Par ma foi, monsieur Acres, je m'aperçois que votre valeur a diablement glissé à travers vos doigts.

ACRES. Pas du tout. Mille corps de réserve! Je vous servirai de second de tout mon cœur. S'il vous arrivait un *hic jacet*, je serais entièrement à vos ordres : je pourrais vous procurer un joli petit endroit dans l'abbaye, ou bien je vous ferais embaumer et envoyer à Blunderbuss-Hall, et cela avec grand plaisir, je vous jure.

SIR LUCIUS. Vous avez bien l'air d'un lâche...

ACRES. Messieurs, faites bien attention qu'il m'appelle lâche.. oui, il m'a dit lâche; par ma valeur!...

SIR LUCIUS. Eh bien! quoi, Monsieur...

ACRES. Ecoutez, sir Lucius... ce n'est pas que j'attache une grande importance au mot lâche. Lâche peut être dit en plaisantant. Mais si vous m'aviez appelé poltron, mille pistolets d'arçon!...

SIR LUCIUS. Eh bien! quoi, Monsieur?...

ACRES. Eh bien! je vous aurais regardé comme un homme fort mal élevé... fort malhonnête.

SIR LUCIUS. Vous êtes trop au-dessous de moi... sans cela...

LE CAPITAINE. Sur mon ame, sir Lucius, vous ne pouvez avoir un meilleur second que mon ami Acres. C'est un gaillard déterminé... Dans son pays on l'appele Bob le ferrailleur. Il tue généralement un homme par semaine... N'est-ce pas, Bob?

ACRES. Oui, quand je suis chez moi... au coin de mon feu...

SIR LUCIUS. Eh bien, Capitaine, nous pouvons commencer... (*Il tire son épée.*) Allons, mon fidèle compa-

gnon, demandez à mon adversaire s'il veut renoncer à ses prétentions sans s'exposer à vos atteintes...

LE CAPITAINE. Allons, Monsieur, puisque cette affaire ne peut s'arranger, voici ma réponse. (*Il tire son épée.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES; SIR ANTHONY, DAVID, MISTRISS MALAPROP, LYDIE, JULIE.

DAVID. Assommez-les tous, mon bon sir Anthony, de peur qu'ils ne se fassent du mal... Assommez mon maître surtout, et liez-leur bien les mains pour être plus sûr d'eux.

SIR ANTHONY. Rengaînez, Jack, rengaînez, ou je vais me mettre en fureur... Comment êtes-vous engagé dans un duel, Monsieur?...

LE CAPITAINE. Ma foi, (*montrant sir Lucius*) monsieur peut vous le dire mieux que moi : j'ai été provoqué par lui, et vous savez que j'ai l'honneur de servir Sa Majesté.

SIR ANTHONY. Voilà un joli garçon! Je le surprends coupant la gorge à un homme, et il me dit qu'il a l'honneur de servir Sa Majesté... En ce cas, jeune insensé! comment osez-vous tirer l'épée du Roi contre un de ses sujets?...

LE CAPITAINE. Je vous répète que monsieur m'a provoqué sans m'expliquer ses raisons.

SIR ANTHONY. Ventrebleu! Monsieur, comment avez-vous pu provoquer mon fils sans expliquer vos raisons?

SIR LUCIUS. Votre fils, Monsieur, m'avait fait une insulte que mon honneur ne pouvait souffrir.

SIR ANTHONY. Morbleu! Jack, comment avez-vous osé faire à Monsieur une insulte que son honneur...

MISTRISS MALAPROP. Ah! voyons, ne parlez pas d'honneur devant des dames... Capitaine, approchez... Comment

pouvez-vous nous épouvanter ainsi? Lydie a eu une peur terrible.

LE CAPITAINE. Que je ne fusse tué, Madame, ou que je n'échappasse.

MISTRISS MALAPROP. Allons, allons... ne faites plus d'*illusions* (1) au passé. Lydie est revenue; parlez donc, mon enfant.

SIR LUCIUS. Avec votre permission, Madame, je vais placer un mot ici.....Je crois pouvoir interpréter le silence de Mademoiselle, et si elle consent....

LYDIE. Que voulez-vous dire, Monsieur?

SIR LUCIUS. Allons, allons, Délie, nous pouvons parler sérieusement, le caprice n'est plus de saison...

LYDIE. Vous avez raison, Monsieur, et c'est pour cela que j'offre ma main au Capitaine, et que je sollicite le retour de ses affections.

LE CAPITAINE, *saisissant la main de Lydie.* Est-il bien vrai, ma chère Lydie?... Sir Lucius, je m'aperçois qu'il y a ici quelque mal-entendu; quant à l'affront que vous dites avoir reçu de moi, je n'ai qu'un mot à dire, c'est qu'il était involontaire... Si, comme vous devez en être convaincu, je sais soutenir l'épée à la main ce que j'ai fait avec intention, je ne rougis point de reconnaître une inadvertence; je vous demande pardon.... Mais honoré du suffrage de mademoiselle, je ferai valoir mes prétentions à sa main, contre qui que ce soit.

SIR ANTHONY. Bravo, Jack! et dans ce cas, je me rangerais de votre bord...

ACRES. Pour moi, j'abandonne tous mes droits, je n'ai plus aucune espèce de prétentions à rien dans le monde.... et si je ne puis avoir de femme sans me battre pour elle, sur mon ame, je resterai garçon....

(1) Allusions; en anglais les mêmes mots *delusions* pour *allusions*.

SIR LUCIUS. Capitaine, donnez-moi votre main... un tort loyalement reconnu devient un titre d'estime..... Mais quant à mademoiselle.... à moins qu'elle ne désavoue sa propre écriture..... (*Il tire des lettres de sa poche.*)

MISTRISS MALAPROP. Grands dieux! il va *divaguer* le mystère! Sir Lucius, peut-être il y a quelque méprise... peut-être je puis éclaircir....

SIR LUCIUS. De grâce, ma brave dame, ne vous mêlez pas de ce qui ne vous concerne en rien... Miss Languish, êtes-vous ma Délie, oui ou non?...

LYDIE. Eh bien! sir Lucius, non....

(*Le capitaine et Lydie se retirent à l'écart.*)

MISTRISS MALAPROP. Sir Lucius O'Trigger... ingrat! j'avoue ma faiblesse... pardonnez mon trouble... c'est moi qui suis Délie...

SIR LUCIUS. Délie, vous? bah! laissez-nous donc tranquilles.

MISTRISS MALAPROP. Cruel... barbare... *Vandick* (1) que vous êtes! ces lettres sont de moi... et si vous devenez plus sensible à mes bontés, peut-être serai je encore assez bonne pour me résigner....

SIR LUCIUS. Mistriss Malaprop, je vous suis infiniment obligé de votre condescendance.... que ce soit vous ou Lucy qui m'ayez dupé ainsi, j'en suis également reconnaissant, et je vais vous prouver que je ne suis pas ingrat... Capitaine, puisque vous m'avez enlevé ma maîtresse, je vous donne ma Délie par dessus le marché.

LE CAPITAINE. Bien obligé, sir Lucius. Mais voici mon ami Bob le ferrailleur, qui n'est pas encore pourvu...

SIR LUCIUS. Allons! mon petit héros... voulez-vous faire votre fortune?

(1) Vandale; en anglais les mêmes mots.

ACRES. Mille rides, je ne m'en soucie guère... Donnez-moi aussi votre main, sir Lucius; oubliez et pardonnez le passé, mais si jamais je vous donne une seconde occasion de me faire embaumer, dites que Bob Acres n'est qu'un sot; je ne vous dis que cela.

SIR ANTHONY. Allons, mistriss Malaprop, ne vous découragez pas... vous êtes encore fraîche....

MISTRISS MALAPROP. O! sir Anthony, les hommes sont tous des monstres...

(*Tout le monde se retire au fond du théâtre, excepté Julie et Faulkland.*)

JULIE, *à part, regardant Faulkland.* Il a l'air abattu, malheureux... mais il ne boude pas.... Après tout, il y avait quelque chose de vrai dans le conte qu'il m'avait fait... O femmes, combien votre jugement devrait être sûr, puisque vos résolutions sont si faibles!

FAULKLAND. Julie, comment puis-je implorer ce dont je me sens indigne... je n'ose pas... cependant, l'espoir naît du repentir, et le mien....

JULIE. Oh! Faulkland! vous n'avez pas été plus coupable en me traitant d'une manière si cruelle, que je ne le suis en ayant la faiblesse de vous pardonner; mais cette faiblesse, je l'avoue, a sa source dans mon amour; il serait donc injuste de ne pas admettre la même excuse en votre faveur.

FAULKLAND. Je suis au comble de l'ivresse...

SIR ANTHONY, *se rapprochant.* Eh bien! qu'y a-t-il?.. vous vous êtes querellés, je parierais. Ecoutez-moi, Julie, pour la première fois que je me mêle de vos amours. Tous les défauts que j'ai remarqués en mon ami Faulkland, semblent venir de ce qu'il nomme la délicatesse et l'ardeur de son affection pour vous... eh bien, épousez-le tout de suite, et vous verrez qu'il se corrigera merveilleusement.

(*Tous les personnages reviennent sur le devant de la scène.*)

SIR LUCIUS. Allons, j'espère qu'au milieu du contentement général, personne ne se plaindra ; pour ma part j'ai été diablement désappointé, mais je me sens heureux du bonheur des autres.

ACRES. Vous avez raison, sir Lucius... Jack, je vous fais mon compliment, et à vous aussi, monsieur Faulkland. Venez, Mesdames, et je vous ferai voir que je n'ai ni chagrin ni rancune. Mille tambours de basque ! je vais faire venir les violons d'ici à une heure, à la nouvelle redoute, et j'insiste pour que vous veniez m'y rejoindre....

SIR ANTHONY. Ventrebleu ! Monsieur, j'aime votre humeur. A la fin du bal, nous autres célibataires, nous boirons à la santé des deux couples et à l'hymen de mistriss Malaprop.

FAULKLAND, *au Capitaine.* Nos deux futures se sont retirées ensemble, Jack, sans doute pour se complimenter... et dans le fait il faut féliciter la vôtre d'avoir su réprimer à temps les erreurs d'une imagination fausse qui aurait pu égarer même un cœur innocent ; et la mienne, d'avoir par sa douceur corrigé le caractère malheureux d'un homme qui déchirait le cœur qu'il eût dû adorer.

LE CAPITAINE. Oui, Faulkland, nous avons goûté tous deux les douceurs et les amertumes de l'amour ; avec cette différence seulement que vous vous êtes toujours préparé à vous-même la coupe amère, et que moi.....

LYDIE, *s'avançant.* Vous m'en avez toujours eu l'obligation, n'est-ce pas, monsieur l'hypocrite ?.. Mais ne pensons plus à cela... que notre bonheur soit aussi pur qu'il est général.

JULIE. Et tâchons de le rendre durable ; mais n'oublions pas que dans le tableau d'un bonheur récent, il y a des couleurs trop vives pour être éternelles (1).

(1) Ce n'est pas tout-à-fait là ce que dit Julie dans la pièce anglaise ; sa

pensée est plus obscure et plus entortillée que celle-ci ; et pour couronner l'œuvre elle finit par une longue phrase à prétention où sont entassées pêle mêle la vertu, la passion, la guirlande modeste, la rose incarnate, ses feuilles et ses épines. Nous n'avons pas cru nécessaire de traduire ce galimathias. Chez les Anglais, la dernière phrase d'une comédie n'a presque jamais de rapport avec le reste de la pièce. Quelquefois c'est une phrase adressée au public soit en vers, soit en prose (voy. *l'Ecole de la Médisance*, dernière scène); souvent c'est un trait de morale ou une sentence. Au reste nous devons être moins sensibles à ce défaut, nous qui applaudissons tous les jours au Gymnase et aux Variétés ce qu'on nomme le vaudeville final, où les acteurs chantent des couplets qui, la plupart du temps, n'ont plus aucun rapport avec le personnage qu'ils ont représenté.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

ÉPILOGUE

PRONONCÉ PAR L'ACTRICE QUI REMPLIT LE ROLE DE JULIE.

Mesdames, j'ai entendu notre auteur dire qu'il voulait tirer de sa pièce quelque morale flatteuse pour vous : « Une « morale ! me suis-je écriée, la voici sans aller chercher « bien loin : *Le bonheur social de l'homme repose tout entier* « *sur nous.* »

Dans toute pièce (qu'elle soit sifflée ou non), c'est l'amour qui anime la scène, ce sont les femmes qui mènent l'intrigue. Les hommes de tout rang nous paient leur tribut de soumission. En doutez-vous encore ? le grand théâtre du monde vous le prouvera.

Le simple bourgeois, habile à éviter tout débat domestique, voudrait souper en ville... mais auparavant, il faut qu'il demande à sa moitié. John Trot, son ami, veut en faire autant, mais il faut qu'il rentre pour avertir madame.

Le squire hautain prend à midi la résolution de commander à l'avenir, et pendant toute une demi-journée on l'entend qui s'écrie : Morbleu, madame est une sotte ! Mais arrive la nuit, le vainqueur succombe à son tour et dit : Ah ! Kate ! vous autres femmes, vous êtes si cajolantes !

Le franc buveur gronde ses compagnons qui tardent à venir, mais Bacchus chancelant finit par appeler l'amour à son aide ; alors toutes ses rasades sont couronnées par

un toast, et les bords de son verre lui semblent les lèvres de Chloë.

Même j'ai entendu dire que maint homme d'état, fier et important personnage, puisait ses décisions dans les yeux d'une femme. Le solliciteur inquiet épie les mouvemens de son joli visage : elle sourit, il monte en grade; elle fronce le sourcil, disgracié; elle salue, une pension; elle s'incline, vite une place.

Dans des étages plus bas, ce n'est pas avec moins de respect et de soumission qu'on voit une maîtresse ou qu'on écoute une épouse. Le plus pauvre laboureur de la terre la plus pauvre, dont le berceau fut la misère, dont le seul héritage fut le travail, puise dans les yeux de l'amour une petite étincelle pour ranimer ses longues nuits; étincelle précieuse, qui souvent dans les tristes rigueurs de l'hiver est le seul feu qui réchauffe sa cabane.

Le marin aventureux qui depuis bien des années n'a pas pressé dans ses bras sa compagne délaissée, sur le froid tillac, loin de ses doux embrassemens, fredonne encore la chanson qui plaisait à sa Susanne; et pendant que ses grossiers accens résonnent à l'entour, le maître de l'équipage siffle un air entre ses dents.

Le soldat fier de ses blessures et de ses fatigues, ambitionne un triomphe plus doux, le sourire de sa Nancy. Si avant le combat il entend ses cris, l'amant tremble, le héros s'évanouit. Ce cœur que la guerre et l'honneur ont endurci contre la crainte, est affaibli par un soupir, est amolli par une larme.

Mais vous, juges plus prudens et plus sages, qui n'accordez pas à la beauté plus de puissance qu'elle ne doit en avoir, sans être ennemis de l'amour, vous voyez avec regret nos triomphes s'évanouir, nos conquêtes rester imparfaites, tant qu'un esprit cultivé ne fait pas briller en

nous de nouveaux charmes et ne vient pas fixer le trait que lance la beauté.

Si le bon sens et le vrai mérite dominaient dans l'esprit féminin, celui des amans n'aurait pas besoin d'autre école. Ceux qu'auraient formés nos yeux, rougiraient de nous être inférieurs et deviendraient sages, ne fût-ce que par galanterie; enfin, ennoblissant leurs hommages, ils allumeraient le flambeau de la science à celui de l'amour.



LA SAINT-PATRICE,

OU

LES STRATAGÈMES D'UN LIEUTENANT,

FARCE EN DEUX ACTES,

Représentée pour la première fois sur le théâtre de Covent-Garden, le novembre 1775.

PERSONNAGES.

Le lieutenant O'CONNOR, amoureux de Lauretta.
Le docteur ROSY (1), ami du lieutenant.
M. CREDULOUS (2), juge.
Le sergent TROUNCE.
Le caporal FLINT (3).
Deux paysans.
LAURETTA, fille du juge.
Mistriss BRIDGET CREDULOUS, femme du juge.

REMARQUES.

Il y a peu de choses à dire de cette petite pièce. Sheridan s'est peu exercé dans ce qu'on nomme la farce. *La Saint-Patrice* est son seul essai en ce genre; car nous ne rangeons pas dans cette catégorie subalterne *le Critique*, cette comédie pleine d'originalité et de mordant, dont Byron a dit: Elle n'a qu'un défaut, c'est d'être trop bonne pour une petite pièce (4). Il y a dans celle qu'on va lire quelques traits plaisans. Le plus bel éloge qu'on puisse en faire, c'est de dire qu'ils ressemblent à certains traits de Molière qui, dans la farce comme dans la haute comédie, a laissé de si parfaits modèles.

(1) Qui ressemble à la rose, coloré. — (2) Crédule.
(3) Pierre à fusil.
(4) *After-piece*; après pièce: ce qui s'appelle chez nous, en termes techniques, pièce qu'on donne *en-dessous*.

LA SAINT-PATRICE,

OU

LES STRATAGÈMES D'UN LIEUTENANT.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une place publique.

SCÈNE PREMIÈRE.

TROUNCE, FLINT ET QUATRE SOLDATS.

PREMIER SOLDAT. Je vous dis que vous avez tort ; il faut que nous parlions ensemble, chacun pour lui, et tous à la fois pour qu'on nous entende mieux.

DEUXIÈME SOLDAT. C'est vrai, Jack, nous lâcherons nos plaintes comme un feu de peloton.

TROISIÈME SOLDAT. Oui, oui, déchargeons nos griefs comme un feu de file, et s'il nous faut un harangueur, voilà notre caporal qui est pays du lieutenant, et qui connaît son humeur.

LE CAPORAL. Laissez-moi un peu faire. J'ai servi trois ans, peu s'en faut, sous Son Honneur dans le royal Inniskillions, et je ne trouverai jamais un homme plus doux, plus libre de sa bourse.

QUATRIÈME SOLDAT. Je vous dis encore une fois que vous parlez comme des étourneaux, comme des gars de la milice. Il y a une discipline, voyez-vous, en toute chose, dedans quoi le sergent doit être notre chef. C'est un homme qui a joliment des paroles. Il entend solidement votre baragouin étranger, vos figures, et tous les auxiliaires du raisonnement. Avouez que pour faire une addition, soit avec de la craie, soit avec de l'écriture, c'est votre seul homme.

LE CAPORAL. Le sergent est un savant, c'est vrai, et il a le don de la lecture.

LE SERGENT. Braves soldats, nobles camarades, si vous me nommez votre harangueur, vous montrerez votre bon jugement; et reposez-vous sur moi pour l'argumentation : je ferai du bruit comme un tambour, et je pointerai mes argumens droit au but.

TOUS. Adopté ! adopté !

LE CAPORAL. Par ma foi, voici le lieutenant : allons, sergent.

LE SERGENT. A vos postes. Prènez votre air mutin. Que chacun grogne en dedans de lui-même, et que deux ou trois fredonnent la marche du Déserteur.

SCÈNE II.

LES MÊMES; LE LIEUTENANT.

LE LIEUTENANT. Eh bien! mes bons amis, de quoi vous plaignez-vous?

LES SOLDATS. Hum! hum!

LE SERGENT. N'en déplaise à Votre Honneur, voici le grief de la chose : Depuis que Votre Honneur est en bisbille avec M. Credulous, le juge, les cabaretiers nous traitent pitoyablement. Par ma hallebarde, leur conduite est telle,

que si vous étiez d'humeur à la tolérer, la chair et le sang ne pourraient plus s'accorder ensemble. Ainsi, nous prions humblement Votre Honneur de vouloir bien finir l'affaire tout de suite en enlevant la fille du juge, ou bien de nous assigner d'autres quartiers. Hem! hem!

LE LIEUTENANT. En vérité! Et quelles sont les maisons où l'on vous traite mal?

PREMIER SOLDAT. Le *Lion rouge* d'aujourd'hui n'a pas moitié autant de civilité que l'ancien *Lion rouge*.

DEUXIÈME SOLDAT. Le *Cheval blanc*, s'il n'était pas endurci au mal, devrait être honteux de montrer sa figure.

LE LIEUTENANT. C'est bon. Le cheval et le lion nous paieront cela aux prochaines sessions.

LE SERGENT. Les *deux Pies* sont assez honnêtes; mais l'*Ange* nous traite comme des diables, et *le Soleil levant* nous refuse de la lumière pour aller nous coucher.

LE LIEUTENANT. Eh bien, je vous promets que je ferai mettre à l'ombre le *Soleil levant*, et que l'*Ange* sera forcé de donner caution pour sa bonne conduite à l'avenir. Mais êtes-vous sûrs de n'avoir rien fait qui les rende quittes envers vous?

LE CAPORAL. Rien du tout, mon lieutenant; rien du tout que de jeter de temps en temps une cartouche dans le feu de la cuisine, ou de flanquer une guêtre ou quelque chose d'approchant dans la soupe; ou bien quelquefois Ned tambourine sur les escaliers pendant la nuit.

LE LIEUTENANT. Oh! tout cela est permis. Mais écoutez, mes enfans, je ne veux pas entendre de murmures le jour de la Saint-Patrice. Tenez, prenez ceci et partagez-le entre vous; mais faites bien attention. Montrez-vous fiers, n'allez plus dans les cabarets, et là-dessus ne dépensez pas plus de six pence à boire.

LE SERGENT. Oh! mon lieutenant, le cœur d'un soldat

ne doit pas engendrer de malice. Nous devons boire la santé de Saint-Patrice et celle de Votre Honneur.

TOUS. Oh oui ! au diable la malice! Vive Saint-Patrice et Votre Honneur !

LE CAPORAL. Allons, enfans! allons d'abord faire parade autour de Market-Cross en l'honneur du roi George.

PREMIER SOLDAT. Nous remercions bien Votre Honneur : En avant. Vivent à jamais Saint-Patrice, Son Honneur et la bière forte ! (*Les soldats sortent.*)

SCÈNE III.

LE LIEUTENANT, *d'abord seul*, *puis* LE DOCTEUR ROSY.

LE LIEUTENANT. Allez, allez, vagabonds insoucians!.. Il est bien dur, après tout, que ces pauvres diables aient peine à obtenir du pain de ce sol qu'ils défendent au prix de leur sang. (*Apercevant le docteur*) Ah ! cher petit docteur Rosy, cher Galien de province, quelles nouvelles?

LE DOCTEUR. Tout reste à sa place, mon noble Alexandre. Le juge est aussi violent qu'à l'ordinaire : je lui ai encore tâté le pouls là-dessus ce matin : et croyant que sa fureur était intermittente, je voulais lui administrer un bon conseil en guise de quinquina; mais cela n'a pas fait d'effet. Il dit que vous et vos coupe-jarrets vous en voulez à sa vie; et il ajoute qu'il aimerait mieux voir sa fille dans les bras de la fièvre scarlatine que dans ceux d'un soldat.

LE LIEUTENANT. Par ma foi, l'armée doit lui voter des remercîmens. Eh bien donc, je commencerai par épouser la demoiselle, et je demanderai le consentement du père après.

LE DOCTEUR. Oui, mais la fortune, on ne pourra plus la sauver, hein?

LE LIEUTENANT. Au diable la fortune! Laissons cela au hasard. Il y a dans la simplicité de Lauretta une beauté si naïve, dans ses charmes une fraîcheur si pure!

LE DOCTEUR. C'est vrai, c'est vrai. Vous êtes pour la beauté telle que la nature l'a faite, n'est-ce pas? Point de grâces artificielles, point de vernis cosmétique, point de beautés végétales, hein?

LE LIEUTENANT. Sur ma foi, docteur, vous avez raison. Les dames de Londres ont toujours été trop belles pour moi. Elles sont tellement défendues! Elles ont une circonvallation de paniers, une cuirasse de baleine qui repousserait une balle de pistolet, à plus forte raison les flèches de l'amour. Et leur coiffure donc! édifice sur édifice; puis des provisions d'armes secrètes, qu'on baptise du nom d'épingles noires, et surtout un appareil de plumes qui ferait honneur à un chevalier du Bain. Ma parole, j'aimerais autant embrasser une Amazone armée de pied en cap.

LE DOCTEUR. C'est vrai, c'est vrai, mon Alexandre. Voilà mon goût exactement.

LE LIEUTENANT. Et puis, docteur, quoique j'admire la modestie chez les femmes, j'aime à voir leur figure; je suis pour la rose changeante. Mais ces amazones de qualité! quand même leurs plaisirs de la nuit leur laisseraient assez de sang pour quelles pussent rougir, il n'y aurait pas sur leurs joues de place où cette rougeur pût apparaître. Assurément, la pudeur est une jolie chose; mais, selon moi, il n'y a rien sur la terre de plus impudent qu'une rougeur inamovible, éternelle.

LE DOCTEUR. Mon goût, mon goût exactement. Lauretta n'est pas comme cela. Ah! je ne la vois jamais qu'elle ne me rappelle ma pauvre défunte.

LE LIEUTENANT, *à part*. A mon avis, c'est ce qu'elle peut

faire de plus mal. Il va me rompre la tête avec une vieille sorcière morte depuis six ans.

LE DOCTEUR. Pauvre Dolly! je ne la reverrai plus; un bras pour bander une plaie! des veines qui semblaient inviter la lancette! et la peau douce et blanche comme un pot de faïence (1)! sa bouche rondelette et pas plus grande que l'embouchure d'une fiole d'un sou!... et ses lèvres! une vraie conserve de roses... et ses dents... ce n'était pas de vos implantations obstinées.... quelque souffrance qu'elles ressentissent, il n'y avait qu'à donner un petit coup et elles venaient sur-le-champ. Je crois que j'en ai arraché une dizaine de ces chères petites perles. (*Il pleure.*) Mais à quoi sert la beauté?.... La mort n'a point d'égards; l'un doit mourir aussi bien que l'autre.

LE LIEUTENANT, *tirant sa tabatière.* Oh! s'il commence une fois à moraliser!

LE DOCTEUR. Belle ou laide, droite ou bossue, riche ou pauvre... La chair est comme l'herbe tendre... Les fleurs se fanent....

LE LIEUTENANT. Tenez, docteur, prenez une prise et ne vous laissez pas abattre...

LE DOCTEUR. Vous avez raison, mon ami. La douleur ne change rien à la chose; tout est pour le mieux; mais une femme comme cela!.. c'était une bien grande perte.

LE LIEUTENANT. Assurément! car elle possédait sans doute des qualités essentielles égales à sa beauté.

LE DOCTEUR. Des qualités essentielles! Elle aurait empaillé un serpent ou confit un lézard aussi bien qu'aucune femme d'apothicaire du royaume. Elle déchiffrait une ordonnance et inventait les ingrédiens presque aussi bien que

(1) *A gallipot.* C'est un petit pot très blanc où les apothicaires mettent leurs drogues. Voilà pourquoi ce docteur Rosy s'en sert plus volontiers comme point de comparaison.

moi-même. Et quelle main elle avait pour faire des eaux minérales étrangéres! pour les eaux de Seltz, de Pyrmont, d'Islington, de Chalybeate; elle n'a jamais eu son égale. Ses copies des sources de Bath et de Bristol surpassaient l'original. Pauvre Dolly! elle a succombé victime de ses propres découvertes.

LE LIEUTENANT. Comment cela? de grâce!...

LE DOCTEUR. Pauvre chère amie! sa maladie fut causée par le zèle qu'elle mit à tenter une épreuve sur les eaux de Spa en y mêlant une infusion de rhum et d'esprit acidulé.

LE LIEUTENANT. Oh! l'esprit ne va guère avec les buveurs d'eau

LE DOCTEUR. Vous vous trompez. Le rhum lui convenait assez; ce n'est pas le rhum qui a tué la pauvre créature; car elle est morte d'hydropisié. Elle est partie pour ne revenir jamais, et n'a pas laissé derrière elle de gage de notre amonr; pas de petit marmot qui se pende au cou de son papa, comme une étiquette au goulot d'une fiole. Mais au fait... nous sommes tous mortels... un peu plus tôt, un peu plus tard.... La chair est comme l'herbe tendre... les fleurs se fanent...

LE LIEUTENANT, *à part*. Que le diable l'emporte, voilà la chanson qui recommence...

LE DOCTEUR. La vie est une ombre... Le monde est un théâtre... Nous montons sur les planches pour une heure.

LE LIEUTENANT, *lui donnant du tabac*. Tenez, docteur.

LE DOCTEUR. Vous avez raison, mon ami, une douleur excessive ne porte remède à rien... Tout est pour le mieux, n'est-ce pas, mon petit Alexandre?

LE LIEUTENANT. Oui, oui... d'ailleurs, un apothicaire ne doit jamais désespérer. Mais venez, il est temps de présenter l'honnête Humphrey au juge. Ce doit être notre premier stratagème.

LE DOCTEUR. C'est juste, il faut vous apprêter. Le costume est chez moi, et je lui ai fait de vous un tel éloge, qu'il est impatient de vous avoir. Il fait serment que vous serez son garde du corps. Assurément, il faut que j'honore bien l'armée; sans cela, je n'en ferais pas tant pour vous servir.

LE LIEUTENANT. Je vous aurai une éternelle obligation, docteur; une fois possesseur de ma chère Lauretta, je tâcherai de vous donner de l'occupation le plus tôt possible.

LE DOCTEUR. Voilà que vous me rappelez encore ma pauvre femme.

LE LIEUTENANT. Ah! je vous en prie, oubliez-la un peu, ou nous arriverons trop tard...

LE DOCTEUR. Pauvre Dolly!

LE LIEUTENANT. Il est midi passé.

LE DOCTEUR. Fatale hydropisie!

LE LIEUTENANT. Le juge nous attend.

LE DOCTEUR. Moissonnée dans sa fleur!

LE LIEUTENANT. Au nom du ciel, venez!

LE DOCTEUR. Mais au fait, la chair est comme l'herbe tendre.....

LE LIEUTENANT. Oh! malédiction!

LE DOCTEUR. Nous devons tous mourir.

LE LIEUTENANT. Docteur! docteur!

LE DOCTEUR. Les rois, les lords, les courtisans....

(*Le Lieutenant l'entraîne pendant qu'il parle toujours.*)

SCÈNE IV.

La scène est chez le Juge.

LAURETTA, BRIDGET.

LAURETTA. Je vous le répète, maman, les officiers sont

les plus jolis hommes du monde, et le lieutenant O'Connor est le plus joli officier que j'aie jamais vu.

BRIDGET. Fi donc, Lauretta, comment pouvez-vous parler ainsi? S'il vous faut absolument un militaire, prenez le lieutenant Plow, ou le capitaine Haycock, ou le major Dray, le brasseur; ils soupirent tous pour vous, et quoique ce soit de bonnes gens fort paisibles, ils ont des cocardes aussi larges, et ils portent l'habit écarlate aussi bien que les militaires qui se battent.

LAURETTA. Bah! vous savez, maman, que je hais les officiers de la milice... ils ont l'air de coqs à qui on a mis des éperons... de héros qu'on a arrachés d'une porte d'église... de paysans en mascarade militaire.... portant le costume d'un rôle, sans savoir le jouer. Non, non, donnez-moi un beau et brave jeune homme qui fait l'amour aujourd'hui et qui aura la tête emportée demain. Chère maman, qu'il est beau de voir ces aimables guerriers dormir par terre, et combattre en bas de soie et en manchettes de dentelle.

BRIDGET. Oh! barbare que vous êtes! désirer un mari qui vous épousera aujourd'hui, et qui demain peut-être sera envoyé, Dieu sait où; qui dans un an vous reviendra comme un colosse tronqué, ayant une jambe à New-York et l'autre à l'hôpital de Chelsea.

LAURETTA. Je lui servirai de béquille, maman.

BRIDGET. Non, non; donnez-moi un mari qui sache au moins où sont ses membres, s'il n'en a pas l'usage. Si l'époux de votre choix voulait vous emmener avec lui, vous dormiriez donc dans une charrette de bagage, vous rôderiez à travers le camp comme une Bohémienne avec un havresac et deux enfans sur le dos; puis le froid par manière d'amusement; vous feriez avec la femme du sergent la partie de prendre du thé bohea, et vous joueriez

à la bataille sur un tambour. C'est une jolie existence.... en effet!

LAURETTA. Mais, maman, vous ne devriez pas être contre le Lieutenant; car je lui ai entendu dire que vous étiez la femme la plus aimable et la plus attrayante du monde.

BRIDGET. Je n'ai jamais dit, mon enfant, que le Lieutenant ne fût pas un homme fort honnête et fort judicieux; c'est votre papa qui est si fort contre lui.

LAURETTA. Mais ma cousine Sophie a épousé un officier.

BRIDGET. Oui, un officier de la milice.

LAURETTA. Non pas, maman, d'un régiment en marche.

BRIDGET. Non, mon enfant, je vous dis que c'était un major de la milice.

LAURETTA. Je vous assure que non, maman.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE JUGE.

LE JUGE. Bridget, mon amour, j'ai reçu un message....

LAURETTA. C'est ma cousine Sophie qui me l'a dit elle-même.

LE JUGE. J'ai reçu un message, ma chère.....

BRIDGET. Non, mon enfant, elle n'a pas pu vous dire cela...

LE JUGE. Un message, vous dis-je...

LAURETTA. Comment pouvait-il être dans la milice? on l'a fait partir.

BRIDGET. Allons, Mademoiselle, taisez-vous. Eh bien, mon bon ami?...

LE JUGE. J'ai reçu un message du docteur Rosy.

BRIDGET. On l'a fait partir, dites-vous? Il est parti à cause de sa santé.

LE JUGE. Mais, Bridget...

BRIDGET. Oui, mon bon; allons, Mademoiselle, taisez-vous!

LE JUGE. Un message du docteur Rosy, et il me mande.....

LAURETTA. Je vous assure, maman, que son uniforme...

LE JUGE. Que le diable emporte son uniforme! Ecoutez-moi donc!

BRIDGET. Oui, Mademoiselle, comment osez-vous interrompre votre papa?

LAURETTA. Eh bien quoi, papa?...

LE JUGE. Le docteur Rosy dit qu'il va m'amener...

LAURETTA. Bleu à revers rouges, maman.

LE JUGE. Lauretta! il dit qu'il m'amènera ce jeune garçon...

BRIDGET. Rouge! jaune, s'il vous plaît, Mademoiselle.

LE JUGE. Bridget! Ce jeune garçon que nous devons arrêter....

BRIDGET. D'ailleurs, Mademoiselle, il est très inconvenant à vous de vouloir tenir tête à votre mère. Vous devriez savoir...

LE JUGE Ah! ça, morbleu, voulez-vous m'écouter, ou non?

BRIDGET. J'écoute, mon bon, j'écoute. Mais à quoi sert mon silence, à quoi sert que je sois muette, si cette petite sotte interrompt toujours et ne permet qu'à elle de parler? Je ne suis pas surprise de votre impatience, mon bon ami; vos pauvres lèvres tremblottent et grillent de parler; mais cette petite impertinente va toujours discourir et ne vous laissera pas placer un mot. Vous avez bien raison de vous fâcher; car il n'y a rien de plus impatientant qne le babil, le bavardage...

LAURETTA. Mais, maman, c'est vous qui empêchez papa de parler...

BRIDGET. Comment, petite insolente!...

LE JUGE. Sortez de cette chambre à l'instant....; toutes deux, sortez

BRIDGET. Allez, Mademoiselle, allez.

LE JUGE. Allez aussi, Bridget. Vous êtes pire qu'elle, vieille sorcière; je voudrais que vous fussiez toutes deux plongées jusqu'au cou dans le canal, pour vous y disputer jusqu'à ce que je vinsse vous retirer.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Le docteur Rosy, Monsieur.

LE JUGE. Faites monter. (*Le domestique sort.*)

LAURETTA. Vous avouez donc, maman, que c'était un régiment en activité.

BRIDGET. Vous êtes un sotte, une entêtée! car si cela avait été...

LE JUGE. Vous ne partirez pas!

BRIDGET. On s'en va, monsieur le grognon. Si cela avait été, comment eût-il été possible?...

LAURETTA. Mais, maman, une preuve...

BRIDGET. Comment un major pouvait-il?

LAURETTA. Une preuve évidente...

(*Le Juge les pousse dehors.*)

SCÈNE VII.

LE JUGE, *d'abord seul; puis* LE DOCTEUR.

LE JUGE. Les voilà qui s'en vont en caquetant! din don,

din don pour toute la journée. Morbleu ! une langue bien pendue est la seule chose pour laquelle une mère n'aime pas que sa fille lui ressemble... Eh bien ! docteur, où est le jeune homme, où est le fidèle serviteur?

LE DOCTEUR. Tout près d'ici. Il sera chez vous dans une minute, je vous en réponds. C'est un homme comme vous n'en avez jamais rencontré : brave comme un lion, doux comme une potion calmante.

LE JUGE. Il va prendre la place d'un drôle, d'un coquin qui s'était laissé séduire par le Lieutenant. Mais celui-ci est un homme ferme, n'est-ce pas?

LE DOCTEUR. Ferme comme Hercule; de plus la meilleure lame du pays. Par ma foi, il tiendra les habits rouges à une distance respectueuse.

LE JUGE. O les affreuses gens! C'est aujourd'hui la Saint-Patrice, et les coquins ont manœuvré devant ma maison toute la matinée. Je sais qu'ils ont des intentions contre moi, mais j'ai pris toutes mes précautions. J'ai un magasin d'armes, et si cet homme est fidèle, je serai bien tranquille.

LE DOCTEUR. Ce sera pour vous un bon allié.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Il y a en bas un homme qui demande le docteur Rosy.

LE DOCTEUR. Faites entrer.

LE JUGE. Un instant! il faut être sur ses gardes. Quel air a-t-il?

LE DOMESTIQUE. L'air d'un homme de la campagne, Monsieur.

LE JUGE. Bon! bon! docteur Rosy, c'est que ces drôles tentent tous les moyens pour s'introduire ici.

LE DOMESTIQUE. Oh! oui, Monsieur, il en est venu un ce matin qui demandait à vous parler : il a dit qu'il s'appelait le caporal *Brise-os* (1).

LE JUGE. Le caporal Brise-os!

LE DOMESTIQUE. Et le tambour *Casse-Cervelle* (2) est revenu.

LE JUGE. Avez-vous jamais ouï parler d'un tas de brigands pareils? Allons, faites entrer le jeune paysan.

LE DOCTEUR. Oui, il sera votre messager, et répondra à tous ces drôles-là.

SCÈNE IX.

LE JUGE, LE DOCTEUR, LE LIEUTENANT *déguisé.*

LE JUGE. Ah! diable! une fière taille! Comment, il a un œil de moins!

LE DOCTEUR. Une blessure qu'il a reçue en arrêtant à lui seul sept ou huit voleurs de grand chemin.

LE JUGE. Son autre a un regard mauvais, malgré cela.

LE DOCTEUR. Oh! non. Il est honteux. C'est un regard timide.

LE JUGE. Eh bien! mon garçon, comment t'appelles-tu?

LE LIEUTENANT. Humphrey Hum.

LE JUGE. Hum! Je n'aime pas Hum.

LE LIEUTENANT. Mais d'accoutumance, ils m'appellent comme ça l'honnête Humphrey.

LE DOCTEUR. Je vous l'avais bien dit. Son honnêteté est notoire.

LE JUGE. Eh bien! honnête Humphrey, le Docteur vous

(1) Corporal Breakbones. — (2) Drummer Crackskull.

a dit mes conditions; et vous voulez entrer à mon service, hein?

LE LIEUTENANT. Si Votre Seigneurie le veut bien, j'en serai joliment bien aise.

LE JUGE. Ah! ça honnête Humphrey, vous êtes bien sûr que vous ne deviendrez jamais un coquin; que vous n'accepterez jamais un argent corrupteur?

LE LIEUTENANT. Corrupteur! Qu'est que c'est qu'ça?

LE JUGE. Voilà un garçon bien simple, bien ignorant.

LE DOCTEUR. Monsieur espère que vous ne vous déférez jamais de votre honnêteté pour de l'argent.

LE LIEUTENANT. Oh! non, ben sûr non.

LE JUGE. C'est bien, Humphrey; votre principale occupation, chez moi, sera de surveiller tous les mouvemens d'un drôle infernal, d'un certain lieutenant O'Connor.

LE DOCTEUR. Vous n'aimez pas les soldats, n'est-ce pas, Humphrey?

LE LIEUTENANT. Ma foi non. Ce sont des fanfarons et v'là tout. Mais vous verrez qu'ils auront peur de moi comme de leur capitaine.

LE JUGE. Par ma foi, Humphrey, vous avez là un fier gourdin.

LE LIEUTENANT. Ah! c'est une badine qui vaut mieux que rien; mais je voudrais ben en avoir un pus solide. Avez-vous dans la maison quelque chose comme un vieux timon de carrosse, ou un poteau de lit mis au rencart?

LE JUGE. Sarpejeu! quel dragon! Allons, Humphrey, venez avec moi. Je vais le montrer à Bridget, docteur, et nous terminerons le marché. Allons, venez, honnête Humphrey. (*Il sort.*)

LE LIEUTENANT. Mon cher docteur, souvenez-vous maintenant d'emmener le juge à la promenade. J'ai un plan délicieux pour accaparer sur-le-champ sa confiance.

LE DOCTEUR. Bon ! bon ! soyez tranquille.

(*Ils se donnent la main. Le juge rentre et les voit.*)

LE JUGE. Eh bien, honnête Humphrey; que diantre faites-vous là ?

LE DOCTEUR. Je lui donnais un petit avis; mais il faut que je m'en aille. Bonjour, mon digne ami; vous n'avez rien à craindre du Lieutenant, tant que vous aurez cet homme-là dans votre maison.

LE JUGE. Allons, entrez Humphrey. Bonjour, docteur. Suivez-moi, Humphrey; maintenant me voilà en état de tenir tête au lieutenant et à toute sa bande.

(*Ils sortent.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Une place publique.

SCÈNE PREMIÈRE.

TROUNCE, UN TAMBOUR, PLUSIEURS SOLDATS.

LE SERGENT. Allons, tambours, silence! La valeur n'est guère en mouvement aujourd'hui. J'avais cru que saint Patrice nous procurerait une recrue ou deux.

UN SOLDAT. Tenez, regardez donc, sergent.

SCÈNE II.

LES MÊMES, DEUX PAYSANS.

LE SERGENT. Ah! voilà des hommes comme j'en voulais; ils ont l'air de gens comme il faut. Etes-vous libres, mes enfans?

LE PREMIER PAYSAN. Oh! oui, sous votre respect, j'suis tout-à-fait libre. Mes parens sont tous défunts, dieu merci! plus ou moins. J'n'ai pus qu'une pauvre mère de reste dans le monde et elle est sans ressource.

LE SERGENT. En vérité! c'est une chose bien extraordinaire! alors,. vous êtes entièrement votre maître!.. d'autant plus propre pour servir Sa Majesté. Savez-vous lire?

LE PREMIER PAYSAN. Oh! non, j'ai toujours été trop vif pour mordre à la lecture; mais John que v'là, est un habile.

LE SERGENT. Vous êtes donc un savant, mon ami?

DEUXIÈME PAYSAN. J'suis né comme ça, Monsieur; mon père tenait une école d'instruction.

LE SERGENT. Vous êtes favorisé du ciel. En deux ou trois campagnes, vous vous ferez nommer chapelain du régiment; je suis sûr que vous avez lu l'histoire des guerriers et des héros célèbres.

DEUXIÈME PAYSAN. Oh! qu'oui j'ai lu Jack le tueur de géans, et le Dragon de Wantly, et le.... Non, je crois que c'est tout ce que j'ai lu sur les zéros, si ce n'est aussi l'histoire d'une comète.

LE SERGENT. Savoir prodigieux! Eh bien! mes deux héros, je vais écrire au roi vos bonnes intentions. Venez me trouver dans une demi-heure, aux deux Pies...

LES PAYSANS. Nous y serons, Votre Honneur.

LE SERGENT. Attendez! de peur que je ne vous reconnaisse plus dans la foule, mettez à vos chapeaux ces deux petits morceaux de ruban.

PREMIER PAYSAN. Nos chapeaux ne sont guère bons.

LE SERGENT. Eh bien! venez aux deux Pies, nous vous donnerons de l'argent pour en acheter de meilleurs.

LES PAYSANS. Merci, merci, Votre Honneur. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, *excepté* LES PAYSANS.

LE SERGENT, *faisant signe aux soldats.* Jack!..

(*Les soldats suivent les paysans.*)

SCÈNE IV.

LE SERGENT; LE LIEUTENANT, *déguisé.*

LE SERGENT. Ah! ah! en voici un qui voudrait être gre-

nadier, je parie. Dites donc, l'ami, voulez-vous vous enrôler?

LE LIEUTENANT. Sous qui que je servirai?

LE SERGENT. Sous moi, donc.

LE LIEUTENANT. Est-ce que le lieutenant O'Connor n'est pas votre officier?

LE SERGENT. Oui, et moi j'ai le commendement au-dessus de lui.

LE LIEUTENANT. Quoi! vous autres sergens vous êtes plus que vos capitaines?

LE SERGENT. Assurément. C'est à nous à les surveiller. Par exemple, le général m'écrit: « Mon cher sergent, ou « mon cher Trounce; ou mon cher sergent Trounce, » selon qu'il est pressé ou non, « si votre lieutenant ne se « conduit pas comme il faut, faites-moi le savoir.

« Tout à vous, le général DÉLUGE. »

LE LIEUTENANT. Et vous plaignez-vous souvent de lui?

LE SERGENT. Non! par ma foi! C'est un bon enfant au fond; aussi, je lui passe bien des petites choses. Mais entre nous, il est diablement adonné aux femmes.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE CAPORAL.

LE CAPORAL, *au Lieutenant.* Voici le Docteur qui vient par ici avec le Juge; nous sommes tous prêts, et nous savons notre réplique.

LE LIEUTENANT. En ce cas, mon cher Trounce, ou mon cher sergent, ou mon cher sergent Trounce, faites-moi le plaisir de vous en aller.

LE SERGENT. Ventrebleu! c'est le lieutenaut! Cela sent diablement les arrêts. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, LE JUGE, LE DOCTEUR.

LE JUGE. Je croyais voir quelques-uns de ces égorgeurs.

LE DOCTEUR. Je ne pense pas. Il n'y a là que l'honnête Humphrey. Mais si... par ma foi en voici plusieurs: arrêtons-nous derrière ces arbres, et laissons-les passer.

LE JUGE. Oh! les vilains chiens à mine sanguinaire!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE CAPORAL ET DEUX SOLDATS.

LE CAPORAL. Holà! l'ami, ne servez-vous pas le juge Crédulous?

LE LIEUTENANT. Oui.

LE CAPORAL. Etes-vous riche?

LE LIEUTENANT. Non.

LE CAPORAL. Et vous ne le deviendrez jamais, chez ce vieux ladre. Tenez, prenez ceci.

(*Lui présentant une bourse.*)

LE LIEUTENANT. Qu'est-ce que je ferai de cela?

LE CAPORAL. Ecoute-moi; notre lieutenant est amoureux de la fille de ton vieux coquin de maître. Aide-nous à casser les os de ce noble monsieur, puis à enlever la fille, et ta fortune est faite.

LE LIEUTENANT. Je vous verrais plutôt pendus, tas de vauriens! (*Il jette la bourse.*)

LE CAPORAL. Comment! drôle, tu te révoltes!

LE LIEUTENANT, *les battant*. Tenez, tenez! Je m'en vas éprouver votre armure.

TOUS. Miséricorde, miséricorde! (*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

LE LIEUTENANT, LE JUGE, LE DOCTEUR.

LE JUGE. Bats-les, assomme-les, casse-leur les os, honnête Humphrey.... Voilà un gaillard bien bouillant!

LE DOCTEUR. Comme de l'eau forte.

LE LIEUTENANT. Trahir son maître! Fi donc!

LE DOCTEUR. Quel miracle de fidélité!

LE JUGE. Et elle ne restera pas sans récompense. Je vais lui donner six pence sans plus tarder. Tenez, honnête Humphrey, voilà pour vous, et quant à cet argent corrupteur, (*Il prend la bourse.*) un si vil objet ne saurait être mieux que dans les mains de la justice. Maintenant, docteur, je crois que je puis lui confier la garde des femmes; tant qu'il sera avec elles, je pourrai sortir en toute sûreté.

LE DOCTEUR. Sans contredit. Je réponds de tout ce que fera le Lieutenant tant que l'honnête Humphrey sera avec votre fille.

LE JUGE. Oui, oui, elle n'ira nulle part sans lui. Suivez-moi, honnête Humphrey.... Qu'il est rare de trouver de tels serviteurs! (*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

Le théâtre représente un jardin.

LAURETTA, LE JUGE, LE LIEUTENANT.

LE JUGE. Comment, petite vagabonde, avez-vous osé vous écarter autant de la maison sans ma permission? Voulez-vous engager votre indigne Lieutenant à escalader les murs et à vous enlever?

LAURETTA. Eh! bon dieu, papa, que de craintes pour rien!

LE JUGE. Comment? drôlesse!....

LAURETTA. Je ne puis souffrir d'être enfermée ainsi toute la journée comme une religieuse; cela suffirait, selon moi, pour vous donner l'envie d'être enlevée.... et je voudrais être enlevée.... oui, je le voudrais.... et je souhaiterais que le Lieutenant connût mon désir.

LE JUGE. Ah! ah! petite effrontée... Eh bien, je vais avoir soin de vous. Approchez, Humphrey; je confie mademoiselle à votre garde. Maintenant vous pouvez vous promener dans le jardin, mademoiselle l'impertinente; mais Humphrey vous suivra partout où vous irez. Ainsi prenez garde, honnête Humphrey... il faut que je sorte un instant; que personne n'approche d'elle, autre que vous; ne faites pas le honteux, imbécille, et tenez-vous bien près d'elle. Et maintenant, miss, que votre Lieutenant ou quelqu'un de sa bande vous approche, s'il peut. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

LAURETTA, LE LIEUTENANT.

LAURETTA. Comme ce gros lourdaud le suit les yeux!

(*Elle s'assied et chante.*)

LE LIEUTENANT. Lauretta!

LAURETTA. Pas tant de liberté, drôle.

LE LIEUTENANT. Lauretta! regardez-moi.

LAURETTA. Pas tant de liberté, vous dis-je.

LE LIEUTENANT. Quoi! vous ne vous rappelez pas?...

LAURETTA. Honnête Humphrey, restez tranquille.

LE LIEUTENANT. Avez-vous donc oublié votre fidèle amant?

LAURETTA. Ah! que vois-je?

LE LIEUTENANT. Oui, c'est moi, chère amie, c'est votre esclave soumis qui sous ce déguisement a trompé votre père.

LAURETTA. En vérité? C'est charmant. Vous êtes si bien déguisé, mon cher Lieutenant, vous avez une laideur si admirable!... Je suis sûre que personne ne vous reconnaîtrait. Ah! ah! ah! vous savez qu'on m'a mise sous votre protection: papa vous a ordonné de vous tenir bien près de moi.

LE LIEUTENANT. C'est vrai, mon ange, et je vais remplir ses intentions.

LAURETTA. Ah! de grâce, cher Humphrey...

LE LIEUTENANT. Quoi! C'est ce que le vieux *Mittimus* (1) ma ordonné. (*Il veut l'embrasser.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES; LE JUGE.

LE JUGE. Laury! ma... hem. Que diable est cela?

LAURETTA, *au Lieutenant.* Allons, rien qu'un baiser et restez tranquille.

LE JUGE. Votre très humble serviteur, honnête Humphrey! Que je... que je ne vous dérange pas.

LAURETTA. Oh! bon Dieu!... Papa... c'est une pure bonté de ma part. Rien de plus innocent...Vous n'avez pas voulu m'outrager, n'est ce pas, Humphrey?

LE LIEUTENANT. Non, en vérité, miss. Monsieur sait bien que ça n'est pas en moi.

(1) On appelle ainsi un mandat d'arrêt décerné par le juge. C'est une allusion à la profession du bonhomme Credulous.

LE JUGE. Je sais que vous êtes un drôle menteur, patelin, hypocrite. Si vous ne sortez de ma vue...

LAURETTA. En vérité, papa, je vais vous tout expliquer. J'ai été saisie d'un étourdissement subit, et Humphrey me voyant chanceler, est accouru à mon secours, tout effrayé, le pauvre garçon, et il m'a prise dans ses bras.

LE JUGE. Quoi! ce n'est que cela! rien qu'un léger étourdissement ?

LE LIEUTENANT. Voilà tout, en vérité, mon cher maître. Voyant miss changer de couleur, j'ai accouru vite.

LE JUGE. C'est bien de la bonté de votre part.

LE LIEUTENANT. Et j'ai pu la faire revenir.

LE JUGE. Et qui vous a fait médecin, impudent drôle, hein? Sortez d'ici, vous dis-je, sortez à l'instant, ou de par la loi...

LAURETTA. Oh! papa, vous me faites peur; voilà mon étourdissement qui revient. Au secours!

LE LIEUTENANT. Oh! ma chère dame! Elle va tomber. (*Il la prend dans ses bras.*)

LE JUGE. Morbleu! quoi! à ma face... Quelle prodigieuse impudence! (*Il saisit le Lieutenant et fait tomber son déguisement.*) Dieux! que vois-je ici? A l'assassin! au voleur! au feu! au viol! Poudre à canon! Soldats, John! Susanne! Bridget!

LE LIEUTENANT. Mon cher monsieur, ne vous alarmez pas; je ne vous veux point de mal.

LE JUGE. Voleurs! assassins! soldats!

LE LIEUTENANT. Vous connaissez mon amour pour votre fille...

LE JUGE. Au feu! au coupe-gorge!

LE LIEUTENANT. Ce motif seul!...

LE JUGE. Trahison! poudre à canon! (*Un domestique*

entre et lui donne une carabine.) Allons, coquin, lâchez ma fille sur-le-champ.

LAURETTA. Oh! papa, vous allez me tuer!

LE JUGE. Honnête Humphrey, garde à vous! Par ici, Miss, s'il vous plaît.

LE LIEUTENANT. Monsieur, écoutez-moi seulement.....

LE JUGE. Je vais tirer.

LE LIEUTENANT. Et vous serez convaincu...

LE JUGE. Je vais tirer.

LE LIEUTENANT. Que vous me faites injure...

LE JUGE. Je vais tirer!... Votre très humble serviteur, honnête Humphrey. Hum!

(*Ils sortent de côtés différens.*)

SCÈNE XI.

Le théâtre représente une promenade.

LE DOCTEUR ROSY, *seul.*

Ah! ah! Je pense que mon ami le Lieutenant est maintenant en bon train pour réussir; je suis sûr qu'il est plein d'espérance et de crainte, de doute et d'anxiété. Il a une forte fièvre d'amour; faible, abattu, languissant tout le jour, brûlant et agité toute la nuit. Voilà précisément comme j'étais quand je brûlais pour ma pauvre Dolly; quand elle avait coutume d'avoir ses coliques quotidiennes, pour qu'on envoyât chercher son petit docteur. Alors, j'interprétais le langage de son pouls; je lui déclarais mes propres maux dans une ordonnance.... Je lui envoyais un collier de perles dans une boîte à pilules... ou un cordial avec un acrostiche amoureux en guise d'étiquette. Ces beaux jours sont passés. Il n'y a pas de bonheur durable, tout est vanité.... un jour le soleil... un autre jour les

nuages... nous sommes, comme qui dirait, tantôt rois, tantôt gueux... mais à quoi sert.....

SCÈNE XII.

LE DOCTEUR, LE LIEUTENENT.

LE LIEUTENANT. O docteur! je suis perdu, anéanti.

LE DOCTEUR. L'orgueilleuse beauté!...

LE LIEUTENANT. Je suis découvert, et...

LE DOCTEUR. Le palais magnifique...

LE LIEUTENANT. Le juge est....

LE DOCTEUR. La perruque la plus pompeuse....

LE LIEUTENANT. Est plus furieux que jamais.

LE DOCTEUR. La canne à pomme d'or.....

LE LIEUTENANT, *criant*. Docteur! docteur!

(*Il lui donne un grand coup sur l'épaule.*)

LE DOCTEUR. Hé! hé!

LE LIEUTENANT. Que le diable emporte votre morale! Je vous dis que je suis perdu, déconfit, désappointé.

LE DOCTEUR. En vérité! bon Dieu, bon Dieu! Ce que c'est que l'instabilité des choses humaines! Il n'y a rien de certain dans ce monde; on est le plus trompé, au moment où l'on a le plus de confiance... nous sommes tous les jouets de la fortune.....

LE LIEUTENANT. Mon cher docteur, dans ce moment, j'ai besoin d'un peu de sagesse pratique; je suis résolu à tenter à l'instant même le projet que nous avions inventé la semaine dernière. J'ai ma lettre toute prête, et je n'ai besoin que de votre assistance pour regagner le terrain que j'ai perdu.

LE DOCTEUR. De tout mon cœur; je vous assure que je m'y prêterai volontiers. Mais comment diable avez-vous été découvert?

LE LIEUTENANT. Je vous le dirai chemin faisant. Il n'y a pas un instant à perdre.

LE DOCTEUR. Dieu veuille que nous réussissions mieux ; mais on ne peut pas prévoir.

LE LIEUTENANT. C'est très vrai.

LE DOCTEUR. Il se peut qu'oui, il se peut que non.

LE LIEUTENANT. C'est juste.

LE DOCTEUR. Le temps seul nous instruit.

LE LIEUTENANT. Certainement.

LE DOCTEUR. Nous ne sommes que d'aveugles prophètes.

LE LIEUTENANT. Pas davantage.

LE DOCTEUR. Des mortels à vue courte.

LE LIEUTENANT. Très courte.

LE DOCTEUR. Enfoncés dans l'erreur.

LE LIEUTENANT. Jusqu'au cou.

LE DOCTEUR. L'avenir est obscur.

LE LIEUTENANT. Comme une cave.

LE DOCTEUR. Les hommes sont des taupes.

(*Le Lieutenant l'entraîne.*)

SCÈNE XIII.

La scène est chez le Juge.

LE JUGE, BRIDGET.

LE JUGE. Tudieu! Bridget, vous me feriez damner. Je vous dis qu'il aurait trompé un juge de cour suprême. Le coquin semblait ignorant comme mon clerc, et parlait honnêteté comme un marguillier.

BRIDGET. Bah! l'honnêteté, quelle niaiserie! Qu'aviez-vous à faire d'honnêteté? Vous avez fait une jolie besogne avec votre Humphrey. Hum! Et Miss qui trempait là-dedans.

Lauretta !.. c'est vous qui avez voulu qu'on l'appelât ainsi; car pour moi, je n'ai jamais vu que ces damnés noms chrétiens produisissent rien de bon; si vous l'aviez appelée Deborah ou Thabitha, ou Ruth, ou Rebecca, ou Joan, rien de tout ceci ne serait arrivé; mais j'ai toujours prévu que Lauretta était un nom à enlèvement.

LE JUGE. Bah! vous êtes folle.

BRIDGET. Non, monsieur Credulous, c'est vous qui êtes fou; personne qu'un sot n'aurait pu être trompé aussi grossièrement.

LE JUGE. Morbleu! Madame, comment osez-vous parler ainsi? Si vous n'avez nul respect pour votre mari, il me semble que du moins vous devez quelque égard à un *unus quorum*.

BRIDGET. Eh! que m'importe *unus*.. *unus manche à balai* (1)..... Vous devriez être honteux de montrer votre nez aux sessions. Vous êtes la risée de tout le tribunal, le plastron de tous les avocats à grosse queue, de tous les procureurs à perruque large qui habitent la ville.

LE JUGE. Traiter ainsi un représentant de Sa Majesté! De par la loi, c'est haute et petite trahison tout à la fois.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES; UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Une lettre pour Monsieur.

LE JUGE. Qui l'a apportée?

LE DOMESTIQUE. Un soldat.

LE JUGE. Reprenez-la et jetez-la au feu.

(1) *Fiddlestick*; ce mot veut dire proprement un archet de violon, mais on s'en sert quelquefois comme d'un terme de mépris, de dérision, et alors il correspond à peu près au fameux *plus souvent* des *Petites Danaïdes*.

BRIDGET. Un instant, vous êtes si vif... C'est quelque griffonnage du Lieutenant, je suppose. Laissez-moi voir : précisément, c'est signé O'Connor.

LE JUGE. Eh bien ! voyons, lisez-la.

BRIDGET, *lisant.* « La vengeance est bien douce. »

LE JUGE. Vraiment, cela commence ainsi ? j'en suis bien aise, je ferai voir à ce drôle que je suis de son avis.

BRIDGET, *lisant.* « Et quoique trompé dans mes projets « sur votre fille, j'ai du moins la satisfaction de m'être « vengé de son barbare père ; car, ce matin, dans votre « chocolat, j'ai eu le plaisir de vous administrer une dose « de poison. » Miséricorde !

LE JUGE. Pas de mauvaise plaisanterie ; vous savez fort bien que cela n'est pas, vous savez que c'est une imposture.

BRIDGET. Lisez vous-même.

LE JUGE. « Le plaisir de vous administrer une dose de poison ! » O l'infâme, l'horrible scélérat ! Bridget !

BRIDGET. Un instant, mon ami, voici un post-scriptum ! « N. B. Il n'est pas au pouvoir de la médecine de vous sauver. »

LE JUGE. Oh ! grands dieux, Bridget ; pourquoi n'appelez-vous pas du secours ?... J'ai perdu la voix, la tête me tourne ; je vais crever et sans avoir du secours. John... Laury !.. John !

BRIDGET. Vous voyez, mon ami, à quoi vous vous êtes exposé.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Monsieur ?...

LE JUGE. Ecoutez, John : avez-vous vu quelque chose

d'extraordinaire dans ma tasse de chocolat, ce matin?

LE DOMESTIQUE. Rien, Monsieur, que quelque chose d'épais dans le fond.

LE JUGE. De quelle couleur?

LE DOMESTIQUE. Noirâtre.

LE JUGE. De l'arsenic, de l'arsenic noir. Pourquoi ne courez-vous pas chez le docteur Rosy, drôle?

LE DOMESTIQUE. Tout de suite, Monsieur.

BRIDGET. Oh! mon ami, vous pouvez être sûr que ce sera inutile. Envoyons plutôt chercher un homme de loi pour votre testament, mon cœur.

LE JUGE. Non! de par tous les diables! allez chercher le docteur, coquin. Vous êtes tous des assassins ligués contre moi.

LE DOMESTIQUE. Voici justement le docteur, Monsieur.

(*Il sort.*)

LE JUGE. Bridget, retenez votre langue; que je voie si mon état est apparent.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES; LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR. Je viens vous apprendre... Eh! mon Dieu! que diantre avez-vous donc?

LE JUGE. Là, il s'en aperçoit déjà. Le poison est écrit sur ma figure en lettres capitales: oui, oui, je me vois d'avance la proie des entrepreneurs des pompes funèbres.

BRIDGET. Hélas! hélas! docteur...

LE JUGE. Paix, Bridget. Docteur, mon cher ami, voyez-vous réellement quelque changement en moi?

LE DOCTEUR. Du changement! Jamais homme n'a été plus méconnaissable. D'où viennent ces taches noires que vous avez sur le nez?

LE JUGE. Des taches sur mon nez!

LE DOCTEUR. Et ce regard fixe et hagard de votre œil droit?

LE JUGE. De mon œil droit!

LE DOCTEUR. Ah! bon Dieu, bon Dieu, comme vous êtes enflé!

LE JUGE. Enflé!

LE DOCTEUR. Ne le trouvez-vous pas, Madame?

BRIDGET. On ne peut le dissimuler. En vérité, mon ami, vous êtes une fois plus gros que ce matin.

LE JUGE. Oui, je le sens maintenant, je suis empoisonné. Docteur, secourez-moi pour l'amour de la justice: rendez-moi la vie pour que je voie pendre l'empoisonneur.

LE DOCTEUR. Hein?

LE JUGE. Je suis empoisonné, vous dis-je.

LE DOCTEUR. Parlez donc haut.

LE JUGE. Quoi, est-ce que vous ne m'entendez pas?

LE DOCTEUR. Votre voix est si faible et si creuse, que je n'entends pas un mot.

LE JUGE. Je suis perdu: *Hîc jacet* un des juges de Sa Majesté pendant plusieurs années.

BRIDGET, Lisez, docteur. Ah! mon amour, le testament... Considérez, cher ami, combien vous avez peu de temps à vivre.

LE JUGE. Non, Bridget, je mourrai pouce par pouce.

LE DOCTEUR. Je n'ai jamais ouï parler d'une iniquité si monstrueuse. Vous vous en allez en effet, mon ami. L'hypothèque que vous aviez sur notre poussière mortelle est expirée. Le sacristain n'a plus qu'à clore la tombe... Au reste il faut que nous partions tous, tôt ou tard, riches ou pauvres, nobles ou roturiers... La mort est une dette... Nous sommes tous soumis à ses sommations... Il n'y a point de caution à donner, point de délai à obtenir.

LE JUGE. Silence, docteur *Croaker* (1). Voulez-vous me guérir, ou non?

(1) *Croassant* ou *coassant*.

LE DOCTEUR. Hélas! mon cher ami, cela n'est pas en mon pouvoir. Mais je verrai certainement faire justice de votre assassin.

LE JUGE. Merci, mon cher ami; mais j'aimerais mieux le voir moi-même.

LE DOCTEUR. Oui, mais si vous en revenez, le drôle s'en tirera.

BRIDGET. Oh! cela serait bien dommage. Je suis si furieuse contre le coquin, que je ne puis souffrir la pensée qu'il échappe à la potence.

LE JUGE. C'est très bien de votre part; mais malgré cela j'aimerais mieux guérir. Eh quoi, docteur, aucun secours?...

LE DOCTEUR. Hélas! je ne puis rien faire. Mais il y a ce charlatan allemand que vous vouliez envoyer chercher à la ville. Je l'ai rencontré tout près d'ici, et je sais qu'il a des antidotes contre tous les poisons.

LE JUGE. Allez-le chercher, mon digne ami, allez le chercher! Je lui ferai avoir un diplôme, s'il me guérit.

LE DOCTEUR. Allons, il n'y a pas de temps à perdre; car vous continuez à enfler extraordinairement. (*Il sort.*)

SCÈNE XVII.

LE JUGE, BRIDGET.

BRIDGET. Eh! quoi, mon ami, vous consentiriez à être guéri par un charlatan, un vendeur de drogues? Pour moi, vrai comme je vous aime, j'aimerais mieux suivre votre convoi que de vous voir devant la vie à tout autre qu'un médecin patenté et en règle.

LE JUGE. Je suis sensible à votre affection, ma chère. Soyez sûre que la seule chose qui me console dans ma triste situation, c'est l'idée de vous laisser derrière moi.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES; LE DOCTEUR; LE LIEUTENANT, *déguisé.*

LE DOCTEUR. Grand bonheur! je l'ai trouvé qui passait devant votre porte.

LE LIEUTENANT. Metto donsei pulsum.

LE DOCTEUR. Il me prie de vous tâter le pouls.

LE JUGE. Est-ce qu'il ne sait pas parler anglais?

LE DOCTEUR. Pas un mot.

LE LIEUTENANT. Palio vivem mortem soonem.

LE DOCTEUR. Il dit que vous n'avez pas six heures à vivre.

LE JUGE. Miséricorde! Est-ce qu'il connaît ma maladie?

LE DOCTEUR. Je ne crois pas.

LE JUGE. Dites-lui que c'est de l'arsenic noir qu'on m'a donné.

LE DOCTEUR. Geneable illi arsnecca.

LE LIEUTENANT. Pisonatus.

LE JUGE. Que dit-il?

LE DOCTEUR. Il dit que vous êtes empoisonné.

LE JUGE. Eh! nous savons cela. Mais quel sera l'effet?

LE DOCTEUR. Quid effectum?

LE LIEUTENANT. Diable tutellum.

LE DOCTEUR. Il dit que vous allez mourir.

LE JUGE. Oh! quelle horreur! Quoi, point d'antidote?..

LE LIEUTENANT. Curum benakere bono fullum.

LE JUGE. Ne dit-il pas que je dois m'embarquer dans une chaloupe pour Fulham.

LE DOCTEUR. Non, il dit qu'il entreprendra de vous guérir pour trois mille livres sterling.

BRIDGET. Trois mille livres sterling! Trois mille cordes

pour lui serrer le cou! (1) Non, mon ami, vous ne souscrirez pas à de semblables conditions. Mourez tout de suite et ne leur donnez pas votre pratique.

LE DOCTEUR. Je ne veux pas mourir, Bridget, je n'aime pas la mort.

BRIDGET. Bah! ce n'est rien. C'est un moment à passer, et voilà tout.

LE JUGE. Oui, mais ça laisse après soi un engourdissement qui dure diablement long-temps.

BRIDGET. Mon cœur, je vous en prie, pensez au testament.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES; LAURETTA.

LAURETTA. Mon père, que m'a-t-on dit?

LE LIEUTENANT. Quiddam seomriam deos tollam rosam.

LE DOCTEUR. La vue de votre charmante fille stupéfait le docteur

LE JUGE. Vraiment!

LE LIEUTENANT. Damsellum livivum suvum rislibani.

LE DOCTEUR. Il dit qu'elle captive son cœur, et que si vous voulez lui permettre de faire sa cour à cette jeune personne, et promettre de consentir à leur union, en cas qu'il parvienne à lui plaire, il vous guérira sur-le-champ, sans exiger d'honoraires ou de récompense.

LE JUGE. Comment diable! il a dit tant de choses en si peu de mots? Quelle belle langue (2)! Eh bien, j'y con-

(1) SCAPIN. Il ne parlait de rien moins que cinq ou six cents pistoles.
ARGANTE. Cinq ou six cents fièvres quartaines qui le puissent serrer!
(*Fourberies de Scapin*, acte II, scène VIII.)

(2) CLÉONTE. *Bel-men.*
COVIELLE, *à M. Jourdain*. Il a dit que vous alliez vite avec lui vous pré-

sens, s'il peut obtenir l'agrément de ma fille. (*A part.*) Je suis sûr qu'il ne l'obtiendra jamais.

LE DOCTEUR. Greal.

LE LIEUTENANT. Writhum bothum.

LE DOCTEUR. Il dit que vous devez signer cette promesse, pendant que de son côté il écrira une recette miraculeuse.

(*Le Juge et le Lieutenant s'asseoient à une table et écrivent en même temps.*)

LAURETTA. Maman, que signifie tout ceci?

BRIDGET. Point de questions, Mademoiselle. Père dénaturé!

LE JUGE. Voici, docteur! voici ce qu'il demande.

LE DOCTEUR. Et voici votre recette. Lisez vous-même.

LE JUGE. Eh! c'est tout simplement de l'anglais.

LE DOCTEUR. Lisez, lisez tout haut. Une fière ordonnance, je vous en réponds.

LE JUGE. « En lisant ceci vous êtes guéri par votre affec« tionné gendre, O'Connor.» Au nom de Beelzebuth, qui êtes-vous?

LE LIEUTENANT. Votre affectionné gendre O'Connor, et votre très humble serviteur Humphrey. Hum!

LE JUGE. C'est faux, coquin, vous n'êtes pas mon gendre. Je veux être réempoisonné, pour que vous soyez pendu; je mourrai, coquin, et je laisserai ma fortune à Bridget.

BRIDGET. Ah! oui, mon cher, laissez-moi votre fortune. A coup sûr il mérite d'être pendu.

LE JUGE. Il mérite, dites-vous?... écoutez, Bridget, vous

parer pour la cérémonie, afin de voir ensuite votre fille et de conclure le mariage.

M. JOURDAIN. Tant de choses en deux mots!

COVIELLE. Oui, la langue turque est comme cela: elle dit beaucoup en peu de paroles. (*Bourgeois gentilhomme*, acte IV, sc. VII.)

m'avez montré un si tendre intérêt quand vous me croyiez empoisonné, que je suis résolu à ne plus suivre vôtre avis en rien. Ainsi, Monsieur, vous êtes Irlandais et soldat, n'est-ce pas ?

LE LIEUTENANT. Oui, Monsieur, et je m'honore de ces deux titres.

LE JUGE. Les deux choses que je déteste le plus sur la terre. Ecoutez-moi un peu. Renoncez à votre pays, vendez votre lieutenance, et je vous pardonne.

LE LIEUTENANT. Monsieur le juge, si vous n'étiez pas le père de ma Lauretta, je vous arracherais le nez pour votre première demande, et je vous casserais les os pour votre seconde.

LE DOCTEUR. Oui, oui, vous avez raison..

LE JUGE. Il a raison ! alors il faut que j'aie furieusément tort... Tenez, je vous donne ma fille, à vous qui êtes le plus impudent chien que j'aie vu de ma vie.

LE LIEUTENANT. Tout ce que vous voudrez. Toutes les paroles dont vous accompagnerez un tel présent, me paraîtront des douceurs,

BRIDGET. Mon cœur, je crois que voilà un bon sujet de querelles pour tout le reste de notre vie.

LE JUGE. Je le crois aussi, ma chère, quoique nous en manquions rarement.

LE DOCTEUR. Tout est pour le mieux : mon Alexandre, je vous félicite, ainsi que vous, ma petite filleule. Je souhaite vivement que vous soyez aussi bonne épouse que l'était ma pauvre défunte Dolly !

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER ACTE.

LA DUÈGNE,

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES,

Représenté pour la première fois sur le théâtre de Covent-Garden, le 21 novembre 1775.

PERSONNAGES.

Don FERDINAND, fils de Jérôme.
ISAAC MENDOZA, riche juif.
Don JÉROME, père de Ferdinand et de Louisa.
Don ANTONIO, amant de Louisa.
Le père PAUL, moine.
LOPEZ, valet de Ferdinand.
Don CARLOS, ami d'Isaac.
FRANÇOIS, moine.
Un frère lai.
Donna LOUISA, aimée d'Antonio.
Donna CLARA, aimée de Ferdinand.
LA DUÈGNE.

La scène est à Séville, en Espagne.

Nota. La musique de cette pièce avait été composée par M. Linley, beau-père de Sheridan.

LA DUÈGNE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente une rue.

LOPEZ, *seul, une lanterne sourde à la main.*

Trois heures passées. Jolie heure pour un homme aussi régulier que moi! Aller courir ainsi les rues de Séville comme un coupe-jarret..... De tous les services, celui d'un jeune amoureux est le plus dur; non pas que je sois ennemi de l'amour; mais mon amour et celui de mon maître diffèrent singulièrement. Don Ferdinand est beaucoup trop galant pour manger, boire ou dormir... Mon amour à moi me donne de l'appétit... et puis, j'aime beaucoup à rêver à ma maîtresse et surtout à porter un toast en son honneur, et cela ne se peut faire sans sommeil ou sans bon vin. Voilà pourquoi j'estime si fort un lit bien mollet et une bouteille. Quel dommage que je n'aie pas le temps de me livrer davantage à mes réflexions! Mais ton maître t'attend, honnête Lopez, pour faire une sûre retraite et quitter le balcon de donna Clara, j'en suis sûr. (*On entend de la musique.*) Hein?... c'est de la musique, il me semble! Qui vient là? oh! don Antonio, l'ami de mon maître qui sort d'une mascarade et qui vient, je suppose, donner une

sérénade à donna Louisa, ma jeune maîtresse. Cela va faire lever le vieux barbon, assurément. De peur qu'il ne remarque l'absence de son fils, dépêchons-nous de nous rendre à notre poste. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

ANTONIO, PLUSIEURS MASQUES.

ANTONIO.

Que tes sons, ô mon luth fidèle,
Expriment ici mon ardeur !
Mais ne va pas réveiller celle
Dont le nom fait battre mon cœur.
Cette nuit un songe enchanteur
Dira peut-être à la beauté que j'aime
Plus que n'ont dit mes yeux et ma bouche elle-même (1).

PREMIER MASQUE. Antonio, votre maîtresse ne s'éveillera jamais, tant que vous chanterez sur un ton si dolent; l'amour, comme l'enfant au berceau, est bercé par une mélodie plaintive.

ANTONIO. Je ne voudrais pas troubler son repos.

PREMIER MASQUE. C'est parce que vous savez qu'elle ne

(1) Ces lignes rimées et celles qui parsèment la suite de cet ouvrage, ne sont en général qu'une imitation des vers de Sheridan. Nous ne nous sommes jamais astreint à les traduire rigoureusement, parce qu'ils forment le moindre mérite de ce spirituel imbroglio. Parfois même ils ne font qu'entraver la marche et le comique de l'action. Dans ces occasions, nous les avons supprimés ou remplacés par quelques lignes de prose. Nous ne croyons pas par là nous être rendus coupables d'impiété envers Sheridan. Les auteurs anglais savent aussi bien que les nôtres que : *Ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante*; mais quand on ne le chante pas, ce qui ne vaut pas la peine d'être dit doit se retrancher.

vous aime pas assez pour paraître, si vous veniez à l'éveiller.

ANTONIO. Vraiment! Eh bien, vous allez voir!....

TRIO.

ANTONIO.

Déjà l'aurore a dissipé la nuit:
Toi que j'adore, entr'ouvre ta paupière!
Viens, astre plus brillant que le jour qui me luit:
Seul tu fais à mes yeux renaître la lumière.

LOUISA, *à une fenêtre.*

Déjà l'aube a blanchi nos toits!
Quels sons charmans enchantent mon oreille!
Mon œil s'ouvre, et mon cœur s'éveille...
C'est lui! j'ai reconnu sa voix.

DON JÉROME, *à une autre fenêtre.*

Quels tas de vagabonds assiège ainsi ma porte,
Toujours chantant et roucoulant,
Fredonnant, gazouillant, piaillant, miaulant, braillant?
Fuyez, infernale cohorte!

LOUISA.

Pourquoi donc ce courroux affreux?

ANTONIO.

Vous voyez un amant fidèle...

DON JÉROME.

Et vous osez, fille rebelle,
Prêter ainsi l'oreille aux propos doucereux!
Allons vite, Mademoiselle,
Quittez cette fenêtre...

ANTONIO, LOUISA.

Adieu, puisqu'il le faut!
Bravant la fortune cruelle,
Tâchons de vous revoir bientôt.

(*Ils se retirent un moment, puis reparaissent et chantent.*)

Amour, que ta flamme divine...

DON JÉROME, *reparaissant.*

Apportez moi ma carabine!...

(*Même jeu.*)

ANTONIO, LOUISA.
Dieu d'amour, sois notre soutien....

DON JÉROME, *reparaissant, une carabine à la main.*
Si l'on ne part, je vais lâcher le chien.

(*Ils sortent définitivement.*)

SCÈNE III.

Le théâtre représente une place publique.

DON FERDINAND, LOPEZ.

LOPEZ. En vérité, seigneur, je pense qu'un peu de sommeil une fois la semaine ou à peu près.....

FERDINAND. Taisez-vous, nigaud, ne me parlez pas de sommeil.

LOPEZ. Non, non, seigneur, je ne parle pas d'un sommeil grossier, vulgaire, robuste, mais je ne puis m'empêcher de croire qu'un petit sommeil léger, ou seulement un assoupissement d'une demi-heure, quand ce ne serait que pour la nouveauté du fait.....

FERDINAND. Silence, vous dis-je! Oh! Clara, chère et cruelle destructrice de mon repos!

LOPEZ. Et du mien aussi.

FERDINAND. Faire la réservée avec moi, dans un moment aussi critique que celui-ci!.. Élever de petites difficultés!... la délicatesse, le décorum... et elle dit qu'elle m'aime.... je ne crois pas qu'elle m'ait jamais aimé...

LOPEZ, *à part*. Ni moi non plus.

FERDINAND. Son sexe sait-il jamais une heure de suite ce qu'il désire?

LOPEZ, *à part*. Il le sait plus souvent qu'il ne l'avoue.

FERDINAND. Y a-t-il dans le monde une créature aussi inconstante que Clara?

LOPEZ, *à part.* J'en pourrais nommer une.

FERDINAND. Oui, c'est le fou complaisant qui se fait l'esclave de ses caprices.

LOPEZ, *à part.* J'étais sûr qu'il ne le manquerait pas.

FERDINAND. N'est-elle pas capricieuse, tourmentante, tyrannique, obstinée, perverse? Sa conduite n'est-elle pas un labyrinthe de fautes et de folie?... ses regards pleins de dédain, son sourire même... Morbleu! pourquoi ai-je parlé de son sourire?... ah! son sourire a une amabilité charmante, une grâce enchanteresse.... Mort et damnation! je mourrai si je la perds.

LOPEZ, *à part.* Ce maudit sourire a tout gâté!.... (*Haut.*) Voici don Antonio, seigneur.

FERDINAND. C'est bon, va-t'en à la maison; j'y serai dans l'instant.

LOPEZ, *à part, en s'en allant.* Oh! le damné sourire!...

SCÈNE IV.

FERDINAND, ANTONIO.

FERDINAND. Antonio, Lopez m'a dit qu'il vous avait laissé chantant devant notre porte. Mon père était-il éveillé?

ANTONIO. Oui, oui; il aime singulièrement la musique, et en l'entendant rugir à la fenêtre grillée il m'a semblé voir la gravure de Bajazet dans sa cage..... Qui diable vous a fait sortir de si bonne heure?

FERDINAND. Je vous ai dit, je crois, que demain était le jour fixé par don Pedro et par la marâtre dénaturée de Clara, pour la faire entrer dans un couvent, afin que leur marmot puisse posséder toute leur fortune. Réduit au désespoir, je me procure une fausse clé de la porte qui mène chez elle et je gagne sa suivante qui m'a promis de

laisser cette porte ouverte. A deux heures, cette nuit, j'entre sans être aperçu et je me glisse dans son appartement... je la trouve éveillée, pleurant....

ANTONIO. Heureux Ferdinand !

FERDINAND. Morbleu ! écoutez donc la fin. Elle se fâche, me traite de téméraire, d'audacieux, pour avoir osé pénétrer la nuit dans sa chambre...

ANTONIO. Oh ! oui, d'abord, d'abord....

FERDINAND. Pas du tout; elle ne veut pas entendre un seul mot, menace d'éveiller sa mère si je ne la quitte pas à l'instant.....

ANTONIO. Eh bien ! au fait !....

FERDINAND. Au fait ! j'ai été forcé de sortir de la maison, comme j'y étais entré.

ANTONIO. Et vous n'avez rien fait pour l'offenser?

FERDINAND. Rien du tout, vrai, comme j'espère être sauvé. Je crois que j'ai bien pu lui prendre douze ou quinze baisers, mais....

ANTONIO. Voilà tout. Je n'ai jamais eu l'idée d'une telle conduite !

FERDINAND. Morbleu ! quand je vous dis que je me suis conduit on ne peut pas plus respectueusement !

ANTONIO. Eh ! bon Dieu ! je ne parle pas de vous, mais d'elle. Mais dites-moi, Ferdinand, leur avez-vous laissé la clé?

FERDINAND. Oui ! la suivante qui m'a reconduit l'a remportée avec elle.

ANTONIO. Alors, je gage ma tête que sa maîtresse s'échappe après vous.

FERDINAND. Oui, pour rendre heureux mon rival, peut-être. Je suis en humeur de soupçonner tout le monde. Vous l'avez aimée comme moi jadis : comme moi, vous trouviez que c'était un ange.

ANTONIO. Oui, je l'aimai et je la trouvai belle jusqu'au jour où je m'aperçus qu'elle ne voulait pas m'aimer; alors je découvris qu'il n'y avait pas un seul trait remarquable dans sa figure.

AIR :

Je ne vois point d'éclat dans les yeux de Thémire,
Jamais sur moi ces yeux ne se fixent, hélas!
On vante la fraîcheur des lèvres de Zelmire,
Je ne leur trouve nul appas;
Les miennes ne les pressent pas.

Sa main est, dites-vous, si douce, si jolie!
Je veux, pour le savoir, la serrer doucement,
Et je n'en serai sûr que quand sa main polie
M'aura rendu ce gentil serrement.
De son sein qui s'agite
Vous me vantez la blancheur... Je vous croi,
Mais je vous croirai mieux, quand ce sein qui palpite
Palpitera pour moi.

D'ailleurs, Ferdinand, mon amour pour votre sœur doit vous rassurer pleinement. Secondez-moi de ce côté, et jamais je ne vous inquièterai au sujet de Clara.

FERDINAND. Autant que je le pourrai sans compromettre l'honneur de notre famille, je vous seconderai, n'en doutez pas; mais point d'enlèvement!...

ANTONIO. Et cependant vous voulez enlever Clara, vous.

FERDINAND. Ah! c'est bien différent. Nons n'entendons jamais qu'on fasse avec nos femmes et nos sœurs, ce que nous faisons avec celles des autres. D'ailleurs on veut contraindre Clara à entrer demain dans un couvent.

ANTONIO. Ne suis-je pas tout aussi malheureux? Demain votre père force Louisa, votre sœur, à épouser Isaac le Portugais..... Mais venez avec moi, nous inventerons quelque chose, j'en suis sûr.

FERDINAND. Il faut que je rentre.

ANTONIO. En ce cas, adieu!

FERDINAND. Mais, Antonio, quand même vous n'aimeriez pas ma sœur, vous avez trop d'honneur, vous êtes trop mon ami pour me supplanter auprès de Clara?....

ANTONIO. « L'amitié est un lien formé par la raison, l'a-
« mour seul est plus fort; le serment que j'ai fait à mon
« ami est sacré, je lui serai fidèle; mais plus encore à celui
« que jai fait à ma maîtresse (1). » (*Il sort.*)

SCÈNE V.

FERDINAND, *seul.*

Antonio me répond toujours sur ce chapitre avec une légèreté fort alarmante.... S'il était aimé de Clara.... « Mais non, bannissons cette affreuse idée.... « O cruelle jalousie!
« que de maux tu nous fais souffrir! » (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

Le théâtre représente l'appartement de don Jérôme.

LOUISA, LA DUÈGNE.

LOUISA. Ma chère Margaret, ma charmante duègne, croyez-vous que nous réussissions?

LA DUÈGNE. Je vous répète que je n'en doute pas; mais il faut commencer l'attaque sur-le-champ. Tout est préparé dans votre chambre. Pour le reste, fions-nous à la fortune.

(1) Les lignes marquées par des guillemets, sont celles qui remplacent des morceaux de musique.

LOUISA. Mon père a juré, dis-tu, de ne jamais me revoir jusqu'à ce que j'aie consenti......

LA DUÈGNE. Je l'ai entendu qui disait à son ami don Gusman : *Je lui demanderai demain, une fois pour toutes, si elle consent à épouser Isaac Mendoza. Si elle hésite, je fais le serment solennel de ne jamais la voir, de ne jamais lui parler, jusqu'à ce qu'elle soit rentrée dans le devoir*. Ce sont ses propres paroles.

LOUISA. Et connaissant avec quelle obstination il tient à ce qu'il a dit une fois, vous avez imaginé pour moi ce moyen d'évasion. Mais avez-vous mis ma suivante dans nos intérêts?

LA DUÈGNE. Elle agira de concert avec nous. Mais, souvenez-vous bien qu'en cas de réussite, vous me transmettez tous vos droits sur le petit juif Isaac.

LOUISA. De tout mon cœur; épousez-le, si vous pouvez, et je vous ferai mon compliment sincère; il est vingt fois plus riche que mon pauvre Antonio, mais....

LA DUÈGNE. J'entends don Jerôme... Vite, donnez-moi la dernière lettre que je vous ai apportée de la part d'Antonio; vous savez que ce doit être la cause de mon renvoi. Il faut que j'aille la recacheter pour faire croire qu'elle n'a pas été remise.

SCÈNE VII.

DON JÉROME, FERDINAND, LOUISA.

DON JÉRÔME. Je suppose que vous avez été donner des sérénades aussi! troubler le repos de quelque voisin paisible par le son de vos guitares galantes, de vos flutes amoureuses! Ah! fi! vous donnez à votre sœur que voilà un mauvais exemple. Je viens vous notifier, Mademoiselle, que je ne veux plus de ces concerts nocturnes,

de ces tendres aubades qui vous ravissent vos sens en chatouillant l'ouïe. On vous traite comme les embaumeurs égyptiens traitent les momies, dont ils extraient la cervelle par leurs oreilles. Mais toutes ces folies vont finir. Isaac Mendoza sera ici tout à l'heure, et demain vous l'épouserez.

LOUISA. Jamais de ma vie.

FERDINAND. En vérité, Seigneur, je m'étonne que vous songiez à prendre un tel homme pour gendre.

DON JÉRÔME. Vous êtes bien bon, Seigneur, de me donner votre avis. Et, de grâce, que trouvez-vous à redire en lui?

FERDINAND. D'abord, il est Portugais.

DON JÉRÔME. Pas du tout, il renonce à son pays.

LOUISA. Il est juif.

DON JÉRÔME. Autre erreur. Il y a six semaines qu'il est chrétien.

DON JÉRÔME. Oui, il a échangé sa religion contre un riche domaine, et il n'a pas encore eu le temps d'en choisir une nouvelle.

LOUISA. Il est comme un mur mitoyen entre l'église et la synagogue, ou comme les feuilles blanches qui se trouvent entre l'ancien et le nouveau Testament.

DON JÉRÔME. Avez-vous tout dit?

FERDINAND. Mais le trait le plus distinctif de son caractère, c'est son penchant à la fourberie et aux tours de passe-passe.

LOUISA. Et cependant, il est encore plus sot que fripon, de sorte qu'il est généralement dupe de ses propres artifices.

FERDINAND. Oui, comme un tireur maladroit, il manque son coup, et se fait blesser par son arme qui recule sur lui-même.

DON JÉRÔME. Avez-vous tout dit?

LOUISA. Pour conclure en un mot, il a le plus grand défaut pour un mari. Il n'est pas de mon choix.

DON JÉRÔME. Mais vous êtes du sien, vous; et c'est assez qu'il y ait choix d'un côté; deux amans ne devraient jamais être accouplés dans le mariage. Soyez sussi aigre que vous le voudrez; il est doux comme du miel, et il n'y a rien de tel que de greffer un bon fruit sur un arbre sauvage.

LOUISA. Je le déteste comme amant, et je le détesterai dix fois plus comme mari.

DON JÉRÔME. Je ne sais pas : le mariage amène en général un grand changement. Enfin, voulez-vous de lui, oui ou non?

LOUISA. C'est la seule chose où je sois forcée de vous désobéir.

DON JÉRÔME. Tenez-vous au repos de votre père?

LOUISA. Tellement que je ne veux pas lui donner le regret de rendre sa fille unique malheureuse.

DON JÉRÔME. Fort bien, Mademoiselle. Mais écoutez-moi, je ne vous reverrai plus, je ne vous parlerai plus jamais, jusqu'à ce que vous soyez rentrée dans le devoir. Point de réplique. Cette chambre et la vôtre formeront tout votre appartement. Je ne sortirai jamais sans vous laisser enfermée à double tour et sous les verroux, et quand je serai chez moi, personne ne vous approchera sans passer par ma bibliothèque. Nous verrons qui de nous deux sera le plus entêté. Hors d'ici, et ne reparaissez devant moi que quand vous serez devenue docile. (*Il renvoie Louisa.*)

SCÈNE VIII.

DON JÉROME, FERDINAND.

FERDINAND. Assurément, Seigneur, il faudrait consulter

sur ce point l'inclination de ma sœur, et avoir quelque égard pour don Antonio, qui est mon ami intime.

DON JÉRÔME. C'est sans doute une grande recommandation ; je ne lui avais vraiment pas donné assez de poids.

FERDINAND. Il n'y a pas d'homme au monde que j'aimasse mieux avoir pour beau-frère.

DON JÉRÔME. C'est très possible, et si jamais vous venez à avoir une sœur qui ne soit pas en même temps ma fille, je ne m'opposerai certainement pas à cette alliance. Mais pour l'instant, laissons ce sujet.

FERDINAND. C'est mon amitié pour ma sœur qui seule me fait parler.

DON JÉRÔME. Eh bien! qu'à l'avenir, votre amitié pour votre père vous fasse retenir votre langue.

FERDINAND. Je me tais, Seigneur ; j'exprimerai seulement encore un désir : c'est que vous vous rappeliez ce que vous auriez souffert à notre âge, si vous aviez été contrarié dans votre amour pour la mère de celle que vous traitez aujourd'hui si durement.

DON JÉRÔME. J'avouerai que j'avais une forte inclination pour les ducats de votre mère ; mais voilà tout, mon garçon. Je l'ai épousée pour sa fortune et elle m'a épousé par obéissance pour son père, et nous avons fait un couple fort heureux. Nous n'avons jamais attendu de l'amour l'un de l'autre, ce qui fait que nous n'avons jamais été trompés dans nos espérances ; si nous nous chamaillions un peu de temps en temps, c'était bientôt passé; car nous n'avons jamais été assez amoureux pour nous quereller, et quand la bonne femme est morte... eh bien j'aurais autant aimé qu'elle vécût.... et je voudrais que tous les veufs de Séville en pussent dire autant... Je vais chercher le clé de ce cabinet de toilette. Ainsi, mon cher fils, si vous avez quelque leçon de désobéissance à donner à votre sœur, il faudra qu'elle soit courte; mettez le temps à profit. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

FERDINAND, *seul.*

Je crains que mon ami Antonio ait peu de chances de succès... Cependant Louisa a de la fermeté, et le courroux de mon père ne fera sûrement qu'augmenter son amour. Dans le cours ordinaire de la vie, nous sommes portés à détester ceux qui sont, même innocemment, la cause de nos malheurs; mais en fait d'affections du cœur, c'est tout autre chose; et une femme n'aime jamais un homme avec tant d'ardeur que lorsqu'elle souffre à cause de lui.... Quel est ce bruit?... une dispute entre mon père et la duègne!.. Éloignons-nous.

SCÈNE X.

DON JEROME, *tenant une lettre à la main, amène par force la duègne.*

DON JÉRÔME. Je suis confondu, pétrifié! quelle trahison, quelle conspiration! j'en aurai vengeance. Vous, la créature d'Antonio, et principale actrice dans le complot tramé pour enlever ma fille! vous que j'avais placée ici comme un épouvantail!...

LA DUÈGNE. Un quoi?

DON JÉRÔME. Un épouvantail!.... et au contraire c'était un appeau pour attirer le gibier... Que direz-vous pour vous justifier?

LA DUÈGNE. Eh bien, Seigneur, puisque vous m'avez arraché cette lettre, puisque vous avez découvert mes vrais sentimens, je dédaigne de les désavouer. Je suis l'amie d'Antonio, et mon intention était que votre fille vous traitât comme on devrait traiter tous les vieux barbons tyranni-

ques.... J'aime les passions tendres, et je veux servir tous ceux qui sont sous leur influence.

DON JÉRÔME. Les passions tendres!... elles iraient bien à ces traits flétris... Vieille sorcière! je t'avais placée ici pour garder comme un trésor la beauté de ma fille.... Je pensais que ce front de dragon tiendrait en échec tous les galans damoiseaux... Je croyais voir dans tes rides autant de piéges et de trébuchets qui leur étaient tendus.... Tu vas quitter ma maison sur-le-champ... Les passions tendres, en vérité!... va, vieille sibylle, ou vieille amoureuse d'Endor! va!

LA DUÈGNE. Quoi! vieil et ridicule....... Mais je ne veux pas m'abaisser jusqu'à dire ce que vous êtes.... Oui, manant, je vais quitter votre tanière. Mais j'espère que vous ne retiendrez pas mes effets? je puis les reprendre, je suppose.

DON JÉRÔME. Quand je vous ai prise, Madame, toute votre garde-robe était sur votre corps. Qu'avez-vous volé?...

LA DUÈGNE. Je dois prendre congé de ma maîtresse : elle a des effets de prix à moi. D'ailleurs, mon cardinal et mon voile sont dans sa chambre.

DON JÉRÔME. Votre voile! ah! par exemple! Ne craignez-vous pas qu'on ne vous regarde, ou avez-vous peur de gâter votre teint? Allons, prenez vite congé et emportez votre voile et votre cardinal, mais que dans cinq minutes vous ayez passé la porte. Vite, vite.

SCÈNE XI.

DON JÉROME, *seul.*

Quel abominable complot!... Voilà l'agrément d'avoir des filles!

AIR :

Une fille, on ne peut le taire,
Est le plus grand de nos fléaux.
Avec elle point de repos,
Même quand notre femme est, dieu merci, sous terre!
Elle oublie à vingt ans
Tous nos conseils prudens.
Dans une famille,
Ah! vraiment
Quel tourment
D'avoir une fille,
Qui toujours gémit,
Qui toujours languit,
Qui toujours désire,
Qui toujours soupire;
Ah! vraiment
Quel tourment
D'avoir une fille!

Elle a bien assez de finesse,
Dès l'âge de quinze ou seize ans,
Pour tromper vos yeux vigilans :
Galans et billets doux chez vous pleuvent sans cesse!...
Elle abhorre celui
Que vous avez choisi.
Dans une famille,
Ah! vraiment
Quel tourment
D'avoir une fille,
Qui dit aujourd'hui
Non, et demain oui.
Qui toujours caquette,
Qui toujours coquette.
Ah! vraiment
Quel tourment
D'avoir une fille!

SCÈNE XII.

DON JÉROME; LOUISA, *habillée comme la Duègne, avec un cardinal et un voile et feignant de pleurer.*

DON JÉRÔME. Par ici, Madame, par ici... Ah! vous avez donc fait des adieux bien touchans : des larmes inondent ces jolies joues... Vous faites bien de vous cacher... oui, oui. Sanglotez jusqu'à ce que votre cœur se brise; mais je n'écouterai pas un seul mot d'excuse. Vous avez raison de rester muette. Par ici, par ici. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XIII.

LA DUÈGNE.

Dieu vous conduise, clairvoyant don Jérôme! O sublimes effets de la colère et de l'entêtement!... Je vais maintenant essayer de faire la belle dame aussi bien que ma maîtresse; et si je réussis, je serai réellement une belle dame pour le reste de mes jours. Habillons-nous bien vite. (*Elle sort.*)

SCÈNE XIV.

Le théâtre représente la cour de la maison de don Jérôme.

DON JÉROME, LOUISA.

DON JÉRÔME. Venez, Madame, voici votre chemin. Le monde est devant vous : ainsi marchez, Ève entachée du péché originel... Tenez, il y a là-bas un jeune galant qui

se cache. Peut-être est-ce Antonio ?.. Allez le trouver, et dites-lui bien de réparer le tort qu'il vous a causé en vous faisant mettre à la porte ; dites-lui bien que la justice veut qu'il vous prenne pour lui : allez. (*Louisa sort.*)

M'en voilà débarrassé, Dieu merci ! maintenant je pourrai plus aisément tenir la parole que j'ai donnée à ma fille, et la renfermer avec plus de sécurité. (*Il sort.*)

SCÈNE XV.

Le théâtre représente une place publique.

CLARA ET SA SUIVANTE.

LA SUIVANTE. Où voulez-vous aller, Madame ?

CLARA. Partout où je serai à l'abri de la violence et de l'égoïsme de ma belle-mère, et de l'importunité insolente de Ferdinand.

LA SUIVANTE. En vérité, Madame, puisque nous avons profité de la clé de Don Ferdinand pour nous échapper, nous ferions aussi bien de le rejoindre, ne fût-ce que pour le remercier.

CLARA. Non, il m'a trop offensée. (*Elles se retirent.*)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LOUISA.

LOUISA. J'ai réussi à me faire mettre dehors... Mais comment retrouver Antonio ? Je n'ose m'informer de lui, de peur d'être découverte.... j'enverrais bien chez mon amie Clara, mais je crois que son austère sagesse me condamnerait....

LA SUIVANTE *à Clara*. Madame, si vous tentiez de vous faire donner asile par votre amie donna Louisa !...

CLARA. Oh ! non. Ses idées de devoir filial sont si sévères qu'elle me trahirait certainement.

LOUISA, *à part*. Clara est trop froide, et trouverait ma démarche très hasardée.

CLARA. Le respect de Louisa pour son père est si grand, qu'elle ne croirait pas à la brutalité du mien !..

LOUISA, *apercevant Clara et la suivante*. Mais quelles sont ces deux femmes ?... C'est Clara, assurément. Si c'est elle, je lui dirai tout. Clara !

CLARA. Louisa ! et en mascarade aussi !

LOUISA. Vous serez bien plus surprise quand vous saurez que je me suis échappée de chez mon père.

CLARA. Surprise ! oh ! je vous en réponds ! et je vous gronderais horriblement si je ne venais de m'enfuir de chez le mien.

LOUISA, *en l'embrassant*. Ma chère Clara.

CLARA. Ma chère co-fugitive ; et où allez-vous ?

LOUISA. Retrouver l'homme que j'aime, apparemment. Et vous ? je présume que vous n'auriez pas de répugnance à rencontrer mon frère.

CLARA. Certainement si. Il s'est conduit si mal envers moi, que je ne crois pas lui pardonner jamais. « Imaginez-« vous que cette nuit il s'est introduit chez moi, m'a pres-« sée dans ses bras, m'a juré qu'il venait m'arracher à ceux « qui voulaient me rendre esclave ; puis il s'est jeté à ge-« noux, m'a embrassée et a fait de longues protestations ; « mais je l'ai grondé bien fort, et l'ai chassé bien vite : et « j'ai bien fait, car, s'il avait insisté plus long-temps, mon « cœur m'aurait trahie et j'aurais tout accordé. »

LOUISA. Eh bien, pour tout cela je l'enverrais chercher afin qu'il me demandât pardon, plutôt que de lui laisser ignorer un seul instant ma fuite. Où espérez-vous donc trouver un asile ?

CLARA. L'abbesse du couvent de Sainte-Catherine est ma parente et mon amie. Je serai en sûreté chez elle, et vous feriez mieux de venir avec moi.

LOUISA. Non pas; je veux rejoindre Antonio... Ah! mon Dieu! voici justement l'homme que je veux envoyer à sa découverte.

CLARA. Quelle grotesque figure! Quel est-il?

LOUISA. Ce charmant cavalier est l'homme que mon père voulait me donner pour époux.

CLARA. Et vous allez lui parler! êtes-vous folle?

LOUISA. C'est précisément l'homme qu'il me faut pour le projet que je médite. Car, bien qu'il dût m'épouser demain, il est peut-être le seul homme de Séville qui ne m'ait jamais vue.

CLARA. Alors, comment le connaissez-vous?

LOUISA. Il n'est arrivé ici que d'hier, et on me l'a montré de ma fenêtre, quand il est venu visiter mon père.

CLARA. Allons, je vous quitte.

LOUISA. Un instant, chère Clara, il me vient une idée. Me permettez-vous d'emprunter votre nom, si l'occasion s'en présente?

CLARA. Il ne vous fera pas grand honneur; mais faites ce que vous voudrez.... Ecoutez bien, Louisa; si vous voyez votre frère, n'allez pas lui dire au moins que je suis au couvent de Sainte-Catherine, à main gauche, dans la place qui mène à l'église Saint-Antoine.

LOUISA. Ah! ah! ah! je lui donnerai cette adresse en détail, pour qu'il sache bien que ce n'est pas là qu'il faut vous chercher.

SCÈNE XVII.

LOUISA, *puis* ISAAC ET CARLOS.

LOUISA. Ah! mon galant a fini de s'admirer; c'est bien heureux! il s'approche, le voici.

ISAAC, *se regardant dans un miroir de poche.* Je vous dis, ami Carlos, que je me complais dans la forme de mon menton.

CARLOS. Mais, mon cher ami, comment pouvez-vous songer à séduire une femme avec une figure pareille?

ISAAC. Eh! qu'est-ce qu'elle a donc, ma figure? il me semble que c'est une figure fort passable... et certainement il faudrait qu'une femme eût bien mauvais goût pour ne pas trouver ma barbe jolie. (*Apercevant Louisa.*) Voyez; je parie que cette dame en est déjà frappée.

LOUISA. Seigneur, seriez-vous disposé à obliger une dame qui a grand besoin de votre assistance?

(*Elle ôte son voile.*)

ISAAC, *à Carlos.* Fort jolie, par ma foi! de beaux yeux noirs! Carlos, je suis sûr qu'elle a un caprice pour moi. Madame, il faut qu'avant tout je sache votre nom.

LOUISA, *à part.* Je suis bien heureuse de m'en être procuré un. (*Haut.*) Seigneur, je me nomme Clara d'Almanza.

ISAAC, *à part.* La fille de don Guzman! justement, on vient de me dire qu'elle s'était enfuie.

LOUISA. Mais je suis persuadée que vous avez trop de galanterie et d'honneur pour me trahir, moi dont l'amour est la seule faute!

ISAAC, *à part.* De l'amour pour moi! pauvre fille! (*Haut.*) Quant à vous trahir, Mademoiselle, je ne voi pas trop ce que j'y pourrais gagner; ainsi, vous pouvez vous fier à mon honneur; mais pour ce qui est de votre amour, je suis fâché de vous dire qu'il doit être sans espoir.

LOUISA. Et pourquoi, Seigneur?

ISAAC. Parce que je suis engagé d'un autre côté, n'est-ce pas, Carlos?

LOUISA. Mais écoutez-moi!....

ISAAC. Non, non! à quoi me servirait d'écouter? Il m'est impossible de vous faire la cour honorablement; et quant à la faire autrement, vous auriez peut-être un frère ou un cousin ingrat qui voudrait me remercier de ma galanterie en me coupant la gorge. Non, sur ma foi! Vous ferez mieux de retourner chez vous.

LOUISA, *à part.* Infame misérable! (*Haut.*) Mais, Seigneur, c'est Antonio d'Ercilla que j'aime et qui a causé ma fuite......

ISAAC. Quoi, ce n'est donc pas de moi que vous êtes amoureuse?

LOUISA. Non, en vérité.

ISAAC. En ce cas, vous êtes une petite audacieuse, une petite rebelle, et j'avertirai certainement votre père....

LOUISA. C'est donc là votre galanterie.

ISAAC. Attendez cependant... Antonio d'Ercilla, dites-vous. Je puis tirer parti de cela... Antonio d'Ercilla?

LOUISA. Oui, menez-moi vers lui. Cela vous portera bonheur en amour.

ISAAC. Par saint Iago, je le veux bien.... Carlos, cet Antonio est; m'a-t-on dit, mon rival auprès de Louisa. Si je puis l'affubler de cette belle, je resterai maître du champ de bataille... hein, Carlos! une bonne idée, j'espère?...

CARLOS. Très bonne, très bonne...

ISAAC. Ah! cette petite cervelle n'est jamais embarrassée... fripon d'Isaac, rusé coquin!... Donna Clara, voulez-vous vous laisser conduire par mon ami?

LOUISA. Puis-je compter sur vous, Seigneur?

CARLOS. Signora, je ne pourrais pas vous tromper.

ISAAC. Il faut mener Madame chez moi, Carlos; moi, je vole chez don Jérôme. Vous connaissez peut-être Louisa, Madame; on dit qu'elle est charmante, hein?

LOUISA. Excusez-moi, Seigneur, mais je ne puis tomber d'accord....

ISAAC. Cependant, tout le monde me l'a dit.

LOUISA. Son père la voit d'un œil trop partial. Vous trouverez, je crois, qu'elle a un peu l'air d'une matrone.

ISAAC. Histoire de jalousie. Vous autres jolies femmes, vous ne dites jamais de bien l'une de l'autre. Ah! ça, Carlos, découvre-moi Antonio, et je lui mettrai cette pierre-là au cou, sur ma parole! oh! c'est la meilleure idée!.... Donna Clara, votre très humble. Carlos, à votre poste.

FINAL.

ISAAC.

Ma maîtresse m'attend et je vole vers elle!
Je vais voir ces doux yeux que je ne connais pas;
Je ne suis pas trop mal, et l'on dit qu'elle est belle,
Nous ferons à nous deux un couple plein d'appas.

LOUISA.

Votre maîtresse attend; courez, volez vers elle,
Admirez ses beaux yeux, mais ne m'oubliez pas,
Et lorsque vous aurez contemplé cette belle,
Menez-moi vers l'amant à qui je tends les bras.

CARLOS.

Venez donc; je serai votre gardien fidèle;
Vous ne vous plaindrez point de mes soins délicats.
C'est pourtant, je l'avoue, une peine cruelle
Pour un autre que soi de garder tant d'appas.

FIN DU PREMIER ACTE.



ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente la bibliothèque de don Jérôme.

DON JÉROME, ISAAC.

DON JÉRÔME. Ah! ah! ah! elle s'est enfuie de chez son père...Elle l'a planté là! ah! ah! ah! pauvre don Guzman!

ISAAC. Et je dois la conduire vers Antonio : par ce moyen je vais l'enchaîner si fortement qu'il ne pourra plus me gêner auprès de votre fille... voilà une invention, j'espère!... une fière malice, hein?

DON JÉRÔME. Excellent, excellent. Menez-la vers lui, pendez-la à son cou... ah! ah! ah! pauvre don Guzman... un vieux nigaud qui se laisse attraper par une petite fille.

ISAAC. Elles ont la malice du serpent, il faut l'avouer.

DON JÉRÔME. Bah! elles ne sont fines que quand elles ont affaire à des sots. Pourquoi ma fille ne me joue-t-elle pas un tour pareil? Quelle essaie par sa finesse de me mettre en défaut.... Je ne vous dis que cela, mon petit Isaac.

ISAAC. C'est vrai, c'est vrai! Qu'une rusée femelle essaie aussi de me duper!... Non, non. Le petit Salomon, comme ma tante avait coutume de m'appeler, entend l'intrigue un peu trop bien.

DON JÉRÔME. Mais cet imbécile de don Guzman....

ISAAC. Et cette dupe d'Antonio....

DON JÉRÔME. Il n'y a jamais eu un couple de benêts semblables.... Mais venez, il est temps que vous voyiez ma fille; il faut que vous emportiez la place d'assaut à vous tout seul....

ISAAC. Vous allez me présenter?

DON JÉRÔME. Non, j'ai fait le serment solennel de ne pas la voir et de ne pas lui parler qu'elle n'ait abjuré sa désobéissance. Tâchez de conquérir son consentement, et elle retrouvera à la fois un père et un époux.

ISAAC. Je ne me tirerai jamais d'affaire tout seul. Rien ne m'intimide comme une beauté parfaite; il y a quelque chose de plus tranquillisant, de plus encourageant dans la laideur.

AIR:

Qu'est-ce que la beauté?
Une fleur passagère.
Isaac lui préfère
Bonne humeur et santé.
Mon heureux caractère
S'accommode de tout,
Et femme peu sévère
Est toujours à mon goût.
Une trop maigre forme
A de l'aménité,
Un embonpoint énorme
A de la majesté.
Grande, petite ou naine,
Qu'importe la grandeur?
Teint d'albâtre ou d'ébène,
Qu'importe la couleur?
Vénus dit dans son code
Que de trop blonds cheveux
Ne sont point à la mode;
Mais je m'en accommode,
Et je brave leurs feux.

Quant à ses yeux, beau-père,
Qu'ils soient noirs, qu'ils soient bleus,
Il ne m'importe guère....
Pourvu qu'elle en ait deux.

DON JÉRÔME. Vous changerez de langage, mon ami, quand vous aurez vu Louisa.

ISAAC. Oh! don Jérôme, l'honneur seul de votre alliance....

DON JÉRÔME. Sa beauté vous enchantera; je puis le dire quoique je sois son père, c'est une merveille! Vous jugerez ses traits du même œil que moi. Il y a chez elle quelque chose de malin et d'éveillé qui fait bien voir qu'elle descend de moi.

ISAAC. Chère petite!....

DON JÉRÔME. Et quand elle sourit, vous verrez cette fossette qui embellit une de ses joues seulement; c'est certainement une beauté, et cependant vous ne pourrez dire quelle est la joue la plus jolie, de celle qui a la fossette, ou de celle qui n'en a pas.

ISAAC. Chère petite!....

DON JÉRÔME. Et les roses de ses joues sont couvertes d'un duvet velouté qui rehausse l'éclat de sa fraîcheur...

ISAAC. Chère petite!

DON JÉRÔME. Sa peau est un vrai satin, qui tire une nouvelle beauté d'un ou deux signes répandus çà et là.

ISAAC. Chère et charmante petite... Mais, comment est le son de sa voix?..

DON JÉRÔME. Divin!.. et si vous pouviez la décider à chanter, vous seriez ravi... c'est un rossignol, un rossignol de Virginie... Mais venez, venez... sa suivante va vous conduire jusqu'à son antichambre.

ISAAC. Allons, je vais rassembler un peu de courage et affronter vaillamment ses dédains....

DON JÉRÔME. Faites votre cour vivement, séduisez-la et

donnez-moi un échantillon de votre adresse, mon petit Salomon.

ISAAC. Un moment! j'attends ici mon ami Carlos; s'il vient, vous me l'enverrez.

DON JÉRÔME. C'est bon. (*Il appelle.*) Lauretta! (*à Isaac*:) elle va vous montrer le chemin!.. Quoi! avez-vous peur? voilà une figure bien sombre pour faire l'amour. Allons donc! allons donc. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Le théâtre représente le cabinet de toilette de Louisa.

LA SUIVANTE, ISAAC.

LA SUIVANTE. Monsieur, ma maîtresse va venir à l'instant.

ISAAC. A son aise; ne la pressez pas. (*La suivante sort.*) Je voudrais avoir répété d'avance une scène d'amour. Je suis sûr que je ferai une triste mine; je ne serais pas plus effrayé si je devais comparaître devant l'inquisition. Ah! voilà la porte qui s'ouvre... oui, elle approche.... rien que le bruissement de sa robe de soie m'annonce son mécontentement et son mépris...

SCÈNE III.

ISAAC, LA DUÈGNE *sous les habits de Louisa.*

ISAAC. Je n'ose pas tourner la tête! sa beauté me rendra certainement muet... je voudrais qu'elle parlât la première.

LA DUÈGNE. Seigneur, je suis à vos ordres.

ISAAC. Voilà la glace rompue!... Un début fort poli, ma

foi! hem! Madame, Mademoiselle... je suis tout oreilles.

LA DUÈGNE. Mais, Seigneur, c'est à moi d'écouter; à vous de parler.

ISAAC, *à part*. Tout ceci n'annonce point trop de dédain. Je crois que je puis hasarder un regard... non, je n'ose pas; ses yeux brillans me pulvériseraient...

LA DUÈGNE. Vous semblez pensif, Seigneur; mais asseyez-vous donc, je vous prie.

ISAAC. Elle s'attendrit à vue d'œil; ma figure la frappe... ma tournure fait son effet.

LA DUÈGNE. Tenez, Seigneur, voici un fauteuil.

ISAAC. Madame, l'excès de votre bonté m'accable... Une beauté aussi aimable ose arrêter ses yeux sur moi....

(*Elle lui prend la main; il se tourne, et la regarde avec surprise.*)

LA DUÈGNE. Vous paraissez étonné de ma condescendance.

ISAAC. Oui, Madame, je suis un peu surpris..... (*à part.*) Morbleu! Ce ne peut pas être Louisa... Celle-ci serait ma mère.

LA DUÈGNE. Mes préventions cèdent à l'ordre de mon père...

ISAAC, *à part*. Son père! c'est bien elle! Ah! bon Dieu, bon Dieu! que les parens sont aveugles!

LA DUÈGNE. Seigneur Isaac!

ISAAC, *à part*. Parbleu! ma petite fugitive avait raison, elle a un peu l'air d'une matrone.... Mais qu'importe? mon affection est fixée sur sa fortune et non sur sa personne...

LA DUÈGNE. Seigneur, vous ne vous asseyez pas?

(*Elle s'assied.*)

ISAAC. Pardonnez-moi... Je suis à peine revenu de la surprise que me cause votre..... votre bonté, Madame. (*A part.*) Elle a les fossettes du diable, sur mon ame!

LA DUÈGNE. Dans le fait, Seigneur, vous devez être étonné de mon accueil. J'avoue que j'étais très prévenue contre vous, et qu'ennuyée des importunités de mon père, j'avais donné quelque encouragement à Antonio ; mais, Seigneur, on vous avait dépeint à moi comme une toute autre personne.

ISAAC. J'en dirai autant de vous, sur ma parole.

LA DUÈGNE. Je n'ai jamais été plus saisie qu'en vous voyant.

ISAAC. Précisément comme moi, Madame ; j'ai été pétrifié, c'est le mot.

LA DUÈGNE. Nos préventions étaient réciproques. Vous croyiez me trouver fière et hautaine, et moi, je m'étais habituée à vous croire un petit homme noir, camus, sans tournure, sans grâces, sans manières.

ISAAC, *à part*. Elle aurait pu prendre cela pour elle.

LA DUÈGNE. Mais au contraire, Seigneur, votre tournure est noble, des manières si engageantes, un œil si pénétrant, un sourire si délicieux....

ISAAC, *à part*. Maintenant que je la regarde bien, je ne la trouve plus si laide.

LA DUÈGNE. Vous ressemblez si peu à un Juif ; vous avez tellement l'air d'un homme comme il faut !

ISAAC, *à part*. Il y a certainement quelque chose d'agréable dans le son de sa voix.

LA DUÈGNE. Vous me pardonnerez l'inconvenance de faire ainsi votre éloge ; mais la joie, en me voyant ainsi détrompée, me transporte à un point.....

ISAAC. Chère dame, que je remercie ces lèvres de leur bonté. (*Il l'embrasse.*) Elle a un duvet velouté d'une drôle d'espèce, il faut l'avouer !

LA DUÈGNE. Oh ! Seigneur, vous avez les manières les plus séduisantes ; mais il me semble que vous devriez vous

débarrasser de cette odieuse barbe, c'est comme si on embrassait un hérisson.

ISAAC. Oui, Madame, le rasoir ne me ferait pas de mal. (*A part.*) Ni à elle non plus. (*Haut.*) Puis-je obtenir la faveur de vous entendre chanter?

LA DUÈGNE. Volontiers, Monsieur, quoique je sois un peu enrouée, hum. (*Elle commence à chanter.*)

ISAAC, *à part.* Diantre! quel rossignol de Virginie! (*Haut.*) Mais, Madame, je m'aperçois qu'effectivement vous êtes enrouée : je ne veux pas que vous vous incommodiez.....

LA DUÈGNE. Oh! Seigneur, cela ne m'incommode pas du tout. Tenez.

AIR :

Le premier jour que jeune bergerette
Reçoit de son amant et l'hommage et les vœux,
Un tremblement soudain agite la pauvrette,
Et sur son front se lit la pudeur inquiète :
La peur alors se peint seule en ses yeux.

Mais par degrés bientôt sa frayeur cesse,
Elle ose regarder le berger amoureux,
L'écoute avec plaisir, et sa main que l'on presse,
Par un doux serrement répond avec tendresse;
L'amour alors se peint seul dans ses yeux.

ISAAC. Charmant, Madame, délicieux! et en vérité vos accens me rappellent une personne qui m'est bien chère et à laquelle vous ressemblez bien.

LA DUÈGNE. Comment! y a-t-il au monde une personne qui vous soit aussi chère que moi?

ISAAC. Oh! Madame, vous ne m'entendez pas! je veux parler de ma mère.

LA DUÈGNE. Je vois, Seigneur, que vous êtes étonné, confondu de ma bonté, et que vous ne savez que dire....

ISAAC. C'est vrai, Madame, et je sens vivement ce reproche. Oui, je sens en effet que je diffère trop à implorer de vous la permission de mettre le comble à mon bonheur, en instruisant don Jérôme de vos bontés pour moi.

LA DUÈGNE. Seigneur, je dois avouer franchement que je ne puis être à vous avec le consentement de mon père.

ISAAC. Ah! bon Dieu! et comment cela?

LA DUÈGNE. Quand mon père, dans son courroux, a juré qu'il ne me reverrait pas avant que je me fusse soumise à ses volontés, j'ai juré de mon côté que je ne prendrais jamais un époux de sa main: rien au monde ne me fera violer ce serment. Si vous avez assez d'adresse et d'audace pour m'enlever à son insu, je suis à vous.

ISAAC. Hum!

LA DUÈGNE. Vous hésitez, Seigneur!....

ISAAC, *à part*. Voyons. Ce ne serait pas une mauvaise invention, cela : si je la prends au mot, je m'assure sa fortune et je suis dispensé de lui faire aucun avantage en retour : ainsi j'attraperai non-seulement l'amant, mais encore le père. O Isaac, rusé fripon! ah! si ma petite cervelle s'en mêle... Parbleu, je vais flatter son caprice....

LA DUÈGNE. Eh bien, Seigneur?

ISAAC. Madame, c'est le ravissement qui seul me rend muet. J'applaudis à votre fierté, et j'accepte avec joie votre proposition. Que je dépose sur cette main un gage de ma reconnaissance.

LA DUÈGNE. Il faut engager mon père à me laisser faire un tour de promenade avec vous dans le jardin; mais gardez-vous de lui rien dire de mes bontés pour vous.

ISAAC. Oh! assurément. Cela gâterait tout. Mais fiez-vous à moi quand il s'agit de finesse. Aujourd'hui même vous serez soustraite à sa tutelle.

LA DUÈGNE. Je vous abandonne la conduite de cette af-

faire. Je vois, seigneur, que vous êtes un homme difficile à tromper.

ISAAC. Parbleu, vous avez raison, Madame, vous avez bien raison.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; UNE SUIVANTE.

LA SUIVANTE. Voilà un monsieur qui demande à parler au seigneur Isaac.

ISAAC. C'est un de mes amis, Madame, et un ami fidèle. Faites entrer. On peut se fier à lui, Madame.

SCÈNE V.

ISAAC, LA DUÈGNE, CARLOS.

ISAAC. Bonjour, cousin.

CARLOS, *bas.* J'ai laissé donna Clara chez vous; mais je ne puis découvrir Antonio.

ISAAC, *bas.* Je le chercherai moi-même. Carlos, mon garçon, cela va bien, cela va supérieurement.

CARLOS, *bas.* Où est donc votre maîtresse?

ISAAC, *bas.* La voici, nigaud, la voici.

CARLOS. Elle est furieusement laide.

ISAAC, *lui mettant la main sur la bouche.* Silence donc!

LA DUÈGNE. Que dit votre ami?

ISAAC. Oh! Madame, il exprime son ravissement à l'aspect de charmes comme il n'en a jamais vu; n'est-ce pas, Carlos?

CARLOS. C'est vrai: comme je n'en ai jamais vu.

LA DUÈGNE. Vous êtes bien galant. Seigneur Isaac, il faut nous séparer. Rappelez-vous notre plan.

ISAAC. Oh! madame, il est gravé dans mon cœur, fixe comme l'image de ces beautés célestes... Adieu, idole de mon âme... Permettez encore une fois...

(*Il l'embrasse.*)

LA DUÈGNE. Noble et galant seigneur, adieu.

ISAAC. Votre humble esclave pour toujours.

(*Ils sortent.*)



SCÈNE VI.

Le théâtre représente la bibliothèque.

DON JEROME, FERDINAND.

DON JÉRÔME. Ce que je trouve à redire dans Antonio? Je vous l'ai déjà dit. Sa pauvreté. Pouvez-vous le laver de cette tache-là?

FERDINAND. J'avoue qu'il n'est pas extrêmement riche; mais il est d'une famille aussi ancienne et aussi honorable que qui que ce soit en Espagne.

DON JÉRÔME. Oui, je sais que les gueux sont une famille très ancienne dans presque tous les royaumes; mais elle jouit de peu de crédit, mon enfant.

FERDINAND. Antonio a mille qualités aimables.

DON JÉRÔME. Mais il est pauvre. Pouvez-vous, je le répète, le laver de cette tache-là? N'est-ce pas un mauvais sujet, un libertin qui a mangé son patrimoine?

FERDINAND. L'héritage qu'il a recueilli était médiocre, et il l'a dissipé plus par générosité que par profusion; mais son honneur est intact, et cet honneur comme sa noblesse a survécu à sa fortune.

DON JÉRÔME. Bah! vous parlez comme un niais! La noblesse sans fortune est aussi ridicule qu'une broderie d'or sur un habit de serge.

FERDINAND. Ce langage, seigneur, conviendrait mieux à un négociant Hollandais ou Anglais qu'à un Espagnol.

DON JÉRÔME. Oui, et ces négocians Hollandais ou Anglais sont les plus sages au bout du compte. En Angleterre jadis ils étaient aussi entichés que nous de leur naissance et de leur famille. Mais depuis long-temps ils ont découvert que l'or est un fier purifiant, et aujourd'hui ils ne consultent plus, en fait de généalogie, que celle de leurs chevaux... Mais voici Isaac. J'espère qu'il a fait sa cour avec succès.

FERDINAND. Oh! cette charmante figure a dû seconder merveilleusement ses amoureuses prétentions.

(*Il se retire à l'écart.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES; ISAAC.

DON JÉRÔME. Eh bien! mon ami, avez-vous su la fléchir?

ISAAC. Oui, j'ai su la fléchir.

DON JÉRÔME. Consent-elle enfin?

ISAAC. Mais.... pour dire la vérité, elle m'a mieux accueilli que je ne comptais.

DON JÉRÔME. Ce cher petit ange a donc été civil?

ISAAC. Oui, ce joli petit ange a été très civil.

DON JÉRÔME. Je suis enchanté de l'apprendre; et vous avez été étonné de sa beauté, n'est-ce pas?

ISAAC. J'ai été étonné, c'est vrai... Dites-moi quel âge a la signora?

DON JÉRÔME. Quel âge?... Attendez.... huit et douze.... Elle a vingt ans.

ISAAC. Vingt ans.

DON JÉRÔME. A un mois près.

ISAAC. Alors, sur mon âme, c'est la plus formée de toutes les filles de son âge.

DON JÉRÔME. Vous trouvez? Mais je crois que vous ne verrez jamais de plus jolie personne.

ISAAC. Oh! une ou deux par-ci par-là...

DON JÉRÔME. Louisa a une figure de famille.

ISAAC, *à part*. Parbleu, je m'en doutais bien que c'était une figure de famille, et une figure qui doit y figurer depuis quelque temps encore.

DON JÉRÔME. Elle a les yeux de son père.

ISAAC. Oui ma foi, je l'aurais deviné. (*A part.*) Et si elle avait les lunettes de sa mère, je crois qu'elle n'en verrait pas plus mal.

DON JÉRÔME. Le nez de sa tante Ursule, et le front de sa grand' mère exactement.

ISAAC. Oui, et le menton de son grand-père, *exactement* (1).

DON JÉRÔME. Si elle était aussi docile qu'elle est belle!... Et ce n'est pas une de ces beautés d'un jour; ses charmes sont de ceux qui durent.

ISAAC. Je le crois parbleu bien; car si elle n'a que vingt ans, son âge peut doubler avant de rattraper sa figure.

DON JÉRÔME. Comment diable, maître Isaac! vous plaisantez, je crois.

ISAAC. Sérieusement, don Jérôme, est-ce que vous trouvez votre fille jolie?

(1) Les Anglais, pour dire *exactement*, se servent de la locution: *to a hair* (à un cheveu près, à un poil près). On sent que la plaisanterie d'Isaac, fort drôle dans la langue anglaise, ne pouvait passer dans la nôtre.

DON JÉRÔME. J'atteste par le soleil que c'est la plus jolie de tout Séville.

ISAAC. Et moi j'atteste par mes yeux que c'est la femme la plus ordinaire que j'aie jamais vue.

DON JÉRÔME. Par saint Iago, il faut que vous soyez aveugle.

ISAAC. C'est vous qui êtes partial.

DON JÉRÔME. Comment donc! suis-je privé de sens ou de goût? Si une jolie peau, de beaux yeux, des dents d'ivoire, une fraîcheur de rose, une taille mignonne, jointe à une voix céleste, à un assemblage parfait de graces, ne constituent pas la beauté, à quoi donnerez-vous ce nom?

ISAAC. Ah! bon Dieu, ce que c'est que les yeux d'un père! Aussi vrai que j'existe, c'est tout l'opposé du portrait que vous venez de faire. Vous m'aviez parlé d'une peau de satin, et c'est le nankin le plus épais que j'aie jamais vu. Quant à ses yeux, leur plus grand mérite est de ne pas loucher; pour ses dents, s'il y en a une d'ivoire, sa voisine est d'ébène; blanc et noir alternativement comme les touches d'un piano. Quant à son chant et à sa voix céleste, elle a un gosier rauque et râclant, qui résonne comme la petite trompette d'un enfant.

DON JÉRÔME. Mon petit Israélite, vous voulez m'insulter, je crois. Hors d'ici, sur-le-champ! hors d'ici!

FERDINAND. Qu'y a t-il donc, seigneur?

DON JÉRÔME. C'est cet enfant d'Abraham qui a l'impudence de dire que votre sœur est laide.

FERDINAND. Il faut qu'il soit ou bien aveugle ou bien insolent.

ISAAC, *à part*. Ils sont tous dans le complot. J'ai été trop loin.

FERDINAND. Assurément il y a quelque erreur: ce ne peut pas être ma sœur qu'il ait vue.

DON JÉRÔME. Morbleu! vous êtes aussi absurde que lui.

Quelle erreur peut-il y avoir? N'ai-je pas enfermé Louisa, et n'ai-je pas la clef dans cette poche? La servante n'a-t-elle pas fait entrer Monsieur dans la chambre? Et vous allez me parler d'erreur! Non, non, ce Portugais a voulu m'insulter; et si l'hospitalité ne le protégeait pas, tout vieux que je suis, cette épée m'aurait fait justice...

ISAAC, *à part.* Il faut que je m'en tire comme je pourrai. La fortune est belle, si la dame ne l'est pas. (*Haut.*) Allons, don Jérôme, quittons la plaisanterie et parlons sérieusement.

DON JÉRÔME. Comment?

ISAAC. Ah! ah! ah! je veux être pendu si vous n'avez pas pris au sérieux mes propos injurieux sur votre fille.

DON JÉRÔME. Oui, vous l'avez injuriée...

ISAAC. Eh! non, ce n'était qu'une plaisanterie, pour voir comment cela vous mettrait en courroux.

DON JÉRÔME. Pas davantage, vraiment? Je ne vous croyais pas si plaisant. Ah! ah! ah! Par saint Iago! vous m'avez mis bien en colère malgré cela. Ainsi, vous trouvez Louisa jolie?

ISAAC. Jolie! La Vénus de Médicis était une sibylle auprès d'elle.

DON JÉRÔME. Donnez-moi votre main, mauvais plaisant que vous êtes. J'ai, parbleu! cru que tout allait se rompre.

FERDINAND, *à part.* J'espérais qu'il y aurait une querelle; mais je vois que le Juif est trop fin.

DON JÉRÔME. Cet accès de colère m'a rendu le gosier sec... Je me mets rarement en colère... Apportez du vin dans la chambre à côté... Buvons à la santé de la pauvre petite. Pauvre Louisa! Laide! ah! ah! ah! c'était une très bonne plaisanterie.

ISAAC, *à part.* Et très vraie, au bout du compte.

DON JÉRÔME. Ferdinand, je veux que vous buviez au succès de mon ami.

FERDINAND. Je boirai de tout mon cœur au succès de mon ami.

DON JÉRÔME. Allons, mon petit Salomon, si quelque étincelle de colère subsistait encore, voici la seule manière de l'éteindre :

TRIO.

Un verre de cette liqueur
D'une dispute apaise la fureur,
Et même accorde les plaideurs.
Plus vite qu'avocats, juges et procureurs

Aussi quand mon voisin s'en vient me chercher noise,
Moi je lui dis dans mon humeur grivoise,
Au lieu d'aller vider la querelle en champ clos,
Trinquons ensemble et vidons mes tonneaux.

Un verre de cette liqueur
D'une dispute apaise la fureur.
Et même accorde les plaideurs
Plus vite qu'avocats, juges et procureurs.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

Le théâtre représente l'appartement d'Isaac.

LOUISA, *seule.*

Jamais fille échappée de prison se trouva-t-elle dans une position semblable à la mienne?... J'ai envoyé mon futur mari à la recherche de mon amant... L'homme du choix de mon père va amener à mes pieds l'homme de mon choix !... Mais que l'attente est longue et cruelle !

SCÈNE IX.

LOUISA, CARLOS.

LOUISA. Eh bien ! mon ami, avez-vous trouvé Antonio ?

CARLOS. Je n'ai pu le rencontrer ; mais je crois bien que mon ami Isaac va l'amener ici tout à l'heure.

LOUISA. Oh ! fi, vous n'avez pas fait des recherches assez actives. Est-ce là votre galanterie envers une dame qui s'est mise sous votre garde?

CARLOS. En vérité, Signora, je ne me suis pas endormi...

LOUISA. Si votre ami et vous, vous saviez combien un seul moment de retard déchire le cœur de celle qui aime et qui attend l'objet de son amour, vous ne vous seriez pas amusés ainsi.

CARLOS. Oh! mon Dieu, je ne sais cela que trop bien...

LOUISA. Est-ce que vous avez été amoureux?

CARLOS. Hélas! oui; mais j'espère bien ne plus l'être de toute ma vie.

LOUISA. Votre maîtresse était donc bien cruelle?

CARLOS. Si elle l'eût toujours été, j'aurais été, moi, bien plus heureux. Mais m'accueillir, m'encourager, et puis me planter là!..

LOUISA. Tenez, tenez, voici votre ami qui s'approche! il est avec Antonio; je vais me retirer un moment, afin de le surprendre.

SCÈNE X.

LOUISA, ISAAC, ANTONIO.

ANTONIO. En vérité, mon bon ami, vous vous trompez.

Clara d'Almanza, dites-vous, est amoureuse de moi! Elle vous envoie à ma recherche pour que vous me rameniez près d'elle. C'est impossible.

ISAAC. Vous allez la voir dans l'instant. Carlos, où est la signora? (*Carlos montre la porte de droite.*) Dans la chambre voisine, bon.

ANTONIO. Si donna Clara est réellement ici, et veut me voir, c'est sans doute pour me prier de la conduire vers un de mes amis intimes qui l'aime depuis long-temps...

ISAAC. Du tout, du tout! c'est vous qu'elle veut, et nul autre que vous. Vous vous faites bien tirer l'oreille, pour prendre une jolie dame qui meurt d'amour pour vous.

ANTONIO. Mais je n'ai point d'affection pour elle.

ISAAC. Et vous en avez pour Louisa, hein? mais croyez-moi, Antonio, vous n'avez aucune chance de succès de ce côté-là; ainsi, vous ferez sagement de saisir le bien qui s'offre à vous.

ANTONIO. Est-ce que votre conscience ne souffrirait pas de supplanter votre ami?....

ISAAC. Bah! bah! la conscience n'a pas plus à faire en galanterie qu'en politique. On n'est pas honnête homme, si l'amour ne vous rend pas un peu traître. Ainsi venez, et parlez-lui du moins.

ANTONIO. Oh! quant à cela, je n'y vois pas d'inconvénient...

ISAAC, *ouvrant la porte.* Tenez! elle est là bas, près de la fenêtre. Entrez! (*Il le pousse dans la chambre et referme la porte à moitié.*) Carlos, voilà que je lui mets la corde au cou. Je vais voir comment cela va... Ma foi, il a l'air diablement stupéfait... maintenant, voilà qu'elle l'enjôle... Vois donc, Carlos, il commence à s'attendrir.... Ah! ah! il oubliera bientôt sa conscience....

CARLOS. Tenez... voilà qu'ils rient tous les deux, à présent.

ISAAC. Oui, en vérité... Oui, oui, ils rient ensemble de ce cher ami dont Antonio parlait tout à l'heure.... Pauvre diable! ils l'attrapent joliment.

CARLOS. Il lui baise la main.

ISAAC. Oui, oui, les voilà d'accord... il est pris... il est pincé! Mon cher Carlos, nous avons réussi... Oh! cette petite cervelle rusée.... Je suis un Machiavel, un vrai Machiavel....

CARLOS. J'entends quelqu'un qui vous demande, je vais voir qui ce peut être. (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

ISAAC, ANTONIO, LOUISA.

ANTONIO. Ma foi, mon bon ami, la signora m'a si bien convaincu de vos succès infaillibles chez don Jérôme, que j'abandonne toutes mes prétentions de ce côté.

ISAAC. Vous n'avez jamais agi plus sagement, croyez-moi... Et quant à tromper votre ami, ce n'est rien du tout... tromper est permis en amour, n'est-ce pas, signora?

LOUISA. Assurément, seigneur, et je suis enchantée de voir que ce soit votre avis....

ISAAC. Oh! Madame, que l'on m'attrape si l'on peut; je ne dis que cela. Allons... que je joigne vos deux mains... Tenez, heureux fripon!... je voudrais de toute mon ame que vous fussiez mariés...

LOUISA. Si vous le désirez, personne ne doit s'y opposer, assurément.

ISAAC. Antonio, nous ne sommes plus rivaux, eh bien! soyons amis. Voulez-vous?

ANTONIO. De tout mon cœur, Isaac.

ISAAC. Permettez-moi de vous dire que tout le monde

n'aurait pas été si empressé et si généreux que moi pour un rival.

ANTONIO. Non, ma foi ! je ne crois pas qu'il y en ait deux comme ça en Espagne.

ISAAC. Ah ça, vous résignez toutes vos prétentions à la main de l'autre dame?

ANTONIO. Oui, et bien sincèrement.

ISAAC. Je crois que vous avez encore un reste de penchant pour.....

ANTONIO. Pas le moindre, sur ma parole.

ISAAC. Pour sa fortune, je veux dire.

ANTONIO. Non, vous pouvez m'en croire; vous êtes libre de prendre pour vous, tout ce qu'elle a.

ISAAC. Par ma foi, vous y gagnez cinq cents pour cent, sous le rapport de la beauté... Maintenant, je vais vous confier un secret... je dois enlever Louisa ce soir même.

ANTONIO. En vérité !

ISAAC. Oui, elle a juré de ne pas accepter un mari des mains de son père. J'ai donc persuadé à don Jérôme de lui permettre un tour de promenade avec moi dans son jardin.... c'est alors que nous nous esquiverons...

LOUISA. Sans que don Jérôme en sache rien?

ISAAC. Parbleu! c'est là qu'est la malice. Voyez-vous comme je l'attrape? j'aurai droit à la fortune de la demoiselle sans lui donner un ducat en retour. Ah! ah! ah! je suis un gaillard bien rusé, n'est-ce pas? un fripon bien adroit, eh?...

ANTONIO. Ah! ah! ah! par ma foi, oui.

ISAAC. Un peu traître, direz-vous, mais fin, diablement fin!

ANTONIO. C'est vrai... fin, bien fin.

ISAAC. Et comme nous rirons aux dépens de don Jérôme, quand la vérité se découvrira! hein?

LOUISA. Oui! Je vous réponds que nous rirons bien quand la vérité se découvrira. Ah! ah! ah!

SCÈNE XII.

LES MÊMES; CARLOS.

CARLOS, *à Isaac*. Voici les danseurs qui viennent répéter le fandango dont vous voulez régaler donna Louisa.

ISAAC. Je n'en aurai plus besoin; mais comme il faut toujours les payer, je veux voir une gambade ou deux pour mon argent. Vous permettez?

LOUISA. Sans contredit.

ISAAC. Voici mon ami qui sera toujours à vos ordres. Signora, votre très humble... Antonio, je vous souhaite toute sorte de bonheur... (*à part*) Oh le fieffé nigaud! Comme je l'ai mis dedans!.... Voilà un coup de maître!

(*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

LOUISA, ANTONIO, CARLOS.

LOUISA. Carlos, voulez-vous me servir de guide encore une fois et me conduire au couvent de Sainte-Catherine?

ANTONIA. Louisa! pourquoi cette démarche?

LOUISA. J'ai mes raisons: il ne faut pas qu'on vous voie avec moi. J'écrirai de là à mon père. En voyant à quelle extrémité il m'a poussée, il s'apaisera peut-être.

ANTONIO. Je n'espère rien de lui. O Louisa! ces bras devraient être votre seul sanctuaire.

LOUISA. Ayez encore patience... Mon père ne pourra

m'arracher de cet asile; mais venez m'y trouver avant la fin du jour, et je m'expliquerai.

ANTONIO. J'obéirai.

LOUISA, *à Carlos*. Allons, mon ami ! Antonio, Carlos a connu l'amour.

ANTONIO. Alors il sait la valeur du dépôt qui lui est confié.

CARLOS. Reposez-vous sur ma foi. « La compassion n'a-« bandonne jamais un cœur que jadis l'amour a rempli. »

(Ils sortent.)

FIN DU DEUXIEME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente la bibliothèque.

DON JÉROME, UN DOMESTIQUE.

DON JÉRÔME. Comment?... Quoi?... Je n'ai jamais été plus étonné de ma vie ! Louisa s'est enfuie avec Isaac Mendoza ! avec l'homme même que je voulais lui faire épouser, avec son propre mari, pour ainsi dire!... C'est impossible.

LE DOMESTIQUE. La suivante dit, seigneur, qu'ils avaient reçu de vous la permission de se promener dans le jardin en votre absence. La porte auprès du petit bois a été trouvée ouverte, et on n'a plus entendu parler d'eux depuis ce moment.

SCÈNE II.

DON JÉROME, *seul.*

Voilà l'affaire la plus inexplicable!... Morbleu! il y a certainement là-dessous quelque mystère infernal que je ne puis comprendre.

SCÈNE III.

DON JÉROME, UN AUTRE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Une lettre du seigneur Isaac.

DON JÉRÔME. Ah! bon. Ceci va m'expliquer... Isaac Mendoza, c'est bien cela. Voyons un peu.

« Très cher seigneur,

« Vous êtes sans doute fort étonné de ma fuite avec « votre fille..» Assurément je dois l'être! «J'ai eu le bon« heur de la captiver à notre première entrevue. » Au diable! « Mais comme elle avait juré de ne jamais prendre « un époux de votre main, j'ai été forcé de me prêter à « son caprice. » Ah! ah! « Nous irons bientôt nous jeter à « vos pieds et j'espère que vous tiendrez votre bénédiction « prête pour un homme qui sera alors

« Votre gendre,

« ISAAC MENDOZA. »

Un caprice! Je crois en vérité que le diable est dans cette fille-là. Ce matin elle serait morte plutôt que de l'épouser, et avant la fin du jour elle s'échappe avec lui.... Après tout, ma volonté est exécutée.... quel que soit le motif... et je suis sûr que le Portugais ne refusera pas d'accomplir les autres formalités.

SCÈNE IV.

DON JÉROME; UN TROSIÈME DOMESTIQUE, *portant une autre lettre.*

DON JÉRÔME. Seigneur, il y a en bas un homme qui dit

avoir été chargé par notre jeune maîtresse, donna Louisa, de vous apporter cette lettre.

DON JÉRÔME. Oui, oui, c'est bien l'écriture de ma fille! Il n'y avait pas besoin qu'ils écrivissent tous deux, mais voyons ce qu'elle me dit!...

« Mon très honoré père,

« Comment oserai-je vous supplier de me pardonner « cette démarche imprudente?... Comment oserai-je en « avouer le motif? » Bah! est-ce qu'Isaac ne me l'a pas dit, le motif? On croirait qu'ils n'étaient pas ensemble quand ils ont écrit. « Si mon esprit est trop sensible aux « mauvais traitemens, mon cœur sait reconnaître l'indul« gence et la bonté. » Ah! voilà le mot: ce sont les mauvais traitemens d'Antonio qui l'ont rendue sensible aux bontés d'Isaac... C'est assez clair. « Je ne suis pas encore « mariée avec l'homme qui m'adore... » Oui, oui, je réponds qu'Isaac en est fort amoureux. « Mais j'attendrai « impatiemment votre réponse; et si vous daignez m'ho« norer de votre consentement, vous rendrez parfaite« ment heureuse Votre affectionnée fille,

« LOUISA. »

Mon consentement!... Assurément elle l'aura. Je n'ai jamais été plus satisfait. J'ai tenu à ma résolution. J'étais sûr de réussir!.... Il n'y a rien de tel que l'entêtement...; Louis!... (*un domestique entre.*) faites attendre l'homme qui vous a remis la dernière lettre, et apportez-moi une plume et de l'encre dans la chambre en bas. J'ai hâte de tranquilliser le cœur de la pauvre Louisa. Holà! Louis, Sancho, faites apprêter un beau souper pour ce soir dans le salon. Servez mes meilleurs vins et faites venir la musique, entendez-vous? Que toutes mes portes soient ouvertes. Admettez tout le monde avec ou sans masque. Par ma foi, nous

allons avoir une belle soirée, et je leur ferai voir comme je puis être gaillard malgré mes soixante ans.

Au temps de ma tendre jeunesse,
Moi j'étais heureux nuit et jour,
Car le jour je buvais sans cesse,
Et la nuit je faisais l'amour.
En vain avec son front sévère
M'apparaissait le noir chagrin;
Contre lui je m'armais d'un verre,
Et je le noyais dans le vin.

La vérité, dit une histoire,
Se trouve dans le fond d'un puits.
Les buveurs d'eau feignent d'y croire,
Moi, vrai buveur, je ne le puis.
L'homme plein du jus de la treille
Ne connait plus la fausseté;
C'est donc au fond d'une bouteille
Que l'on trouve la vérité.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

Le théâtre représente la nouvelle place.

FERDINAND, LOPEZ.

FERDINAND. Quoi! tu n'as pu recueillir aucun indice, ni deviner ou elle est allée! ô Clara, Clara!

LOPEZ. En vérité, seigneur, cela m'a été impossible. *Elle s'est enfuie de chez son père.* Cette phrase-là était dans toutes les bouches. *Don Guzman est allé à sa poursuite.* C'est ce qu'on disait aussi assez généralement. Mais où est-elle allée? Qu'est-elle devenue? C'est ce que personne n'avait la hardiesse de dire.

FERDINAND. Mort et furies ! imbécille que vous êtes ! Elle ne peut être hors de Séville.

LOPEZ. C'est ce que je me suis dit, seigneur ! Mort et furies, imbécilles que vous êtes, ai-je dit ; elle ne peut être hors de Séville. Les uns disaient qu'elle s'était pendue par amour, d'autres que don Antonio l'avait enlevée.

FERDINAND. Ça n'est pas vrai, maraud ! Personne ne disait cela.

LOPEZ. Alors j'aurai mal entendu.

FERDINAND. Retournez, imbécille, retournez à la maison, et ne reparaissez devant moi que pour m'apporter de ses nouvelles. (*Lopez sort.*) Combien mon amour pour cette ingrate a aigri mon caractère !

SCÈNE V.

FERDINAND, ISAAC.

ISAAC, *à part*. Je l'ai mise en lieu de sûreté, et je n'ai plus qu'à trouver un prêtre pour nous marier. Don Antonio peut maintenant épouser Clara, si cela lui fait plaisir.

FERDINAND. Quoi ! que dites-vous de Clara ?

ISAAC. Ah ! Ferdinand, mon beau-frère futur. Qui diantre pensait à vous rencontrer ici ?

FERDINAND. Que disiez-vous de Clara ?

ISAAC. Vous allez le savoir. Ce matin, comme je rentrais chez moi, j'ai rencontré une jolie demoiselle qui me dit se nommer Clara d'Almanza et qui implora ma protection.

FERDINAND. Comment....

ISAAC. Elle ajouta qu'elle s'était enfuie de la maison paternelle, et cela par amour pour un jeune gentilhomme de Séville.

FERDINAND. Grands dieux! vous a-t-elle avoué cela?

ISAAC. Oui, et sur-le-champ. Mais, a-t-elle encore ajouté, mon amant n'est pas instruit de ma fuite : il ne soupçonne seulement pas mon projet.

FERDINAND, *à part*. Chère Clara! certainement non, je ne le soupçonnais pas... Je suis l'homme le plus heureux... Après, Isaac?

ISAAC. Après? elle me supplia d'aller à la recherche de son amant et de l'amener près d'elle.

FERDINAND. Juste ciel, quel bonheur! eh bien, ne perdons pas de temps, allons. (*Il le pousse vivement.*)

ISAAC. Comment! allons! Et où diable voulez-vous que nous allions.

FERDINAND. Est-ce qu'il y a encore eu quelque chose?

ISAAC. Quelque chose? Oui : le dénouement est que, touché de sa prière, j'ai satisfait ses désirs.

FERDINAND. Eh bien, où est-elle? où?..

ISAAC. Où elle est? ne vous ai-je pas dit que j'avais exaucé sa prière, et que je l'avais laissée dans les bras de son amant.

FERDINAND. Vous plaisantez; je ne l'ai seulement pas vue.

ISAAC. Vous! oh! non. Comment diable cela se pourrait-il? c'est Antonio qu'elle voulait, et c'est avec Antonio que je l'ai laissée.

FERDINAND. O enfer! quoi! Antonio d'Ercilla?...

ISAAC. Oui, oui, lui-même : et le plus plaisant de l'affaire, c'est qu'il répugnait à la prendre pour lui d'abord. Il parlait d'honneur, de conscience, de tromper un ami intime. Mais j'ai bientôt dissipé ses scrupules.

FERDINAND. Comment, c'est vous!...

ISAAC. Oui, et ça n'a pas été long!... Une tromperie comme cela, disait-il! — Bah! dit la dame, tout est permis en amour. — Mais, mon ami... reprenait-il... Bah! lui

dis-je, au diable votre ami. Le pauvre garçon n'a plus rien à espérer; il peut se pendre aussitôt que cela lui fera plaisir.

FERDINAND, *à part*. Il faut que je parte, ou je me trahirais.

ISAAC. Mais attendez donc, Ferdinand ! vous n'avez pas entendu le plus drôle de la plaisanterie...

FERDINAND. Que le diable emporte votre plaisanterie!

ISAAC. Bon dieu! qu'avez-vous donc? je croyais vous divertir.

FERDINAND. Soyez mille fois maudit, torturé, damné!...

ISAAC. Comment! est-ce que vous seriez ce pauvre diable d'amant? oui, par ma foi, c'est cela ! Voilà une plaisanterie encore meilleure que l'autre ! ah ! ah ! ah !

FERDINAND. Eh quoi, vous riez, infernal coquin ! (*Il le prend au collet.*) Si vous n'étiez pas indigne de ma colère, je vous arracherais le cœur.

ISAAC. Voilà un joli traitement pour un beau-frère.

FERDINAND. Mais écoutez-moi, misérable. Dites-moi sur-le-champ où ils sont allés, les perfides, ou sur ma foi...

(*Il tire son épée.*)

ISAAC. Au nom du ciel, mon cher beau-frère, ne vous emportez pas. Je vais tâcher de me rappeler.

FERDINAND. Vite donc.

ISAAC. M'y voilà, m'y voilà... Mais les mémoires ne sont pas toutes les mêmes. Il y a des mémoires infidèles.—La mienne est une mémoire poltronne...Elle se sauve à l'aspect d'une épée nue. — Oui, oui, elle se sauve.... Je serais aussi embarrassé de me rappeler quelque chose que de me battre.

FERDINAND. Morbleu! dites-moi la vérité, et je ne vous ferai point de mal.

ISAAC. Non, non, j'en suis persuadé, mon cher beau-frère.... Mais ce fer a si mauvaise mine....

FERDINAND. Quoi! vous ne voulez pas me dire?...

ISAAC. Si fait, si fait. Je vais vous dire tout, parole d'honneur ; mais est-ce que vous avez besoin de parler comme cela, l'épée à la main?..

FERDINAND, *rengaînant*. Allons.... Eh bien donc?

ISAAC Eh bien donc, je crois qu'ils sont allés à... à... c'est-à-dire, mon ami Carlos m'a dit qu'il avait laissé donna Clara... Mon cher Ferdinand, laissez vos mains un peu tranquilles, je vous en prie.... au couvent de Sainte-Catherine.

FERDINAND. Sainte-Catherine!

ISAAC. Oui, et qu'Antonio devait aller l'y retrouver.

FERDINAND. Est-ce bien la vérité?

ISAAC. Oui, et c'est tout ce que je sais, aussi vrai que j'espère me tirer de vos mains.

FERDINAND. Eh bien, lâche, je vous laisse la vie: c'est ce traître, ce perfide Antonio qui sentira ma vengeance.

ISAAC. Oui, oui, tuez-le, coupez-lui la gorge! Ce sera bien fait.

FERDINAND. Quant à Clara, que l'infamie soit son partage! elle n'est pas digne de mon ressentiment.

ISAAC. Assurément non, mon cher beau-frère. A votre place, je ne me fâcherais pas contre elle, elle n'en est pas digne.

FERDINAND. Vous mentez. Elle serait digne de l'amour des plus grands princes.

ISAAC. C'est vrai, c'est vrai, et je vous plains bien de l'avoir perdue.

FERDINAND. Comment, coquin, vous avez le front de me plaindre!...

ISAAC. Oh! mon cher beau-frère, je vous demande bien pardon. Je ne vous plains pas du tout, je vous assure.

FERDINAND. Allez-vous en, nigaud, et ne m'irritez pas

davantage... Il n'y a qu'une chose qui vous sauve, c'est votre insignifiance.

ISAAC. Eh ce cas, par ma foi! mon insignifiance est la meilleure amie que j'aie... Je m'en vais, cher Ferdinand!.. Quelle diable de tête chaude, quel maudit brettailleur!

(*Ils sortent.*)

SCENE VI.

Le théâtre représente le jardin du Couvent.

LOUISA, CLARA.

LOUISA. Quoi! vous désirez réellement que mon frère ne vous découvre pas?

CLARA. Sans doute. Pourquoi sans cela aurais-je pris ce déguisement?

LOUISA. Que sais-je, peut-être parce que ce costume vous va bien. Car sûrement vous n'avez pas envie de devenir religieuse pour toute votre vie.

CLARA. Si Ferdinand ne m'avait pas si cruellement offensée la nuit dernière.

LOUISA. Bah! bah! c'est la crainte de vous perdre qui l'a rendu si hardi.

CLARA. Tenez, vous avez beau m'accuser de cruauté, je crois que s'il était ici je lui pardonnerais.

AIR:

Lorsque notre amant nous offense,
Il allume notre courroux;
Mais il nous quitte, et dans l'absence
La colère fuit loin de nous.
Vous le savez, la nuit dernière,
Ma voix a banni Ferdinand;

Les outrages de votre frère
Méritaient bien ce châtiment.
Pourtant s'il bravait ma défense,
En vain je voudrais le bouder;
Mes yeux pardonneraient, je pense,
Avant que ma voix pût gronder.

LOUISA. En vérité, Clara, je commence à croire que vous voulez sérieusement commencer votre temps d'épreuve.

CLARA. Et moi je commence à croire que le rôle de religieuse me conviendrait mieux.

LOUISA. Le rôle de nonne est très agréable dans un bal masqué; mais jamais une jolie femme, à moins d'avoir perdu l'esprit, n'a songé à prendre le voile pour plus d'une nuit.

CLARA. J'aperçois là-bas Antonio qui revient. — Je ne ferais que vous gêner; je lis dans vos regards l'empressement que vous avez d'être seule avec lui. (*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

ANTONIO, LOUISA.

ANTONIO. Eh bien! ma Louisa, quelles nouvelles depuis que je vous ai quittée?

LOUISA. Aucune, on n'est pas encore revenu de chez mon père.

ANTONIO. Mon Dieu! je ne vois pas ce que nous pouvons attendre de lui.

LOUISA. N'importe, mon cœur sera plus à son aise après cette tentative. Je ne doute point de votre sincérité, Antonio. Mais il y a dans la pauvreté quelque chose de froid qui souvent tue l'affection. Si nous voulons faire de l'a-

mour notre dieu domestique, il faut chercher à lui assurer un séjour sinon splendide, du moins agréable (1).

ANTONIO. « Que de fois ne m'as-tu pas dit que tu préfé« rerais la tendresse de ton Antonio au trône le plus bril« lant ! »

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; UNE SUIVANTE, *qui remet une lettre à Louisa.*

LOUISA. C'est la réponse de mon père, je présume.

ANTONIO. Chère Louisa, soyez sûre qu'elle ne contient que des menaces et des reproches.

LOUISA. Voyons toujours. « Ma chère fille, rendez heu« reux votre amant; je consens de tout mon cœur à ce que « vous l'épousiez comme vous vous l'êtes mis dans l'idée; « mais ne manquez pas de revenir immédiatement après « pour souper avec votre tendre père. »

ANTONIO. Louisa, vous plaisantez?

LOUISA. Lisez vous-même.

ANTONIO. C'est l'exacte vérité, par ma foi. Il faut qu'il y ait quelque malentendu; mais cela ne nous regarde pas. Maintenant, Louisa, vous n'avez plus de prétexte de différer.

LOUISA. Ne faudrait-il pas aller sur-le-champ remercier mon père?..

ANTONIO. Que le prêtre lui ôte d'abord le pouvoir de rétracter sa parole.... Je vais en chercher un.

LOUISA. Si vous me quittez encore, peut-être vous ne me retrouverez plus.

(1) *Comfortable*, mot qui, comme l'on sait, veut tout dire en anglais. Consolant, agréable, joli, réconfortant, gentil, réchauffant pour celui qui a froid, rafraîchissant pour celui qui a chaud, etc., etc.

ANTONIO. Eh bien, venez! J'ai pour ami un des frères du couvent voisin; vous vous êtes déjà amusée des mœurs d'un couvent de femmes; venez voir s'il y a moins d'hypocrisie chez les hommes.

LOUISA. J'ai peur que non, Antonio; car en religion, comme en amitié, ceux qui font le plus de protestations, sont toujours les moins sincères. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IX.

CLARA, *seule, entrant du côté opposé.*

Ils s'en vont, heureux de leur tendre et mutuelle affection, et moi, je reste dans la solitude... Hélas! l'amour peut excuser une évasion comme la mienne, mais la présence seule de l'objet aimé peut la rendre supportable. Mais!... que vois-je?... Ferdinand!.. lui-même, en vérité... Comment a-t-il pu pénétrer ici?.. de même qu'Antonio, probablement : par la puissance irrésistible de l'or... Il paraît bien troublé, bien agité! Il ne me reconnaîtra pas, je parie. (*Elle baisse son voile.*)

SCÈNE X.

FERDINAND, CLARA, *voilée.*

FERDINAND. Oui, ce sont eux! On m'avait bien instruit. (*Il veut sortir.*)

CLARA, *l'arrêtant.* De grâce, Seigneur, qui vous amène ici?...

FERDINAND. Que vous importe? que vous importe?.... (*Il regarde au dehors.*) Ils s'arrêtent. Oui, c'est elle, c'est la perfide Clara.

CLARA, *à part.* Une erreur jalouse!.. Je suis bien aise de le voir aussi affecté.

FERDINAND. Son déguisement ne peut là cacher.... Non, non, je ne la reconnais que trop bien.

CLARA. Admirable discernement! mais, seigneur....

FERDINAND. Je vous en prie, bonne religieuse, laissez-moi en repos... Grands dieux, elle s'appuie sur son bras, elle s'y repose tendrement. O femmes, femmes!

CLARA. Mais, seigneur, à qui en avez-vous donc?

FERDINAND. Ce n'est pas à vous, ce n'est pas à vous; ainsi, encore un coup, laissez-moi en repos... Mais, dites-moi, cependant, gentille religieuse, n'est-ce pas Clara d'Almanza qui vient de vous quitter?

CLARA. Clara d'Almanza est encore dans ce jardin.

FERDINAND. C'est cela, c'est cela, j'en étais sûr; et ce jeune cavalier qui est maintenant avec elle, auprès du portique, n'est-ce pas Antonio d'Ercilla?

CLARA. Lui-même, seigneur.

FERDINAND. Fort bien, fort bien. Encore une seule ques-question. Pouvez-vous me dire pourquoi ils s'en vont ensemble?

CLARA. Pour se marier, je crois.

FERDINAND. Bien!... en voilà assez... mais si je ne trouble la noce!.... *(Il s'enfuit.)*

SCÈNE XI.

CLARA, *seule. Elle relève son voile.*

Je croyais que la jalousie rendait les amans clairvoyans, mais elle a rendu le mien aveugle. Ce que m'a dit Louisa m'explique cette erreur. Je suis charmée de voir que je sois assez maîtresse de son cœur pour pouvoir le rendre aussi malheureux. Mais pourquoi ne serais-je pas témoin de sa surprise quand il sera détrompé? Il passe le portique,

suivons-le; peut-être Louisa ne sera-t-elle pas la seule qu'il faudra marier.

SCÈNE XII.

Le théâtre représente la cour du prieuré.

ISAAC, *traversant le théâtre*, ANTONIO.

ANTONIO. Eh quoi! c'est mon ami Isaac.

ISAAC. Antonio! félicitez-moi, mon garçon. Louisa est en ma puissance.

ANTONIO. Vraiment! je vous en fais mon compliment, de tout mon cœur.

ISAAC. Je viens chercher un prêtre pour qu'il nous marie.

ANTONIO. En ce cas, le même motif nous attire; je viens chercher le père Paul.

ISAAC. J'en suis bien aise.... mais il faut qu'il fasse d'abord mon affaire; ma belle est là qui attend.

ANTONIO. La mienne aussi, je l'ai laissée au portique.

ISAAC. J'ai hâte de retourner chez don Jérôme.

ANTONIO. Et moi aussi.

ISAAC. Peut-être le père Paul, pour ménager les instans, voudra-t-il bien nous marier en même temps.... Nous nous servirons de père réciproquement. Venez avec moi; mais vous m'aurez là une fière obligation.

ANTONIO. Oh! oui, oui... *(Ils sortent.)*

SCÈNE XIII.

Le théâtre représente une salle du monastère.

(*Les moines sont assis autour d'une table et boivent.*)

CHOEUR.

Que j'aime ce jus délectable!

Qu'il est frais ! qu'il est vermeil !
Une bouteille est à la table
Ce qu'à la terre est le soleil.

PAUL. Frère François, faites passer la bouteille et proposez votre toast.

FRANÇOIS. Avons-nous bu à l'abbesse de Sainte-Ursuline?

PAUL. Oui, oui, c'était le dernier toast.

FRANÇOIS. Eh bien! à la religieuse aux yeux bleus de Sainte-Catherine.

PAUL, *buvant*. De tout mon cœur, frère Augustin. Vous a-t-on fait quelques générosités en notre absence?

AUGUSTIN. Don Juan Corduba a laissé cent ducats, pour que nous nous souvenions de lui dans nos messes.

PAUL. En vérité! donnez-les à notre marchand de vin, et nous nous souviendrons de lui dans nos toasts; cela reviendra au même. Y a-t-il encore quelque chose?...

AUGUSTIN. Baptista, ce riche avare qui est mort la semaine dernière, nous a légué cent pistoles et la lampe d'argent qui décorait sa chambre, pour que nous la fassions brûler devant l'image de saint Antoine.

PAUL. C'est une bonne idée... Mais nous emploierons son argent mieux que cela.... La libéralité de Baptista servira à éclairer les vivans et non pas les morts... Saint Antoine n'a pas peur de l'obscurité quoiqu'il fût..... *(On frappe en dehors.)* Hein, qui va là....

(François va ouvrir la porte.)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, LE PORTIER.

LE PORTIER. Un monsieur qui paraît fort pressé, demande à parler au père Paul.

FRANÇOIS. Frère Paul.

PAUL, *s'avançant un verre dans une main, et un morceau de gâteau dans l'autre.* Comment osez-vous, coquin, interrompre aussi brusquement nos dévotions?

LE PORTIER. Je croyais qu'elles étaient finies.

PAUL. Non, elles ne l'étaient pas; n'est-ce pas, frère François?

FRANÇOIS. Il s'en faut d'une bouteille par tête.

PAUL. Mais ni vous, ni vos semblables, ne faites attention aux heures... Non, vous ne songez qu'à satisfaire vos appétits; vous mangez, vous buvez, vous dormez, vous ribottez, pendant que nous nous consumons en mortifications.

LE PORTIER. Nous ne voulons pas plus que la nature ne demande.

PAUL. C'est faux! vous avez plus d'appétit que de cheveux; et votre corpulence rebondie, votre teint vermeil est la honte de notre ordre... Si vous avez faim, ne pouvez-vous vous contenter des racines saines de la terre? Si vous avez soif, n'avez-vous pas la limpide fontaine?... Serrez ce verre-là, et menez-moi vers celui qui me demande.

(Le portier emporte le verre.)

PAUL, *se retournant.* S'il en était resté, vous l'auriez bu, j'en suis sûr. Ivrogne, ivrogne! *(Ils sortent.)*

SCÈNE XV.

Le théâtre représente la cour du prieuré.

ISAAC, ANTONIO.

ISAAC. Il est diablement long à venir, ce père Paul! Je présume qu'il est retenu à vêpres; le pauvre diable!

ANTONIO. Non, non, le voici.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, PAUL.

ANTONIO. Mon bon père, je vous demande votre bénédiction.

ISAAC. Oui, père Paul, nous venons implorer une faveur.

PAUL. Quelle est-elle? voyons.

ISAAC. De nous marier, mon bon père; et en vérité vous avez l'air du prêtre de l'hymen.

PAUL. On peut m'appeler ainsi; car je vis dans le repentir et dans la mortification.

ISAAC. Non, non; tu ressembles à un ministre de l'hymen, parce que ta présence annonce le contentement et la bonne humeur.

PAUL. Hélas! mon apparence est trompeuse! Je suis un peu gonflé, c'est vrai... car le jeûne est comme le vent, et il m'a enflé comme une vessie.

ANTONIO. Mais tu as un teint d'une fraîcheur... Couleur de vermillon, par ma foi!

PAUL. Oui, j'ai tant rougi des vices des hommes, que ma rougeur a fini par devenir aussi fixe que leurs crimes.

ISAAC. Le pauvre homme!

PAUL. J'ai pris bien de la peine, mais à quoi bon? Ils continuent à pécher jusque sous mon nez.

ISAAC. Ma foi, mon père, je l'aurais deviné, car votre nez semble avoir rougi plus qu'aucune partie de votre figure.

PAUL. Vous êtes un malin!

ANTONIO. Mais allons droit au but, mon père... Voulez-vous nous marier?...

PAUL. Unir ainsi les gens en cachette, ce n'est pas sûr ; et j'ai dans mon cœur beaucoup de raisons puissantes contre.

ANTONIO. Et moi j'ai dans ma main beaucoup de raisons puissantes pour... Isaac, n'avez-vous pas sur vous un argument ou deux en notre faveur.

ISAAC. Oui ! oui, voici une bourse irréfutable.

PAUL. Fi donc ! vous me courroucez... Vous oubliez qui je suis... Mais si des gens importuns fourrent leur misérable argent dans cette poche (*montrant à Antonio la poche droite*) ou dans celle-ci (*montrant à Isaac la poche gauche*), alors le péché retombe sur eux seuls. (*Ils mettent l'argent dans sa poche.*) Fi donc ! vous me gênez !... Je voudrais vous le rendre, mais j'ai juré de ne jamais toucher l'argent d'autrui ; pour vous le rendre, il faudrait le toucher, et cela me ferait violer mon serment.

ANTONIO. Allons donc, venez avec nous.

ISAAC. Donnez-nous une licence pour goûter les plus doux ravissemens.

PAUL. Mais quand viendra le jour du repentir, ne m'en veuillez pas.

ANTONIO, *à part.* Bon avis pour mon ami Isaac. (*Haut.*) Bon, mon père, faites votre devoir ; je prends sur moi les conséquences.

ISAAC. Et moi aussi.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES ; LOUISA, *accourant.*

LOUISA. Antonio, Ferdinand est au portique ; il demande après nous.

ISAAC. Ferdinand, dites-vous ! Ce n'est pas moi qu'il cherche, j'espère.

ANTONIO. Ne craignez rien, chère amie, je l'aurai bientôt calmé.

ISAAC. Non parbleu! Antonio, croyez moi, sauvez-vous. Ferdinand est le chien le plus enragé, et il a l'épée la plus longue!... Sur mon âme, il vient dans l'intention de vous couper la gorge.

ANTONIO. N'ayez pas peur.

ISAAC. Alors, vous pouvez rester si vous voulez... Moi, je vais me faire marier autre part... car jamais Ferdinand ne me retrouvera, tant que j'aurai une paire de jambes à mon service. (*Il s'enfuit.*)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES; FERDINAND.

FERDINAND. Ah! seigneur, je vous rencontre enfin.

ANTOINE. Eh bien, seigneur?

FERDINAND. Traître! perfide! où une âme aussi fausse, aussi trompeuse que la vôtre peut-elle prendre assez d'assurance pour que vous osiez regarder en face l'homme que vous avez outragé?

ANTONIO. Ferdinand, vous êtes trop vif. Il est vrai que vous me voyez sur le point d'épouser celle que j'aime plus que ma vie. Mais ce n'est pas moi qui l'ai excitée à s'échapper... Je méprise la fausseté autant que vous.... Je vous jure que je n'ai su son évasion que lorsqu'elle s'est trouvée près de moi.

FERDINAND. Quelle misérable excuse! Vous avez donc outragé votre ami, et cela par amour pour une femme qui a couru sans pudeur au-devant de vos desirs... Votre complaisant Juif m'a tout appris. Mais soyez du moins conséquent dans votre conduite, et puisque vous avez osé

commettre une action si basse, montrez-nous que vous avez assez d'audace pour l'avouer.

LOUISA, *bas*. Antonio, je vois sa méprise : laissez-moi faire.

PAUL. Mon ami, ce n'est pas bien d'interrompre l'union de deux cœurs enflammés.

FERDINAND. Prêtre complaisant, cette main qu'il veut posséder est à moi.

PAUL. En ce cas je n'irai pas plus loin. Madame, avez-vous jamais promis votre main à ce jeune gentilhomme?

(*Louisa fait un signe de tête.*)

FERDINAND. Clara, je vous remercie de votre silence. Je n'aurais pas voulu entendre votre bouche avouer une pareille fausseté. Souvenez-vous que je ne vous ai point fait de reproches : ce sera votre châtiment.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES ; CLARA, *voilée*.

CLARA. Quelle est cette plaisanterie?

FERDINAND. Antonio, vous êtes à l'abri de mes coups maintenant, mais nous nous reverrons.

(*Il veut sortir ; Clara et Louisa prennent chacune une de ses mains.*)

LOUISA. « Tourne-toi de mon côté, et calme ta fureur.

CLARA. « Je reste auprès de toi pour adoucir ton cour-
« roux.

LOUISA. « Quoi ! tu ne reconnais pas une femme qui t'est
« si chère ?

CLARA. « Quoi ! tu peux me fuir ainsi ! »

(*Elles lèvent leurs voiles.*)

FERDINAND. Que vois-je! ma sœur, Clara!

LOUISA. C'est comme cela, mon cher frère...

PAUL. Qu'entends-je? quelle impiété! Il voulait épouser sa propre sœur?...

LOUISA. N'êtes-vous pas honteux de n'avoir pas reconnu votre sœur?...

CLARA. D'avoir repoussé votre maîtresse?...

LOUISA. Ne voyez-vous pas combien la jalousie aveugle les gens!..

CLARA. Serez-vous encore jaloux?

FERDINAND. Jamais, jamais.... Vous, ma sœur, vous me pardonnerez, j'en suis sûr; mais Clara! comment oserai-je?...

CLARA. Non, non. Tout à l'heure vous m'avez ordonné de vous laisser en repos. *Seigneur, à qui en avez-vous donc? —Ce n'est pas à vous, ce n'est pas à vous!..* Pauvre aveugle!.. Mais jurez que vous ne serez plus jaloux et je vous pardonne.

FERDINAND. Par tout ce qu'il y a....

CLARA, *lui donnant sa main.* C'est bien.— N'ajoutez rien de plus. Vous tiendrez votre serment tout aussi bien.

LOUISA. Mais, mon frère, voici quelqu'un à qui vous devez des excuses.

FERDINAND. Antonio, je rougis de penser....

ANTONIO. Brisons là, Ferdinand. Je n'ai pas été amoureux moi-même sans apprendre que la colère d'un amant doit toujours se pardonner. Mais rentrons tous avec ce bon père, et nous vous expliquerons la cause de cette erreur.

CHŒUR.

L'hymen sourit quand il entend
D'un couple froid le faux serment,
Mais notre amour pur et sincère
Est un encens qui doit lui plaire.
Hymen, vois le fonds de nos cœurs,
Verse à jamais sur nous tes plus douces faveurs.

SCÈNE XX.

Le théâtre représente un grand salon chez don Jérôme.

DON JÉROME, LOPEZ; DOMESTIQUES.

DON JÉRÔME. Que tout soit bien ordonné... Que tous mes gens prennent l'air joyeux... Mais recommandez-leur de ne s'enivrer qu'après le souper. Lopez, où est votre maître? est-ce qu'il ne viendra pas ce soir?

LOPEZ. En vérité, je ne pense pas, seigneur. Il est fou, je crois. J'ai si peur de lui que je m'en éloigne tant que je peux.

DON JÉRÔME. Il est à courir après quelque fillette, je suppose : petit libertin! C'est bon, nous nous amuserons sans lui.

SCÈNE XXI.

LES MÊMES; UN DOMESTIQUE, *puis* ISAAC.

LE DOMESTIQUE, *annonçant*. Voici le Seigneur Isaac.

JÉRÔME. Ah! mon cher gendre, recevez ma bénédiction et mon pardon. Mais où est ma fille, où est Louisa?

ISAAC. Elle est là dedans, impatiente de recevoir aussi votre bénédiction; mais elle tremble de se montrer...

JÉRÔME. Vite, vite, amenez-la moi. (*Isaac sort.*) Pauvre fille! il me tarde de revoir sa jolie figure.

ISAAC, *en dehors*. Venez, ma charmante, mon petit ange tremblant.

SCÈNE XXII.

DON JÉROME, ISAAC, LA DUÈGNE.

(*Don Jérôme va au devant d'Isaac : la Duègne s'agenouille.*)

DON JÉRÔME. Viens dans mes bras, ma... Hein? qui diable est-ce là?

ISAAC. Allons, don Jérôme, vous avez promis de lui pardonner. Voyez comme la pauvre petite s'abaisse.

DON JÉRÔME. Elle s'abaisse en effet!.. Eh! le diable m'emporte, c'est la vieille Margaret. Mais où donc est ma fille, où est Louisa?

ISAAC. Là, devant vos yeux.... Allons, ne soyez pas si confuse, ma chère femme....

DON JÉRÔME. Votre femme! mille vengeances!.... Avez-vous épousé la duègne.

LA DUÈGNE, *s'agenouillant.* O cher papa, vous ne me désavouerez pas, j'espère.

DON JÉRÔME. Papa! papa! Morbleu! votre impudence égale votre laideur....

ISAAC. Levez-vous, ma charmante, jetez votre bras d'albâtre autour de son cou et attendrissez-le...

LA DUÈGNE, *l'embrassant.* O seigneur, pardonnez-moi.....

DON JÉRÔME. Au secours, à l'assassin!

UN DOMESTIQUE, *accourant.* Qu'y a-t-il, seigneur?

DON JÉRÔME. C'est ce damné juif qui a amené ici cette vieille haridelle pour m'étrangler.

ISAAC. O grands dieux! c'est sa propre fille, et il a la cruauté de lui refuser son pardon.

SCÈNE XXIII.

LES MÊMES; ANTONIO, LOUISA.

(*Ils se jettent aux genoux de don Jérôme.*)

DON JÉRÔME. Mort et furies! que vois-je maintenant? Qui vous a envoyé chercher, Monsieur, et qui êtes-vous?

ANTONIO. L'époux de Mademoiselle.

ISAAC. Il l'est, je vous en réponds: car je les ai laissés entre les mains du prêtre, et je devais lui servir de père...

DON JÉRÔME. En vérité?

ISAAC. Oui. C'est mon honnête ami Antonio, et voilà la petite fille avec laquelle je l'ai empétré, comme je vous ai dit.

DON JÉRÔME. Vous êtes ivre ou fou, l'un des deux.... C'est ma fille.

ISAAC. Non pas. C'est vous qui êtes ivre ou fou, l'un des deux. Voici votre fille.

DON JÉRÔME. Allons, vieille sorcière, m'expliquerez-vous tout cela, oui ou non?

LA DUÈGNE. Oui, don Jérôme, je vais tout vous dire.... Mais nos costumes devraient déjà vous avoir mis au fait. Regardez votre fille, regardez-moi.

ISAAC. Hein! Qu'est-ce que j'entends?

LA DUÈGNE. La vérité est que ce matin dans votre emportement vous avez commis une légère méprise: car vous avez renvoyé votre fille, et vous m'avez enfermée dans sa chambre.

ISAAC. Oh bon Dieu! bon Dieu! voilà un joli garçon qui met sa fille à la porte au lieu de la vieille duègne.

DON JÉRÔME. Oh bon Dieu! bon Dieu! voilà un joli garçon qui épouse la vieille duègne au lieu de ma fille! (*A la Duègne*) Mais enfin....

LA DUÈGNE. Je n'ai rien à ajouter, si ce n'est que je suis restée à la place de votre fille et que j'ai eu le bonheur d'engager les affections de mon cher époux que voici.

ISAAC. Son époux! Allons donc, vieille sorcière, croyez-vous que je serais votre époux maintenant? C'est une tromperie, c'est une perfidie, et vous devriez tous rougir....

ANTONIO. Ah! Isaac, ne vous plaignez pas d'une tromperie! Don Jérôme, je vous donne ma parole que ce malin Portugais s'est lui seul attiré son malheur en voulant vous attraper, et saisir la fortune de votre fille sans lui faire aucun avantage en retour.

LOUISA. Oui, mon père, et nous vous le prouverons.

DON JÉRÔME. Parbleu! il faut que cela soit vrai, ou jamais il n'aurait enduré une figure comme celle de Margaret. Allons, mon petit Salomon, je vous fais mon compliment de tout mon cœur.

LOUISA. Isaac, tout est permis en amour... Que l'on vous trompe, que l'on vous attrape, si on peut.

ANTONIO. Vous êtes un gaillard bien rusé, n'est-ce pas, un fripon bien adroit?

LOUISA. Un peu traître, direz-vous, mais fin, diablement fin.

DON JÉRÔME. Oui, oui, sa tante l'appelait toujours le petit Salomon.

ISAAC. Que toutes les plaies d'Égypte tombent sur vous! Croyez-vous que je me soumette à une pareille fraude?

ANTONIO. Isaac, parlons sérieusement. Vous ferez mieux de vous contenter de ce que vous avez. Car, croyez-moi, vous verriez qu'aux yeux du monde il n'y a pas d'objet plus digne de mépris et de ridicule qu'un fripon dupe de ses propres friponneries.

ISAAC. Et que m'importe? Puis-je endurer ceci? Don Jérôme, c'est vous qui êtes cause de tout. Vous avez insisté si

terriblement sur la beauté de celle que vous aviez enfermée, pendant que je vous soutenais toujours qu'elle était aussi vieille que ma mère et aussi laide que le diable...

LA DUÈGNE. Comment! petit reptile insignifiant!

DON JÉRÔME. C'est juste, Margaret, à votre tour!

LA DUÈGNE. Osez-vous bien parler de beauté? Un rouleau ambulant! un corps qui semble emprunter toute son étoffe à l'hydropisie! une paire d'yeux comme ceux d'un escargot mourant! une barbe comme un artichaut; avec une mâchoire desséchée qui déparerait le physique d'un singe.

DON JÉRÔME. Bravo, Margaret!

LA DUÈGNE. Mais vous verrez que j'ai un frère qui porte l'épée, et si vous ne me rendez justice.....

ISAAC. Que le feu consume votre frère! Je fuirai jusqu'à Jérusalem pour vous éviter.

LA DUÈGNE. Fuyez où vous voudrez, je vous suivrai.

JÉRÔME. Jetez vos bras d'albâtre autour de son cou, Margaret. (*Isaac et Margaret sortent.*)

SCÈNE XXIV.

DON JÉROME, ANTONIO, LOUISA.

DON JÉRÔME. Louisa, êtes-vous réellement mariée à ce modeste gentilhomme?

LOUISA. Seigneur, je me suis conformée à vos volontés et je lui ai donné ma main il y a une heure.

DON JÉRÔME. A mes volontés!

ANTONIO. Oui, seigneur, voici votre consentement signé de vous.

DON JÉRÔME. Quoi! vous voudriez m'enlever mon enfant par une fraude, par une évidente fourberie? Et croyez-vous enlever aussi sa fortune par le même moyen? Par ma foi, vous êtes aussi fripon qu'Isaac.

ANTONIO. Non, don Jérôme; quoique j'aie profité de ce papier pour obtenir la main de votre fille, je dédaigne d'obtenir sa fortune par le même moyen. Donnez-lui pour dot votre bénédiction, et je lui donnerai en retour tout le peu que je possède. Quand vous l'auriez mariée à un prince, il ne pourrait faire davantage.

DON JÉRÔME. Par ma foi! vous êtes un drôle de corps! Mais aurez-vous par hasard l'impudence de croire que vous êtes seul capable d'une action généreuse? Louisa, dites à votre amoureux passionné qu'il est le seul homme de ma connaissance qui voulût renoncer à votre fortune, et, par ma foi! le seul en Espagne qui en soit digne. Allons! je vous bénis tous deux. Je suis un vieil entêté quand j'ai tort; mais vous verrez que je suis aussi ferme quand j'ai raison.

SCÈNE XXV.

LES MÊMES; FERDINAND, CLARA.

DON JÉRÔME. Hein! Quelle est cette nouvelle merveille? Eh quoi! coquin, vous avez enlevé une religieuse.

FERDINAND. Elle n'est religieuse que de costume, seigneur... Regardez-la mieux, vous reconnaîtrez Clara d'Almanza, fille de don Guzman. Je viens aussi vous demander pardon de m'être marié à votre insu. Elle est ma femme.

DON JÉRÔME. Et elle a une grande fortune! Ferdinand, vous êtes un jeune drôle fort sensé et je vous pardonne. (*à Clara*) Vous êtes, ma foi, une fort jolie petite personne. Embrassez votre beau-père, friponne au doux sourire.

CLARA. Volontiers, seigneur, et vous, traitez-nous toujours bien.

JÉRÔME. Par ma foi! ces lèvres-là ne se sont pas refroidies à baiser des chapelets... Je crois que je vais devenir le vieillard le plus joyeux de toute l'Espagne... Holà!

Louis, Sancho! Carlos! Toutes les portes sont-elles ouvertes? Les noces de nos enfans sont les seules fêtes que notre âge connaisse; et ces jours-là nous pouvons noyer dans le plaisir le peu de facultés que le temps nous a laissées. (*On entend de la musique en dehors.*) Voici nos amis et nos voisins.

SCÈNE XXVI.

LES MÊMES; TROUPE DE MASQUES.

DON JÉRÔME. Allons, nous allons avoir une joyeuse nuit; du vin, des danses, des chansons.... Jeunes et vieux, joignez-vous à nous.

FINAL.

Jeunes et vieux, mêlez-vous à la danse,
Jeunes et vieux, sautez tous en cadence;
Entamons un joyeux refrain,
Et loin de nous, amis, chassons le noir chagrin.

DON ANTONIO.

Jeunes et vieux rendent les armes
A l'amour, ce dieu plein de charmes;
Jeunes et vieux au fond du cœur
Bénissent ses bienfaits et chantent sa douceur.

CLARA, *à Ferdinand.*

De la craintive jalousie
Que ton ame enfin soit guérie!
Ferdinand, dis-toi chaque jour:
La douce confiance est fille de l'amour.

DON JÉRÔME, *à l'auditoire.*

Si par cette esquisse légère,
Messieurs, nous avons su vous plaire,
Plus vite fuira le chagrin,
Et plus joyeux encor sera notre refrain.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

UN TOUR

A SCARBOROUGH[1],

COMÉDIE EN CINQ ACTES;

Représentée pour la première fois sur le théâtre de Drury-Lane, le 24 février 1777.

(1) Ville du comté d'York, située à quatorze lieues d'York.

PROLOGUE.

Que de changemens nous remarquons dans cette ville depuis White Chapel, située à l'orient, jusqu'à Hyde Park qui s'étend à l'ouest! Hommes, femmes, enfans, maisons, modes, politique, commerce, goûts, humeurs, passions, la bourse, Change Alley, la cour, la cité, la province, tout est changé ou change en ce moment.

Les rues autrefois étaient pavées de pierres, qui, faisant sauter votre fiacre peu tendre, vous cassaient à moitié les os. Les amans les plus sincères n'avaient pas alors de joie parfaite; ils couraient un grand péril en se donnant un baiser. *Un seul, rien qu'un seul*, disait l'amant... *O fi!* répondait la dame. Puis ils se rapprochaient doucement... Pan, la voiture cahotait; la pauvre Sylvie avait une bosse au front, et Damon un œil tout noir.

Mais aujourd'hui les nerfs les plus délicats peuvent se promener en voiture, et le gourmand, au ventre bien plein, s'en retourne en ronflant chez lui sans être cahoté.

Le petit-maître, cette créature si gentille, est maintenant métamorphosé du haut en bas. Autrefois l'énorme perruque de lin, descendant sur ses épaules, cachait aux passans sa tête superficielle. Maintenant c'est tout le contraire: le fat paraît en public tout écourté, tout tondu, montrant sa tête et ses oreilles. La boucle qui autrefois connaissait de justes bornes, est maintenant comme un océan qui a rompu ses digues et qui engloutit le soulier, et le cavalier perd ses pieds sous cette boucle, comme il a perdu jadis son domaine en le surchargeant trop.

Je vois les dames sourire ; mais elles sont aussi dans la conjuration. N'ont-elles pas transgressé les bornes de la nature? Quand on les créa, étaient-elles destinées à être comme des volans, composées de liége et de plumes? Leurs grand'-mères, au teint pâle, paraissaient avec grâce quand une rougeur pudique venait animer leurs visages. Aujourd'hui, la rougeur cherche vainement son ancienne place, l'ennemi est en possession des joues féminines. Autrefois aucune tête n'était surmontée de plumes et n'empêchait les belles de passer sous une humble porte. Aujourd'hui elles seraient obligées de se baisser pour entrer dans une église, si par hasard l'envie leur prenait de faire cette épreuve.

Puisque le changement est ainsi à l'ordre du jour dans notre nation, ne peut-on pas, sans blâme, en faire subir à quelques pièces de théâtre? Ne peut-on pas du moins tirer une gaze légère sur ce bel esprit sans grâce (1) qui était un peu trop nu jadis. Ces écrivains, selon moi, font un bon usage de leur plume qui transforme nos belles trop égrillardes en Magdeleines, et quoiqu'ils soient l'objet de méchantes railleries, nous espérons trouver en vous leur refuge.

(1) Pope a dit : Et Vanburgh manque de grâce sans jamais manquer d'esprit. — *And* Van *wants grace who never wanted wit.*

PERSONNAGES.

Lord FOPPINGTON, gentilhomme dandy (1).
Sir TUNBELLY CLUMSY (2), baronnet.
Le colonel TOWNLY, amoureux de Berinthia.
LOVELESS (3), mari dissipé.
FASHION (5), frère cadet de lord Foppington.
PROBE (5), chirurgien..
LAVAROLE, valet de chambre français de lord Foppington.
LORY, domestique de Fashion.

Un joaillier, Un cordonnier, Un tailleur, M. MENDLEGS (6), marchand de bas.	fournisseurs de lord Foppington.

AMANDA, femme de Loveless.
BERINTHIA, veuve égrillarde, parente d'Amanda.
Miss HOYDEN (7), fille de Tunbelly.
Miss COUPLER (8), entremetteuse de mariages.
La nourrice de miss Hoyden.

(1) Fat anglais d'un genre particulier. Nous lisons dans l'ouvrage de lady Morgan sur la France : « Nos dandies ne forment pas un sexe à part ; mais c'est « une variété dans l'espèce. »

(2) *Tunbelly* veut dire ventre de tonneau. *Clumsy*, rustre, manant.

(3) Sans amour, indifférent.

(4) *Fashion*, la mode. — (5) La sonde.

(6) Qui raccommode les jambes.

(7) *A hoiden* ou *hoyden*, une fille simple et niaise, élevée à la campagne.

(8) Qui accouple, qui appareille.

UN TOUR A SCARBOROUGH.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente une salle d'auberge.

FASHION, LORY; UN POSTILLON *portant une valise.*

FASHION. Lory, paie le postillon, et prends la valise.

LORY. Ma foi, Monsieur, il vaudrait mieux laisser le postillon prendre la valise et se payer lui-même.

FASHION. Comment! j'espère qu'il y a encore quelque chose dedans.

LORY. Pas un haillon, sur mon honneur. Nous avons mangé à Newhatton avec le peu qui restait de notre garde-robe, et si nous avions fait vingt milles de plus, nous aurions été obligés de nous nourrir avec le sac lui-même.

FASHION. Eh mais, il a l'air plein.

LORY. Oui, Monsieur, je l'ai bourré de foin pour sauver les apparences et lui donner l'extérieur d'un bagage véritable.

FASHION. Que diable vais-je faire? Postillon, combien dois-je pour la chaise?

LE POSTILLON. Treize shillings, Votre Honneur.

FASHION. Avez-vous la monnaie d'une guinée?

LE POSTILLON. Oh oui, Monsieur.

LORY, *à part.* Diable ! Comment nous en tirer maintenant? (*Haut.*) Bon Dieu, Monsieur, il vaudrait mieux le faire payer en bas.

FASHION. Comme tu dis, Lory, je crois que cela vaudra mieux.

LORY. Oui : je vais dire en bas qu'on vous paye, mon garçon.

LE POSTILLON. N'en déplaise à Votre Honneur, c'est moi qui ai payé pour les barrières.

FASHION. C'est juste, on vous donnera aussi pour les barrières.

LE POSTILLON. Et j'espère que Son Honneur me fera donner aussi quelque chose pour boire.

FASHION. Assurément ; dites-leur de vous donner une couronne.

LORY. Oui, oui, mon maître ne s'embarrasse pas de ce que vous leur demanderez... ainsi, allez.

LE POSTILLON. Il y a aussi le palefrenier, Votre Honneur.

LORY. Ah ! au diable le palefrenier ! Vous voulez abuser de la générosité de mon maître. (*Il le pousse dehors.*) Chien de coquin d'avoir comme cela de la monnaie toute prête.

FASHION. Ma foi, Lory, il m'avait presque mis à quia.

LORY. Eh bien, Monsieur, nous voilà arrivés à Scarborough sans avoir une guinée.. J'espère que vous êtes un homme bien heureux... Vous avez survécu à tous vos soucis.

FASHION. Comment !

LORY. Vous n'avez plus rien dont il vous faille prendre soin !

FASHION. Si fait, maraud. Et vous et moi, ne faut-il pas que j'en prenne soin?

LORY. Monsieur, si vous pouviez engager quelqu'un à remplir ce devoir-là pour vous, je crois que nous nous en

trouverions mieux tous les deux. Par exemple, Monsieur, lord Foppington votre frère aîné...

FASHION. Dieu damne mon frère aîné !

LORY. De tout mon cœur. Mais cependant tâchez de lui faire rendre votre pension. Il faut le cajoler ou mourir de faim.

FASHION. Je ne veux ni le cajoler ni mourir de faim.

LORY. Et que ferez-vous donc, alors?

FASHION. Je lui couperai la gorge, ou je la lui ferai couper par quelqu'autre de bonne volonté.

LORY. Par ma foi, Monsieur, je vois avec plaisir que je ne connaissais pas la force de votre conscience aussi bien que la faiblesse de votre bourse.

FASHION. Es-tu donc assez stupide pour croire qu'il m'avancera un liard?

LORY. Non pas, si vous le traitez du haut en bas comme vous aviez coutume de le faire.

FASHION. Comment veux-tu donc que je le traite?

LORY. Comme une truite. Il faut le chatouiller.

FASHION. Je ne sais pas flatter.

LORY. Savez-vous mourir de faim?

FASHION. Oui.

LORY. Moi je ne le sais pas. Bonjour, Monsieur.

FASHION. Un instant donc. Tu me tourmentes bien... Mais qui vient là? Eh ! c'est mon ancien ami, le colonel Townly.

SCÈNE II.

LES MÊMES; LE COLONEL TOWNLY.

FASHION. Mon cher colonel, je suis enchanté de vous rencontrer ici.

LE COLONEL. Mon cher Tom, voilà un plaisir bien inat-

tendu. Est-ce que vous êtes venu à Scarborough pour assister à la noce de votre frère?

LORY. Ah! Monsieur, si c'eût été son convoi, nous serions venus avec bien du plaisir.

LE COLONEL. Comment, honnête Lory, vous êtes encore avec votre maître?

LORY. Oui, Monsieur: depuis que je vous ai vu pour la dernière fois, je suis constamment mort de faim avec lui.

FASHION. Lory est un coquin fort attaché! on ne peut se débarrasser de lui.

LORY. C'est vrai, Monsieur. Comme dit mon maître, il n'y a pas moyen de me détacher de son service... (*à part*) jusqu'à ce qu'il m'ait payé mes gages.

FASHION. Allez, Lory, allez, et prenez soin de nos paquets.

LORY. Oui, Monsieur... nos paquets. Il faudra, je suppose, dire à l'hôte de prendre bien garde à l'endroit où il mettra cela.

FASHION. Allons, sortez donc, maraud.

SCÈNE III.

FASHION, LE COLONEL.

FASHION. Colonel, connaissez-vous ma future belle-sœur?

LE COLONEL. De réputation seulement. Son père, sir Tunbelly Clumsy, vit à un quart de mille d'ici dans une vieille maison isolée dont personne n'approche. La fille ne sort jamais, ne voit jamais aucune société chez elle. Le curé de la paroisse lui enseigne à jouer de la *dulcimer*, le clerc à chanter, la nourrice à s'habiller, et son père à danser. Enfin, personne n'a ses entrées dans cette maison

que notre vieille connaissance la mère Coupler, qui a procuré à votre frère ce mariage et qui est, je crois, une parente éloignée de sir Tunbelly.

FASHION. Et sa fortune est-elle considérable?

LE COLONEL. Trois mille livres sterling de rente, et de plus une bonne somme d'argent indépendante de son père.

FASHION. Ah! morbleu, pourquoi mon ancienne connaissance, madame Coupler, n'a-t-elle pas pensé à moi plutôt qu'à mon frère pour faire un tel marché?

LE COLONEL. Eh! vous n'arrivez peut-être pas trop tard. Sa Seigneurie n'a jamais vu la jeune personne, j'en suis sûr, et je crois qu'il s'est querellé avec sa protectrice.

FASHION. Mon cher colonel, quelle idée vous avez fait naître!

LE COLONEL. Poursuivez-la, si vous pouvez, et je vous promets mon assistance; car, outre mon mépris naturel pour Sa Seigneurie, j'ai maintenant contre lui l'antipathie d'un rival.

FASHION. Quoi! est-ce qu'il fait la cour à votre vieille passion, la veuve Berinthia?

LE COLONEL. Ma foi, Tom, je me trouve en ce moment dans la situation la plus bizarre. Je vins ici il y a un mois, pour y trouver ma veuve; mais elle n'a pas tenu sa parole, et moi, moitié par pique, moitié par oisiveté, je me suis distrait en offrant quelqu'encens aux charmes d'Amanda, la femme de mon ami Loveless.

FASHION. Je ne l'ai jamais vue, mais j'en ai entendu parler comme d'un modèle de beauté et de sagesse.

LE COLONEL. Cela est vrai. Loveless fort insouciant n'apprécie pas le trésor qu'il possède, et moi, logeant dans la même maison, j'avais mille occasions de lui faire agréer mes soins, de sorte qu'en moins de quinze jours je commençais à supporter mon désappointement du côté de la veuve, avec la résignation la plus chrétienne.

FASHION. Et Berinthia n'a pas reparu?

LE COLONEL. Oh! voilà le diable! au moment où je commençais à ne plus guère me soucier de la revoir, elle est arrivée. Depuis hier soir elle est ici.

FASHION. Et sur-le champ elle a repris son empire?

LE COLONEL. Du tout! nous nous sommes revus, mais Madame ne voulant pas condescendre à m'expliquer nettement pourquoi elle m'avait laissé croquer le marmot pendant un mois, je l'ai laissée dans un courroux d'enfer.

FASHION. Bon, bon; je parie qu'elle aura bientôt reconquis son pouvoir; l'amitié vous empêchera d'ailleurs de presser l'autre trop vivement..... Ah! ça, mon fat de frère est donc aussi un adorateur d'Amanda?

LE COLONEL. Oui, et je crois qu'il est cordialement dédaigné.... mais venez avec moi, et vous la verrez ainsi que votre ancien ami Loveless.

FASHION. Il faut que je présente d'abord mes respects à Sa Seigneurie; peut-être vous pouvez m'indiquer son logement.

LE COLONEL. Venez avec moi, je passerai devant.

FASHION. Je voudrais que vous pussiez faire cette visite-là pour moi, ou bien m'enseigner ce que je dois lui dire.

LE COLONEL. Ne lui dites rien du tout, à lui; adressez-vous à sa coiffure, à son épée, à ses plumes, à sa tabatière, et quand vous serez bien avec tous ces gens-là, priez-le de vous prêter mille livres, et je gage que vous réussissez.

FASHION. Mort et furies! pourquoi ce fat-là a-t-il été jeté dans le monde avant moi? O Fortune, Fortune, tu n'es qu'une coquine, sur ma foi! (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Le théâtre représente un cabinet de toilette.

LORD FOPPINGTON *en robe de chambre*, LAVAROLE.

LORD FOPPINGTON, *à part.* Ma foi, c'est un plaisir indicible d'être homme de qualité. Que la peste m'étrangle! Les habitans grossiers de ce Spa septentrional ont eux-même appris le respect dû à un titre. Lavarole!

LAVAROLE. Milord!

LORD FOPPINGTON. Avez-vous été à Muddy-moat-hall, annoncer mon arrivée?

LAVAROLE. Pas encore, Milord.

LORD FOPPINGTON. Il ne sera pas nécessaire d'y aller avant samedi. (*Lavarole sort.*) Comme je ne suis pas très pressé de voir ma future, je consacrerai un jour ou deux à presser la femme de mon ami Loveless. Amanda est une charmante créature, ou je veux être difforme!.... et si j'ai quelque discernement, elle en pense tout autant de lord Foppington.

LAVAROLE, *rentrant.* Milord, le cordonnier, le tailleur, le marchand de bas, la couturière, le coiffeur, sont tous prêts, si vous voulez vous habiller.

LORD FOPPINGTON. C'est bon, faites-les entrer.

LAVAROLE. Hé, Messieurs, entrez.

SCÈNE V.

LES MÊMES; LE TAILLEUR, LE CORDONNIER, ETC.

LORD FOPPINGTON. Messieurs, j'espère que vous avez tâché de vous surpasser dans cette occasion.

LE TAILLEUR. Je crois pouvoir me flatter, Monsieur.....

LAVAROLE, *le poussant*. Milord donc, mal-appris.

LE TAILLEUR. Milord, Milord, je demande pardon à Votre Seigneurie; j'espère, Milord, que vous aurez la bonté d'avouer que j'apporte à Votre Seigneurie l'habillement complet le plus parfait que jamais pair du royaume ait porté. Votre Seigneurie veut-elle l'examiner?

LORD FOPPINGTON. Oui, mais que mes gens disposent les glaces de manière à ce que je me voie par derrière et par devant, car j'aime à me voir sous toutes les faces.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS; FASHION, LORY.

FASHION, *dans le fond*. Que diable est-ce là? Milord est sûrement devenu favori à la cour pour avoir tant de personnes à son lever.

LORY, *bas*. Monsieur, ces gens-là viennent pour tâcher d'en faire un favori à la cour, en le mettant bien avec les femmes.

FASHION. Combien il faut que le goût des femmes soit dépravé pour qu'un habit brodé suffise maintenant pour être bien auprès d'elles!

LORY. Monsieur, ce sont les tailleurs et les coiffeurs qui débauchent toutes les femmes.

FASHION, *bas*. C'est, ma foi! vrai... mais songeons à notre réception.

LORD FOPPINGTON, *au tailleur*. Mort et tortures éternelles! Monsieur, je vous dis que l'habit est trop large d'un pied dans cet endroit.

LE TAILLEUR. Milord, s'il eût été plus étroit, il n'aurait pu ni s'agrafer ni se boutonner.

LORD FOPPINGTON. Au diable les agrafes et les boutons! Peut-il y avoir rien de plus laid que ceci? Aussi vrai que

Dieu me jugera, cela pend sur mes épaules comme une robe de président.

LE TAILLEUR. Je ne présumerai pas de disputer sur le goût de Milord.

LORY, *bas à Fashion*. Voyez les effets du respect.

FASHION, *bas à Lory*. Du respect! que le diable emporte le fat!... mais abordons-le (*haut*) Mon frère, je suis votre humble serviteur.

LORD FOPPINGTON. Oh! bon Dieu, *Tam* (1), je ne vous attendais pas en Angleterre,.... Mon frère, je suis bien aise de vous voir; mais qu'est-ce qui vous amène à Scarborough, Tam? (*au tailleur*) Entendez-vous, Monsieur, je ne me réconcilierai jamais avec cet habit vulgaire et dégoûtant; ainsi faites m'en un autre, car ceci est mon aversion éternelle. — Eh bien, Tam, vous ne me dites pas ce qui vous amène à Scarborough. — Madame Calico, n'êtes-vous pas de mon avis?

LA COUTURIÈRE. Tout-à-fait, Milord. J'espère que Votre Seigneurie est contente de ses manchettes.

LORD FOPPINGTON. J'en suis amoureux, ou la peste m'étouffe! Apportez votre mémoire, on vous paiera demain.

LA COUTURIÈRE. Je vous remercie humblement, Milord. (*Elle sort.*)

LORD FOPPINGTON. Ecoutez, monsieur le cordonnier, ces souliers-là ne sont pas laids, mais ils ne me vont pas.

LE CORDONNIER. Milord, je trouve qu'ils vous vont fort bien.

LORD FOPPINGTON. Ils me blessent là, au-dessous du coude-pied.

LE CORDONNIER, *tâtant son pied*. Non, Milord, ils ne vous blessent pas là.

(1) Au lieu de *Tom*. Prononciation affectée des dandies. Elle se retrouve dans tout le cours du rôle de lord Foppington.

LORD FOPPINGTON. Je vous dis qu'ils me pincent exécrablement.

LE CORDONNIER. Si ces souliers-là vous pincent, Milord, que je sois damné!

LORD FOPPINGTON. Comment! est-ce que tu veux me persuader que je ne sens pas ce que je sens?

LE CORDONNIER. Votre Seigneurie peut sentir ce qu'elle voudra, mais ce soulier-là ne vous blesse pas; je crois que je m'y connais.

LORD FOPPINGTON. Par tout ce qu'il y a de bon et de puissant, tu es d'une impudence bien singulière! mais tu fais de bons souliers, et je te garde.

LE CORDONNIER. Milord, depuis vingt ans je chausse la moitié des gens de qualité de cette ville; il serait donc bien drôle que je ne visse pas quand un soulier blesse ou ne blesse pas.

LORD FOPPINGTON. Alors va-t-en à tes affaires. (*Le cordonnier sort.*) M. Mendlegs, un mot. Les mollets de ces bas-là sont un peu trop fournis. Ils donnent à mes jambes l'air de jambes de porte-faix.

M. MENDLEGS. Milord, ils ont bien bonne mine.

LORD FOPPINGTON. Vous n'êtes pas aussi bon juge que moi dans ces matières-là. Je les ai étudiées toute ma vie. Ainsi vous diminuerez les premiers de l'épaisseur d'une couronne.

MENDLEGS. Ils sont exactement semblables à ceux que j'ai eu l'honneur de fournir à votre Seigneurie.

LORD FOPPINGTON. C'est très possible, monsieur Mendlegs, mais alors nous étions au commencement de l'hiver, et vous devriez savoir que, faire les jambes de printemps d'un gentilhomme aussi robustes que ses mollets d'automne, c'est commettre une inconvenance monstrueuse, et ne pas avoir égard aux fatigues de l'hiver.

(*Le marchand de bas sort.*)

LE BIJOUTIER. J'espère, Milord, que ces boucles ont eu

l'inexprimable satisfaction d'avoir l'approbation de Votre Seigneurie.

LORD FOPPINGTON. Elles sont d'un assez joli goût, mais ne les trouvez-vous pas un peu petites?

LE BIJOUTIER. Milord, si elles étaient plus larges, elles ne tiendraient pas le soulier de Votre Seigneurie.

LORD FOPPINGTON. Mon cher Monsieur, vous oubliez que ces choses-là sont tout-à-fait changées depuis peu. Autrefois, j'en conviens, la boucle était une espèce de machine faite pour tenir le soulier, mais maintenant c'est tout l'opposé, et le soulier n'est plus bon à rien sur la terre qu'à tenir la boucle. Allons, maintenant donnez-moi mes montres, et je crois que nos affaires du matin seront terminées.

FASHION, *bas à Lory*. Eh bien, Lory, qu'en penses-tu? Voilà une réception bien amicale de la part d'un frère, au bout de trois ans d'absence!

LORY, *bas*. C'est votre faute, Monsieur: vous êtes resté tout droit à votre place, et vous n'avez vanté rien de ce qui lui appartient.

FASHION, *bas*. Je ne vanterai jamais rien dans un fat. (*haut*) Maintenant que vos gens d'affaires sont partis, mon frère, j'espère que je puis avoir un quart d'heure d'entretien avec vous.

LORD FOPPINGTON. Ma foi, Tam, excusez-moi pour aujourd'hui; j'ai un rendez-vous auquel je ne veux pas manquer quand il s'agirait du salut du genre humain. Holà! mon carrosse est-il à la porte?.. Vous m'excuserez, mon frère...

FASHION. Reviendrez-vous dîner?

LORD FOPPINGTON. Aussi vrai que Dieu me jugera, je ne puis vous le dire: car il est possible que je dîne avec quelques amis chez Donner.

FASHION. Voulez-vous que j'aille vous y trouver? car il faut absolument que je vous parle.

LORD FOPPINGTON. J'aurais peur que cela ne fût pas con-

venable. Car ceux avec qui j'ai coutume de manger sont des gens d'une conversation très soignée, et vous savez, Tam, que votre éducation a été un peu négligée.. Mais il y a d'autres ordinaires dans la ville... où on mange de très bon bœuf... Vous mangez du bœuf, n'est-ce pas Tam? Cependant, mon cher Tam, je suis bien aise de vous voir en Angleterre, ou la peste m'étouffe! (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

FASHION, LORY.

FASHION. Enfer et furies! il n'y a pas moyen de supporter cela.

LORY. Ma foi, Monsieur, j'ai manqué lui donner moi-même du poing sur la tête.

FASHION. C'est bon. Je vais te montrer par mon calme même jusqu'où va mon ressentiment. Viens, Lory, viens ajouter ton courroux au mien et conspirons sa ruine.

LORY. Monsieur, j'aperçois une tête qui la conspirera bien mieux que nos deux cervelles à la fois, si elle veut se mettre du complot.

FASHION. Par ma foi, c'est mistriss Coupler! elle paraît mécontente. Observons-la.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; MISTRISS COUPLER.

MISTRISS COUPLER, *se croyant seule.* En vérité, voilà qui me promet une jolie récompense de mes services! Mes soupçons n'étaient que trop fondés, je le vois. Refuser de m'avancer une petite somme à moi qui suis sur le point de lui livrer une mine d'or. Mais qu'il redoute les conséquences!... Un fat ingrat et à vues étroites!....

FASHION. Ma foi, vous avez raison, ma bonne dame : car à coup sûr c'est de mon frère que vous parlez.

MISTRISS COUPLER. Ah! mon garçon, comment te trouves-tu ici? Tu as tout dépensé, hein? est-ce que tu viens pour importuner Sa Seigneurie en lui demandant quelque assistance?

FASHION. Non, je demande seulement l'assistance de quelqu'un pour couper la gorge de Sa Seigneurie sans risque d'être pendu.

MISTRISS COUPLER. Ma foi, mon garçon, je pourrai t'aider à lui jouer un aussi bon tour sans risque d'avoir la main brûlée pour cela.

FASHION. Comment cela, maligne vieille?

MISTRISS COUPLER. Il faut que tu saches que je t'ai fait la grâce d'arranger un mariage pour ton frère.

FASHION. Je vous en remercie, en vérité.

MISTRISS COUPLER. Tu le peux tant que la noce n'est pas faite. La demoiselle est une héritière, le marché est conclu, le contrat dressé, et Sa Seigneurie est venue ici pour terminer l'affaire.

FASHION. On me l'a dit.

MISTRISS COUPLER. Il faut que tu saches maintenant, mon garçon, que ton frère est un coquin.

FASHION. D'accord.

MISTRISS COUPLER. Il m'a signé un billet de mille livres sterling pour lui faire avoir cette fortune, et m'en a promis autant de la main à la main le jour du mariage. Mais un ami m'a instruite qu'il n'a pas l'intention de me payer cette somme, et ce qui le prouve, c'est qu'il refuse aujourd'hui de m'en avancer une partie. Si donc tu veux te montrer généreux et m'assurer cinq mille livres sterling, je te ferai avoir la demoiselle.

FASHION. Et comment diable le pourras-tu?

MISTRISS COUPLER. Sans le secours du diable, je te le ga-

rantis. Personne de la famille ne connaît encore la figure de ton frère ; c'est moi qui ai tout fait, et toutes ses lettres ont passé par mes mains. Mon parent sir Tunbelly Clumsy (c'est le nom du vieux gentleman) sait que Sa Seigneurie est ici, et l'attend demain pour lui donner la main de sa fille ; mais le noble pair a, je le sais, l'intention de flâner ici quelques jours, apparemment pour se remettre des fatigues du voyage. Tu iras à Muddymoat Hall à sa sa place. Je te donnerai une lettre d'introduction, et si tu n'épouses pas la demoiselle avant le coucher du soleil, tu mérites d'être pendu avant le matin.

FASHION. C'est convenu, c'est convenu ; et quant à la récompense...

MISTRISS COUPLER. C'est bon... c'est bon... Quoique je sois persuadée que tu n'as pas un liard dans ta poche, personne ne peut le lire sur ta figure.

FASHION. Je n'ai pas un sou, par Jupiter.

MISTRISS COUPLER. Il faudra donc que je te fasse quelque avance? Ce soir même chez moi, la maison qui touche à celle-ci. Je verrai ce qu'il y aura à faire. Nous signerons notre traité, et quand je t'aurai donné quelques instructions, tu mettras à la voile et tu partiras. *(Elle sort.)*

SCÈNE IX.

FASHION, LORY.

FASHION. Tu vois, Lory, que la fortune finit par chercher le mérite. Nous voilà en bon chemin de devenir des gens considérables.

LORY. Oui, Monsieur, si le diable ne vient pas entre la coupe et les lèvres (1), comme il fait quelquefois.

FASHION. Il m'a joué plus d'un tour pour empêcher ma

(1) *There is many a slip between the cup and the lip.* Proverbe anglais qui signifie littéralement: il y a plus d'une glissade entre la coupe et les lèvres.

fortune, et j'ai peur qu'il ne s'en mêle encore cette fois-ci : si je te disais pourquoi, tu serais étonné.

LORY. Ma foi non, Monsieur.

FASHION. Comment le sais-tu?

LORY. Vous m'avez étonné si souvent que vous ne pouvez plus m'étonner aujourd'hui.

FASHION. Que dirais-tu si je t'avouais que les scrupules de ma conscience viennent s'opposer à mon dessein ?

LORY. Alors je rétracterais mes paroles, et je m'étonnerais plus que jamais.

FASHION. Eh bien, oui, Lory; quoique j'aie joué plus d'un malin tour, celui-ci est une fraude si caractérisée, que j'ai de la peine à m'y résoudre... Enfin, j'ai des scrupules.

LORY. Ce sont de violens symptômes de mort. Si vous les sentez augmenter, Monsieur, faites votre testament, je vous en prie.

FASHION. Il ne faut pourtant pas que ma conscience me fasse mourir de faim ; mais je veux l'écouter jusqu'à un certain point. Avant d'exécuter mon projet, je mettrai mon frère à une épreuve décisive. S'il a assez d'humanité pour me secourir, même faiblement, j'abandonne mon dessein et je lui montre que je sais faire pour lui plus encore qu'il n'aurait dû faire pour moi. Oui, je suis résolu à faire cette dernière tentative,

Sur sa bonté, sur sa tendre obligeance,
Mes soupçons vont se dissiper.
Je soumettrai son cœur; sinon à le tromper
Je soumettrai ma conscience (1).

(1) Cette pièce, comme toutes celles de Sheridan, est écrite en prose, et cependant le premier et le quatrième acte se terminent par quelques vers. C'est une bizarrerie qui n'est pas rare chez les Anglais. C'est ainsi que dans leurs tragédies, écrites en vers blancs, ceux qui terminent un acte, sont presque toujours rimés.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

La scène est chez Loveless.

LOVELESS, AMANDA.

LOVELESS. Comment trouvez-vous ce logement, ma chère? Pour moi, j'en suis si enchanté que je me résignerais difficilement à bouger d'ici, pour peu que vous vous y trouviez bien.

AMANDA. Je suis satisfaite de tout ce qui vous plaît: sans cela je ne serais pas venue à Scarborough.

LOVELESS. Le bruit et les folies de ce lieu-ci varieront les plaisirs de notre retraite. Nous trouverons les charmes de notre solitude doublés quand nous y retournerons.

AMANDA. Nourrir cette espérance sera mon plus doux passe-temps, tant que je serai lancée dans ces plaisirs si vides qu'il faut avoir l'air d'aimer pour complaire à la mode.

LOVELESS. J'avoue qu'ils sont pour la plupart bien futiles. Cependant il y a tels amusemens qui manquent à la vie retirée, et qui peuvent réjouir un honnête homme et distraire innocemment une femme vertueuse. La bonne musique est de ce nombre, et le spectacle, avec quelques restrictions, en est aussi, je crois.

AMANDA. Je confesse que le spectacle a quelques charmes. Qu'avez-vous vu hier soir?

LOVELESS. A dire vrai, je n'en sais trop rien. Mon attention était toute accaparée par la contemplation des merveilles de la nature, répandues sur la figure d'une jeune dame qui était assise à quelques pas de moi ; elle était d'une beauté ravissante.

AMANDA. D'une beauté ravissante !

LOVELESS. Pourquoi répéter ainsi mes paroles, ma chère?

AMANDA. Vous paraissiez les prononcer avec tant de plaisir que j'ai cru vous obliger en me faisant leur écho.

LOVELESS. Seriez-vous inquiète, Amanda?

AMANDA. C'est mon devoir de l'être, quand vous êtes en danger.

LOVELESS. Vous êtes trop prompte à concevoir des craintes pour moi. J'ai contemplé cette belle avec une excessive admiration, mais sans un grain d'amour

AMANDA. Ne vous fiez pas trop à ces distinctions subtiles. Mais est-ce que vos yeux seuls ont été curieux? A votre place, il me semble que ma langue l'eût été aussi. Je lui aurais demandé où elle demeurait, mais sans aucune intention. Qui était-ce, dites-le moi, de grâce?

LOVELESS. En vérité, je ne puis le dire.

AMANDA. Vous ne voulez pas le dire.

LOVELESS. Sur mon honneur, je ne l'ai pas demandé.

AMANDA. Et vous ne savez avec qui elle se trouvait?

LOVELESS. Non ma foi. Mais pourquoi êtes-vous si pressante?

AMANDA. Je croyais avoir sujet de l'être.

LOVELESS. Et vous aviez tort de le croire, Amanda... Mais changeons de rôle, et mettez-vous à ma place : si en revenant chez vous, vous me disiez que vous avez vu un bel homme, deviendrais-je jaloux parce que vous avez des yeux?

AMANDA. Mais si je vous disais qu'il était d'une beauté

ravissante, et que je l'ai contemplé avec une excessive admiration, ne penseriez-vous pas que j'ai pu aller un peu plus loin et m'informer de son nom?

LOVELESS, *à part*. Elle a raison; j'en ai trop dit. Sachons me retourner adroitement. (*haut*) Ne ferez vous nulle distinction entre le langage de notre sexe et celui duvôtre? Une certaine modestie retient votre langue, et fait que vous ne louez qu'à moitié; mais la flatterie lâche la bride à nos éloges, et nous fait dire le double de ce que nous pensons.

SCÈNE II.

LES MÊMES; UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Madame, il y a à la porte une dame dans sa chaise. Elle demande si Madame est visible : elle se nomme Berinthia.

AMANDA. Mon ami, c'est une parente que je n'ai pas vue depuis cinq ans. Priez-la de monter. Voilà encore une beauté! Quand je l'ai vue pour la dernière fois, elle était renommée.

LOVELESS. N'allez pas être jalouse; car je vais la contempler aussi.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS; BERINTHIA.

LOVELESS, *à part*. Ah! bon Dieu! c'est elle-même!

BERINTHIA, *embrassant Amanda*. Ma chère Amanda, je ne m'attendais guère à vous trouver à Scarborough.

AMANDA. Chère cousine, je suis enchantée de vous voir. Monsieur Loveless, c'est une de mes parentes et de mes bonnes amies: je désire que vous fassiez plus ample connaissance.

LOVELESS. Si ma femme ne me fait jamais que d'aussi aimables demandes, je n'aurai pas de peine à lui tout accorder.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Monsieur, lord Foppington vous présente ses hommages, et fait demander de vos nouvelles. Il est dans la maison voisine, et si cela ne vous gêne pas, il vous rendra visite.

LOVELESS. Mes complimens respectueux à Milord; dites que je serai ravi de le voir. (*A Bérinthia.*) Si vous ne connaissez pas encore lord Foppington, Madame, il vous divertira.

AMANDA. Pour moi, j'éprouve plus de compassion que d'amusement en voyant un homme que la nature n'a point fait sot, se donner tant de peine afin de passer pour un imbécille.

LOVELESS. Vous avez tort, Amanda; il ne faut pas accorder votre compassion à des gens qui s'imposent mille peines pour conquérir votre mépris. Plaignez ceux que la nature gâte, et non pas ceux qui gâtent la nature.

SCÈNE V.

LES MÊMES; LORD FOPPINGTON.

LORD FOPPINGTON. Mon cher Loveless, je suis votre très humble serviteur.

LOVELESS. Milord, c'est moi qui suis le vôtre.

LORD FOPPINGTON, Madame, votre esclave tout dévoué.

LOVELESS. Milord, madame est une parente de ma femme.

LORD FOPPINGTON. Elle est de la plus belle espèce qui

soit sur terre, ou le diable m'emporte! Cher Loveless, je suis enchanté de savoir que vous restez à Scarborough, ou la peste m'étouffe! (*A Amanda.*) Au nom du Ciel, Madame, comment avez-vous fait pour supporter si longtemps la fatigue de la vie champêtre?

AMANDA. La fatigue! Tout au contraire, Milord; ma vie a été fort tranquille.

LORD FOPPINGTON. C'est précisément la fatigue dont je parlais, Madame. Car il est impossible d'être tranquille sans réfléchir, et réfléchir est pour moi la plus grande fatigue du monde.

AMANDA. Votre Seigneurie n'aime donc pas la lecture?

LORD FOPPINGTON. Oh! passionnément, Madame; mais je n'ai pas le temps de penser à ce que je lis. Ma vie est un torrent perpétuel de plaisirs; il se précipite à travers des milliers de distractions dont le plus sage de nos ancêtres n'avait pas, je crois, la moindre idée. Quand je suis en ville, je me lève à peu près à midi. Je ne me lève pas plus tôt, parce que c'est tout ce qu'il y a de plus mauvais pour le teint; non pas que je tienne à passer pour un merveilleux; mais un homme doit être présentable, de peur de faire dans les loges d'avant-scène une figure si odieuse que les femmes soient obligées de détourner les yeux pour regarder le spectacle. Je vous disais donc, je me lève à midi; alors, si le temps est beau, je me résous à prendre l'exercice du cheval. Je prends mon chocolat et je mets des bottes à deux heures. A mon retour, je m'habille, et après le dîner, je vais flâner peut-être à l'Opéra.

BERINTHIA. Milord aime la musique, je suppose?

LORD FOPPINGTON. Oh! passionnément, les jeudis et les samedis. Ces jours-là il y a la meilleure société, de sorte qu'on n'est pas contraint à subir la fatigue d'écouter.

AMANDA. Milord pense-t-il que l'on trouve réellement la meilleure société à l'Opéra?

LORD FOPPINGTON. Assurément, Madame : il y a lady Tattle, lady Prate, lady Titter, lady Sneer, lady Giggle et lady Grin (1). Elles ont toutes leur loge en face, et quand on chante quelque air favori, elles sont la meilleure compagnie du monde, ou la peste m'étouffe.... Puis-je me flatter, Madame, de l'honneur de vous adjoindre à notre société?

AMANDA. Hélas! Milord, je suis bien mauvaise compagnie dans un concert; j'écoute la musique.

LORD FOPPINGTON. Cela est pardonnable à la campagne ou à l'église, Madame : dans une assemblée un peu policée, c'est une monstrueuse inconséquence.... Mais j'ai peur que mon bavardage ne vous ennuie.

LOVELESS. Au contraire, continuez.

LORD FOPPINGTON. Eh bien, Mesdames, j'ajouterai seulement que je finis communément la soirée à l'un ou l'autre des clubs; non pas que je joue cher. En vérité, il y a longtemps que je n'ai perdu plus de cinq mille livres dans une séance.

LOVELESS. Mais Votre Seigneurie n'est-elle pas obligée de se mêler parfois des affaires de la nation, de ces affaires qui sont d'un si grand poids....

LORD FOPPINGTON. Oh! quant aux affaires pesantes, je les laisse aux têtes pesantes. Je ne veux pas que la mienne soit jamais une surcharge pour mon corps.

BERINTHIA. Mais, Milord, vous êtes une des colonnes de l'Etat.

LORD FOPPINGTON. Une colonne de pur agrément, Madame; car avant que je prenne la fatigue de rien soutenir,

(1) *To tattle* veut dire babiller, *to prate* jaser, *to titter* rire tout bas, *to sneer* ricaner, *to giggle* rire niaisement, et *to grin* grimacer. Ainsi, c'est à peu près comme si nous disions en français : il y a lady Babil, lady Jacasse, lady Ricannante, lady Railleuse et lady Grimace.

l'édifice croulera par terre tout entier, ou la peste m'étouffe.

AMANDA. Mais, Milord, un élégant consacre une grande partie de son temps à ses intrigues, et vous ne nous en avez pas encore parlé.

LORD FOPPINGTON, *à part*. Ah! ah! elle voudrait savoir mes amours; c'est de la jalousie: pauvre petite! elle a du penchant pour moi. (*Haut.*) Oh! bon Dieu, Madame, j'avais oublié de vous dire un secret que je veux absolument vous confier. (*A Loveless.*) Ned (1), ne soyez pas jaloux et n'allez pas écouter.

LOVELESS. Oh! Milord, je suis un mari un peu trop bien appris pour chercher à connaître les secrets de ma femme.

LORD FOPPINGTON, *bas à Amanda en lui serrant la main.* Je vous aime comme un fou, ou la peste m'étouffe!

AMANDA, *lui donnant un soufflet.* Et voilà comme je vous paie de retour, impertinent.

LORD FOPPINGTON. Madame, Madame, je suis un pair du royaume.

LOVELESS. Comment, qu'est-ce? vous osez outrager ma femme, insolent!

(*Il tire son épée, lord Foppington en fait autant. Ils se battent.*)

AMANDA. Insensée! qu'ai-je fait? Au secours! à l'assassin! au secours! Séparez-les, au nom du ciel!

LORD FOPPINGTON, *tombant à la renverse et s'appuyant sur son épée*. Ah! je suis transpercé, ou la peste m'étouffe.

(1) Abbréviation familière du nom d'Edward.

SCÈNE VI.

LES MÊMES ; PLUSIEURS DOMESTIQUES.

LOVELESS. J'espère que je n'ai pas tué l'impertinent. Relevez-le, et appelez vite un chirurgien.

LORD FOPPINGTON. Ah ! oui, de grâce, dépêchez-vous.

LOVELESS. Vous ne pouvez accuser que vous de ce malheur.

LORD FOPPINGTON. C'est vrai ! L'amour est un démon, ma parole, Ned.

SCÈNE VII.

LES MÊMES ; PROBE ET UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Voici M. Probe, Monsieur, qui passait précisément devant la porte.

LORD FOPPINGTON. Qu'il soit mille fois le bienvenu.

PROBE. Faites place, faites place, faites place ! De grâce, Messieurs, faites place. Au nom du ciel, est-ce que vous n'avez jamais vu un homme embroché ? De grâce, faites-moi place.

LORD FOPPINGTON. Ah ! monsieur Probe, je suis un homme mort.

PROBE. Un homme mort quand je suis là ! cela serait plaisant à voir.

LOVELESS. Allons, ne vous amusez pas à jaser, et voyez sa blessure.

PROBE. Comment, Monsieur ! et si je ne veux pas regarder sa blessure dans ce moment-ci ?...

LOVELESS. Eh bien, alors il perdra son sang jusqu'à ce qu'il meure.

PROBE. Eh bien, Monsieur, je le rappellerai à la vie.

LOVELESS. Morbleu ! je vous dis que son corps est percé.

PROBE. Je voudrais que son cœur le fût. J'aurais plus de gloire à le guérir. J'espère que vous êtes satisfait maintenant. Allons, à présent voyons cette blessure. Ah ! mon Dieu, quelle fente! Monsieur, Monsieur, il pourrait entrer un carrosse à six chevaux dans votre corps.

LORD FOPPINGTON. Oh!

PROBE, *à Loveless*. C'est donc avec une faux que vous avez ourfendu Milord? (*A part.*) Une petite égratignure entre peau et les côtes, voilà tout.

LOVELESS. Laissez-moi voir sa blessure.

PROBE. Alors, Monsieur, vous la panserez. Car, si un autre que moi la regarde, je ne m'en mêle plus.

LOVELESS. Tu es le plus grand fat que j'aie jamais vu.

PROBE. Monsieur, je ne suis pas maître dans ma profession pour rien.

LOVELESS. Chirurgien!

PROBE. Milord.

LORD FOPPINGTON. Y a-t-il quelque espérance?

PROBE. De l'espérance, je ne puis pas trop dire. Que donneriez-vous bien pour qu'on vous guérît?

LORD FOPPINGTON. Cinq cents livres sterling avec plaisir.

PROBE. Alors, il y a peut-être quelque espérance; mais il ne faut pas perdre un moment... Holà! qu'on porte Milord dans une chaise et qu'on le mène chez moi.... c'est le lieu le plus commode (*A part.*) pour mettre son argent dans ma poche. (*Haut.*) Allons, vite, vite, une chaise, et qu'on le mette dedans.

(*On place lord Foppington dans une chaise.*)

LORD FOPPINGTON. Cher Loveless, adieu! Si je meurs, je te pardonne, et si j'en réchappe j'espère que tu me pardonneras de ton côté. Je suis fâché que toi et moi nous nous soyons querellés; mais j'espère que c'est fini, car si tu es satisfait, je le suis.

LOVELESS. Cela ne vaut pas la peine d'être poussé plus loin ; ainsi, Monsieur, vous pouvez être tranquille.

LORD FOPPINGTON. Tu es un garçon fort généreux, ou la foudre m'écrase! mais tu as une femme bien impertinente, ou la peste m'étouffe!

PROBE. Allons, emportez-le, emportez-le, emportez-le.... s'il parle davantage, la fièvre va le prendre... emportez-le..... (*Il sort avec lord Foppington.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, *hors Probe et lord Foppington*; LE COLONEL TOWNLY.

LE COLONEL, *sans avoir l'air de voir Berinthia.* Ah! ah! je suis bien aise de vous trouver tous en vie. J'ai rencontré un pair du royaume qu'on emportait tout blessé; au nom du ciel, que s'est-il passé?

LOVELESS. Oh! une misère; il a voulu faire une déclaration d'amour à ma femme sous mon nez : elle lui a répondu obligeamment par un soufflet; et moi, je l'ai embroché; voilà tout.

LE COLONEL. Bagatelle des deux côtés! mais de grâce, Madame, depuis quand Milord est-il au nombre de vos humbles adorateurs?

AMANDA. Voilà la première fois que j'en entends parler; je suppose que sa qualité plutôt que son amour lui a attiré cette aventure. Il croit que son titre est un passeport en règle pour parvenir au cœur de toute femme qui est au dessous de la pairie.

LE COLONEL TOWNLY. Il assez fat pour que toutes les idées lui passent par la tête. Mais je ne voudrais pas que vous fussiez inquiétés à son sujet. J'espère que sa vie n'est pas en danger.

LOVELESS. Oh ! nullement. Il est tombé dans les mains d'un coquin de chirurgien qui projette, je le vois, de lui escroquer quelque argent en lui faisant peur : mais j'ai vu sa blessure, ce n'est rien. Il peut aller ce soir au bal, si ça lui fait plaisir.

LE COLONEL Je suis bien aise que vous l'ayez un peu corrigé sans qu'il y ait un mal sérieux : autrement vous m'eussiez privé du plaisir de jouer à Sa Seigneurie un tour que j'ai complotté avec une de vos anciennes connaissances.

LOVELESS. Expliquez-vous.

LE COLONEL. Son frère Tom Fashion est ici, et nous avons l'intention d'épargner à Milord les embarras de sa noce. Nous avons besoin de votre assistance. Tom serait bien venu avec moi, mais il se prépare pour notre entreprise et je lui ai promis de vous amener à lui. Ainsi, mon cher, si ces dames peuvent se passer de vous.....

LOVELESS. Je vous accompagnerai de tout mon cœur. (*A part.*) Cependant j'aurais bien voulu rester pour contempler encore un instant cette charmante femme. Bon Dieu ! qu'elle est enchanteresse ! Mais que me fait la beauté?... ce que je possède ne vaut-il pas tout ce que je pourrais convoiter ?

AMANDA. Monsieur Loveless, un mot seulement avant que vous partiez.

(*Le colonel Townly sort sans saluer Berinthia.*)

LOVELESS. Que voulez-vous, ma chère?

AMANDA. Rien qu'une sotte question de femme... Comment trouvez-vous ma cousine?

LOVELESS. Déjà jalouse, Amanda !

AMANDA. Pas du tout. Je vous demande cela pour une autre raison.

LOVELESS, *à part.* Quelle que soit sa raison, je ne lui dirai pas la vérité. (*Haut.*) Eh bien, j'avoue qu'elle est fort belle.

Mais ne croyez pas que je cherche à rabaisser votre cousine, si je vous avoue que de toutes les femmes à qui on donne le titre de beauté, elle est la dernière qui subjuguerait mon cœur.

AMANDA. Je suis satisfaite.

LOVELESS. Maintenaut dites-moi pourquoi cette question.

AMANDA. Je vous le dirai ce soir. Adieu.

LOVELESS, *l'embrassant*. Je suis tout à vous.

SCÈNE IX.

BERINTHIA, AMANDA.

AMANDA, *à part*. Je suis bien aise qu'il ne l'aime pas, car j'ai envie de la décider à demeurer et à vivre chez nous.

BERINTHIA, *à part*. Mon colonel est toujours dans ses grands airs. Il faut qu'il y ait quelque chose de plus que ce prétendu outrage qu'il dit avoir reçu de moi.

AMANDA. Berinthia, dites-moi donc, je vous supplie, comment je dois m'y prendre pour vous décider à venir demeurer chez nous.

BERINTHIA. Il n'y a qu'une manière... une seule!

AMANDA. Et c'est...?

BERINTHIA. De m'assurer que je serai la bien venue.

AMANDA. Si cela est ainsi, vous coucherez ici dès ce soir.

BERINTHIA. Dès ce soir !

AMANDA. Oui dès ce soir.

BERINTHIA. Les gens chez qui je loge me croiront folle.

AMANDA. Laissez-les croire ce qu'ils voudront.

BERINTHIA. Vous le voulez, Amanda? eh bien donc, ils penseront ce qu'ils voudront. D'ailleurs, je suis une jeune veuve et je ne me soucie guère de ce qu'on peut dire..... Amanda, c'est une chose délicieuse d'être jeune veuve.

AMANDA. Vous aurez de la peine à me le persuader.

BERINTHIA. Bah! parce que vous êtes amoureuse de votre mari.

AMANDA. Berinthia, je vous demanderai avec une entière innocence si vous pensez que les femmes qu'on appelle femmes de bien échappent réellement aux autres hommes aussi bien qu'aux fats.

BERINTHIA. Oh! du tout, Amanda. Il y a une espèce d'hommes, et c'est la plus terrible de toutes, qu'on peut appeler les antipodes d'un fat, car ils n'ont d'autre ressemblance avec lui que de marcher sur deux jambes. Ils ont une cervelle, le fat n'en a point. Ils sont amoureux de leurs maîtresses, le fat ne l'est que de lui-même: ils ont soin de leur réputation, le fat est ingénieux à la détruire; il sont réservés, il est impudent. Enfin ils sont des hommes, le fat est une brute.

AMANDA. Si ces deux portraits sont fidèles, je crois que nous avions les deux modèles ici tout à l'heure.

BERINTHIA. Milord et le colonel Townly.

AMANDA. Précisément.

BERINTHIA. Quant à Milord, il est fort ressemblant; et quant à l'autre, je vous assure qu'il n'y a pas dans la ville un homme mieux fait pour plaire aux femmes qui méritent qu'on cherche à leur plaire.

AMANDA, *à part*. Précisément l'opinion que j'avais de lui. (*Haut*.) Il faut vous dire un secret. Ce sot lord n'est pas le seul qui m'ait parlé d'amour. Townly me fait la cour aussi.

BERINTHIA, *à part*. Ah! voilà le mystère. (*Haut*.) Le colonel Townly! impossible, ma chère.

AMANDA. C'est la vérité pure. Mais ses efforts ont été vains. Je ne crois pas que le mérite de tous les hommes réunis pût ébranler l'amour que je porte à mon mari: cependant je vous avouerai, Berinthia, que ses déclarations

ne m'ont pas autant révoltée que lorsqu'elles venaient d'un homme que je méprise.

BERINTHIA, *à part.* De mieux en mieux!... (*Haut.*) Fort bien, Madame l'innocente!... Et vous croyez, ma chère, que rien ne pourrait affaiblir la constance et l'attachement que vous devez à votre mari.

AMANDA. Rien au monde, j'en suis persuadée.

BERINTHIA. Mais si vous saviez qu'il aime une autre femme mieux que vous?

AMANDA. Eh bien?

BERINTHIA. Ma foi, si j'étais ce qu'on appelle une femme délaissée, quelqu'un courrait bien risque d'être ce qu'on appelle un.... mari. Mais je suis extravagante, n'est-ce pas?

AMANDA. Extravagante en effet.

BERINTHIA. Et cependant je suis sage.

AMANDA. J'en suis persuadée; et je sais qu'il faut passer quelque chose à votre humeur vive... Ainsi donc vous avez résolu de ne jamais vous remarier.

BERINTHIA. Au contraire. J'ai résolu de me remarier.

AMANDA. Comment?

BERINTHIA. Oui, afin de ne jamais le faire.

AMANDA. Vous vous moquez de moi.

BERINTHIA. Non, pas en vérité. Je considère que je suis femme, et je forme mes résolutions en conséquence.

AMANDA. Et moi je crois que, quelles que soient vos résolutions, le dénouement obligé sera un mariage.

BERINTHIA. J'en doute; mais si... Ah! bon Dieu! j'ai quelques affaires à terminer chez moi, et je suis en retard d'une demi-heure.

AMANDA. Comme vous devez revenir ici, je vais donner quelques ordres et je vous accompagnerai.

BERINTHIA. Dépêchez-vous, et nous continuerons cette conversation chemin faisant. (*Amanda sort.*)

SCÈNE X.

BERINTHIA, *seule.*

Ah ! pauvre Amanda ! on voit bien que vous avez vécu à la campagne... Cette découverte est vraiment heureuse. Perfide Townly ! à la fois faux envers moi et traître envers son ami ! Et mon innocente, ma modeste cousine qui s'en mêle aussi.... Je puis du moins me venger d'elle. Si je suis bonne physionomiste, son mari serait aussi heureux des sourires de Berinthia que Townly de ceux d'Amanda. J'en ferai l'épreuve, advienne que pourra. La femme qui peut pardonner de se voir enlever un amant qu'elle chérit est ou une idiote ou une femme tout-à-fait perdue.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente l'appartement de lord Foppington.

LORD FOPPINGTON, LAVAROLE.

LORD FOPPINGTON. Hey ! drôle, faites approcher mon vis-à-vis,

LAVAROLE. Est-ce que Votre Seigneurie veut risquer de s'exposer si tôt aux injures du temps ?

LORD FOPPINGTON. Je veux m'exposer le plus tôt possible aux regards des dames.

LAVAROLE. Votre Seigneurie devrait garder la chambre un peu plus long-temps. J'ai peur que vous ne réfléchissiez pas assez à votre blessure.

LORD FOPPINGTON. Ma blessure ! je ne voudrais pas être un jour de plus en éclipse, quand j'aurais autant de blessures dans le corps que j'en ai dans le cœur. Ainsi, écoute bien, Lavarole, il faut porter ces cartes d'invitation à leurs différentes adresses; car ce soir je fais visite à mon beau-père, sir Tunbelly, et je veux commencer ma cour par donner une fête aux dépens du bonhomme; ne manque pas de dire à M. Loveless que j'espère bien que lui et sa société m'honoreront de leur présence, ou que sans cela je ne le regarderai plus comme mon ami.

LAVAROLE. Je n'y manquerai pas, Milord. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

LORD FOPPINGTON, FASHION.

FASHION. Mon frère, votre serviteur : comment vous trouvez-vous aujourd'hui ?

LORD FOPPINGTON. Tellement bien que j'ai fait avancer ma voiture. Ainsi je ne suis pas encore en danger de mort cette fois, Tam.

FASHION. J'en suis enchanté.

LORD FOPPINGTON, *à part.* Je gagerais que c'est un mensonge. (*Haut.*) Dites-moi un peu une chose, Tam, je vous prie ; votre cœur n'a-t-il pas bondi de joie et battu un fier entrechat, quand vous avez appris que j'étais embroché ?

FASHION. Pourquoi le soupçonner?

LORD FOPPINGTON. Parce que je me rappelle que mon cœur en fit autant quand j'appris que mon oncle avait la cervelle fracassée.

FASHION. Votre cœur s'est fort mal conduit en ce cas.

LORD FOPPINGTON. Pourquoi donc cela, s'il vous plaît?

FASHION. Parce que mon oncle vous traitait fort bien.

LORD FOPPINGTON. Fort bien. Ah! ah! ah! il me laissait mourir de faim, ou la foudre m'écrase! Il m'a fait manquer mille femmes faute de mille livres sterling.

FASHION. Il vous a donc empêché de faire bien des mauvais marchés ; car, selon moi, une femme ne vaut jamais l'argent qu'elle prend, si peu qu'elle en prenne.

LORD FOPPINGTON. Si j'étais un frère cadet, je penserais aussi comme cela.

FASHION. Vous êtes donc rarement amoureux ?

LORD FOPPINGTON. Jamais, ou la peste m'étouffe.

FASHION. Pourquoi donc avez-vous fait tout ce fracas pour Amanda?

LORD FOPPINGTON. Parce que c'est une femme d'une vertu insolente, et je me suis cru engagé par point d'honneur à la débaucher.

FASHION. Fort bien. (*A part.*) Voilà un joli garçon pour avoir dix mille livres sterling à dépenser par an! Mais venons à ce qui m'amène près de lui. (*Haut.*) Mon frère, quoique je pense que les affaires et surtout les affaires d'argent ne soient pas pour vous un sujet de conversation aussi agréable que le beau sexe, mes besoins sont tels, que vous m'écouterez patiemment, je l'espère.

LORD FOPPINGTON. La grandeur de vos besoins est le plus mauvais argument que vous puissiez employer pour vous faire écouter patiemment. Je crois que vous allez me faire un fort bon discours, mais, la peste m'étouffe! c'est le plus détestable exorde que j'aie entendu depuis un an.

FASHION. Je suis fâché que vous le pensiez ainsi.

LORD FOPPINGTON. Je suis persuadé que tu en es fâché. Mais voyons; dis-moi vite ton affaire.

FASHION. Voici le fait en deux mots : Les dépenses nécessitées par mes voyages ont tellement excédé ma petite pension, que j'ai été forcé de l'hypothéquer pour cinq cents livres sterling, somme qui est déjà dissipée. En conséquence, à moins que vous ne soyez assez bon pour m'aider à racheter cette pension, je ne connais d'autre remède à ma position que d'aller voler une bourse.

LORD FOPPINGTON. Eh bien, Tam, s'il faut vous dire franchement mon avis, je pense que voler une bourse est le meilleur remède du monde. Car si vous réussissez, vous êtes soulagé d'une manière, et si vous êtes pris, vous êtes soulagé de l'autre.

FASHION. Je suis content de vous voir dans une humeur si joviale; j'espère que j'en ressentirai les effets.

LORD FOPPINGTON. Quoi donc? Est-ce que vous pensez réellement qu'il serait raisonnable à moi de vous donner cinq cents livres sterling?

FASHION. Je ne demande pas cela comme une chose due, mon frère ; je veux le recevoir comme une faveur.

LORD FOPPINGTON. C'est-à-dire que tu veux le recevoir d'une manière ou d'une autre, ou la peste m'étouffe ! Mais nous sommes dans un temps détestable pour donner de l'argent. Les taxes sont si grandes, les réparations sont si exorbitantes, les fermiers si fripons et les bouquets si chers, que, le diable m'emporte ! ma caisse est aux abois. J'ai été obligé de retrancher tant et tant sur le seul article de la poudre de senteur, qu'enfin je l'ai réduite à cinq guinées par mois; maintenant jugez, Tam, si je puis mettre de côté pour vous cinq cents livres sterling?

FASHION. Si vous ne le pouvez pas, je mourrai de faim, voilà tout. (*A part.*) Que le ciel le damne!

LORD FOPPINGTON. Tout ce que je puis dire, c'est que vous auriez dû mieux administrer.

FASHION. Eh morbleu! si vous ne pouvez pas vivre avec dix mille livres sterling par an, comment croyez-vous que je puisse le faire avec deux cents?

LORD FOPPINGTON. Ne vous mettez pas en colère, Tam, car la colère est la chose du monde la plus détestable ! Il n'y a rien qui gâte plus les traits. Je ne veux rien dire de désobligeant pour vous, mais je me permettrai de vous rappeler dans cette occasion qu'un cheval de course doit être plus soigné qu'un cheval de voiture. La nature a mis quelque distance entre vous et moi.

FASHION. Oui, la distance de l'âge... (*A part.*) Et que la nature soit damnée pour cela !

LORD FOPPINGTON. Ce n'est pas le tout, Tam.

FASHION. Quoi? Quelle autre différence y a-t-il donc?

LORD FOPPINGTON, *regardant d'abord son frère, puis se contemplant avec complaisance.* Demandez aux dames.

FASHION. Comment, misérable bouteille à essence, chat musqué !... crois-tu donc avoir d'autre avantage sur moi que celui que t'a donné la fortune?

LORD FOPPINGTON. Oui, je le crois, ou la peste m'étouffe!

FASHION. Alors je jure par tout ce qu'il y a de grand et de puissant que tu es le roi des fats.

LORD FOPPINGTON. Et je suis fier d'être à la tête d'une corporation aussi importante.

FASHION. Comment! rien ne pourra te provoquer! Tire ton épée, lâche!

LORD FOPPINGTON. Ecoutez, Tam; vous savez que je vous ai toujours regardé comme un très pauvre esprit: et voici une invention des plus sottes que j'aie vues depuis longtemps. Votre pauvreté vous a rendu la vie tellement à charge que vous me provoquez en duel, dans l'espoir d'arriver à ma fortune à travers mes entrailles, ou de vous faire transpercer afin d'être délivré de vos misères. Je ferai avorter ces deux projets; car avec le calme d'un philosophe et la discrétion d'un homme d'état, je vais quitter cette chambre en remportant mon épée dans son fourreau.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

FASHION, *seul*; *puis* LORY.

FASHION. Eh bien donc, adieu, mon frère. Maintenant, ô conscience, je te défie! Lory!

LORY. Monsieur?

FASHION. Voici de drôles de nouvelles, Lory; Sa Seigneurie m'a donné une pilule purgative qui m'a débarrassé de tous mes scrupules.

LORY. En ce cas, mon cœur redevient plus calme; car j'ai une frayeur mortelle, Monsieur, depuis que votre conscience a eu la hardiesse de s'immiscer dans vos affaires.

FASHION. Sois tranquille, elle ne reviendra pas à la charge. Mon frère lui a joliment donné sur le nez, et moi, je lui ai fait dégringoler les escaliers. Ainsi, va-t-en vite à notre

auberge, fais atteler la chaise sur-le-champ et amene-la-moi chez madame Coupler sans perdre une minute.

LORY. Vous allez donc faire route en ligne directe vers la fortune?...

FASHION. Sans doute: cours vite, Lory.

LORY. Voilà le plus beau jour de ma vie. Je crois que j'ai déjà des ailes. Je vais donc être payé de mes gages!

(*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Le théâtre représente un jardin.

LOVELESS, UN DOMESTIQUE.

LOVELESS. Ma femme est-elle chez elle?

LE DOMESTIQUE. Non, Monsieur; elle est sortie il y a une demi-heure.

LOVELESS. C'est bon, laissez-moi. (*Seul.*) Mon esprit est étrangement occupé de cette charmante veuve. Jamais jusqu'ici mon cœur n'avait été ainsi emporté d'assaut.... Mais ma femme qui va la choisir entre toutes pour en faire sa compagne!.. Allons, ce que le destin fait, le destin seul doit en répondre. Ce n'est pas moi qui ai été chercher cette intrigue, ainsi.... Ah! parbleu, la voici!

SCÈNE V.

LOVELESS, BERINTHIA.

BERINTHIA. Qui vous donne l'air si pensif, Monsieur? j'espère que vous n'êtes point malade.

LOVELESS. Je discutais avec moi-même si j'étais malade ou non, et c'est ce qui me donnait l'air si pensif.

BERINTHIA. Est-ce donc si difficile à décider? Je croyais que tous les hommes connaissaient leur corps, quoique fort peu connaissent leur esprit.

LOVELESS. Et si ma maladie est dans l'esprit?...

BERINTHIA. En ce cas, j'entreprendrai de vous guérir.

LOVELESS. Vous entreprenez là une chose que vous ne connaissez pas.

BERINTHIA. C'est déjà m'accorder un point de ressemblance avec le médecin.

LOVELESS. Je vous en accorderai encore un, car j'ai lieu de croire que, si je me mettais entre vos mains, vous augmenteriez ma maladie.

BERINTHIA. Comment?

LOVELESS. Oh! vous le diriez à ma femme!

BERINTHIA. Oui, c'est cela!... pour perdre ma pratique!

LOVELESS. Vous garderez donc le secret?

BERINTHIA. Oui.

LOVELESS. Jurez-le.

BERINTHIA. J'en jure par les femmes.

LOVELESS. Oh! non, vous jurez là par ma divinité! jurez par la vôtre, et je vous croirai.

BERINTHIA. Eh bien donc, j'en jure par les hommes!

LOVELESS. Je suis content. Ecoutez maintenant mes symptômes et donnez-moi votre consultation. Voici comme cela commença : quand je vous aperçus au spectacle, un de vos regards qui vint à me rencontrer m'alarma; je ne pouvais détourner mes yeux de l'endroit d'où partait le danger.... je vous contemplai jusqu'à ce que mon cœur se mit à battre avec force; mais, tout à l'heure, à votre approche, mon mal s'est augmenté tellement que si vous ne me secourez pas, je serai réduit en cendres sous vos yeux.

(*Il lui prend la main.*)

BERINTHIA. O bon Dieu, lâchez ma main. C'est une maladie contagieuse, et nous allons tous en être atteints.

LOVELESS. Eh bien ! nous mourrons ensemble, mon ange adorable.

BERINTHIA. Bon Dieu, bon Dieu ; vous êtes possédé... Lâchez-moi, au nom du ciel.... voici quelqu'un.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Monsieur, madame est rentrée et désire vous parler.

LOVELESS. Dites-lui que j'y vais à l'instant. (*à Berinthia.*) Mais avant que je parte, une goutte de nectar pour boire à sa santé.

BERINTHIA. Retirez-vous, ou je vous détesterai, je le jure.

LOVELESS, *l'embrassant.* En affaires d'amour, le serment d'une femme ne mérite pas plus de considération que celui d'un homme. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

BERINTHIA, LE COLONEL TOWNLY.

BERINTHIA. Hum !

LE COLONEL, *à part.* Ah ! ah ! qu'ai-je vu? Berinthia et Loveless ; et en conversation fort intime ! Je ne m'étonne pas si elle se souciait aussi peu de justifier sa conduite envers moi. O femme vraiment rare !... Mais que Loveless prenne garde à sa femme... ce sera une revanche des deux côtés. (*Haut.*) Votre serviteur, Madame. Je n'ai pas besoin de vous demander comment vous vous portez, tant vous avez bon teint !

BERINTHIA. Pas meilleur qu'autrefois, je suppose.

LE COLONEL. Si fait, le sang colore un peu plus vos joues.

BERINTHIA. Oui, je me suis promenée.

LE COLONEL. Est-ce là tout?... Mais de grâce, est-ce M. Loveless qui sort d'ici à l'instant?

BERINTHIA. Oui, il s'est promené avec moi.

LE COLONEL. En vérité?

BERINTHIA. Je vous assure que je le trouve un homme fort agréable, et ses manières sont certainement on ne peut pas plus engageantes.

LE COLONEL, *à part*. Ah! ah! elle n'a même pas la modestie de dissimuler. (*Haut.*) Madame, puis-je sans impertinence vous importuner par quelques questions sérieuses?

BERINTHIA. Faites autant de questions qu'il vous plaira; mais qu'elles soient aussi peu sérieuses que possible.

LE COLONEL. N'y a-t-il pas environ deux ans que j'ai hasardé de vous faire la cour?

BERINTHIA. Je ne sais pas au juste, mais il y a un mortel espace de temps.

LE COLONEL. N'ai-je pas eu, pendant ce temps, toutes les raisons de penser que mes assiduités étaient assez bien venues?

BERINTHIA. Pour vous rendre justice, vous avez été extrêmement importun, et j'avoue que j'ai eu pour vous plus de bonté que vous n'en méritiez.

LE COLONEL. Ne suis-je pas venu dans cette ville à votre requête expresse, et dans le but unique d'avoir l'honneur de vous y rencontrer? Après m'avoir fait passer un mois entier dans une cruelle attente, avez-vous daigné expliquer ou justifier le moins du monde votre conduite?

BERINTHIA. O grands dieux! justifier ma conduite, m'excuser envers vous! barbare que vous êtes! — Mais, mon cher, mon grave colonel, avez-vous encore quelque chose à ajouter, s'il vous plaît?

LE COLONEL. Rien du tout, Madame, si ce n'est qu'après une telle conduite de votre part, j'ai été moins étonné de

ce que je viens de voir. Il n'est pas surprenant qu'une femme qui se joue de l'attachement délicat d'un amant sincère, fasse la coquette avec l'époux de son amie.

BERINTHIA. Cela est vrai : pas plus étonnant que de voir cet amant sincère s'amuser dans l'absence de cette coquette à séduire la femme de son ami. O colonel ! colonel, ne parlez pas de l'honneur de votre ami, au nom du ciel !

LE COLONEL, *à part*. Morbleu ! comment a-t-elle pu soupçonner ?... (*Haut.*) En honneur, Madame, je ne vous comprends pas.

BERINTHIA. Allons, allons... vous avez vu que je n'ai pas fait semblant de ne pas vous entendre... mais voici la dame en question... Vous seriez peut-être bien aise d'être seul avec elle pour avoir une explication.

(*Elle fait mine de s'en aller.*)

LE COLONEL. Oh ! Madame, cette récrimination est une ressource misérable ! et pour vous prouver combien vous vous trompez, je n'accepte pas le bonheur que vous voulez m'accorder. Je vous salue, Madame.

(*Il parle bas à Amanda et sort.*)

SCÈNE VIII.

BERINTHIA, AMANDA.

BERINTHIA, *à part*. Il a soutenu cette attaque fort joliment malgré tout, oui fort joliment... (*Regardant Amanda et Townly.*) Quelle tendre séparation ! Eh bien, cousine, j'espère que vous n'avez pas grondé votre adorateur de ce qu'il était avec moi. Je vous jure que nous avons parlé de vous.

AMANDA. Fi donc, Berinthia ! mon adorateur ! Ne saurez-vous jamais parler sérieusement de rien au monde?

BERINTHIA. Non, ceci est sérieux, ne vous en déplaise. Pour ma part, je ne vous dis rien que de positif.

AMANDA. Il y a dans ce discours un tel mélange de raillerie et de sérieux que je ne sais comment le prendre. Je viens de quitter M. Loveless; c'est peut-être une idée, mais il me semble remarquer dans sa conduite envers moi un changement qui m'alarme.

BERINTHIA. Cela prouve que vous êtes jalouse. Est-ce là tout?

AMANDA. Si c'est là tout! N'est-ce donc rien que la jalousie?

BERINTHIA. Cela ne serait rien si j'étais à votre place.

AMANDA. Que feriez-vous?

BERINTHIA. Je me guérirais.

AMANDA. Comment?

BERINTHIA. Je me soucierais aussi peu de mon mari qu'il se soucie de moi. Ecoutez, Amanda, vous pouvez bâtir des châteaux en Espagne, pester, gronder, maigrir, dessécher, enlaidir, si cela vous plaît; mais je vous assure que jamais aucun homme digne d'être aimé n'a été, n'est et ne sera fidèle à sa femme.

AMANDA. Croyez-vous réellement qu'il me soit infidèle? Je ne le soupçonnais pas.

BERINTHIA. Si je le crois! j'en suis sûre.

AMANDA. Sûre!

BERINTHIA. Positivement. Il est tombé amoureux au spectacle.

AMANDA. Précisément... c'est cela même... mais qui a pu vous le dire?....

BERINTHIA, *embarrassée*. C'est... c'est Townly. Je suppose que votre mari l'a choisi pour confident.

AMANDA. O perfide Loveless! et Townly, qu'a-t-il dit de cela?

BERINTHIA, *à part*. Ah! ah! pourquoi cette question? (*Haut*.) Il a fortement blâmé Loveless et a dit mille choses tendres et flatteuses de vous.

AMANDA. Vraiment? (*A part.*) O mon pauvre cœur! Je me sens fort malade... Chère Berinthia, ne m'abandonnez pas.

SCÈNE IX.

Le théâtre représente la façade du château de sir Tunbelly.

FASHION, LORY.

FASHION. Voici notre héritage, Lory, si nous pouvons seulement entrer en possession. Mais il me semble que la demeure de notre famille ressemble à l'arche de Noé. La plus grande partie paraît être réservée pour les habitans de l'air ou les animaux des champs.

LORY. Monsieur, de grâce, que votre tête ne s'amuse pas à considérer les ordres d'architecture. Prenez l'héritière, et que le diable emporte le château!

FASHION. Non pas. Prenons le château, et que le diable emporte l'héritière!... Mais viens, nous n'avons pas de temps à perdre. Frappe à la porte. (*Lory frappe deux ou trois fois.*) Morbleu! est-ce qu'ils n'ont pas d'oreilles dans cette maison?

LORY. Monsieur, cela va se trouver un château enchanté; nous allons voir sortir le géant armé de sa massue, qui va nous casser la tête. (*Il frappe encore.*)

FASHION. Chut, on vient.

UN DOMESTIQUE, *en dedans*. Qui va là?

LORY. Ouvrez la porte et vous le verrez. Est-ce comme cela que vous êtes élevés à la campagne?

LE DOMESTIQUE. Ah! ah! je n'ai que deux mots à répondre à cette question. Thomas, la carabine est-elle amorcée?

FASHION. Eh, morbleu, Lory, réponds poliment, ou nous allons avoir la tête cassée en cherchant fortune.

LORY. Palsambleu, Monsieur, je crois que vous avez

raison. Holà!... Monsieur!... monsieur Chose (1), voulez-vous bien nous ouvrir, s'il vous plaît; ou avez-vous l'intention de nous laisser croître là comme des saules auprès de votre fossé?

SCÈNE X.

LES MÊMES; UN DOMESTIQUE, *paraissant à la fenêtre avec une carabine à la main.*

LE DOMESTIQUE. Eh ben! quoiqu' vous d'mandez?

FASHION. Nous voudrions simplement parler à sir Tunbelly, avec votre permission.

LE DOMESTIQUE. Parler à sir Tunbelly... Dame! ce sera comme sir Tunbelly voudra.

FASHION. Eh bien, voulez-vous me faire la faveur de demander à sir Tunbelly s'il consent à nous voir?

LE DOMESTIQUE. Ah! ah! écoutez ben: avec de bonnes paroles on peut faire beaucoup. Ralph, va-t'en demander à sir Tunbelly s'il veut recevoir... et puis, va-t'en trouver la nourrice pour qu'elle enferme miss Hoyden avant qu'on ouvre les portes.

FASHION. Entends-tu cela, Lory?

SCÈNE XI.

LES MÊMES; SIR TUNBELLY; DOMESTIQUES *armés de fusils, de bâtons, de fourches.*

LORY, *courant se cacher derrière son maître.* Oh! oh! Seigneur, nous sommes morts tous deux.

FASHION, *bas.* Maraud! ta frayeur va nous perdre.

(1) En anglais on dit Monsieur comment l'appelez-vous? *Master what d'ye call him.*

LORY. Ma frayeur, Monsieur..... morbleu, Monsieur, je ne crains rien. (*Haut.*) Je voudrais être enfoncé jusqu'au menton dans un étang...

SIR TUNBELLY. Qui est-ce qui a affaire à moi?

FASHION. C'est moi, Monsieur, si vous vous nommez sir Tunbelly.

SIR TUNBELLY. Monsieur, je me nomme sir Tunbelly, que vous ayez affaire à moi, ou non. Vous voyez que je ne suis pas honteux de mon nom, ni de ma figure non plus.

FASHION. Monsieur, vous n'avez, que je sache, aucun sujet de l'être.

SIR TUNBELLY. Monsieur, si vous n'avez pas de sujet de l'être non plus, je désirerais savoir qui vous êtes: car jusqu'à ce que je sache votre nom, je ne vous ferai pas entrer dans ma maison; et quand je saurai votre nom, il y a six à parier contre un que je ne vous y ferai pas entrer non plus.

FASHION. Monsieur, j'espère que ceci vous paraîtra un passeport authentique... (*Il lui donne une lettre.*)

SIR TUNBELLY. Sur mon ame, c'est de madame Coupler. Je demande dix mille fois pardon à Votre Seigneurie. (*Aux domestiques.*) Allons, allons, rentrez promptement; faites faire un feu de charbon écossais dans la salle basse, rangez tous les fauteuils à ramage, mettez au jour les flambeaux de cuivre, et que toutes les bobêches soient ornées de feuilles de laurier... Courez vite. Milord, je demande pardon à Votre Seigneurie... Allez trouver la nourrice... dites-lui de relâcher miss Hoyden. J'espère que Votre Seigneurie excusera le désordre de ma maison. Nous n'avons pas l'habitude de recevoir tous les jours des personnages aussi éminens en qualité que Votre Seigneurie. Où sont donc vos équipages et vos gens, Milord?

FASHION. Afin de vous donner, ainsi qu'à votre fille,

une preuve de l'impatience que j'éprouve de conclure une telle alliance, j'ai recommandé à mes équipages de me suivre, et je suis venu en poste avec un seul domestique.

SIR TUNBELLY. Votre Seigneurie me fait trop d'honneur. C'était vous exposer à trop de fatigues et de dangers ; oui en vérité, mais ma fille essaiera de vous en dédommager aussi bien qu'elle le pourra ; car, quoique je le dise moi-même, Hoyden a des charmes.

FASHION. Monsieur, je ne l'ignore pas. Quoique je ne connaisse point encore mademoiselle votre fille, la renommée lui a rendu justice.

SIR TUNBELLY. Milord, je suis le très obéissant serviteur de la renommée. Milord, ma fille est jeune... Hoyden est jeune, Milord. Mais je dois le dire, ce qui lui manque en artifice, elle le répare en savoir-vivre... et ce qui lui manque sous le rapport de l'âge, elle le regagne en bonne constitution. Ainsi, Milord, entrez ; Milord, je vous prie.

FASHION. Monsieur, je vous suis.

SCÈNE XII.

Le théâtre représente une pièce de la maison de sir Tunbelly.

MISS HOYDEN, *seule*.

Assurément, personne n'a jamais été traitée comme je le suis. Je sais fort bien ce que font les autres jeunes filles, quoiqu'on veuille faire une niaise de moi. C'est bien heureux qu'il m'arrive un époux, car, sur ma foi, j'épouserais le boulanger... oui, en vérité. Personne ne frappe à notre porte, que sur-le-champ je ne sois enfermée; et voilà notre petite levrette qui court librement par toute la maison, tout le long du jour... C'est bon, c'est bon...

LA NOURRICE, *en dehors, tout en ouvrant la porte.* Miss Hoyden! miss, miss, miss, miss Hoyden!

SCÈNE XIII.

LA NOURRICE, MISS HOYDEN.

MISS HOYDEN. Eh bien! qu'est-ce qui vous fait donc faire tout ce bruit? Comme vous assourdissez les oreilles des gens! Est-ce qu'on ne saurait être tranquille, avec vous?

LA NOURRICE. Pourquoi j'assourdis vos oreilles?... Voici quelqu'un qui arrive et qui vous assourdira bien autrement les oreilles.

MISS HOYDEN. Je me soucie bien de savoir qui est-ce qui arrive. Je me soucierai comme d'une figue de ce qui arrive ou de ce qui s'en va, tant que je serai cloîtrée comme la cave à l'ale.

LA NOURRICE. Miss, c'est de peur qu'on ne vous goûte avant que vous ne soyez mûre.

MISS HOYDEN. Oh! ne vous tourmentez pas la tête là-dessus. Je suis aussi mûre que vous, quoique je ne sois pas aussi molle.

LA NOURRICE. Fort bien; maintenant j'ai bien envie de vous remettre sous le verrou, et de vous empêcher de voir Milord ce soir.

MISS HOYDEN. Milord? Quoi! est-ce que mon mari est arrivé?

LA NOURRICE. Oui, ma foi, il l'est, et un joli garçon encore.

MISS HOYDEN, *embrassant la Nourrice*. O ma chère nourrice, pardonnez-moi encore cette fois, et je ne vous maltraiterai plus jamais. Si cela m'arrivait, donnez-moi trois tapes sur le dos, et une bonne chiquenaude sur la joue.

LA NOURRICE. Ah! pauvre petite! voyez comme elle se radoucit! elle est pleine de bonté comme un œuf est plein de viande.

MISS HOYDEN. Mais, ma bonne nourrice, ne me mentez pas. Est-il bien sûrement arrivé ? Votre parole ?

LA NOURRICE. Oui, ma parole, il l'est.

MISS HOYDEN. O bon Dieu ! Je vais aller mettre mon spencer brodé, quand je devrais être emprisonnée pendant un mois pour l'avoir fait. (*Elles sortent.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente une pièce de l'appartement de sir Tunbelly.

MISS HOYDEN, LA NOURRICE.

LA NOURRICE. Eh bien, Miss, comment trouvez-vous votre mari futur?

MISS HOYDEN. Oh! Seigneur, je suis si enchantée que je peux à peine me tenir.

LA NOURRICE. Prenez bien garde de paraître trop amoureuse; car les hommes d'aujourd'hui haïssent une femme qui les aime.

MISS HOYDEN. L'amour! quoi donc, est-ce que vous croyez que je l'aime, nourrice? Ah bien! cela me serait bien égal qu'il fût pendu, une fois que je l'aurai épousé. Non, non : ce qui me plaît, c'est de penser quel bruit je ferai quand je serai à Londres; car quand je serai mariée et lady, je figurerai avec tout ce qu'il y a de plus brillant chez eux.

LA NOURRICE. Ah! on ne sait pas trop, Miss, car bien que ces lords aient un ton de richesse, cependant, m'a-t-on dit, ils donnent tout à leurs maîtresses et à leurs bonnes amies qui se pavanent dans leurs carrosses, les damnées chiennes! Tandis que la pauvre milady soupire et se désole et n'a pas seulement une couronne d'économie pour s'acheter un guide de piété.

MISS HOYDEN. Oh! quant à cela, détrompez-vous, Nour-

rice. Je puis dire de Milord qu'il est aussi généreux qu'une maison ouverte à Noël; car pas plus tard que ce matin il m'a dit que j'aurais six cents livres sterling par an pour mes épingles. S'il me donne six cents livres par an pour acheter des épingles, que pensez-vous qu'il me donne pour acheter des robes?

LA NOURRICE. Ah! ma chère, il te trompe malicieusement, et ce n'est qu'un coquin avec ses belles phrases. Ces hommes de Londres ont un jargon qui confondrait une Bohémienne. Ce qu'ils appellent argent pour des épingles doit être employé pour acheter tout au monde, jusqu'à leurs nœuds de souliers. J'ai même entendu dire que quelques ladies, si elles veulent avoir des galans comme on les appelle, sont forcées de se les procurer sur l'argent de leurs épingles... Mais voyez, voyez, c'est Milord qui vient vers vous! Si j'étais sûre que vous vous comportassiez comme il faut et sans faire de tort à l'éducation que je vous ai donnée, je vous laisserais seuls ensemble.

MISS HOYDEN. Oh! oui, ma bien bonne Nourrice. Faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fît. Laissez-nous à nous-mêmes pour cette fois, et si je ne montre pas mon savoir-vivre, je veux ne me jamais marier et mourir vieille fille.

LA NOURRICE. Allons, pour cette fois seulement, je me fie à vous; mais si vous me déshonorez....

MISS HOYDEN. N'ayez pas peur. (*La Nourrice sort.*)

SCÈNE II.

FASHION, MISS HOYDEN.

FASHION. Votre serviteur, Miss. Je suis heureux de vous trouver seule, car j'ai quelque chose d'important à vous dire.

MISS HOYDEN. Monsieur... c'est-à-dire Milord, vous pouvez me dire tout ce que vous voudrez; je vous ferai une réponse civile.

FASHION. Vous m'en faites là une si obligeante, que je me trouve encouragé à vous dire en peu de mots ce dont je m'avise dans votre intérêt et le mien. Vous savez, je suppose, que votre père a résolu de me rendre heureux en m'accordant votre main, et j'espère que votre consentement sera d'accord avec ses désirs.

MISS HOYDEN. Monsieur, je ne désobéis jamais à mon père que quand il me défend de manger des groseilles vertes.

FASHION. Une si bonne fille fera certainement une épouse admirable. Je suis donc impatient de vous nommer la mienne. J'espère que vous aurez égard à la violence de mon amour et que vous ne serez pas assez cruelle pour différer mon bonheur aussi long-temps que votre père le voudrait.

MISS HOYDEN. Quel délai mon père veut-il donc?

FASHION. Oh! Madame, mille ans.... une semaine entière.

MISS HOYDEN. Mon Dieu! je croyais que ce devait être demain, aussitôt que je serais levée. Je suis sûre que ma nourrice me l'a dit.

FASHION. Et ce sera demain matin si vous y consentez.

MISS HOYDEN. Si j'y consens! il me semble que je dois vous obéir comme à mon époux.

FASHION. Oui, quand nous serons mariés. Jusque-là, c'est moi qui dois vous obéir.

MISS HOYDEN. Si nous changions cela, ça reviendrait au même. Je vous obéirai maintenant, et quand nous serons mariés, vous m'obéirez.

FASHION. De tout mon cœur. Mais il faut mettre la nourrice de notre bord, ou nous aurons de la peine à gagner le chapelain.

MISS HOYDEN. Nous ne le gagnerons que comme cela. Car il aime ma Nourrice mieux que sa chair, et il la prècherait toujours s'il le pouvait.

FASHION. Eh bien, ma chère, si vous voulez l'appeler ici, nous la déciderons sur-le-champ.

MISS HOYDEN. Oh! il y a une manière de la décider à tout.

FASHION. Et comment?

MISS HOYDEN. Dites-lui qu'elle est belle et avenante, et donnez-lui une demi-couronne.

FASHION. Oh! si ce n'est que cela elle en aura une dixaine.

MISS HOYDEN. Dieu du ciel, pour la moitié de cela elle vous épouserait elle-même. Je cours la chercher.

(*Elle sort.*)

SCÈNE III.

FASHION, *d'abord seul*, *puis* LORY.

FASHION. Bon! les affaires sont en bon train. Voilà une drôle de fille, par ma foi. J'emploierai bien mon temps avec elle à Londres. Eh bien, Lory, qu'est-ce?

LORY. Monsieur, voici un paquet intercepté et pris sur l'ennemi. Le postillon de votre frère l'apportait : j'ai reconnu la livrée ; je me suis donné pour un domestique de sir Tunbelly, et j'ai saisi la lettre.

FASHION. Diable! il prévient qu'il sera ici ce soir et qu'il amènera beaucoup de monde à souper. Il faut que j'épouse la petite sur-le-champ.

LORY. Oh! Monsieur, sur-le-champ sans contredit. La voici.

FASHION. La vieille Jézabel l'accompagne.

(*Lory sort.*)

SCÈNE IV.

MISS HOYDEN, LA NOURRICE, FASHION.

FASHION. Comment vous portez-vous, ma bonne Nourrice? J'ai prié votre jeune maîtresse de vous amener vers moi afin que je pusse vous remercier des soins vraiment prodigieux que vous avez donnés à son éducation. Acceptez, je vous prie, ce léger témoignage de ma reconnaissance, et comptez sur d'autres bontés quand je serai le fortuné mortel qu'on nommera son mari.

LA NOURRICE. C'est de l'or, par ma fine! Votre Seigneurie est bien trop bonne. Hélas! tout ce dont je puis me vanter, c'est de lui avoir donné un lait bien pur et bien bon; et vous auriez été enchanté de voir comme la pauvre petite profitait, et comme elle me regardait, et comme elle piaillait, et comme elle riait !....

MISS HOYDEN, *bas à sa nourrice.* Un mot, je vous en prie. Ah ça, Nourrice, n'allez pas nous rabacher de vieilles histoires qui vont me rendre honteuse devant l'homme que j'aime. Croyez-vous qu'un gentilhomme aussi gentil et aussi propre que lui se soucie d'un conte et d'un babillage d'enfant? Si vous voulez lui donner une bonne opinion d'une femme, ne lui dites pas ce qu'on a fait autrefois, dites-lui ce qu'on sait faire maintenant. (*Haut.*) J'espère que Votre Honneur excusera mon impolitesse de chuchotter en votre présence, mais c'était simplement pour donner quelques ordres.

FASHION. Oh! Madame, les affaires avant tout. D'ailleurs la bonne administration est une grande qualité chez une jeune personne.

MISS HOYDEN. Est-ce que les jeunes personnes sont de

bonnes ménagères à votre ville de Londres? Est-ce qu'elles raccommodent leur linge elles-mêmes ?

FASHION. Oh! non, elles apprennent à dépenser de l'argent, et non pas à en économiser.

MISS HOYDEN. C'est peut-être bien plus amusant, n'est-ce pas, Nourrice?

FASHION. Eh bien, ce sera à votre choix quand vous y serez.

MISS HOYDEN. Vraiment! alors j'y courrai aussi vite que je pourrai, j'en jure. Nourrice, Son Honneur désire que vous ayez la bonté d'arranger tout pour que nous soyons mariés demain.

LA NOURRICE. Demain, ma chère fille!

FASHION. Vous avez raison, Nourrice, de vous étonner de ce que Miss veut tant différer... Demain! oh! non, non... C'est maintenant, à cette heure même que je veux que la cérémonie se fasse.

MISS HOYDEN. Par ma foi, de tout mon cœur!

LA NOURRICE. Miséricorde! de pis en pis!

FASHION. Oui, chère Nourrice, à l'instant même et secrètement. Tout a été convenu et signé; pourquoi donc sir Tunbelly nous ferait-il attendre toute une semaine afin de donner un dîner de noce?

LA NOURRICE. Mais si vous vous épousez maintenant, que ferez-vous quand sir Tunbelly vous appellera pour vous marier?

MISS HOYDEN. Nous nous remarierons, quoi donc.

LA NOURRICE. Comment! deux fois, mon enfant!

MISS HOYDEN. Je ne m'embarrasse pas combien de fois on me mariera, ma foi.

LA NOURRICE. Je suis si bonne et si compatissante que je ne puis rien vous refuser. Ainsi vous suivrez votre envie.

MISS HOYDEN. En vérité: je sauterais de joie jusqu'à la lune.

FASHION. Chère Nourrice, cette bonté recevra une plus ample récompense. Mais il faut user de votre ascendant sur le chapelain afin qu'il nous rende service à son tour; alors nous serons tous heureux. Croyez-vous pouvoir le décider?

LA NOURRICE. Le décider! je le crois bien; ou lui ne me décidera jamais, je ne lui dis que cela.

FASHION. J'en suis enchanté. Cependant, pour donner plus de poids encore à votre demande, vous pouvez lui dire que j'ai plusieurs gros bénéfices, et que le premier qui vaquera sera à votre disposition.

LA NOURRICE. Si je le lui promets, je lui ferai faire plus d'un mariage.

MISS HOYDEN. Oh! oui, nourrice, faites qu'il vous épouse aussi; je suis sûr qu'il le fera pour un gros bénéfice.

FASHION. Fort bien, nourrice, pendant que vous irez régler les affaires avec lui, votre maîtresse et moi nous irons faire un tour de jardin. *(La nourrice sort.)* Venez, miss. Osez-vous vous risquer seule avec moi?

MISS HOYDEN. Oh! oui, mon cher Monsieur, Je pense que vous ne ferez rien que je doive craindre.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

Le théâtre représente le cabinet de toilette d'Amanda.

AMANDA, UNE SUIVANTE.

LA SUIVANTE. S'il vous plaît, Madame, dites-moi seulement si vous voulez que je les achète, oui ou non.

AMANDA. Oui... Non... Allez-vous en, vous m'ennuyez! Ce que vous ferez m'est égal... Laissez-moi, je vous en prie. *(La suivante sort.)*

SCÈNE VI.

BERINTHIA, AMANDA.

BERINTHIA. Au nom du ciel, qu'avez-vous donc?

AMANDA. Ce que j'ai, Berinthia! je suis presque folle. Je suis mortellement tourmentée.

BERINTHIA. Qu'est-ce qui vous tourmente?

AMANDA. Qu'est-ce qui peut tourmenter une femme, si ce n'est son mari?

BERINTHIA. Ah! vous en êtes déjà venue-là! Vous allez dans peu souhaiter d'être veuve.

AMANDA. Je souhaiterais d'être tout autre chose que ce que je suis. Homme ingrat et cruel! me traiter ainsi!

BERINTHIA. Vous a-t-il donné de nouveaux motifs de soupçonner ses écarts?

AMANDA. Chaque heure m'en fournit un nouveau motif.

BERINTHIA. Et cependant, Amanda, peut-être qu'en cet instant vous faites naître dans un autre cœur les mêmes doutes, les mêmes inquiétudes que vous ressentez si cruellement vous-même.

AMANDA. Le ciel m'est témoin que je ne le désire pas.

BERINTHIA. Savez-vous s'il n'existe pas une femme aussi attachée à ce Townly dont vous vous vantez d'avoir fait la conquête, que vous l'êtes vous-même à votre mari?

AMANDA. Assurément je n'ai jamais encouragé ses prétentions.

BERINTHIA. Bah! bah! nul homme sensé ne persévère dans l'amour sans encouragement. Pourquoi ne l'avoir pas traité comme lord Foppington?

AMANDA. Parce qu'il n'a pas eu les mêmes hardiesses. Mais quittons ce sujet; les hommes sont des énigmes et non les femmes. M. Loveless poursuit maintenant, par amour du

changement, quelque coquette, dont, j'en suis sûre, il n'est pas à moitié aussi amoureux que de moi.

BERINTHIA. Vous n'en savez rien, Madame.

AMANDA. Quoi! est-ce que vous connaissez cette vilaine créature!

BERINTHIA. Je crois que je l'ai devinée. Mais elle n'est pas si vilaine!

AMANDA. Est-elle bien jolie?...

BERINTHIA. Franchement, je la trouve telle.

AMANDA. Quelle qu'elle soit, je suis sûre qu'il n'en est pas assez amoureux pour lui accorder autre chose que la grimace de la galanterie.

BERINTHIA, *à part.* La grimace de la galanterie! Je ne puis supporter cela. *(Haut.)* Allons, allons, Amanda, ne vous flattez pas trop. Quand vous permettez à Townly de croire que vous n'avez pas horreur de ses vues sur vous, vous n'avez pas le droit de vous plaindre des infidélités de votre mari! Mais voici la personne en question.

SCÈNE VII.

LES MÊMES; LE COLONEL TOWNLY.

LE COLONEL. Mesdames, comme je viens sans être invité, je vous prie de me chasser avec la même liberté, si je vous gêne.

AMANDA. Je crois que voici l'heure où Loveless a dit qu'il reviendrait. Il parlait d'accepter l'invitation que lui a faite lord Foppington de souper chez sir Tunbelly Clumsy.

LE COLONEL. Sa seigneurie m'a fait l'honneur de m'inviter aussi. Si vous me permettez de vous accompagner, je vous apprendrai, chemin faisant, une petite intrigue secrète où nous devons jouer un rôle.

AMANDA. Mais nous avons encore deux heures d'ici là. nos voitures n'ont été demandées que pour huit heures, et il n'y a pas pour cinq minutes de chemin. Ainsi, cousine, gardons le colonel pour jouer au piquet avec nous, jusqu'au retour de Loveless.

BERINTHIA. Comme vous voudrez, Madame; mais vous savez que j'ai une lettre à écrire.

LE COLONEL. Je suis à vos ordres, quoique je fasse un bien faible joueur.

AMANDA. Oh! vous jouez assez bien pour perdre votre argent, et c'est tout ce que les dames demandent : ainsi sans plus de cérémonie, entrons dans la chambre voisine, et demandons des cartes et des lumières. *(Ils sortent.)*

SCÈNE VIII.

Le théâtre représente le cabinet de toilette de Berinthia.

LOVELLESS, *seul.*

Bon! jusqu'ici tout va bien. J'ai pénétré dans son cabinet de toilette, et comme il fait sombre, je crois que personne ne m'a aperçu rentrer à la sourdine. J'ai entendu Berinthia dire à ma femme qu'elle avait quelques lettres pressées à écrire ce soir avant d'aller chez sir Tunbelly, et voici l'attirail de la correspondance... Comment pourrai-je recueillir assez d'assurance quand elle arrivera? Je crois qu'elle m'a donné quelqu'encouragement, et pour rendre justice à mon impudence, j'en ai joliment profité... J'entends une porte qui s'ouvre... quelqu'un approche... Si c'était ma femme, que diable dirais-je? Je crois qu'elle se méfie de moi, et sur mon âme je ne mérite pas sa tendresse.. Toutefois, je suis décidé à me réformer... mais pas encore. Ah! c'est Berinthia! Je vais me cacher ici jusqu'à ce que j'aie vu dans quelle humeur elle se trouve.

(Il se glisse dans un cabinet.)

SCÈNE IX.

LOVELESS, *caché*, BERINTHIA.

BERINTHIA. Vit-on jamais situation plus mortifiante... Croire que je vais m'asseoir là pour l'entendre cajoler Amanda sous mon nez! Qu'ils m'impatientent tous les deux! Je ne voudrais pas pour beaucoup que Loveless sût dans quelle situation d'esprit ils m'ont jetée... Cependant je ne puis supporter l'idée de les laisser ainsi seuls ensemble. Non, je vais ranger mes papiers, et retourner auprès d'eux pour les faire enrager. (*Elle va dans le cabinet.*) O mon Dieu! un revenant! un revenant! un revenant!

LOVELESS. Chut, chut, mon ange. Ce n'est pas un revenant; c'est un homme qui vaut à lui seul cent esprits.

BERINTHIA. Eh quoi, Monsieur, vous avez eu l'insolence de... Allons vite, rentrez. Voici quelqu'un.

(*Loveless rentre dans le cabinet.*)

SCÈNE X.

LOVELESS, *caché*; BERINTHIA; UNE SUIVANTE.

LA SUIVANTE. Bon Dieu, Madame, qu'est-ce qu'il y a donc?

BERINTHIA. O ciel! j'ai été mortellement effrayée : je croyais réellement avoir vu un revenant, et ce n'était qu'un capuchon noir, attaché à la muraille... Vous pouvez vous en aller... Je suis la sotte la plus peureuse!...

SCÈNE XI.

LOVELESS, BERINTHIA.

LOVELESS. La place est-elle libre?

BERINTHIA. La place libre! en vérité, votre assurance m'étonne?

LOVELESS. Pourquoi donc vous étonnez-vous avant que je vous en aie donné sujet? Mais où est ma femme?

BERINTHIA. Elle joue aux cartes.

LOVELESS. Avec qui?

BERINTHIA. Avec Townly.

LOVELESS. Alors nous sommes en sûreté.

BERINTHIA. En vérité?... Certains maris penseraient autrement, si le colonel jouait aux cartes avec leurs femmes.

LOVELESS. Et ils auraient raison. Mais moi je me fie à la mienne.

BERINTHIA. Vraiment! et elle, je n'en doute pas, a la même confiance en vous. Croyez-vous cependant qu'elle serait contente de vous trouver ici?

LOVELESS. Par ma foi, vous avez raison... De peur qu'elle ne vienne, ne devrions-nous pas passer dans la chambre voisine?...

BERINTHIA. Quoi! dans l'obscurité...

LOVELESS. Oui, ou avec une lumière, comme vous voudrez.

BERINTHIA. Vous êtes assurément bien effronté.

LOVELESS. Allons, allons; laissez-moi vous conduire, mon ange.

BERINTHIA. Arrêtez, arrêtez. Vous vous trompez en me prenant pour votre ange, je vous assure.

LOVELESS. J'espère que je ne me trompe pas. Je jure par cette main...

BERINTHIA. Laissez, laissez donc ma main ou je vais vous haïr... Je vais crier, aussi vrai que j'existe.

LOVELESS. Impossible! Vous ne serez pas aussi cruelle.

BERINTHIA. Ah! voici quelqu'un, sortez sur-le-champ.

LOVELESS. Promettez-vous de revenir, si je reste ici.

BERINTHIA. De ma vie je ne me hasarderai à rester dans une chambre avec vous.

LOVELESS. Mais j'ai quelque chose de secret à vous confier.

BERINTHIA. Eh bien! avant que nous allions chez sir Tunbelly, j'irai me promeuer sûr le gazon. Si vous aimez le clair de lune, vous me trouverez ce soir.

LOVELESS. Ah! mon Dieu! les voici.... Je vous prends au mot. *(Il rentre dans le cabinet.)*

BERINTHIA. C'est Amanda, par ma foi. J'espère qu'elle n'a pas entendu sa voix... Je veux cependant qu'elle ait à son tour sa portion de jalousie.

SCÈNE XII.

LOVELESS, *caché*; BERINTHIA, AMANDA.

AMANDA. Berinthia, pourquoi m'avez-vous laissée?

BERINTHIA. J'ai cru que je gâtais votre partie.

AMANDA. Depuis que vous m'avez quittée, Townly a voulu renouveler ses importunités. Il faut que je rompe avec lui, car je ne puis risquer d'apprendre sa conduite à M. Loveless.

BERINTHIA. Oh! non. M. Loveless ne doit pas en avoir la moindre idée.

AMANDA. Je ne le voudrais pas pour tout au monde. Je désirerais, Berinthia, que vous eussiez la complaisance d'en parler à Townly.

BERINTHIA. Sur ma parole, il serait assez plaisant que je

parlasse sur un semblable sujet; mais retournons là bas, et vous pouvez être sûre que je ne vous laisserai plus seuls ensemble, si je puis faire autrement. *(Elles sortent.)*

SCÈNE XIII.

LOVELESS, *seul.*

Ah! ah! j'en ai appris de belles!... Townly fait la cour à ma femme, et il ne faut pas que je le sache : on ne le voudrait pas pour tout au monde... Je sonderai cette affaire... et par le ciel, si je vois qu'Amanda ait le moins du monde... Mais moi-même... que fais-je ici?... N'importe... ce n'est pas une raison.

La gloire d'une femme en un seul point réside,
C'est d'expier soir et matin,
Par la vertu la plus rigide,
Les écarts amoureux d'un mari libertin.
Oui, plus l'époux a de maîtresses,
Plus l'épouse pour lui doit avoir de tendresses.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un jardin éclairé par la lune.

LOVELESS, *seul.*

Voyons ! veut-elle m'attraper, oui ou non? Je n'attendrai pas plus long-temps, car ma femme va bientôt me faire demander afin de partir pour notre souper. L'attente est toujours un martyre... Mais de tous les genres d'attente, celle de l'homme épiant une maîtresse *inexacte*, est la plus affreuse... Ne l'accusons pas plus long-temps... Elle approche, et son sourire peut compenser et au-delà les anxiétés d'une année entière.

SCÈNE II.

LOVELESS, BERINTHIA.

LOVELESS. O ! Berinthia, que de tendresses vous me devez! si vous eussiez tardé cinq minutes de plus...

BERINTHIA. Vous seriez parti, je suppose...

LOVELESS, *à part.* Elle devine juste, ma foi.

BERINTHIA. Et je vous assure qu'il y avait dix à parier contre un que je ne viendrais pas. En un mot, je commence à vous croire trop dangereux pour qu'on puisse ba-

diner avec vous. Comme il est probable que je finirai par vous attraper, je crois que nous férions mieux de laisser les choses comme elles sont.

LOVELESS. Vous n'en avez sûrement pas l'intention.

BERINTHIA. Que puis-je accorder de plus à un homme marié?

LOVELESS. Que vous êtes doublement cruelle de me rappeler mon malheur.

BERINTHIA. Un malheur, d'être uni à une femme aussi charmante qu'Amanda!

LOVELESS. Je connais son mérite, mais... morbleu! voyez ce que vous avez fait en me parlant d'elle... La voici, par tout ce qu'il y a de malheureux!... Et Townly avec elle! Je veux les observer.

BERINTHIA. O dieux! nous ferions mieux de nous retirer, car je serais aussi embarrassé que vous en le rencontrant.

LOVELESS. Si je ne me trompe, je vois Townly venir aussi de ce côté. Il faut que je pénètre ce mystère.

(Il se retire à l'écart.)

BERINTHIA, *à part*. Oh! si telle est votre intention, je suis femme et je ne veux pas être surpassée en curiosité.

(Elle se cache de l'autre côté.)

SCÈNE III.

LOVELESS ET BERINTHIA, *cachés*, AMANDA.

AMANDA. M. Loveless est rentré et il se promène dans le jardin. Je ne souffrirai pas qu'il se promène si tard, quoiqu'il n'ait peut-être d'autre intention que celle de me négliger. M. Loveless, il faut que je vous parle... Ha! encore Townly! que je suis persécutée!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, TOWNLY.

LE COLONEL. Madame, vous paraissez troublée.

AMANDA. J'ai sujet de l'être, Monsieur !

LE COLONEL. Quelle qu'en soit la cause, je voudrais pour tout au monde pouvoir souffrir pour vous, ou du moins adoucir votre mal.

AMANDA. En vous mêlant de cette affaire vous ne pouvez qu'ajouter à ce que je souffre.

LE COLONEL. Ah ! Madame, si le trait qui vous déchire est un sentiment sans retour, cherchez votre guérison dans la vengeance. Pesez bien le pouvoir et l'éclat de vos charmes, et réveillez en vous cet esprit de fierté que doit posséder une femme. Dédaignez les embrassemens trompeurs d'un mari volage. Vous voyez à vos pieds un amant sincère : son mérite ne peut commander votre amour, son ardeur doit du moins lui donner quelques droits à votre pitié.

LOVELESS, *à part.* Ah ! ah ! c'est fort beau, sur ma foi !

AMANDA. D'où vient que vous osez me parler ainsi ? Est-ce là votre amitié pour M. Loveless ? Je crois que vous me forcerez enfin de lui déclarer votre trahison.

LE COLONEL. Quand il saurait ma conduite, il ne pourrait me blâmer.... Il a mérité que je le traite ainsi : car il n'a pas été plus faux envers vous que perfide envers moi.

AMANDA. Envers vous !

LE COLONEL. Oui, Madame. Cette femme pour laquelle il délaisse aujourd'hui des charmes qu'il n'a jamais été digne de posséder, cette femme m'appartenait.... La raison et, je le croyais aussi, l'inclination avait fixé son choix : Berinthia qui maintenant....

AMANDA. Berinthia ! impossible !...

LE COLONEL. Si je vous en impose, puissé-je ne jamais mériter votre attention ! Oui, Berinthia est l'enthanteresse perfide qui enchaîne aujourd'hui le cœur de votre époux....

AMANDA. Je ne puis le croire.

LE COLONEL. Foi d'amant sincère, je parle d'après une intime conviction. Ce matin même je les ai vus ensemble, et j'ai entendu.....

AMANDA. C'en est assez, Monsieur, je ne veux même pas prêter l'oreille à de semblables calomnies.... C'est une invention misérable pour allumer mon ressentiment, et me porter à écouter vos discours. Non, Monsieur, quoique Loveless, je le sais, soit capable de quelques écarts, je ne puis être aveuglée au point de croire ce que vous me rapportez ici : et quant à Berinthia, vous auriez dû choisir pour lui faire jouer avec quelque vraisemblance le rôle de ma rivale, une autre personne que celle qui est à la fois ma parente et mon amie. Car tant que je serai moi-même incapable d'un crime, je ne croirai jamais que l'amour puisse engendrer l'outrage, et la confiance l'ingratitude.

LE COLONEL. Si je ne vous prouve pas.....

AMANDA. Vous n'en aurez jamais l'occasion. Le jour trompeur sous lequel vous vous étiez montré à moi d'abord aurait pu me porter, autant que la vertu me l'eût permis, à vous croire moins coupable que malheureux ; mais ce dernier artifice, indigne d'un homme, mérite à la fois mon courroux et mon mépris. (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, *hors Amanda*.

LE COLONEL. Cette femme a vraiment quelque chose de

la Divinité; elle a fait briller à mes yeux le flambeau de l'honneur... Cependant puis-je me résoudre à perdre Berinthia sans avoir quelque compensation, quelque vengeance?... Peut-être elle n'est pas si coupable que je le croyais. Je me suis trompé en jugeant légèrement la vertu d'Amanda. Peut-être me suis-je trompé aussi en accusant Berinthia... Il faut que je l'aime encore, car je serais enchanté de voir que j'étais dans l'erreur. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

BERINTHIA, LOVELESS, *sortant chacun de leur cachette.*

BERINTHIA. Votre servante, monsieur Loveless.

LOVELESS. Votre serviteur, Madame.

BERINTHIA. De grâce, que pensez-vous de ceci?

LOVELESS. Ma foi, je ne sais trop que dire.

BERINTHIA. Ne pensez-vous pas que nous sommes deux êtres assez méprisables?...

LOVELESS. Mais passablement, je dois l'avouer.

BERINTHIA. Et croyez-vous que vous puissiez donner encore à Amanda quelque sujet de jalousie et d'inquiétude?

LOVELESS. Non. Je pense que nous ne le devons plus, ni l'un ni l'autre.

BERINTHIA. Comment, monstre, osez-vous penser que j'en aie jamais eu l'idée?

LOVELESS. Je vous l'atteste avec sincérité et candeur, Berinthia, il y a dans la conduite de ma femme quelque chose qui me frappe si vivement, que sans la mauvaise honte et la crainte de la blesser dans son opinion, j'irais, je vous le jure, avouer mon erreur, et demander mon pardon à sa générosité.

BERINTHIA. Je vous supplie, par égard pour moi, de ne

pas vous en aviser ; car comme je n'ai eu, en badinant avec vous, d'autre but que de piquer Townly, et comme je vois qu'il a été guidé par un motif semblable, vous pouvez compter que je ne lui ferai point mystère de cette aventure.

LOVELESS. Du tout, du tout, n'allez pas lui en parler : car bien que je consente à ne point tirer vengeance de sa conduite, comment, après cet aveu, oserait-il encore me regarder en face?

BERINTHIA. Et comment oserez-vous encore, vous, le regarder en face?

LOVELESS. Lui qui n'a pas craint d'attenter à l'honneur de ma femme!

BERINTHIA. Vous qui n'avez pas craint d'attenter à l'honneur de sa maîtresse !... Allons, allons, laissez-vous guider par moi, qui affecte plus de légèreté que je n'en ai réellement, et ne mettez point de colère là dedans. La trop grande promptitude à ressentir une injure, n'est une vertu que chez les hommes qui sont lents à injurier les autres.

LOVELESS. Je me laisserai donc guider par vous, et quand vous jugerez à propos de détromper Townly, puissent vos bonnes qualités faire de lui un converti aussi sincère que je le suis devenu, grace à celles d'Amanda ! (*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

Le théâtre représente l'appartement de sir Tunbelly.

MISS HOYDEN, LA NOURRICE ET FASHION.

FASHION. Je suis bien sensible à l'obligeante promptitude du chapelain ; elle lui donnera des droits à ma faveur pour tout le reste de ma vie, je vous assure.

MISS HOYDEN. Et à la mienne aussi, je vous le promets.

LA NOURRICE. Je remercie très humblement Vos Seigneuries. Puissent vos enfans bourdonner autour de vous comme les abeilles autour d'un rayon !

MISS HOYDEN. Ma foi, de tout mon cœur : plus on est, plus on s'amuse, n'est-ce pas, Nourrice?

SCÈNE VIII.

LES MÊMES ; LORY.

LORY, *tirant Fashion à part*. Un mot, je vous prie, au nom du ciel.

FASHION. Que diable y a-t-il donc?

LORY. Votre fortune est au diable, si vous n'êtes pas marié. Voici votre frère qui arrive avec deux voitures à six chevaux, vingt laquais, et un habit qui vaut quatre-vingts livres sterling.... Jugez de ce que va devenir le cœur de votre belle.

FASHION. Est-il dans la maison?

LORY. Non, on capitule avec lui à la porte. Sir Tunbelly, fort heureusement, le prend pour un imposteur, et j'ai dit au beau-père que nous avions déjà entendu parler de ce complot.

FASHION. C'est bon. (*Haut à miss Hoyden.*) Ma chère, voici une affaire bien désagréable que m'annonce mon valet; mais ne vous effrayez pas; nous serons trop retors pour ce drôle-là... Il y a en bas à la porte un impudent coquin qui, ne sachant pas que je suis venu ici incognito, a pris cavalièrement mon nom dans l'espérance de vous enlever.

MISS HOYDEN. Oh ! le vilain fripon à front d'airain ! C'est bien heureux que nous soyons mariés; car sans cela nous ne l'aurions peut-être jamais été.

FASHION, *à part.* C'est assez probable, par ma foi. (*Haut.*) De grace, Nourrice, courez vers sir Tunbelly, et empêchez-le de descendre avant que je lui aie parlé.

LA NOURRICE. N'en déplaise à Votre Honneur, Milady et moi nous ferions mieux de nous enfermer jusqu'à ce que le danger soit passé.

FASHION. Ah! oui, enfermez-vous, s'il vous plaît.

MISS HOYDEN. Pas si vite, pas si vite. Je ne veux plus être enfermée, maintenant que je suis mariée.

FASHION. Oh! de grâce, ma chère, enfermez-vous jusqu'à ce que nous ayons arrêté ce drôle.

MISS HOYDEN. Allons, je ferai tout au monde, si vous m'en priez.

SCÈNE IX.

FASHION, LORY.

FASHION. Écoute, maraud : les choses vont mieux que tu ne l'imagines. Le mariage est fait.

LORY. Que le diable en soit loué, Monsieur!

FASHION. Ne souffle pas le mot... Tout va bien.... Mais sir Tunbelly ne le sait pas et ne doit pas le savoir encore.. Aussi je suis décidé à soutenir l'assaut effrontément, et à faire retomber l'imposture sur Sa Seigneurie, ce qui sera facile, je crois.

SCÈNE X.

LES MÊMES; SIR TUNBELLY.

FASHION. Avez-vous jamais ouï parler d'une entreprise aussi impudente, Monsieur?

SIR TUNBELLY. Jamais, de par Dieu; mais nous le frotterons, je vous le garantis.

FASHION. On me dit, Monsieur, qu'il a avec lui une foule de gens, déguisés en domestiques.

SIR TUNBELLY. Oui, oui, ce sont d'assez adroits coquins, mais nous les avons repoussés; nous avons seulement tiré quelques coups de fusil par dessus leur tête, et tout le régiment a tourné les talons. Ici, Thomas, amenez votre prisonnier.

FASHION. Sauf votre avis, sir Tunbelly, il me semble qu'il ne faudra confronter ce drôle avec moi que quand vous aurez vu jusqu'où il poussera l'impudence.

SIR TUNBELLY. Par ma foi, Votre Seigneurie a bien de l'esprit; alors il faut que Votre Seigneurie ait la bonté de se tenir un moment à l'écart.

LORY, *à part.* Sur mon ame, j'applaudis à la modestie de mon maître. (*Fashion et Lory sortent.*)

SCÈNE XI.

SIR TUNBELLY, LORD FOPPINGTON, DOMESTIQUES.

SIR TUNBELLY. Allons, amenez-le, amenez-le ici.

LORD FOPPINGTON. A qui diable en avez-vous, Messieurs? Est-ce qu'il est bien d'être déjà ivres avant le souper?

SIR TUNBELLY. Ivre, double coquin! Voilà un insolent drôle! Ivre ou à jeun, Monsieur, je suis juge de paix, et je sais comment je dois me conduire avec les vagabonds.

LORD FOPPINGTON. Des vagabonds!

SIR TUNBELLY. Oui, des vagabonds! rendez compte de ce que vous êtes; quel est votre nom? où demeurez-vous? payez-vous l'impôt de paroisse? êtes-vous tenancier ou simple fermier sans bail?

LORD FOPPINGTON. Et pourquoi me fais-tu tant d'impertinentes questions?

SIR TUNBELLY. Parce que je veux que vous y répondiez avant que vous sortiez d'ici, coquin!

LORD FOPPINGTON. Par ma foi, la seule réponse que je puisse faire, c'est que vous êtes un vieux drôle bien plaisant, ou la peste m'étouffe!

SIR TUNBELLY. Ah! si tu railles les magistrats, nous saurons comment te traiter. Dressez un warrant sur-le-champ.

LORD FOPPINGTON. Un warrant! à qui diable en veux-tu donc, vieux gentleman?

SIR TUNBELLY. J'en veux à vous, coquin, et si je n'avais pas les mains liées comme magistrat, mes deux poings feraient crouler vos dents dans votre gosier.

LORD FOPPINGTON. Et pourquoi donc voudrais-tu abîmer ainsi mon visage?

SIR TUNBELLY. Parce que tu voudrais m'enlever ma fille, coquin.

LORD FOPPINGTON. T'enlever ta fille! En vérité, je commence à croire que je suis endormi dans mon lit, et que tout ceci n'est qu'un songe. De grace, vieux papa, veux-tu me permettre de te faire une question?

SIR TUNBELLY. Je ne puis te dire si je le veux ou non, avant de savoir ce que c'est.

LORD FOPPINGTON. Le voici : n'as-tu pas écrit à lord Foppington de venir épouser ta fille?

SIR TUNBELLY. Oui, par ma foi, je l'ai fait, et lord Foppington est venu, et il épousera ma fille avant qu'elle soit plus vieille d'un jour.

LORD FOPPINGTON. Maintenant, donne-moi ta main, vieux papa. Je savais bien que nous finirions par nous entendre.

SIR TUNBELLY. Ce drôle-là est fou. Attachez-lui les mains et les pieds. (*Les domestiques le garottent.*)

LORD FOPPINGTON. Allons, finis cette plaisanterie: ton badinage commence à devenir ennuyeux.

SIR TUNBELLY. Liez-le, vous dis-je, il est fou. Du pain et de l'eau, une chambre noire et un fouet pourront lui rendre la raison.

LORD FOPPINGTON. Ah ça! sir Tunbelly, comment est-il possible que tu aies assez d'aversion pour moi, pour permettre à ces drôles-là de garrotter mes bras comme on fait à un lapin? (*A part.*) Parbleu, si je ne m'éveille pas, d'après tout ce que je vois ici, ce rêve est un des rêves les plus impertinens que j'aie jamais faits.

SCÈNE XII.

LES MÊMES; MISS HOYDEN, LA NOURRICE.

MISS HOYDEN. Est-ce là celui qui voulait m'enlever?.. Ah! mon Dieu, comme il sent les parfums!... Papa, il faut le plonger dans la marre.

LORD FOPPINGTON, *à part.* Ce doit être ma future, je le juge à son inclination naturelle pour son mari.

MISS HOYDEN. De grâce, papa, qu'est-ce que vous voulez en faire? Il faut le pendre.

SIR TUNBELLY. Tout au moins, mon enfant.

LA NOURRICE. Oui, et c'est encore trop bon pour lui.

LORD FOPPINGTON, *à part.* C'est madame la gouvernante, je suppose. Jusqu'à présent, cela me semble une des familles les plus extraordinaires à laquelle homme de qualité se soit jamais allié.

SIR TUNBELLY. Qu'est devenu milord, ma fille?

MISS HOYDEN. Le voici précisément, Monsieur.

LORD FOPPINGTON, *à part.* Milord! que diable veulent-ils dire maintenant?

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, FASHION, LORY.

LORD FOPPINGTON. C'est Tom, ou la peste m'étouffe! à présent le rêve est expliqué.

FASHION. Monsieur, est-ce là le drôle qui voulait me ravir votre fille?

SIR TUNBELLY. C'est lui-même, Milord; comment le trouvez-vous? N'est-ce pas là un joli garçon pour souffler une fortune?

FASHION. Je vois à son costume qu'il a pensé que votre fille pourrait être séduite par un petit-maître.

MISS HOYDEN. Ah! mon bon Dieu! c'est donc çà un petit-maître. Que je le voie encore; ma foi! je ne trouve pas que çà soit si laid, un petit-maître.

FASHION, *à part.* Allons, elle va en être amoureuse, maintenant. Il faut que je le fasse mettre en prison. (*A lord Foppington.*) Monsieur, quoique votre entreprise prouve que vous n'avez pas un grand fonds de modestie, j'espère que vous n'avez pas la présomption d'attendre de moi beaucoup de faveur.

LORD FOPPINGTON. Que le tonnerre m'écrase, Tam, tu es un drôle bien impudent.

LA NOURRICE. Voyez si le coquin n'a pas l'effronterie d'appeler Milord Thomas tout court.

LORD FOPPINGTON. Milord Foppington, puis-je dire un mot à Votre Seigneurie?

LA NOURRICE. Oh! oh! c'est Milord à présent. Voyez comme les afflictions humilient les gens!

MISS HOYDEN. Milord, Milord, ne lui permettez pas de vous parlez de si près, il pourrait mordre votre oreille et l'emporter.

LORD FOPPINGTON. Je ne suis pas tout-à-fait aussi affamé que Miss veut bien se l'imaginer. (*Bas à Fashion.*) Ecoutez, Tam, je sais que je n'ai pas été aussi généreux envers vous que je devrais l'être; mais j'espère que vous me pardonnerez le passé, et que vous accepterez les 5000 livres sterling que je vous offre.... Avec cela tu peux vivre dans une extrême magnificence, ou la peste m'étouffe!

FASHION, *bas*. Il est beaucoup plus aisé de prévenir une maladie que de la guérir. Le quart de cette somme vous aurait assuré la possession de votre maîtresse. Le double de cette somme ne la rachèterait pas maintenant.

SIR TUNBELLY. Que vous dit-il?

FASHION. Le drôle m'offre simplement de l'argent pour le laisser aller.

SIR TUNBELLY. Oui, oui, nous le laisserons aller, mais avec une peste à ses côtés.... Allons, constable.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES; UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *à Fashion*. Milord, voici M. Loveless, M. le colonel Townly et plusieurs dames qui demandent à vous voir.

LORY, *bas à Fashion*. Monsieur, qu'allez-vous faire maintenant?

FASHION, *bas*. Sois tranquille, ils sont dans le complot. (*Haut*.) Sir Tunbelly, ce sont quelques amis que je désire vous présenter.

LORD FOPPINGTON. Tam, tu es le drôle le plus effronté que la nature ait jamais lancé dans le monde. Sir Tunbelly, que la foudre m'écrase si ce ne sont mes amis, mes connaissances, mes hôtes. Ils vont bien vite vous apprendre si je suis ou non le véritable lord Foppington.

SCÈNE XV.

LES MÊMES; LE COLONEL, LOVELESS, AMANDA, BERINTHIA.

FASHION. Messieurs, ceci est très aimable de votre part. Je suis charmé de vous voir.

LE COLONEL, *à Fashion*. Milord, nous sommes heureux d'être témoins du bonheur de Votre Seigneurie.

LOVELESS. Votre Seigneurie veut-elle bien nous faire l'honneur de nous présenter à sir Tunbelly?

AMANDA. Et nous à Milady.

LORD FOPPINGTON. Le diable m'emporte, ils sont tous dans la conjuration.

SIR TUNBELLY. Messieurs, vous me faites beaucoup d'honneur. Les amis de lord Foppington seront toujours bien venus de moi et des miens.

FASHION. Ma chère, permettez-moi de vous présenter ces dames.

MISS HOYDEN. Bon Dieu! elles ont l'air si magnifique et si raide, que je suis presque honteuse de m'approcher d'elles.

AMANDA. Une charmante personne, en vérité.

MISS HOYDEN. Merci, Madame.

BERINTHIA. Et je ne doute pas qu'elle ne soit bientôt distinguée dans le beau monde.

MISS HOYDEN. Où est-ce, çà?

FASHION. Vous le saurez bientôt, ma chère.

LOVELESS. Mais, lord Foppington....

LORD FOPPINGTON. Monsieur?...

LOVELESS. Monsieur, je ne vous parle pas... Quel est ce gentleman? Il semble être dans un singulier accoutrement.

LE COLONEL. Pour une personne si bien habillée, il a une drôle de tournure, il faut l'avouer.

SIR TUNBELLY. Ha! ha! ha! ce sont vos amis et vos hôtes, monsieur l'aventurier.

LORD FOPPINGTON. Je suis pétrifié de leur impudence; et je ne suis pas bien sûr si j'ouvrirai encore la bouche ou si je ne l'ouvrirai pas.

SIR TUNBELLY. Imaginez-vous que cet aimable monsieur

voulait se faire passer pour lord Foppington et m'enlever ma fille.

LOVELESS. Joli complot, ma foi! et qui avait bien des chances de succès! ah! ah!

LORD FOPPINGTON. Aussi vrai que Dieu me jugera, Loveless, je n'attendais pas cela de toi. Allons, avoue que ceci n'est qu'un jeu, et que je suis le véritable lord Foppington, qui fit hier l'amour à ta femme, qu'elle honora d'un soufflet, et à qui tu perças ensuite les entrailles.

SIR TUNBELLY. Histoire bien vraissemblable! Il est probable en effet qu'un pair du royaume se conduise ainsi.

LOVELESS. Voilà un joli garçon qui calomnie le personnage qu'il veut représenter! Mais qu'allez-vous en faire, sir Tunbelly?

SIR TUNBELLY. Le livrer à la justice, assurément, à moins que le futur et la future ne veuillent lui pardonner.

LORD FOPPINGTON. Le futur et la future! de par le ciel, sir Tunbelly, vous me torturez en leur donnant ces noms-là.

MISS HOYDEN. Comment! vilain homme, ne voulez-vous pas qu'il nous appelle chien et chatte?

LORD FOPPINGTON. Nullement, Miss, car cela ressemble à mari et femme dix fois plus encore que les autres noms.

SIR TUNBELLY. Voilà un coquin bien stylé pour venir faire la cour à une demoiselle!

SCÈNE XVI.

LES MÊMES; UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Il y a en bas quelques personnes qui demandent lord Foppington.

LE COLONEL, *bas à Fashion*. Morbleu! Tom, qu'allez-vous faire à présent?

LORD FOPPINGTON. Sir Tunbelly, voici des témoins qui, je le crois, n'ont pas été corrompus, et....

SIR TUNBELLY. Silence, drôle! (*à Fashion.*) Votre Seigneurie veut-elle qu'on les fasse monter ici, ou bien qu'on les prie d'attendre?

FASHION. Je crois, sir Tunbelly, que nous ferons mieux de ne pas les recevoir tout de suite. (*A part.*) Peste! tout va se découvrir.

LOVELESS, *bas à Fashion.* Avouez, avouez. Nous vous soutiendrons.

LORD FOPPINGTON. Sir Tunbelly, j'insiste pour qu'on appelle les témoins, et si je ne prouve pas que Monsieur que voilà est un imposteur....

FASHION. Frère, je vais vous épargner cette peine en avouant que je ne suis pas ce que j'ai voulu paraître. Sir Tunbelly, je suis un homme comme il faut, et d'une bonne réputation, j'ose m'en flatter. Mais c'est avec orgueil que je vous atteste que je ne suis pas lord Foppington.

SIR TUNBELLY. Ah! grands Dieux! qu'est-ce que cela veut dire? un imposteur.... une fraude. Feux et incendies! Si vous n'êtes pas lord Foppingtou, qui diable êtes-vous?

FASHION. Monsieur, le plus beau côté de mon affaire, c'est d'être votre gendre, et le plus mauvais c'est d'être le frère de ce noble pair.

LORD FOPPINGTON. Impudent jusqu'au bout, Dieu me damne!

SIR TUNBELLY. Mon gendre! pas encore, j'espère.

FASHION. Pardonnez-moi, Monsieur. Grâce aux bontés de votre chapelain, et à l'obligeance de cette brave vieille dame....

LORY. C'est la pure vérité, Monsieur. C'est moi qui ai donné la main de votre fille, et madame la Nourrice a servi de clerc.

SIR TUNBELLY. Assommez-moi ce coquin-là. Mais parlez, vieille Jezabel, qu'est-ce que tout cela?

LA NOURRICE. Hélas! Votre Honneur, pardonnez-moi : j'ai été attrapée dans cette affaire aussi bien que vous. Monsieur sait que si le dîner de noce eût été prêt, il aurait donné lui-même en personne la main de sa fille.

SIR TUNBELLY. Et comment avez-vous osé le faire sans m'en instruire!

LA NOURRICE. Hélas! si Votre Honneur avait vu comme la pauvre créature me suppliait, me conjurait, et entrelaçait ses bras autour de mon cou, comme le lierre autour d'un vieux mur, vous auriez dit qu'une femme qui l'a nourrie et élevée ne pouvait lui refuser sans avoir un cœur de pierre.

SIR TUNBELLY. Morbleu! vous me rendrez fou. (*Au domestique.*) Dégarottez Milord que voilà, faquins.

LORD FOPPINGTON. Quand ces Messieurs auront fini, j'aurai le plaisir de vous féliciter sur le choix de votre gendre avec une politesse plus libre et plus dégagée.

MISS HOYDEN. Ah! ça, je ne vois pas lequel sera mon mari au bout du compte.

LOVELESS. Allons, allons, sir Tunbelly, un homme d'esprit comme vous doit voir qu'une affaire de ce genre ne saurait se raccommoder par la colère ou les reproches.

LE COLONEL. Fiez-vous à ma parole, sir Tunbelly, on vous a imposé par ruse un gendre dont vous devez être fier. Mon ami Tom Fashion est l'homme le plus honnête qui ait jamais vécu dans le monde.

LOVELESS. Vous pouvez en être sûr, et compter qu'il chassera et boira avec vous en homme tout-à-fait dévoué Soyez généreux, vieux papa, et pardonnez-leur.

SIR TUNBELLY. Jamais. La petite drôlesse! quand je me tuais à lui faire avoir un titre!....

LORD FOPPINGTON. Sir Tunbelly, maintenant que me voilà dégarrotté, permets-moi de te remercier de l'accueil extraordinaire que j'ai reçu dans ta maudite et exécrable

masure ; et d'assurer en même temps, que de tous les manans et de tous les imbécilles que j'ai eu le malheur de rencontrer, tu es le plus têtu et le plus ridicule, ou la peste m'étouffe !

SIR TUNBELLY. Qu'est-ce à dire? Je crois que vous êtes tout aussi insolens l'un que l'autre.

LORD FOPPINGTON. Non pas, sir Tunbelly; tu sauras enfin, à ton inexprimable mortification, que je suis le véritable lord Foppington, qui ai manqué m'encanailler en contractant une alliance avec un bloc d'argile, et que tu as marié ta fille à mon frère cadet, qui n'est qu'un gueux, dont les titres pourraient tenir dans une tabatière.

SIR TUNBELLY. Monsieur le fat, monsieur le fat, je peux les empêcher d'être gueux, si cela me plaît; car je puis leur donner une liste de rentes aussi longue que celle de Votre Seigneurie.

LORD FOPPINGTON. Ah! oui, bon papa, mais vous ne le ferez pas; car ce serait agir en chrétien, et toi, tu es un barbare, ou la peste m'étouffe!

SIR TUNBELLY. Mille dieux! encore six paroles comme cela, et je leur pardonne sur-le-champ.

LOVELESS. Ma foi, oui, sir Tunbelly, vous devriez pardonner; ce serait vous rendre heureux vous-même. Mesdames, qu'en dites-vous?

AMANDA. Mon bon sir Tunbelly, vous devez être satisfait.

BERINTHIA. Vous avez été jeune aussi.

SIR TUNBELLY. Allons, puisqu'il le faut, il le faut; mais mettez toujours ce lord moqueur à la porte, car je veux me venger sur quelqu'un. Mais qu'il voie d'abord si je suis ou non un barbare; tenez, mes enfans, je vous unis, et quand je serai en meilleure humeur, je vous donnerai ma bénédiction.

LOVELESS. Voilà une noble conduite, sir Tunbelly, et

nous vous verrons danser au baptême d'un petit-fils.

MISS HOYDEN. Mais, bon Dieu, bon Dieu! je n'entends plus rien à tout çà; est-ce que je ne suis plus une lady, au bout du compte? tout bonnement, mistriss. Comment s'appelle mon mari, Nourrice?

LA NOURRICE. Fashion, écuyer.

MISS HOYDEN. Ecuyer! est-il écuyer? Allons, ça vaut mieux que rien.

LORD FOPPINGTON, *à part.* Il faut prendre un air stoïque, et montrer à ces gens-là qu'il n'est pas facile de décontenancer un homme de qualité. (*Haut.*) Mon cher Tom, puisque les choses ont tourné ainsi, permets-moi de te féliciter; je le fais de bon cœur, ou le diable m'emporte! Tu t'es allié à une famille d'une grande politesse et d'une élégance de manières peu communes; ta femme paraît être belle de visage, modeste de tournure: ses sentimens me semblent fort raffinés, et sa moralité bien pure, ou la peste m'étrangle!

MISS HOYDEN. Bon Dieu, bon Dieu! mon mari, cassez-lui les os, s'il me dit des injures.

FASHION. Votre Seigneurie peut chercher sa consolation dans sa grimace railleuse; moi, je trouve la mienne dans la faveur de sir Tunbelly, la main de cette aimable Miss, et 3000 livres sterling de rente.

LORD FOPPINGTON. Adieu, Tom..., Mesdames, je vous baise les mains. Sir Tunbelly, je vais quitter ta tanière; mais tant que je conserverai l'usage de mes bras, je me souviendrai que tu es un infâme, un horrible Visigoth, ou le ciel me damne! (*Il sort.*)

SCÈNE XVII.

Les mêmes, *hors lord Foppington.*

sir tunbelly. Parbleu! il a bien fait de partir. Car j'aurais pu m'échauffer au point de faire un malheur. Ma foi, si c'est là un lord, je crois qu'Hoyden a gagné au change.

le colonel. Oui, sans doute..... Mais j'entends les violons. Je sais que Sa Seigneurie les avait fait venir.

loveless. Allons, la danse et une bouteille, sir Tunbelly.

sir tunbelly. Ah! mon Dieu, j'oubliais la société qui est en bas. Il faut donc être gai, hein? il faut danser et boire, hein? Eh bien, par Saint-George, vous verrez que je ne fais pas ces choses-là à demi; mon gendre a l'air aussi d'un bon compère, et nous allons passer une fière nuit. Quelle est celle de ces dames qui veut accepter un vieux papa pour cavalier?... Par ma foi, je ne sais comment il se fait que je sois en si bonne humeur.

berinthia. Fort bien, sir Tunbelly; mon amie et moi, nous tâcherons de vous maintenir dans ces dispositions; vous avez fait une action généreuse, et vous avez droit à nos égards. Si vous étiez embarrassé pour divertir vos hôtes, nous vous aiderons à raconter l'histoire du mariage de votre fille, et la mortification méritée par Sa Seigneurie; c'est un sujet qui peut faire passer une soirée assez amusante.

sir tunbelly. Par ma foi, de tout mon cœur, quoique je sois un pauvre conteur, quand il s'agit d'une longue histoire.

berinthia. Ne craignez rien, nous vous aiderons, si l'on

juge que cette plaisanterie mérite d'être répétée ; mais vous pouvez être sûr que lorsqu'il y a intention de plaire évidente, des auditeurs anglais seront toujours indulgens pour les fautes dans l'exécution.

FIN DU CINQUIÈME ACTE ET DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS LE TOME PREMIER.

